00099994

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
Quai des Augustins, 55.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-183

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET M. POUJOULAT.

99994

VII

PARIS.

DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 15

1835

00099994

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

LETTRE CLXIII[1].

MANUSCRIT ARABE DU MOUPHTI DE MANSOURAH. — EXPLICATION DE QUELQUES PASSAGES DE CE MANUSCRIT. — RÉCIT DE LA CROISADE DE SAINT LOUIS. — DIFFÉRENTES PIÈCES HISTORIQUES. CONVERSATION SUR CE SUJET. — CONVERSATION SUR LE PACHA, SUR L'ÉTAT DE L'ÉGYPTE, SUR LA DÉCADENCE DES INSTITUTIONS, SUR L'ESPRIT DE LA RELIGION MUSULMANE. — VISITE A UNE FEMME FRANÇAISE QUI A ÉPOUSÉ UN CHEIK, ETC.

Mansourah, avril 1831.

J'AI voulu rester quelques jours à Mansourah, pour me reposer un peu de mes fatigues, et pour

[1] Cette lettre a été adressée à M. Raulin, un de nos littérateurs les plus distingués.

lire et relire sur les lieux tout ce qui concerne la croisade et la captivité de saint Louis; M. Canova s'est associé en quelque sorte à mes recherches, et n'a rien négligé pour me faire connaître l'histoire du pays, au moins en ce qui concerne les expéditions des Francs au moyen-âge; il a pour voisin le mouphti de Mansourah, et il lui a fait plusieurs questions sur l'histoire de l'Égypte au temps des guerres saintes; le mouphti savait peu de chose sur ces temps éloignés, mais il avait dans sa bibliothèque un volume manuscrit où sont racontés les grands combats des chrétiens et des musulmans dans les campagnes de Mansourah et de Damiette. L'annonce de ce trésor historique a vivement excité notre curiosité: M. Canova a demandé à voir le volume, et le mouphti lui a permis de l'emporter chez lui.

Voilà donc le précieux manuscrit entre nos mains; il ne s'agit plus maintenant que de savoir ce qu'il contient, et ce n'est pas une petite difficulté; le livre est écrit dans une langue qu'on ne parle plus même dans ce pays; nous étions avec notre histoire, écrite en arabe littéral, comme le coq de La Fontaine qui a trouvé une perle; dans tout Mansourah, il n'y avait pas trois personnes qui pussent nous expliquer, je ne dis pas tout ce que renferme un pareil livre, mais seulement nous traduire le titre des chapitres; M. Canova a songé d'abord à un écrivain cophte, qui passe

pour un puits de savoir dans le pays, et qui est très versé dans l'ancienne langue arabe; le savant Kiatib est venu nous voir; mais il lui était arrivé la veille un accident qui ne lui permettait guère une application sérieuse; il avait reçu la bastonnade pour quelque méfait dans son administration, ou quelque inexactitude dans ses comptes; son esprit n'en était pas autrement troublé, mais une douleur vive se faisait sentir de temps à autre, et lui donnait de fortes distractions; il s'arrêtait à chaque page, à chaque phrase, pour déplorer son malheur, et pour porter la main à ses blessures; il a balbutié pendant près de demi-heure une traduction que nous avons eu toutes les peines du monde à comprendre; au bout de demi-heure, j'ai dit en français à M. Canova, que notre savant cophte ne nous apprendrait point ce que nous voulions savoir, et qu'il pourrait bien n'être pas plus exact dans ses traductions qu'il ne l'avait été dans ses comptes rendus. M. Canova a été de mon avis, et la pensée lui est venue de s'adresser au mouphti lui-même; il n'y avait en effet que le mouphti qui pût nous donner une idée d'un livre qu'il avait depuis long-temps dans sa bibliothèque; M. Canova a été faire une visite à son excellence, qui était malade, et que sa maladie même mettait en quelque sorte à la disposition du médecin. Le mouphti ne s'est pas fait trop prier, et qnoiqu'il ait pour le moment une dyssenterie assez grave, il est venu chez le docteur Ca-

nova; après la pipe et le café, il s'est mis à l'œuvre, et nous a traduit ce qu'il y avait dans son livre sur les guerres des Francs en Égypte; il traduisait l'arabe littéral en arabe vulgaire, et M. Canova me rendait en français ses explications.

L'ouvrage original paraît avoir six volumes; le mouphti ne possédait que le sixième; c'est une histoire chronologique des principaux événemens de l'Islamisme, depuis l'établissement du Califat jusqu'au septième siècle de l'Hégire, temps où vivait l'auteur. Les croisades y sont mentionnées sommairement; celle de saint Louis est racontée avec quelques détails; l'historien rapporte plusieurs pièces fort curieuses; parmi ces pièces, se trouvent une lettre de saint Louis au sultan du Caire, et la réponse du sultan. Voici ce que j'ai retenu de la lettre du roi de France :

« Tu n'ignores pas, disait le monarque chrétien
» au maître de l'Égypte, que je suis le représentant
» des disciples de l'Évangile, comme je te recon-
» nais toi-même pour chef des musulmans... tu
» aurais pu savoir que les chrétiens ayant porté
» leurs armes dans l'Andalousie, ils ont soumis les
» infidèles à un tribut, et les ont emmenés comme
» des troupeaux de bœufs; le massacre des hommes,
» le veuvage des femmes, l'esclavage des enfans, ont
» puni la résistance des vaincus. Que ce terrible
» exemple te suffise; hâte-toi donc de me jurer
» soumission, de reconnaître l'autorité de l'église

» chrétienne et de rendre sous mes yeux un hom-
» mage solennel à la croix; sinon, je saurai t'at-
» teindre au sein de ton harem, et ton royaume
» deviendra mon butin ;... je te préviens que les
» soldats auxquels je commande, couvrent les plus
» vastes plaines, et qu'ils égalent en nombre les
» grains de sable du désert; c'est le destin lui-même
» qui les a fait lever, et qui les déchaîne contre
» toi... »

L'historien arabe ajoute qu'après la lecture de cette lettre, les yeux du sultan se mouillèrent de larmes, et qu'on l'entendit proférer ces paroles : *Nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.* Le sultan du Caire chargea le cadi *Boha-Eddin Zoheir* de répondre pour lui au roi de France; le prince musulman s'exprimait ainsi :

« J'ai reçu ta lettre où tu me menaces de la puis-
» sance de ton armée, et du nombre infini de tes
» soldats. Et nous aussi, nous savons manier le
» glaive; et jamais ennemi ne nous attaqua impu-
» nément, et la mort a été le prix de ceux qui l'ont
» osé. Insensé que tu es, tu n'as pas vu le tranchant
» de nos épées, ni l'impétuosité de nos guerriers...
» tu oublies que nous avons chassé les chrétiens du
» pays qu'ils avaient conquis. Le jour va venir qui
» décidera entre les disciples du Christ et les vrais
» croyans, et ce jour te couvrira de confusion. »

Ici le sultan rappelle plusieurs versets du Coran, et termine sa lettre en disant : « Écoute cette prédic-

» tion du sage, *L'injuste finit toujours mal*, et quand » tu auras succombé, n'accuse que ta présomption » et ton orgueil. »

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que, dans les croisades, les princes et les chefs des deux partis s'adressaient ainsi des lettres, et que les manifestes des guerres saintes étaient presque tous rédigés dans le même style; il est possible que la lettre de Louis IX et la réponse du sultan, telles qu'elles nous ont été expliquées par le mouphti de Mansourah, aient été altérées ou changées dans quelques-unes de leurs expressions; mais je crois que pour le fond des idées, elles sont très authentiques, et qu'elles expriment fidèlement les sentimens et l'esprit de l'époque où elles ont été écrites.

Tandis que le mouphti nous traduisait ainsi son manuscrit, nous lui adressions des questions, il ajoutait au texte des commentaires; nous faisions un véritable cours d'histoire; nous comparions quelquefois le présent avec le passé, car je ne connais rien de plus instructif que de comparer les siècles entre eux; on peut suivre dans cette sorte d'etude l'origine, les progrès et la décadence des sociétés humaines; on peut juger d'un seul coup-d'œil ce que le monde était aux premiers âges et ce qu'il a gagné ou perdu à vieillir.

Les expéditions des croisés, au treizième siècle, nous ont amenés, par une transition assez naturelle, à l'expédition des Français à la fin du siècle

dernier; nous avons comparé les proclamations de Bonaparte à son arrivée en Égypte, avec les lettres de saint Louis et du sultan du Caire. Nous avons remarqué que Louis IX s'adressait d'abord au sultan, et qu'il le reconnaissait pour le maître de l'Égypte; Bonaparte, dans ses manifestes, ne s'adresse qu'au peuple en général, il ne s'adresse qu'à la partie de la nation qu'il suppose mécontente. Cette seule différence suffirait pour nous faire reconnaître le siècle auquel chacune des expéditions appartient. Le premier motif de saint Louis est la religion chrétienne; Bonaparte commence par se plaindre des avanies faites au commerce; il ne vient point au secours d'une opinion sainte, mais il vient délivrer un peuple opprimé, il vient donner à ceux qui souffrent tout ce qui rend *la vie douce et bonne*, il vient distribuer aux victimes du despotisme tous les biens dont jouissaient exclusivement les mameluks. Ce qu'on avait dit dans la révolution française, contre la noblesse, contre la royauté, contre les riches, les puissans et les heureux du siècle, est répété dans les proclamations adressées aux peuples du Nil; pour qu'on ne puisse pas se méprendre sur le but de l'expédition, et pour ne laisser aucune crainte aux disciples du Prophète, Bonaparte se vante d'avoir détruit en Italie la puissance du souverain de Rome la grande, l'ennemi le plus redoutable des croyances musulmanes; il se vante aussi d'avoir détruit, en traversant la

Méditerranée, cet ordre célèbre qui, du haut du rocher de Malte, commandait aux mers d'Orient et faisait profession de combattre les enfans de l'islamisme.

Vous pouvez voir ici combien les manifestes du temps des croisades diffèrent de ceux des temps modernes. Dans les manifestes des croisés, c'est une opinion sainte, c'est une religion ardente et jalouse, qui est bien convaincue que le monde lui appartient et que la terre doit être gouvernée par les vérités qu'elle enseigne; c'est la franchise rude et naïve de la chevalerie chrétienne, qui croit devoir déclarer la guerre avant de combattre, qui menace et défie ses ennemis, qui parle et agit sur le champ de bataille, comme le font les héros de l'ancienne épopée. Les proclamations des époques récentes expriment d'autres sentimens, annoncent d'autres idées; ce n'est plus une religion qui combat une autre religion, mais une philosophie pleine de passion et d'adresse, qui n'a de fanatisme que pour la gloire et la nouveauté, pour qui toutes les opinions religieuses sont à peu près indifférentes, qui a sacrifié l'Évangile au Coran, qui sacrifiera de même, s'il le faut, le Coran à l'Évangile; c'est le génie d'une grande révolution, qui se vante d'avoir fait la guerre aux rois, de l'avoir faite à Dieu, qui veut, par-dessus toutes choses, faire un monde nouveau, et qui vient prendre possession de l'antique Orient, au nom de la liberté et de l'égalité.

J'ai demandé au mouphti de Mansourah si les mameluks avaient répondu à la proclamation de Bonaparte. — Ils répondirent par deux batailles, mais Dieu ne favorisa pas leurs efforts, et bientôt ils n'eurent plus pour asile que le désert ou le dos de leurs chameaux. La Porte ottomane publia seule des proclamations et des manifestes contre les nouveaux conquérans de l'Égypte. Le sultan de Stamboul, le premier des imans, représentait les Français comme un peuple sans dieu et sans loi; ils avaient dépouillé leurs propres temples, chassé leurs kalifes, leurs mollahs et leurs derviches; le Coran, la Bible, l'Évangile, n'étaient pour eux que des fables; Mahomet, Moïse, Jésus, n'étaient à leurs yeux que des imposteurs. « Dans leur opinion, » ajoutait sa Hautesse, tous les hommes sont égaux, » et chacun peut vivre et penser comme il l'entend; » leur principe est de diviser les princes, de soulever les populations, de troubler les empires. Ce » qui était criminel est devenu pour eux de la vertu, » la raison est appelée folie, le brigandage est de » la gloire, le mensonge, le langage de la sagesse, » la calomnie, une fleur d'éloquence; après avoir » tué les habitans de la France qui ne pensaient » pas comme eux, ils se sont mis à aboyer comme » des chiens, à hurler comme des loups, et leur » multitude armée s'est précipitée sur tous les » royaumes et sur toutes les républiques. »

Telle était l'horrible peinture que la Porte otto-

mane faisait alors des Français ; de même que Bonaparte, en s'adressant au peuple égyptien, avait emprunté le langage de la révolution de France, ainsi le sultan Sélim empruntait celui des ennemis les plus ardens de la révolution. J'ai voulu savoir de notre mouphti si on avait cru en Égypte à tout ce que disait la Porte. « Tant que Bonaparte, m'a-» t-il répondu, passait en revue ses bataillons vic-» torieux, et que la milice des mameluks fuyait à » son aspect, on le regarda comme le favori de » Dieu, comme le lion de la victoire, comme le » génie invincible devant lequel devait s'humilier » le troupeau des puissans ; mais lorsqu'on annonça » l'arrivée du grand-visir, avec des vaisseaux hauts » comme des montagnes, avec des armées plus » nombreuses que les étoiles du firmament, on » commença à croire que les Français étaient un » peuple maudit, et qu'ils combattaient sous les » drapeaux du démon. »

Les Français ont-ils fait beaucoup de mal à l'Égypte ? — Leur invasion n'a d'abord été funeste qu'aux mameluks ; le peuple n'a pas été trop malheureux pendant leur séjour ; ils auraient dû, pour le bonheur de ce pays, y rester toujours ou n'y jamais venir, car à leur départ il nous est survenu des révolutions qui ont fait blanchir les cheveux des enfans. — Est-il resté de cette époque de facheuses impressions contre le nom français ? — Chaque époque, chaque génération a ses guerres,

ses haines, ses misères, qui font oublier celles des temps passés. La vérité est que, depuis l'invasion de Bonaparte et les guerres qui l'ont suivie, il y a moins de préventions contre ce qui vient de l'Occident ; on s'est accoutumé, dans ce pays, à regarder les puissances chrétiennes de l'Europe comme des arbitres de nos destinées. Nous avons vu, pendant plusieurs années, des habitans du Nil qui attendaient leur salut des peuples de la Tamise ou des peuples de la Seine ; on s'est cru à ces jours annoncés par le prophète de la Mecque, où le soleil doit se lever dans les régions de l'Occident.

La puissance de Méhémet, ai-je dit au mouphti, est née au milieu de toutes les guerres qui ont suivi l'invasion de Bonaparte. Dieu ne vous a-t-il pas envoyé son règne pour réparer vos malheurs ! — L'histoire dira un jour si Dieu nous l'a donné dans sa bonté ou dans sa colère. — L'Égypte n'est-elle pas maintenant tranquille ? — Oui, comme la surface des grandes mers, quand les vents ne soufflent pas. — Le pacha n'a-t-il pas pour lui l'estime et l'amour des Égyptiens ? — Vaine chimère, car dans notre Orient, on est à genoux devant les princes, ou bien on les tue ; mais on ne les aime ni on ne les estime. — J'ai compris par ces paroles du mouphti que dans le pays où nous sommes, il n'y avait point d'opinion publique, et qu'on n'y faisait rien avec les opinions ; la popularité, la considération, la

gloire, sont chose à peu près inconnues sous le gouvernement des sultans ou des pachas ; les sociétés humaines, sous de pareils maîtres, en sont encore à l'instinct, et ne connaissent que la haine qui s'arme du glaive, ou la crainte qui obéit sans mot dire. Le despotisme oriental est né ainsi de l'absence des opinions, et cette absence des opinions doit le perpétuer.

S'il y avait jamais en Égypte des partis politiques, comme chez nous, il est probable que notre mouphti serait de l'opposition, car il ne ménage guère le pacha dans ses discours. Les ulémas, d'après ce qu'il nous a dit, avaient plus d'influence sous la domination de Bonaparte que sous celle de Méhémet-Aly; Bonaparte les consultait, suivait quelquefois leurs avis, et de temps à autre, il leur promettait de construire de belles mosquées et de se faire musulman; aujourd'hui, les mosquées sont dépouillées, un grand nombre sont fermées au fidèles; les ulémas restent à l'écart, et vivent dans l'abaissement et dans la pauvreté. — Pourquoi les haines qui s'arment du glaive ne se montrent-elles pas comme dans d'autres temps? — Les jours de la justice ne sont pas venus; *mais Dieu est pour les patiens*. Il y a d'ailleurs un pressentiment parmi les nations musulmanes, a ajouté le mouphti, qui annonce que Dieu prépare au monde d'autres destinées, et que tout ce que nous voyons maintenant n'est que passager. Chaque peuple est pour son gouverne-

ment comme la caravane pour le khan du désert où elle doit passer une nuit.

En parlant des croisades et des grands événemens du moyen-âge, nous avons prononcé quelquefois le nom de Saladin; je me plaisais à rappeler les qualités et les exploits du héros musulman, et je trouvais que le fils d'Ayoub avait quelque ressemblance avec Méhémet-Aly: l'un était né parmi les peuplades barbares du Kurdistan, l'autre est sorti de la nation, non moins barbare, des Albanais; l'un vint en Égypte, comme lieutenant de Noureddin, sultan de Damas, et s'empara de la souveraineté du pays; l'autre, envoyé sur les bords du Nil par le sultan de Stamboul, a voulu de même y rester le maître. Saladin tua de sa propre main le dernier des califes; Méhémet-Aly a fait exterminer par le glaive jusqu'au dernier des mameluks. Tous les deux sont parvenus par leurs exploits, tous les deux ont conquis les plus riches provinces de la Nubie et les rives de la mer Rouge; l'un et l'autre, pour réussir dans leurs desseins, ont employé la dissimulation et l'artifice. « Soyez à genoux devant le sultan de Damas, disait le père de Saladin, envoyez-lui toutes les moissons de l'Égypte, s'il vous les demande; et lorsque le pouvoir sera affermi dans vos mains, ne donnez pas une canne à sucre. Méhémet-Aly envoie encore au sultan de Stamboul les tributs qu'on exige de lui, et il espère que le temps viendra bientôt où il

pourra suivre l'exemple de Saladin. Le fils d'Ayoub, devenu maître de l'Égypte, s'empara de tous les états du sultan de Syrie. Méhémet-Aly, dans les rêves de son ambition, a porté de même ses regards sur l'empire de Mahmoud; et c'est ici que doit finir le parallèle. Il est probable que le pacha du Nil ne deviendra pas le sultan de Stamboul; mais restera-t-il le maître de l'Égypte, et ce beau pays ajoutera-t-il à ses dynasties royales celle du soldat d'Albanie? Le mouphti m'a rappelé à ce sujet une remarque singulière d'un historien arabe. Cet historien, en parlant de Saladin, observe que ce prince ne put faire passer sa couronne à ses enfans, et qu'il en a été de même de tous ceux qui ont usurpé la suprême puissance. Dieu avait voulu frapper ainsi les usurpateurs des empires dans leur postérité, il avait voulu les punir pour le sang qu'ils avaient versé, pour les crimes et les violences qui les avaient portés à l'autorité souveraine. Le mouphti admirait cette pensée de l'historien Ibn-Alatyr, et me disait, d'un ton fort pénétré, que ce qui était arrivé à la postérité de Saladin, ne manquerait pas d'arriver de même aux enfans de Méhémet-Aly.

LETTRE CLXIV.

SUITE DE LA CONVERSATION AVEC LE MOUPHTI DE MANSOURAH.

Mansourah, avril 1831.

J'AI eu plusieurs conversations avec le mouphti de Mansourah; à mesure qu'il parlait, j'oubliais le manuscrit dont je voulais avoir la traduction, car je trouvais qu'il y avait bien plus d'instruction dans ses paroles qu'il n'y en avait dans le meilleur des livres; le bon mouphti est un des docteurs d'El-Azar; il est un de ceux qui ont cueilli des *roses* et des *narcisses* dans la mosquée des fleurs, et qui se sont fait *un collier avec les perles des bonnes leçons et des bonnes études.* Il m'a rappelé ce cadi du temps des croisades, qui, au rapport des historiens, venait

visiter saint Louis dans sa prison ; le monarque captif se plaisait dans sa conversation, et cherchait quelquefois, dit une chronique contemporaine, à convertir le docteur musulman. De son côté, le cadi admirait la sagesse du roi de France ; il s'étonnait néanmoins que le monarque franc eût quitté un pays où il était roi, pour s'exposer lui et ses compagnons aux périls d'un long voyage sur mer et d'une guerre au milieu d'un pays inconnu. Saint Louis, si nous en croyons l'auteur arabe qui nous rapporte ce fait, riait de l'observation du cadi, et ne pouvait s'empêcher de trouver quelque vérité dans ses paroles. Le mouphti de Mansourah ne m'a point témoigné le même étonnement sur mon voyage au-delà des mers, et de mon côté, je n'ai point cherché à le convertir, ce qui servira peut-être à vous expliquer la différence des temps. Non-seulement le mouphti de Mansourah n'a point paru surpris de me voir sur les bords du Nil à la recherche des croisés du treizième siècle ; mais il a regretté de ne pouvoir me donner toutes les lumières historiques que je désirais ; peut-être n'en ferait-on pas de même en Europe pour un voyageur parti d'Orient, qui irait chercher chez nous des documens sur l'histoire de son pays natal. Figurez-vous un mouphti, un cadi ou quelque savant uléma du Caire, de Bagdad ou de Bassora, arrivant dans nos provinces méridionales de France pour y suivre les traces des Sarrasins et des soldats d'Abdérame ; y recevrait-il

l'accueil que je reçois, y trouverait-il les ressources que je trouve à Mansourah pour l'histoire de saint Louis et de son armée ?

Dans une de nos conversations avec le mouphti, je lui disais que ce qui m'avait le plus étonné en Égypte, c'était la tolérance du peuple ; je l'ai prié de m'expliquer la cause d'un si grand changement. Sont-ce les lumières qui se trouvent plus répandues qu'autrefois ? — L'ignorance qui se mêle à la corruption, a aussi sa tolérance. L'islamisme se perd tous les jours ; il vivait par la haine qu'il portait aux autres croyances, et depuis qu'il ne hait plus rien, il s'affaiblit et s'éteint. — J'ai profité de cette occasion pour parler avec le mouphti de la morale du Coran ; car pour savoir où en est la société en Orient, il faut savoir d'abord où en sont les idées religieuses.

Comme le mouphti se plaignait à moi de la décadence de toutes les institutions, je n'ai pas craint de lui dire qu'il fallait s'en prendre à la religion musulmane telle qu'on l'avait faite ; l'islamisme qui fut d'abord la religion de la victoire, était admirable pour conquérir le monde, mais il a laissé le monde tel qu'il l'a trouvé ; il s'est emparé du cœur de l'homme, et il ne l'a pas rendu meilleur ; il s'est emparé de l'intelligence humaine, et n'en a point reculé les bornes ; de là est venue la corruption, de là est venue la nuit ; car l'homme se déprave lorsqu'il n'avance pas vers la perfection,

il recule vers les ténèbres de la barbarie, s'il ne s'avance pas vers la lumière. —Le mouphti paraissait frappé de ces observations générales, et comme je l'ai trouvé fort disposé à m'entendre, je lui ai parlé sans ménagement de la religion musulmane, et de ce que j'y avais remarqué de contraire au développement et aux progrès des sociétés humaines.

Le Coran renferme sans doute de fort belles maximes, mais il renferme aussi des principes de décadence; pour les rapports de l'homme avec Dieu, combien les doctrines du Coran sont au-dessous de celles de l'Évangile! dans les prières et les hommages que les musulmans adressent au grand Allah, ils l'appellent, il est vrai, le Dieu clément et miséricordieux; mais ils ne lui confient point leurs misères; ils ne lui demandent pas leur *pain quotidien;* ils ne le conjurent point de les *délivrer de tout mal;* ils ne lui ont jamais dit: *Notre père qui êtes aux cieux.* On peut dire que les musulmans parlent à la Divinité comme ils parlent à leurs sultans qu'ils redoutent mais qu'ils n'aiment point. Cette manière de considérer Dieu a quelque chose de froid, et semble ôter à la piété ce qu'elle a de touchant; à voir les dévots musulmans prier et agir, il me semble que chacun d'eux a un compte ouvert avec la divinité, et que pour la perfection il ne faut que balancer les chiffres; l'homme a reçu de Dieu, et l'homme doit à Dieu; voilà au fond toute la reli-

gion d'un disciple du Prophète. Une société religieuse qui en est là, me paraît une société sans vie, et elle a déjà un pied dans le sépulcre.

Pendant que je parlais de la sorte, le mouphti a froncé quelquefois le sourcil, et il m'a interrompu enfin par ces paroles : « Dieu a fait la vérité et » l'homme le mensonge; le Coran est un livre divin, » mais Dieu s'est retiré de son ouvrage, et l'homme » seul y est resté. » — Non, l'homme n'est point resté dans le Coran comme vous le dites, et le reproche que je fais à ce livre, c'est que l'homme, avec ce qu'il a de sensible et de bon, avec ce que Dieu lui a donné d'affections généreuses et de qualités sociales, ne s'y montre point assez; le Coran n'a point dit à ses disciples : *Aimez-votre prochain comme vous-mêmes ;* pour eux, la charité est une loi et non un précepte d'amour. Un musulman fait l'aumône aux pauvres comme il paie l'impôt au prince, sans une véritable sympathie pour l'humanité souffrante. L'islamisme n'a point de paroles qui consolent le malheureux, et pour aider ceux qui souffrent à supporter leurs misères, il n'a rien à leur dire, si ce n'est qu'elles sont inévitables. Toutes les inspirations de votre charité, ai-je ajouté, sont restées stériles, toutes vos institutions de bienfaisance sont tombées en décadence, et ne peuvent se relever, parce que votre loi religieuse n'a point d'entrailles et qu'elle n'entend point les cris des misérables.

Le mouphti me répétait de temps à autre : *Dieu a fait la vérité, et l'homme le mensonge;* quand j'ai cessé de parler, il m'a demandé si j'avais lu le Coran tout entier, et si je n'avais pas été frappé des grandes merveilles que ce livre renferme. — On y trouve trop de batailles; on y entend trop le bruit des clairons et des trompettes guerrières; je ne regarde point votre Coran comme un livre divin, mais comme un hymne solennel adressé au Dieu des armées, comme un magnifique poème composé à la louange des fils d'Ismaël et dont Mahomet s'est fait le héros. — Dieu seul est grand, a repris le mouphti, et les hommes ont partout méconnu ou corrompu ses œuvres. Puis animant sa voix, et s'élevant à la plus haute éloquence, il a déploré la chute et la perte successive de tout ce que l'islamisme avait produit de plus grand et de plus glorieux; si l'islamisme avait perdu son éclat, c'était la faute des princes et de tous ceux que Dieu avait mis à la tête des sociétés. Aussi l'ange de la mort, a-t-il ajouté, se promène-t-il aujourd'hui dans les empires, semant sur ses pas les ruines et les funérailles. Cet Orient que vous venez visiter, et qui vous paraît encore debout, est maintenant comme le corps mort de Salomon, qui, selon nos légendes musulmanes, resta pendant toute une année appuyé sur un bâton; les génies auxquels il commandait, le croyaient vivant et lui obéissaient : mais un ver de terre rongea le bâton

qui le soutenait, et les génies furent avertis que le puissant Salomon n'était plus que poussière ; ainsi notre Orient est dépouillé de sa gloire et rayé du livre de vie ; il ne s'agit plus que de savoir comment tombera l'immense cadavre, et si le ver qui doit le faire tomber, viendra de l'Occident, de Stamboul ou de l'Arabie.

Le mouphti a prononcé plusieurs fois le nom de l'Arabie. Quelle réforme, quelle lumière, lui ai-je dit, peut vous venir de ce côté-là ? Il m'a parlé alors de la secte des Vahabites ; la secte du réformateur Vahab naquit dans le siècle dernier, et dut ses premiers progrès à la victoire ; les Vahabites n'adressent qu'à Dieu leur encens et leurs prières ; le prophète de la Mecque n'est à leurs yeux qu'un intermédiaire entre l'homme et la divinité. Dans leur croyance, les maximes les plus austères du Coran sont respectées ; mais la magnificence des temples, tout ce qui tient à l'appareil extérieur du culte, est regardé comme une idolâtrie. Le mouphti m'a raconté comment Méhémet-Aly a vaincu la secte nouvelle ; mais elle est loin, a-t-il ajouté, d'être anéantie ; il ne manque aux sectateurs de Vahab, pour reparaître sur la scène de l'Orient, qu'une occasion, un chef et des armes : déjà on nous dit qu'ils ont reçu de l'Inde beaucoup de fusils. D'un autre côté, toutes les tribus des bédouins sont prêtes à se lever en faveur de la religion nouvelle ; le sang d'Abdala, le dernier chef des Vahabites, crie en-

core au cœur de tous les Arabes de la mer Rouge ; il était brave, et il est mort pour le salut des siens. Après la destruction de son armée, on lui conseillait de fuir ; il aima mieux livrer sa tête ; dans une guerre religieuse, ceux qui succombent avec honneur et qui laissent un beau souvenir, vivent encore pour leur cause. A la première occasion, lorsqu'une guerre civile troublera l'Égypte, on doit s'attendre à voir renaître les Vahabites. Et qui sait si un autre Amrou n'est pas près déjà de soumettre les peuples du Nil à l'islamisme réformé? — Ne croyez-vous pas que la doctrine dont vous me parlez ait quelque chose de trop simple pour des Orientaux? — La victoire est dans ce pays une religion, et tout le monde y croit ; le Coran d'ailleurs est une idée simple, car Mahomet disait : *prononcez-leur le nom de Dieu et laissez-les*. Puisque Dieu a permis que, dans notre Égypte, les mosquées fussent fermées ou tombassent en ruines, il veut, sans doute, nous apprendre par là que le ciel avec ses étoiles est un sanctuaire qui suffit à sa gloire, et que sa grandeur ne s'enferme pas sous des voûtes de pierre ou de marbre. — Mais ne craignez-vous pas que la secte de Vahab ne livre l'Égypte aux Arabes bédouins, et la domination de ces peuples barbares ne serait-elle pas un malheur pour le peuple égyptien? Nous sommes peut-être, m'a répondu le mouphti, comme ces malades que la médecine n'a pu guérir, et qui appellent les empiriques. Notre

position est telle qu'il n'y a guère qu'un fléau qui puisse en chasser un autre. Nous ressemblons à ces malheureux que les eaux sont près d'engloutir, et qui appellent l'incendie à leur secours.

Vous m'avez parlé de Stamboul; attendez-vous quelque chose de la Porte ottomane ? — Nous n'attendons des Osmanlis que des révolutions sans fin et des calamités sans espoir : le sultan voudrait, dit-on, nous délivrer de Méhémet-Aly, mais pour nous envoyer d'autres pachas qui nous feraient encore plus de mal. Une brebis remerciait un homme qui l'avait arrachée à la gueule du loup, et cet homme était un boucher qui s'apprêtait à égorger le pauvre animal ; l'histoire de cette brebis pourrait bien devenir la nôtre, si jamais la délivrance de l'Égypte nous venait des Turcs. — Mettez-vous quelques espérances dans les réformes venues de l'Occident? — Pour que vos lumières pussent arriver jusqu'à nous, il faudrait que déjà nous fussions tant soit peu éclairés, et les ténèbres qui couvrent l'Égypte sont si épaisses qu'on pourrait les toucher ; si nous appelions à notre aide les lumières de votre Europe, nous ressemblerions à cet aveugle qui est tombé dans un bourbier, et qui crie aux passans de lui apporter un flambeau. — Ici le mouphti s'est étendu sur l'espèce de répugnance que les peuples de l'Orient auront toujours pour ce qui leur viendrait des sociétés européennes. Cette répugnance tient surtout à la différenee des mœurs et des caractères.

Dans votre Europe, vous parlez beaucoup, vous ne faites point de lois sans parler, et chez nous, la sagesse est dans le silence; le peuple chez vous est toujours en haleine, toujours en mouvement, et chez nous, le repos est le paradis. Dans nos climats, on redoute plus le travail qu'on n'aime l'indépendance : l'indolence naturelle de nos peuples a reculé devant une liberté qui entraînerait trop de soucis ; la gloire d'enfanter péniblement des lois n'a jamais tenté l'ambition de la foule, et notre Orient est ainsi resté à la discrétion de ceux qui ont bien voulu prendre la peine de le gouverner. On accuse les Orientaux de ne jamais avancer et de rester toujours à la même place; vous autres Européens, vous ne vous arrêtez jamais, et vous dépassez toujours le but, ce qui est bien pire que de ne pas l'atteindre. Jusqu'ici vos doctrines nouvelles, si j'en crois la renommée qui nous en parle quelquefois, ont plus bouleversé les sociétés qu'elles ne les ont éclairées, et votre civilisation, qui fermente sans cesse, est semblable à ces liqueurs spiritueuses, toujours prêtes à briser le vase qui les a reçues.

Notre conversation en est restée là. La voix du mouphti était altérée ; son visage était pâle ; il avait la fièvre, et il s'est retiré. Je lui ai fait mes adieux ; il est probable que nous ne nous reverrons plus qu'au jour de la résurrection générale, et je lui ai donné rendez-vous dans la vallée de Josaphat, où

le monde et ses lois, les révolutions et ceux qui les font, ceux qui accablent les peuples et ceux qui leur promettent le bonheur et la liberté, seront enfin jugés selon leur mérite.

Le mouphti, en nous quittant, a fait présent à M. Canova de son manuscrit, et M. Canova me l'a donné. Je l'emporterai avec moi en France, et je le déposerai dans la bibliothèque du roi[1].

Avant de finir cette lettre, je veux vous parler d'une femme française qui a épousé un cheik dans

[1] Pendant mon séjour à Alexandrie, j'ai remis le volume que nous avait donné le mouphthi à M. Dantan, vice-consul français; cet orientaliste distingué a bien voulu me traduire dans ce volume tout ce qui concerne les croisades. Voici l'analyse succincte du manuscrit.

On lit sur la première feuille :

« *Nuzhetulénam fi tarikhhilislam* (titre qui pourrait se traduire : *Évé-*
» *nemens intéressans de l'Histoire musulmane*), écrit de la main de
» l'auteur *Ibrahim-ben-Mohammed-ben-Eydémor-Toqmaq*, ainsi
» qu'il l'a marqué lui-même à la fin, depuis 628 jusqu'en 659. »

On lit à la dernière page :

« Fin du sixième volume du *Nuzhétulénam fi tarikhhilislam*, manus-
» crit autographe de l'auteur *Ibrahim-ben-Mohammed-ben-Eydémor-*
» *Toqmaq.* » Ici manque une ligne contenant sans doute la date à laquelle s'est terminée la transcription de l'ouvrage.

Autant qu'on en peut juger par le titre, cette histoire doit être le récit, par ordre chronologique, des événémens remarquables de l'islamisme, depuis l'origine du Califat jusqu'au siècle où vivait l'auteur. Il cite souvent les historiens Ibn-Khilkan et Aboulmoud-Haffar. Il renvoie aussi à une espèce de biographie composée par lui-même, sous le titre de *Terdjumanuzzaman fi tévadjimélâyan.*

le voisinage de Mansourah. Elle habite un village appelé *Mit-el-Ahmed*, à trois lieues du Nil. On a débité sur cette femme beaucoup de contes, qui ne figureraient pas mal dans les *Mille et une Nuits*. Je me bornerai à la simple vérité : cette femme française, que les Francs appellent la *signora*, était venue en Égypte, à l'âge de dix à douze ans, avec l'armée de Bonaparte; elle avait suivi sa mère, épouse d'un soldat de dragons. Après le massacre de la garnison de Mansourah, elle resta seule avec sa mère, et tomba au pouvoir des Arabes. La mère fut rendue, et repartit pour la France, avec l'armée. La fille, âgée de douze ans, devint la propriété du cheik *Abou-Kourah*, moyennant cent talaris, à peu près cinq cents francs. Le cheik la plaça dans son harem, la fit élever dans la religion musulmane et l'épousa. *Abou-Kourah* mourut en 1808, et sa femme resta veuve avec trois enfans. J'avais envie d'aller voir cette femme, dont la destinée avait été si singulière; mais j'étais fatigué de mes courses autour de Mansourah; j'ai chargé Antoine d'y aller et de me rendre un compte fidèle de ce qu'il aurait vu. Je vous donne ici la relation qu'il m'a faite à son retour.

Il est parti hier matin de Mansourah avec notre cavasi et le beau-frère de M. Canova; ils ont traversé beaucoup de campagnes très bien cultivées; ils ont vu partout des troupeaux de buffles et de bœufs. Sur les onze heures, la bourgade de *Mit-el-*

Ahmed leur a montré de loin son minaret. Le village est entouré d'une muraille en briques crues. Lorsqu'ils sont arrivés, on était à la mosquée, pour la prière de midi. Nos voyageurs ont demandé d'abord le cheik du village, qui est le frère d'*Abou-el Kourah*; ils sont entrés dans la cour, où ils ont remarqué, à leur droite, une galerie de bois, qu'on appelle le *mandar*, ou salle de réception, et dans le fond, une enceinte environnée de palissades, où les bestiaux avaient passé la nuit. Ils ont attendu là le cheik, qui n'a pas tardé à revenir. Antoine lui a trouvé une *bonne figure de cheik*; il a la barbe blanche et le turban blanc, cinquante-cinq ou soixante ans. Avant de parler de rien, on a fumé la pipe; après la pipe et le café, on en est venu à la femme française; le cheik a répondu d'une manière énigmatique; pressé de questions, il a dit que la femme qu'on voulait voir était morte. Alors le *cavasi* qui accompagnait Antoine a imaginé de dire que le pacha prenait beaucoup d'intérêt à la femme d'Abou-el-Kourah, et qu'il apprendrait sa mort avec chagrin. Au nom du pacha, le cheik a pris peur, et il a promis de conduire Antoine auprès de la *signora*. En attendant, on a servi le dîner dans la galerie qui donne sur la cour; un serviteur de la maison a apporté, sur son dos, une natte ronde, ployée en deux, dans laquelle étaient des pains; la natte a été étendue à terre, et le dîner a été servi; il consistait en petits pains

ronds, des galettes non cuites, des dattes en compote, du fromage, du lait caillé et un pilaw. Quand le cheik et ses convives ont eu pris leur repas, le même dîner est resté servi, d'abord pour les principaux serviteurs de la maison, ensuite pour les valets et les pauvres. Le cheik a fort bien fait les honneurs de son dîner. On a pris une seconde fois le café; la pipe du cheik a circulé parmi les assistans, et chacun l'a portée à sa bouche; puis il a été décidé qu'on irait voir la *signora* qui demeure à l'extrémité du village. Le beau-frère de M. Canova et le *cavasi* sont restés à la maison; Antoine est parti seul avec le cheik; il est entré dans une cour, et s'est assis sur un banc, tandis que le cheik est allé chercher la *signora*, qui n'a pas tardé d'arriver. Elle avait une robe noire, des gants noirs; son voile couvrait tout son visage; elle a une taille élancée, une démarche vive, un son de voix agréable; elle peut avoir de quarante à quarante-cinq ans. Elle s'est approchée d'Antoine, et lui a tendu la main. Voici mot pour mot la conversation qui s'est établie:

Bonjour, madame, comment vous portez-vous! —Je me porte bien. —Des voyageurs français n'ont pas voulu passer par Mansourah sans avoir l'honneur de vous voir. —Trève de complimens. —Comment vous trouvez-vous dans ce pays? —Je ne vous entends pas. — Puisque vous êtes Française, vous devez savoir parler notre langue. —Je ne m'en souviens plus. — La conversation a fini là, et la

signora s'est retirée. Antoine est revenu chez le cheik où il a trouvé les enfans de la femme française; le plus âgé qui a vingt-trois ans, a entendu dire à sa mère qu'elle était née à Gonesse près Paris, et qu'elle lisait quelquefois des livres français. Voilà tout ce que nous avons pu savoir sur la *signora*.

Cette histoire d'une femme française mariée à un cheik de la province de Mansourah, m'a rappelé ces femmes grecques dont j'ai déploré les malheurs dans une de mes lettres; tombées entre les mains des soldats d'Ibrahim, elles ont été obligées de suivre leurs vainqueurs musulmans sur les bords du Nil; elles se trouvent maintenant dans les harems d'Égypte, où la plupart sont plus malheureuses sans doute que la veuve d'*Abou-el-Kourah*. J'aurais voulu que les historiens qui nous ont parlé des dernières révolutions de l'Égypte et de la Grèce eussent parlé plus qu'ils ne l'ont fait des femmes qui ont pu y prendre part, et surtout de celles qui en ont été les victimes. On ne peut se faire une idée des maux qu'un sexe faible a soufferts à cette époque malheureuse; que de pauvres créatures ont été, après la guerre, immolées à la barbarie jalouse des musulmans! J'ai entendu des Francs qui se trouvaient en Égypte, lorsque l'armée française abandonna ce pays; ils m'ont raconté les scènes horribles qui s'y passèrent alors dans les harems; ils font monter à plusieurs milles, le nombre des femmes qui

furent massacrées, empoisonnées, noyées dans le Nil. Le crime de ces malheureuses était de n'avoir pas quitté les lieux occupés par les Français, ou de s'être trouvées sur leur passage.

LETTRE CLXV.

DÉPART DE MANSOURAH. — ARRIVÉE A SEMENOUD. — DESCRIPTION DE MÉHALLET-KÉBIR. ITINÉRAIRE A TRAVERS LE DELTA. — ARRIVÉE AU BOURG D'HAFFEYR.

Du Delta, avril 1831.

Nous voici au milieu du Delta; nous avons quitté notre kanje à Semenoud, et nous avons pris des ânes, pour gagner par terre la branche de Rosette. Méhallet-Kébir était sur notre route; nous nous sommes arrêtés quelque temps dans cette capitale de la province de Garbieh; elle est bâtie au milieu d'une vaste campagne, toute couverte de moissons; son enceinte est plus étendue que celle de Damiette; le voyageur qui visite pour la première fois cette

métropole de l'industrie égyptienne, s'étonne du silence et même de la solitude qu'il remarque dans les principaux quartiers de la cité.

La ville de Méhallet-Kébir et son territoire reçoivent les eaux dont ils ont besoin du canal de Mélig, qui, après avoir traversé le Delta, va se jeter dans le lac Bourlos. Dans ce pays toute la population se partage entre les travaux des champs et ceux des manufactures; l'industrie trouve dans les productions du sol ses matières premières, et les campagnes voisines lui fournissent des ouvriers; la plupart des étoffes qui servent à la parure des femmes égyptiennes, sortent des manufactures de Méhallet-Kébir; on y fabrique les mouchoirs dont les femmes se couvrent la tête, leurs chemises fines de lin, les serviettes brodées de soie qu'on emploie dans les bains, les tissus précieux qui couvrent les divans des riches, etc., etc. Le gouvernement s'est beaucoup occupé, dans les derniers temps, des fabriques de Méhallet-Kébir, et principalement des fabriques de soie; une grande quantité de mûriers ont été plantés dans la riche vallée de Thomlah; une colonie de Syriens s'est établie dans le même lieu pour l'éducation des vers à soie; on a fait venir d'Europe des ouvriers habiles, qui devaient reproduire en Egypte les merveilles de Lyon et de Florence. Le pacha a fait de plus établir à Méhallet-Kébir plusieurs filatures de coton; j'ai voulu savoir quel progrès avaient fait toutes ces industries. On m'a

répondu que les manufactures nouvelles avaient peu réussi ; une poussière subtile se glisse dans les ressorts des machines ; la chaleur du climat fait déjeter le bois ; le fer même est altéré par l'air toujours imprégné de parties nitreuses ; ajoutez à cela que lorsqu'une machine se dérange, les ouvriers manquent pour la réparer ; ainsi, l'Égypte ne profite pas de l'industrie étrangère, et souvent les innovations qu'on veut introduire n'ont pour résultat que de décourager l'industrie indigène. Toutes les nouvelles machines coûtent beaucoup au pacha ; il faut payer une foule d'inspecteurs, faire venir des ouvriers d'Europe ; les infidélités, les non-valeurs, les expériences qui ne réussissent point ont enlevé au trésor de Méhémet-Aly plus de dix mille bourses, et je crois qu'il en aurait gagné le double, en protégeant, mais en laissant faire l'industrie. Les manufactures de soie ont une assez grande activité ; toutefois, on consomme moins qu'on ne fabrique, et les objets manufacturés ont peu de débit ; au lieu d'éveiller et d'entretenir le zèle, une administration cupide a détruit l'émulation et fait disparaître la confiance ; on n'a rien perfectionné ; l'art de tisser les belles étoffes a fait peu de progrès, a même dégénéré ; on a tellement pressé l'industrie de ce pays, on s'est montré si impatient de lui voir produire à la fois tous ses trésors, qu'au lieu de l'améliorer, on l'a peut-être frappé d'un coup mortel, et bien des gens se per-

suadent que cette riche industrie finira comme la poule aux œufs d'or.

La population de Méhallet-Kébir ne s'élève pas maintenant à plus de huit à neuf mille ames. Dans cette population, il y a beaucoup de fellahs, des Syriens et des cophtes, quelques familles grecques, quelques juifs; on compte à peu près trois mille ouvriers, femmes et enfans, employés aux diverses manufactures; nous avons trouvé à Méhallet-Kébir, plusieurs familles italiennes et suisses, qui s'occupent des fabriques de coton et de soie; on y voit aussi un assez grand nombre de Turcs, ceux-là ne font rien; plusieurs ont été renvoyés des manufactures du pacha, parce qu'on les a trouvés maladroits et inhabiles; l'inhabileté des Turcs dans les arts mécaniques a passé en proverbe, et ce qui vous paraîtra piquant, c'est qu'ils s'en applaudissent; l'un d'eux à qui j'adressai là-dessus quelques questions, m'a répondu par cet apologue; « La main droite disait à » la main gauche : Partout mon adresse est connue, » et ta maladresse est un objet de risée. Cela est » vrai, répliqua la main gauche, mais aussi est-ce » toujours toi qu'on choisit, lorsqu'il y a quelque » chose à faire, tandis que mon peu d'habileté fait » qu'on ne pense pas à moi. Le repos est plus doux » que la gloire. »

Il n'y a rien qu'on redoute plus en Orient, et surtout en Turquie, qu'une réputation d'habileté dans un genre de travail; cette renommée vous fait

rechercher des hommes puissans, et vous met quelquefois dans l'obligation de travailler sans salaire. De même qu'on cache ses propriétés, on cache aussi son intelligence, son aptitude, son savoir-faire; vous savez que, dans nos villes d'Europe, bien des gens se sont fait une grande popularité pour avoir donné, comme on dit, du travail aux malheureux; dans tous les pays que je viens de parcourir, la popularité ne s'obtiendrait pas à ce prix. Ce qui m'étonne, c'est que la religion musulmane n'ait point de jours de repos dans son calendrier; la loi du Prophète n'ordonne pas même aux vrais croyans de se reposer pendant la solennité du vendredi. Si la loi, me disait un Osmanli, nous commandait le repos le vendredi, elle semblerait nous dire que nous devons travailler tous les autres jours de la semaine, ce qui serait bien rigoureux.

Les Arabes n'aiment guère plus le travail que les Turcs, mais ils sont plus dociles à la voix de leurs chefs. La population ouvrière de Méhallet-Kébir pourrait servir d'exemple à celle de nos cités les plus industrieuses; les ouvriers ne quittent leurs métiers que pour aller à la mosquée et pour faire la sieste; du reste, pas le moindre bruit dans les lieux les plus fréquentés, point de querelles, point de scènes violentes, jamais d'émeutes. En visitant les manufactures les plus occupées, on croirait voir un cloître ou une maison de derviches. Méhémet-Aly a discipliné ses ouvriers comme il a discipliné ses sol-

dats, et tout le monde est soumis, tant bien que mal.

La tranquillité de cette population ouvrière étonne d'autant plus, que Méhallet-Kébir a dans ses murs un grand nombre d'almées ou de courtisanes. J'ai remarqué qu'en Égypte, chaque vice, chaque mauvaise passion, avait son *cheik*, son *bachi*, chargé de prévenir les scandales et les désordres. Nous avons vu au Caire que les voleurs avaient une corporation soumise à un chef nommé par le gouvernement ; les filles de joie ont aussi le leur. Les almées habitent à elles seules un grand quartier de Méhallet-Kébir, et ce quartier n'est pas plus bruyant que les autres ; ce qu'il y a de curieux, c'est que tout le monde travaille pour enrichir le pacha ; le libertinage, l'industrie, la joie, la misère, tout paie tribut ; on lève très régulièrement un impôt sur les almées. Vous savez que nos gouvernemens d'Europe se ruinent quelquefois pour amuser le peuple ; ici le peuple est obligé de payer les frais de ses amusemens. Le trésor de l'état a un compte ouvert avec toutes les joies de ce monde, même avec les plaisirs défendus. Il y a une taxe pour les baladins, les escamoteurs, les conteurs, pour ceux qui vendent du vin et des liqueurs interdites par la loi religieuse, pour ceux qui tiennent des maisons de débauche. Lorsqu'on parle au pacha des misères publiques, il fait venir les fermiers de ces sortes d'impôts ; il leur demande s'ils font de bonnes affaires, et s'ils répondent affirmativement, il est persuadé que tout va bien.

Je ne vous parlerai point des antiquités de Méhallet-Kébir; on y trouve çà et là quelques fragmens de pierres sculptés, qui viennent d'un ancien temple d'Isis, dont les ruines se voient encore près du village de *Babehyt;* quelques savans pensent que la ville moderne occupe l'emplacement de *Xoïs,* mentionnée par les vieux historiens. Les Arabes, après la conquête d'Amrou, appelèrent le Delta *Méhallet-Kébir, la grande île,* et la capitale du pays prit le même nom.

Nous sommes partis ce matin de Méhallet-Kébir, en prenant la route de Tantah; de petits canaux, provenant du canal de Mélig, traversent de toutes parts cette contrée. Notre caravane a passé sur plusieurs ponts, qui n'ont de nom que pour les gens du pays. Il faut remarquer ici que les campagnes du Delta n'offrent point de chemins permanens; car la plupart des chemins sont effacés chaque année par l'inondation du Nil; il ne reste que les digues et les chaussées, qu'on est obligé de suivre en marchant sur les berges. Très souvent, le voyageur fait mille détours pour parcourir un petit espace; on ne compte ici les lieues que par le temps qu'on met à marcher; on n'évalue la longueur d'une route que par le nombre des villages qu'on a traversés. A mesure qu'on s'éloigne du Nil, le pays est moins boisé; en plusieurs endroits, la campagne est tout-à-fait découverte, et ne laisse voir que des champs cultivés; seulement quelques palmiers, le mimosa,

le sycomore, des saules, quelquefois la vigne ombragent le voisinage des lieux habités. En quelques endroits, la terre est semée d'énormes crevasses, produites par la sécheresse, et nos ânes ont de la peine à faire leur chemin; nous côtoyons quelquefois des étangs, de petits lacs bordés de roseaux; des milliers de sarcelles et de canards s'y rassemblent, et leurs caravanes aériennes se préparent à traverser les mers; elles battront de leurs ailes les eaux limpides de nos lacs de la Suisse, ou feront retentir de leurs cris sauvages le Rhône ou le Rhin avant que j'aie pu quitter les bords du Nil. Je m'étonne de voir tant de marécages, tant de lieux couverts d'eau dans un pays où il ne pleut presque jamais, et dans lequel il n'y a pas une source. Toutes ces régions brûlantes et si bien arrosées, n'ont pas une goutte d'eau qui ne vienne des *montagnes bleues*, des montagnes de la Lune, et qui n'ait fait plus de huit cents lieues pour arriver dans le Delta; si le Nil venait à changer son cours, tout ce pays n'aurait plus que des sables comme la Lybie.

Partout nous voyons des troupeaux de buffles qui paissent paisiblement dans des champs de trèfle. Près des villages, nous remarquons des buttes ou des amas de terre que les Arabes appellent *coums;* ces buttes sont presque toujours des cimetières. Dans les lieux déserts, nous remarquons souvent une chapelle de santon, et près du tombeau sacré, quel-

ques femmes en prières. Ce qu'un voyageur doit le plus remarquer, lorsqu'il parcourt les campagnes du Delta, ce sont les travaux des champs, ce sont les semailles et les récoltes, tout ce qui concerne l'agriculture ; ce spectacle se renouvelle sans cesse, on peut en jouir dans toutes les saisons, et jamais la terre d'Égypte ne se repose.

Les plaines que nous traversons sont couvertes de froment ; on le sème à la fin de novembre, on le moissonne à la fin de mai ; la tige n'a guère que deux pieds et demi ; l'épi est long, épais et bien garni. Le seigle n'est pas connu en Égypte. Depuis quelque jours, les fellahs s'occupent de la récolte de l'orge et des fèves ; on arrache l'orge avec la main, comme le froment ; on coupe les fèves avec la faucille ; la moisson est transporté dans l'aire, où le soreg sépare le grain de la tige et de la paille. l'orge et les fèves sont la nourriture habituelle des bestiaux et des fellahs ; l'orge nourrit les chevaux, les chameaux, les ânes ; les fèves, le peuple des campagnes et des cités. Le dourah est aussi une ressource commune et abondante pour les Égyptiens ; les Arabes l'appellent *seiffry*, c'est-à-dire été, soit à cause de sa couleur d'or, soit à cause de la saison où il mûrit. Il y a peu de jours qu'on a semé le dourah, et la récolte s'en fera au mois de juillet. On vient de récolter le *dourah-chamy*, ou le dourah syrien : le maïs est ainsi nommé parce qu'il vient de Syrie ; il est aussi appelé *nili*,

parce qu'on le cultive à l'époque de la crue du Nil.

La saison où nous sommes est celle qu'on choisit pour semer ou planter le coton; c'est la saison du solstice d'été ou du grand soleil, comme disent les Arabes : ce genre de culture, comme je vous l'ai déjà dit, a reçu une grande amélioration depuis quelques années. Une autre culture non moins précieuse, est celle du carthame ou safranon : depuis le commencement d'avril, les femmes et les enfans vont chaque soir et chaque matin cueillir les fleurs qui naissent sur cette plante, et dont on tire une fort belle teinture. Nous avons reconnu aussi l'arbuste de l'indigo dont la récolte ne se fait qu'en juin.

J'étais curieux de voir l'arbrisseau qui produit le *henneh ;* on l'a comparé au troëne avec lequel il a en effet quelque ressemblance; ses feuilles sont en ovale allongé; les fleurs croissent à l'extrémité des branches et se déploient en grappes comme celles du lilas : toutes les dames égyptiennes portent ces fleurs sur leur sein; elles en tapissent leurs divans. Avec les feuilles du henneh, qu'on réduit en poudre, on compose une pâte avec laquelle les femmes se teignent les ongles et la paume des mains, les orteils et la plante des pieds. Cette pâte, qui laisse sur la peau une teinte rouge orange, est indispensable dans la toilette de la beauté, à quelque religion qu'elle appartienne ; il n'est point de harem qui n'ait sa provision de cette poudre pré-

cieuse, et tout ce qui s'en consomme en Orient vient de l'Égypte. Un des plus beaux bazars de Stamboul, où se vend le *henneh*, porte le nom de bazar égyptien.

Nous avons vu sur notre route la récolte du chanvre et du lin; on en recueille la graine dont les fellahs font une boisson enivrante à leur usage; les tiges sont rassemblées en javelles qu'on fait rouir dans les canaux et dans les étangs, ce qui répand, m'a-t-on dit, beaucoup de maladies épidémiques. On récoltait en plusieurs endroits un tabac à feuilles jaunes, qui ne vaut pas celui de Latakié, mais qui n'en fait pas moins les délices des fellahs. On coupait aussi les cannes à sucre qu'on arrangeait en faisceaux pour les porter dans les marchés et les vendre en détail. En traversant des forêts de palmiers, j'ai vu beaucoup de fellahs montés sur les arbres; ils attachaient la fleur de l'arbre mâle aux branches de l'arbre femelle. Cette opération, qui prépare la récolte des dattes, est presque toujours accompagnée d'hymnes joyeux.

J'ai remarqué dans les champs plusieurs instrumens d'agriculture; la charrue, la faucille, la pioche, le soreg, le crible, ressemblent à certaines images retracées dans les vieux hypogées; la facilité qu'on a de cultiver la terre, a fait que l'esprit de l'homme s'est reposé et que toute chose est restée comme au temps primitif; on a voulu introduire dans ce pays de nouveaux instrumens, entre autres

les charrues américaines ; mais les charrues américaines que nous avions déjà vues à Smyrne et dans d'autres pays, n'ont pas été accueillies en Égypte. Notre Europe n'a pas manqué de gens à projets qui sont venus proposer des innovations, soit pour le labourage, soit pour l'arrosement des terres; aucune de ces inventions n'a fait fortune sur les bords du Nil, aucune nouveauté n'a pu s'y accréditer. L'Égypte a consenti à recevoir des arbres, des plantes que son sol ne connaissait point, telles que le mûrier, le tabac, etc.; mais elle a repoussé obstinément toutes les découvertes faites dans d'autres contrées; sa charrue est restée la même qu'au temps du roi Ménès, et la structure en est si simple, qu'il me suffira de quelques lignes tracées à la plume pour la mettre sous vos yeux :

Non-seulement la charrue égyptienne ne s'est point perfectionnée et n'a point participé au progrès des lumières, mais les puits à roue, les châtoufs, toutes les machines hydrauliques que nous voyons ici à chaque pas, et qui répandent l'eau sur les terres, sont encore ce qu'elles étaient lorsque

le sol d'Égypte donna aux hommes ses premières moissons; l'année des agriculteurs égyptiens est toujours divisée comme au temps des Pharaons, en trois parties, l'hiver, l'été et l'automne; les phases de la lune, les révolutions du soleil se mêlent encore aux superstitions du peuple agricole, comme au temps d'Isis et d'Osiris.

Je me rappelle que nous étions l'année dernière dans les campagnes de la Troade au temps de la moisson; nous avons vu les paysans de l'Hellespont arracher le blé avec la main comme on le fait sur les bords du Nil; nous avons vu le soreg traîné de même par des bœufs et foulant les gerbes pour séparer le grain de la paille; dans l'Asie-Mineure la récolte du froment se fait à peu près de la même manière qu'en Égypte, et la seule différence que nous puissions indiquer, c'est que dans l'Anatolie les gerbes sont transportées par des voitures à deux roues qui ressemblent aux chars décrits dans l'*Iliade*; si nous en croyons les vieux historiens, l'Égypte avait autrefois des voitures, mais depuis bien long-temps, elle n'en a plus, et tous les transports s'y font par des chevaux, des chameaux ou des ânes.

Nous avons marché plusieurs heures et traversé beaucoup de villages dont je n'essaierai point de vous dire les noms. Vers la moitié de la journée, nous sommes arrivés à *Hapeir*, gros bourg situé sur un petit canal venant du canal de Mélig, à

cinq lieues de Méhallet-Kébir, et à trois lieues de Tantah. Notre cavasi, qui conduisait la caravane, nous a fait descendre chez le cheik El-Beled, auquel il a dit que nous étions recommandés par le pacha du Caire : Soyez les bien-venus, nous a dit le cheik ; nous coucherons sous le même toit, et nous mangerons ensemble le pain et le sel. Nous sommes entrés dans la maison ; on nous a fait asseoir sur un divan ; et peu de temps après, deux petits garçons d'une figure intéressante sont venus nous présenter la pipe et le café ; c'étaient les enfans du cheik ; je l'ai félicité d'avoir d'aussi beaux enfans. — Ils sont vos esclaves, m'a-t-il répondu ; — j'ai prié notre interprète de dire à notre hôte combien j'étais touché de son accueil. — Tous ceux qui viennent de si loin pour nous voir sont des amis que Dieu nous envoie. Si j'allais dans votre Europe, a-t-il ajouté, j'ai la persuasion que j'y trouverais partout l'hospitalité. — J'ai cru devoir faire les honneurs de mon pays, et je lui ai dit que si jamais il venait en Italie, en France ou en Angleterre, on le recevrait partout comme il me recevait moi-même. Je n'ai pu, néanmoins, prononcer ces paroles sans rougir un peu ; car, entre nous, je ne répondrais pas de l'accueil qui serait fait à notre bon cheik El-Beled dans nos villages ou nos cités, à moins qu'il n'apportât avec lui une certaine quantité de piastres et de talaris ou toute autre monnaie de bon aloi.

Je dois répéter ici une remarque que j'ai faite souvent dans mon voyage : parmi les merveilles de l'antiquité que le temps a respectées jusqu'ici, il faut placer en première ligne les mœurs hospitalières du vieil Orient : ces mœurs hospitalières sont accompagnées d'un esprit d'urbanité qu'on trouverait à peine chez nous parmi les gens qui ont reçu la meilleure éducation. Dans tous les pays que j'ai parcourus, on enseigne aux hommes la politesse en même temps qu'on leur enseigne la religion et la morale. Là, toute la jeunesse apprend, dans les écoles primaires, comment les hommes doivent vivre entre eux, quels égards ils doivent avoir les uns pour les autres, comment ils doivent se traiter dans toutes les occasions, comment ils doivent recevoir les étrangers. Le sentiment des convenances est dans tout l'Orient comme une religion, et personne n'y manque. Vous pouvez rencontrer un Arabe bédouin qui vous dépouillera, un musulman fanatique qui insultera à votre costume; mais s'il vous reçoit comme hôte, vous ne trouverez en lui que des procédés généreux, et vous n'entendrez dans sa maison que des paroles affectueuses. J'ai visité des gens de toutes les classes, des pauvres et des riches, des artisans, des paysans, des pachas, des ulémas, des derviches, des hommes du désert, des hommes des cités; on m'a fait partout la même réception. Je n'ai pas rencontré sur mon chemin, depuis que je

parcours l'Orient, un homme impoli et grossier, un homme comme ceux que nous appelons chez nous des rustres et des gens mal élevés.

Vers le soir on a servi le souper; des poulets, un mouton ont fait les frais du festin; notre boisson était le lait de buffle et une eau de puits tant soit peu saumâtre. J'ai demandé à me retirer de bonne heure; on m'a conduit dans une chambre du rez-de-chaussée; mon lit a été tiré d'une armoire: il consistait en un matelas très mince et très dur sur lequel on avait jeté une courte-pointe; ma chambre n'a qu'une fenêtre ou grillage de bois; du reste, aucun ornement, aucun meuble; on avait placé auprès de mon lit une lampe ou kandil, et des vases remplis d'eau qu'on appelle *koulets* où *bardaks*. J'ai déposé mes habits sur une natte de palmier, et je me suis étendu sur mon matelas, où j'ai fort bien passé la nuit.

Les premiers rayons du soleil m'ont trouvé debout; je me suis promené dans la cour du cheik, où j'ai vu couchés pêle-mêle les valets de la ferme, les chameaux, les ânes, les buffles; d'un côté est la paille hachée qu'on donne aux bestiaux; de l'autre, de nombreuses cages à poulets; là on fait cailler le lait des zamous; ici se conservent les provisions de grains. Je n'ai point vu de jardin, car je ne puis donner ce nom à un petit enclos où croissent deux ou trois orangers et de la mauve sauvage. J'ai visité sous une galerie couverte le moulin où les grains

sont réduits en farine; il est mu par un âne : chaque famille a le sien. Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus apparent dans la cour et la maison d'un cheik, c'est le pigeonnier qui plane sur tous les hangars et sur tous les édifices du voisinage. Je n'ai jamais vu une si grande quantité de pigeons : on n'a point de dépenses à faire pour leur entretien, et toutes les moissons de froment et de dourah leur appartiennent. Pendant que je visitais le colombier, j'ai vu venir à moi le cheik El-Beled, qui m'a témoigné son vif regret de ce que j'étais sorti de ma chambre sans avoir pris la liqueur hospitalière; je suis rentré avec lui dans la maison où ses serviteurs nous ont apporté le café. Notre conversation s'est faite par signes, car notre interprète n'avait point encore paru. Je ne vous parlerai point des femmes du cheik; elles habitent le premier étage de la maison, et je ne les ai point vues.

LETTRE CLXVI.

UN VILLAGE DU DELTA. — CEUX QUI LE GOUVERNENT. — SA POPULATION. — MŒURS DES HABITANS.

Delta, avril 1831.

Je regrette plus que jamais en ce moment que les voyageurs les plus éclairés se soient bornés à côtoyer le Nil, et n'aient point parcouru avec attention les pays que je viens de traverser. Ne vous attendez pas toutefois que je vous apporte plus de lumières que mille autres, car je n'ai fait que passer sur cette terre ignorée. Je vous dirai de plus que je suis triste et qu'une mélancolie sombre m'accompagne dans mes courses rapides. Quand j'étais au Caire ou à Damiette, je voyais des Européens, j'entendais les langues de l'Occident; main-

tenant je ne vois plus que des figures étrangères, et je n'entends plus qu'un idiôme inconnu; la Renommée qui parcourt le monde et qui va porter en tous lieux des nouvelles de la France, ne passe point par le Delta; les feuilles publiques que vous lisez tous les matins, et qui portent votre attention sur tous les points du globe, ne vous parlent pas des bords du Mélig. Vous m'avez suivi aux rives du Nil, dans les cités égyptiennes, mais comment me suivre dans les villages de Saft, d'Abnouy, d'Abouali, etc? Souvent, lorsque je me réveille d'un sommeil pénible, et que mes yeux revoient le soleil d'Égypte, je m'étonne d'être venu si loin, et cette surprise est toujours accompagnée de quelque tristesse. En vain les Arabes qui me reçoivent sous leur toit hospitalier me comblent de prévenances et de soins généreux; cette hospitalité même m'attriste, car elle me rappelle que je suis parmi des peuples étrangers. Dans cette situation d'esprit, il m'est impossible de ne pas oublier quelquefois ma géographie, et de n'avoir pas au moins de fréquentes distractions, quand j'étudie les lieux où je me trouve, et que j'observe ce qui se passe autour de moi.

Je veux vous dire pourtant ce que je sais, et ce que j'ai vu en passant; il ne faut pas que ma traversée soit tout-à-fait perdue pour vous, et qu'elle n'offre rien à votre curiosité. Voyons d'abord ce que sont les bourgs et les villages de ce pays. Voici

au premier aspect ce qu'un voyageur peut y remarquer : une ou deux mosquées avec leurs minarets, une école pour les petits enfans, une aire publique, où chacun vient faire passer sa récolte sous le soreg : une maison (choun) où sont entreposés les produits de l'agriculture réservés au pacha, un four dans lequel on fait éclore les poulets, un bain à l'usage des habitans, une prison pour ceux qui refusent de payer l'impôt, ou qui commettent quelques désordres, une butte ou un cimetière, où se trouvent entassés ensemble les décombres du bourg et les ossemens des générations qui se sont succédé dans le même lieu. Après cela on peut voir des habitations bâties çà et là, les unes de briques crues, avec une terrasse, les autres, qui ne sont que de misérables huttes, formées de terre et de boue ; figurez-vous ensuite de nombreuses tourelles habitées par les pigeons, quelques bouquets de palmiers, quelques acacias opposant leur verdure à la couleur grisâtre des maisons; des chemins ou des rues poudreuses où sont entassés des décombres, quelquefois des remparts comme autour d'une place forte, des citernes, des puits remplis d'une eau saumâtre, des machines hydrauliques auxquelles sont attelés des bœufs, et qui puisent l'eau dans un canal; une mare d'eau, un étang où vont s'abreuver les troupeaux; figurez-vous toutes ces choses, et vous aurez une image assez fidèle d'un village ou d'une bourgade du Delta.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur la popula-

tion des campagnes ; au temps des mameluks, il y avait dans chaque village un seigneur feudataire, un timarioht auquel appartenait la plus grande partie des terres et qui exerçait certains droits seigneuriaux ; ces sortes de seigneurs s'appelaient moultezims. Quoique leur possession ne fût que viagère, elle passait néanmoins de père en fils moyennant un certain droit payé au sultan. Cette aristocratie territoriale n'existe plus ; les moultezims ont été dépouillés de leurs biens ainsi que de leurs priviléges ; tous ces seigneurs feudataires, faibles images de nos seigneurs féodaux, perdus maintenant dans la foule, et n'ayant plus ni puissance ni crédit, vivent modestement d'une pension qu'on leur fait et de quelques terres qu'on leur a laissées.

Aujourd'hui, les personnages les plus importans des villages sont d'abord les cheiks-el-beled. La fonction d'un cheik-el-beled consiste à maintenir l'ordre, à faire exécuter les lois et les ordres du pacha ; il est chargé de surveiller la conduite des fellahs, et d'empêcher qu'ils ne négligent leurs terres et qu'ils n'abandonnent le pays ; il prononce quelquefois sur les querelles qui s'élèvent entre les habitans. Son pouvoir ressemble un peu, sous quelques rapports, à celui d'un maire dans nos communes de France. Après le cheik-el-beled vient le séraf ou percepteur du miri ; il est pris parmi les écrivains cophtes. Il reçoit l'argent des tributs, et le fait passer au mammour de la province, qui le fait parvenir

au defterdar ou trésorier du pacha. A côté du séraf, il faut placer le *mecheed*, dont la charge est de contraindre les habitans à payer l'impôt. C'est lui qui fait donner la bastonnade aux fellahs qui refusent de payer. C'est par ses ordres que s'ouvrent et se ferment les portes de la prison, et c'est chez lui qu'est déposé le *courbaje* ou le fouet de cuir qui, de temps immémorial, est en possession de punir la résistance et les retards des contribuables. Chaque chef-lieu d'arrondissement a un officier qui tient registre des terres et de leurs qualités productives. Après l'inondation du Nil, il doit vérifier si les terres, dans le débordement, ont changé de nature et de valeur, quelles sont celles qui ont été arrosées et celles qui n'ont point été visitées par l'eau du fleuve; cet officier public s'appelle *chaeed*, et quelquefois on ajoute à son nom celui d'*adel*, qui veut dire juste. Un autre officier, qu'on nomme kouali, est chargé de l'arpentage des terres; il sait les limites des villages, les limites des propriétés ou des terres cultivées par chaque fellah; comme l'inondation change souvent l'aspect de la campagne et la forme des terrains, il s'élève beaucoup de contestations parmi les laboureurs, et c'est le koualy qui est appelé à les juger; on implore sa justice comme chez les anciens on implorait celle du dieu Terme; les canaux et les digues sont sous sa surveillance; il décide le moment où chaque canal doit s'ouvrir, et quelle quantité d'eau appartient

à chaque terre. Un autre personnage de la commune, qui a aussi une certaine importance, et que les fellahs appellent *oukil*, préside au labourage, aux semailles et à la récolte; il est chargé de veiller à ce que les produits de chaque récolte que se réserve le pacha soient enfermés dans les magasins. Le *kallaf* ou berger a la surveillance des troupeaux et des pâturages; il est consulté comme médecin vétérinaire, et tient registre de l'état des bestiaux comme le chaeed tient registre des terres.

La grande affaire pour ceux qui gouvernent un village du Delta comme pour ceux qui gouvernent l'Égypte, c'est de savoir ce qui doit être payé au pacha en argent, et ce qui doit lui être livré en productions du sol. Toutes les terres sont divisées en trois classes selon leur fertilité : l'état exact et détaillé en est envoyé chaque année au mammour ou chef de finances qui l'envoie au Caire; là, un divan nommé par le pacha, s'occupe de répartir l'impôt du miri; puis le même conseil décide comment les terres doivent être ensemencées, ce que chaque canton doit de froment, d'orge, de fèves, de dourah, de coton, d'indigo, de carthame, etc. La décision suprême ou le budget agricole est envoyé dans les provinces, et le mammour le fait parvenir dans chaque village, où le divan municipal doit le mettre à exécution. Dans tous les arrondissemens il y a un divan pour la répartition du miri; il y en a un pour la distribution des terres à cul-

tiver, pour la distribution des eaux et l'ouverture des digues, etc.

Je ne vous ai point nommé tous ceux qui exercent quelque autorité dans un village égyptien, soit au nom du pacha, soit dans les intérêts de la commune ou de la loi religieuse. Chaque arrondissement a son *faki* ou juge, son *akem el-kot* ou chef de canton, son *zabet*, chargé de la police, son cheik spirituel; ce dernier remplit à la fois la fonction d'imam, de lecteur du Coran et de muezzin; souvent même il est le codja ou le maître d'école. Comme le pacha d'Égypte s'est emparé des biens des mosquées, les dépenses du culte se trouvent payées par le trésor de l'état; ces dépenses dans les villages se réduisent à entretenir les murailles du sanctuaire, à fournir l'huile pour les lampes et à payer le desservant, dont le traitement ne s'élève jamais au-dessus de quatre ou cinq cents piastres (cent-cinquante ou deux cents francs de notre monnaie). Le trésor du pacha ne dépense pas dix-huit cents bourses (six cent mille francs) pour fournir à l'entretien des établissemens pieux et de toutes les mosquées de la haute et de la basse Égypte. Si la religion musulmane n'est pas la meilleure de toutes, elle a du moins l'avantage d'être au meilleur marché possible, et le pacha a trouvé le moyen d'en rabattre encore quelque chose.

Chaque village, comme je viens de le dire, a son médecin vétérinaire, qui est le berger ou le kalaf

du lieu; mais les fellahs n'ont point de médecins pour leur compte; dans les maladies ordinaires, ils ont des remèdes qui se transmettent de génération en génération, et que tout le monde connaît. On sort quelquefois de cette médecine traditionnelle, pour consulter les sorciers, ou pour implorer le secours miraculeux des santons. Les communes du Delta ont chacune leur barbier qui doit ses services au public, et qui reçoit un traitement comme le cheik de la mosquée. Chacun des villages a son maître-charron, chargé de raccommoder les instrumens du labourage, et payé pour cela par la communauté. Je ne dois point oublier ici les *ghafirs*, espèce d'employés qui tiennent du gendarme et du garde-champêtre; ils sont les gardiens des digues, et veillent à ce qu'elles ne soient ouvertes qu'au temps prescrit; ils font la guerre aux pigeons, aux maraudeurs; ils gardent les magasins du pacha, et sont presque toujours les exécuteurs des arrêts rendus contre les pauvres fellahs. Je pourrais vous parler encore des kaimakans ou lieutenans du mammour et du katchef, qui viennent faire leur tournée dans les villages; des inspecteurs qui veillent à ce que la partie de la récolte réservée au pacha soit livrée exactement, et que rien n'en soit détourné; je pourrais citer d'autres agens subalternes qui viennent visiter les terres pour savoir si elles sont ensemencées conformément aux ordres du divan suprême, ou qui surveillent le travail de

la population industrieuse, occupée de filer le lin, la laine, le coton, et de tisser les étoffes. Nous rencontrons partout des écrivains cophtes qu'on reconnaît à leurs écritoires de cuivre ou d'argent qu'ils portent à leur ceinture comme un yatagan. Ce sont les cophtes qui sont presque seuls chargés de la recette des impôts; eux seuls ont conservé les traditions du passé pour l'étendue et la valeur des terres; eux seuls ont l'instruction nécessaire pour la perception du miri, et pour une comptabilité souvent très compliquée. Tous ces cophtes prennent le titre de *mallem*, qui veut dire *maître;* ils ne sont pas aimés des fellahs: on les tolère dans l'exercice de leurs fonctions; mais lorsqu'ils attirent sur eux les rigueurs de l'autorité, personne ne les plaint: les malédictions du peuple accompagnent ordinairement leur disgrace.

Quoique les Arabes en général se plaisent dans l'oisiveté, la plupart des habitans des villages vivent de leur travail; la population est partagée en deux classes, ceux qui cultivent les terres ou travaillent aux canaux et ceux qui exercent une profession mécanique; on distribue les terres aux fellahs, à raison de six feddans par homme en état de travailler. Beaucoup d'habitans n'ont point de terres à faire valoir, et se mettent au service de ceux qui en ont; quelques-uns ont des bœufs qu'ils louent aux principaux cultivateurs. Le travail du labour n'est pas celui qui occupe le plus cette population agri-

cole, car la terre est facile à cultiver; la plus grande difficulté est d'arroser les campagnes; aussi les plus robustes des fellahs sont-ils employés à élever l'eau et à donner cours aux irrigations. Dans les plaines que nous avons parcourues, nous avons vu plus de bœufs attelés aux machines hydrauliques que nous n'en avons vu d'attelés à la charrue.

La partie des habitans occupés de quelque industrie, est peut-être la plus nombreuse; chaque village a plusieurs tisserands; les femmes, les enfans, préparent le lin, la laine ou le coton. Pendant l'inondation, et lorsque les campagnes sont couvertes d'eau, les travaux de l'agriculture se trouvent tout-à-fait interrompus; alors tout le monde file dans les villages; il n'est pas rare, m'a-t-on dit, de voir des cheiks, la quenouille et le fuseau à la main.

On nous a beaucoup parlé des Arabes du désert, mais tout le monde a gardé le silence sur la population villageoise de l'Égypte, qui serait peut-être plus intéressante à observer. Tout ce que j'ai pu savoir des fellahs du Delta, c'est qu'ils paraissent meilleurs pour les étrangers que dans les autres parties de l'Égypte, où les voyageurs sont quelquefois mal accueillis, parce qu'on les soupçonne de venir chercher des trésors. Il y a plusieurs années, peut-être, que les villages où nous avons passé n'ont pas vu un Européen, et je puis vous assurer que personne, sur notre passage, n'a laissé voir la

moindre malveillance, pas même de la surprise. Les fellahs, dans les provinces du Delta comme partout ailleurs, prennent toujours un grand soin de se montrer misérables, et le gouvernement du pacha, il faut en convenir, fait tout ce qu'il faut pour que ces pauvres gens soient véritablement ce qu'ils désirent paraître; ils ont des cachettes pour tout ce qu'ils possèdent de précieux, et surtout pour leurs grains; lorsqu'ils vendent quelque chose, c'est presque toujours avec un air de mystère; notre cuisinier Ibrahim a acheté du blé dans quelques villages, et toujours on est venu le lui apporter au milieu de la nuit.

L'argent des fellahs ne sort guère d'un village que pour entrer dans le trésor du pacha; leurs besoins, qui sont très bornés, ne les rendent jamais tributaires du commerce et de l'industrie des cités; une étroite cabane suffit à la plus nombreuse famille; ils n'ont souvent que la terre nue pour reposer leur tête. Dans chaque village on fabrique les étoffes de laine dont ils font leurs vêtemens, et jamais les soies de Méhallet-Kébir n'ont composé leur parure. Rien n'égale la sobriété de ce peuple; au milieu des riches moissons qu'il fait naître, il soutient sa vie comme les anciens anachorètes, avec quelques herbes, des concombres, des oignons, un mauvais pain de dourah ou de lentilles; lorsque le Nil refuse au Delta ses eaux bienfaisantes, la terre ne produit plus ni fruits ni herbes, et la

population des champs est dévorée par la faim. Les fellahs sentent parfois leur misère au point de se révolter contre les percepteurs du miri ; mais ces velléités de rébellion se réduisent à des clameurs, à des démonstrations vaines, et lorsque la force paraît, chacun se retire et se cache dans sa cabane, redoutant encore moins les rigueurs de la faim que la colère du pacha.

Vous me demanderez ce que les fellahs disent de la civilisation qu'on veut donner à l'Orient ; ils n'en ont jamais entendu parler ; toutes les améliorations qu'ils désirent dans leur sort, c'est de payer un peu moins d'impôts, d'avoir moins de misères, et de ne pas mourir de faim au milieu de leurs moissons. Quant aux réformes que proclament les cent voix de la renommée, ils n'en ont pas la moindre idée, et si on lisait devant eux nos gazettes d'Europe qui nous parlent sans cesse de ce que fait le pacha pour les civiliser, je suis bien persuadé que leur surprise serait grande et que les plus habiles n'y comprendraient rien.

On trouve cependant là des partis, des factions comme dans notre Europe civilisée ; la discorde est partout un spectacle affligeant, mais surtout chez un peuple qui a tant d'autres maux à souffrir ; tout le Delta est divisé en deux partis, connus sous le nom de *Sad* et de *Haram* ; il n'y a point de village qui ne soit d'un de ces partis, et, pour le moindre prétexte on en vient aux mains ; j'ai fait

beaucoup de questions sur l'origine de ces discordes ; je n'ai pu recueillir aucun renseignement ; ainsi depuis plusieurs siècles on se bat sans savoir pourquoi. Il faut dire néanmoins que ces animosités réciproques, que ces antipathies que l'histoire n'explique point, tendent à s'affaiblir.

Les fellahs sont superstitieux ; ils croient aux devins, aux talismans, à l'influence du *mauvais œil*, au pouvoir des démons ; ils croient à une multitude de génies, et leur esprit crédule reconnaît pour le moins autant d'êtres surnaturels qu'on en reconnaissait dans l'Égypte des Pharaons. Les hommes seuls vont à la mosquée, les femmes vont visiter les tombeaux des santons et le cimetière du village ; ainsi les deux sexes se partagent entre le culte de Dieu et celui des saints et des morts. On peut observer à peu près la même chose dans tout l'Orient.

Les fellahs sont à mon avis le peuple le plus misérable de la terre, et ce qui m'a souvent étonné, c'est qu'ils n'en aiment pas moins les divertissemens et les spectacles ; ils ont plusieurs jours de l'année qu'ils ne laissent pas passer sans se réjouir. Dans chaque village on tue un, deux ou trois moutons, au temps des grandes récoltes ; et ces moutons destinés à un festin public, sont achetés par la commune. Il y a une fête pour la moisson, il y en a une autre lorsqu'on ramasse les dattes. Nous avons été témoins au village de Saft d'une fête pour la circoncision des enfans : c'était une troupe de pe-

tits garçons qu'on menait en triomphe dans les rues ; ils entraient dans les maisons où chacun leur faisait un présent. On leur donnait des pigeons, des oies, des poulets, des oranges, des cannes à sucre ; ils montraient ces présens comme des trophées ; la musique les accompagnait, et tout le village paraissait dans la joie.

LETTRE CLXVII.

DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN ÉGYPTE.

Delta, avril 1831[1].

J'ai parlé plusieurs fois de la culture et de la propriété des terres en Égypte; je ne veux pas quitter le Delta sans en parler encore, et sans réunir dans cette lettre tout ce que j'ai pu recueillir de faits nouveaux et de notions positives sur une matière aussi importante. Je commencerai par quelques observations générales.

[1] Cette lettre est adressée à mon ami, M. le baron de Marguerit, qui, maintenant dans la retraite, partage sa vie entre la culture des lettres et les travaux agricoles.

L'histoire a beaucoup loué Sésostris pour avoir remis les terres entre les mains de leurs véritables possesseurs ; ce fait historique, quoiqu'il n'ait jamais été bien éclairci, nous prouve du moins que les droits de la proprieté foncière avaient été méconnus. Nous lisons aussi dans l'histoire, qu'après le règne de Sésostris la propriété territoriale éprouva de nouvelles révolutions ; d'où il est facile de conclure qu'elle ne fut jamais pleinement respectée chez les anciens.

Si la propriété foncière a toujours été précaire et incertaine dans ce pays, il ne faut pas exclusivement en chercher la cause dans les violences du despotisme, dans les révolutions des gouvernemens, dans les invasions et la conquête des barbares. En examinant avec attention à quoi tient la fertilité ou la stérilité du sol, on conçoit d'abord que la propriété des terres n'a pas dû être soumise aux mêmes conditions et aux mêmes lois que dans d'autres contrées ; partout ailleurs la propriété territoriale reçoit sa valeur de la nature et de l'exposition des terrains, de l'influence et des pluies du ciel, du travail et de l'industrie de l'homme ; ici tout vient du Nil, et les terres avec leurs riches productions, pour nous servir d'une expression d'Hérodote, sont un véritable présent du fleuve. Toutefois, pour répandre ses bienfaits sur l'Égypte, le Nil avait besoin d'une main puissante qui lui creusât des canaux et qui pût diriger ses eaux fécondantes ; là

distribution des eaux du fleuve exigeait le concours de la puissance publique et de l'autorité souveraine; il fallait que le pouvoir des gouvernemens intervînt, et la nécessité de cette intervention dut changer en quelque sorte, et modifier les droits de la propriété foncière.

Il me semble qu'on pourrait comparer la culture du territoire égyptien, telle qu'elle s'est établie par la suite des temps, à une grande industrie dont le succès dépend de la protection et même des priviléges qui lui ont été ou qui lui sont accordés. L'Égypte avec ses terres, ses canaux, et tous les moyens industriels qu'elle emploie pour ses moissons, pourrait être considérée comme une vaste manufacture, comme une usine immense où se fabriquent du blé, du coton, de l'indigo, etc., etc. Si cette manufacture n'eût pas été puissamment secondée, il est assez probable qu'elle n'aurait rien produit; si les cultivateurs, dès le principe, avaient été réduits à leurs propres moyens, quelle justice puissante eût réparti les eaux qui sont le principe de la propriété ou plutôt la propriété même? Quelle voix aurait pu dire aux cultivateurs : Restez dans vos limites; au désert : Tu n'iras pas plus loin! Ajoutez que les habitans de l'Égypte ont toujours été un peuple indolent, et que la chaleur du climat les a toujours disposés à l'oisiveté. Si les terres eussent appartenu à ceux qui les cultivaient, on doit croire qu'ils en auraient

laissé une grande partie sans culture. Aussi dans l'ancienne Égypte, Diodore de Sicile nous le dit formellement, les terres n'appartenaient point à la classe des laboureurs : il fallait donc qu'une autorité quelconque poussât le peuple à travailler pour que l'Égypte ne devînt pas une solitude. Par tous ces motifs, les gouvernemens ou ceux qui durent être appelés à se mêler de l'exploitation des terres, ont fini par s'en déclarer les maîtres, ce qui ne doit pas trop nous étonner.

Si on fait jamais l'histoire de la propriété foncière en Égypte, toutes ces observations ne devront pas être négligées ; elles ne suffisent pas cependant pour nous expliquer et pour nous faire connaître le véritable état de la propriété foncière dans les temps anciens et dans le moyen-âge, encore moins dans le temps présent. De tout temps, on a fait, pour la propriété foncière, des réglemens sans nombre ; ces réglemens ont été renouvelés, modifiés d'âge en âge ; la législation pour la possession des terres a subi cent révolutions, elle a changé à chaque règne, à chaque gouvernement nouveau. Toutes les lois ont été en outre discutées, commentées, expliquées de mille manières par les historiens, les docteurs et les érudits. Je me rappelle avoir lu sur la propriété foncière, en Orient, de très savantes dissertations que je me garderai bien de prendre pour la mesure de ce qui existe, ou de ce qui a existé. Une pareille érudition ne manque-

rait pas de dérider le front d'un cadi, d'un mollah, si on la débitait devant eux dans un procès. Qu'est-ce, en effet, que la propriété foncière sous des gouvernemens despotiques, qui sont toujours les maîtres d'imposer les terres quand ils veulent et comme ils veulent. La terre n'appartient-elle pas à celui qui peut lui demander ce qu'elle produit, et plus qu'elle ne produit?

Dans toute la Turquie, on ne sait pas ce que c'est que la possession des terres. Je n'ai pas rencontré ni à Smyrne, ni à Constantinople, ni dans toute l'Asie-Mineure, un pacha, un bey, un grand seigneur, qui comptât des terres cultivées au nombre de ses richesses; à l'exception de quelques schiffliks ou timar, auxquels le gouvernement accorde une protection particulière, on ne connaît point ce que nous appelons des domaines fonciers, des terres qu'on puisse affermer ou faire valoir avec quelque avantage. La population villageoise vit dans les campagnes qu'elle cultive sans trop savoir à qui appartient le sol qui la fait vivre. Les terres qui annoncent le plus la fecondité ne se vendent pas et ne sont jamais évaluées qu'a un prix fort médiocre. Dans toutes les provinces ottomanes, lorsqu'on veut jouir avec quelque sécurité d'une propriété fonciere, et qu'on veut la transmettre à ses enfans, on l'engage presque toujours à une mosquée. Les mosquées sont devenues comme une compagnie d'assurances pour toutes les propriétés que le soleil éclaire

et que le possesseur ne peut cacher. Je ne veux pas dire par là que la propriété territoriale soit tout-à-fait inconnue; mais les précautions qu'on prend ainsi pour s'en assurer la jouissance, prouvent au moins qu'elle est peu respectée, et qu'on la regarde comme une de ces choses qui se conservent comme elles peuvent, et qu'on laisse à la garde de Dieu.

Au reste, la propriété foncière n'est pas plus respectée par le peuple que par les gouvernemens. J'ai remarqué dans tout mon voyage que nulle part on ne se faisait scrupule de s'approprier ce que la terre produit. C'est ce qui fait que le territoire de Stamboul, qui se couvrirait de moissons, si on le cultivait, reste presque entièrement sans culture, et que la capitale d'un grand empire est environnée d'un désert de plusieurs lieues. Le cultivateur, dans tous les lieux où il s'est établi, ne défend pas plus ses fruits ou ses grains contre les déprédations de tout genre, qu'il ne les défend contre les fléaux ou les oiseaux du ciel. Dans nos promenades autour du Caire, j'ai vu souvent nos âniers se jeter dans des champ d'oigons et de concombres, dans des terres sémées de légumes, enlever tout ce qu'ils trouvaient, et revenir paisiblement à la ville, chargés de leur butin; cette espèce de brigandage est continuel et reste presque toujours impuni.

Ce qui étonne et ce qui afflige le plus les voyageurs dans tous les pays d'Orient, c'est de voir partout de magnifiques campagnes changées en so-

litudes incultes. Combien de fois, à l'aspect d'une belle vallée ou d'une plaine favorisée du ciel, n'ai-je pas entendu des Européens s'écrier : « Ah ! s'il » y avait là quelque industrie ! si la civilisation » avait passé par là ! » Je ne crois pas, toutefois, qu'on eût absolument besoin des progrès de notre industrie et des lumières de notre civilisation, pour que les terres abandonnées se couvrissent de moissons, pour que le désert pût devenir fertile ; il suffirait, je pense, que le despotisme entendît ses vrais intérêts et protégeât les propriétés des particuliers ; il suffirait que le peuple et ceux qui le gouvernent s'accoutumassent à respecter le bien d'autrui ; il suffirait, en un mot, que celui qui cultive la terre pût être sûr de moissonner et de recueillir en paix ce qu'il a semé.

Revenons à l'Égypte : Méhémet-Aly en s'emparant de tous les pouvoirs, s'est mis à la place de tous ceux qui, avant lui, s'étaient rendus maîtres de la propriété foncière ; il s'est d'abord emparé de toutes les terres possédées par les moultezims ; il s'est contenté de leur faire une pension viagère ; et cette révolution dans la propriété s'est faite sans beaucoup de résistance, parce que les possesseurs avaient peu d'influence et de crédit dans le pays ; le pacha s'est emparé aussi de toutes les terres qui appartiennent aux villes saintes de la Mecque et de Médine, de toutes les terres dont le revenu avait une destination pieuse, et servait à l'entretien du

culte et des établissemens de charité; il s'est chargé, il est vrai, d'entretenir les mosquées et les écoles ; mais Dieu sait comment il a rempli cette condition. Beaucoup d'hospices, de sanctuaires et d'écoles publiques sont fermées; les ulémas et les docteurs sont partout réduits à de modiques pensions. Personne n'a fait entendre de réclamations sérieuses, ce qui prouve que la religion et l'humanité n'ont guère plus de crédit en Égypte que les moultezims.

Au milieu de toutes ces mutations de la propriété foncière, quel a été le sort des fellahs? Au temps des mamelucks, les fellahs avaient des terres qu'ils possédaient moyennant certaines redevances; mais ils ne pouvaient ni les transmettre à leurs enfans, ni les vendre; ils ne pouvaient en disposer d'aucune manière. A le bien prendre, les paysans d'Égypte n'ont jamais eu d'autres propriétés que leurs chaumières, leurs colombiers, leurs bœufs, leur charrue et quelques terrains situés autour des villages. On a dû toujours les considérer comme des manouvriers employés aux travaux champêtres ou comme des espèces de métayers qui cultivent le bien d'autrui.

Méhémet-Aly a laissé les fellahs à peu près comme il les a trouvés : au lieu de cultiver la terre pour le compte des moultezims et des mosquées, ils la cultivent seulement pour le compte du pacha. Si les impôts n'avaient pas été augmentés, la génération actuelle des cultivateurs serait peut-être moins mal-

heureuse que celles qui l'ont précédée. Le fellah n'est plus tenu de payer aucun tribut, aucune redevance à des hommes puissans et privilégiés ; il ne doit plus rien qu'au pacha ; mais le pacha n'a supprimé les abus qu'au profit du fisc ; tout l'argent que le peuple donnait à la multitude de ses oppresseurs arrive maintenant dans le kesné ou trésor de Méhémet-Aly, et les nouveaux percepteurs sont plus impitoyables que les anciens. Le gouvernement vient de faire arpenter une grande partie des terres cultivables, et pour cela, on s'est servi d'une mesure nouvelle, d'une mesure plus petite que l'ancienne ; le nombre des feddans s'est trouvé augmenté, et comme on fait payer le miri en proportion du nombre des feddans, l'accroissement de l'impôt a dû s'ensuivre. Chaque feddan de terre, qui répond à peu près à notre arpent, rapporte au kesné du vice-roi la valeur de quarante à quatre-vingts piastres, bonnes ou mauvaises récoltes. Le miri n'est pas seulement établi sur les terres ; les fellahs paient encore pour leurs bestiaux, pour leurs palmiers, pour leurs colombiers ; les maisons et jusqu'à la cabane où le pauvre abrite sa misère, sont aussi soumises à l'impôt. Vous le dirai-je ! les pierres qui couvrent les sépulcres n'ont pas échappé aux exigences du fisc, et la terre où reposent les fellahs ne leur appartient pas plus que celle qui fut cultivée par leurs mains ; les impôts sont perçus avec une rigueur que rien n'égale, et le fisc s'arrange de manière à ce que

l'argent ne lui manque jamais. S'il arrive que des villages, par suite de trop de misères, ne puissent payer leurs contributions, les villages voisins sont obligés de payer pour eux; en un mot, les impôts sont si considérables, leur mode de perception si tyrannique, que plusieurs villages du Delta sont abandonnés chaque année, et surtout dans les temps de disette.

L'énormité du miri n'est pas encore la plus grande des misères que les fellahs aient à souffrir; le cultivateur d'Égypte ne peut disposer des produits de son travail; je crois vous l'avoir dit dans mes premières lettres, les fellahs sont obligés de livrer la plus grande partie de leurs récoltes au gouvernement; il ne croît pas un arbre, une plante, un épi de blé, dont Méhémet-Aly ne puisse demander compte; mais ce n'est point assez que le laboureur abandonne tout le fruit de ses travaux, que la terre donne toutes ses moissons à l'unique propriétaire du sol égyptien; il faut encore que tous ceux qui exercent un métier dans les villages, que tous ceux qui filent le coton et la laine, qui tressent des nattes, qui tissent des étoffes, soient placés sous la surveillance des préposés du fisc, et travaillent pour le maître absolu de toutes les industries.

Le régime des corvées vient compléter cet horrible système d'oppression. Quand le gouvernement a des constructions ou des travaux à faire, il donne aux chefs des provinces des ordres pour

qu'ils lui amènent tel nombre d'hommes dont il a besoin ; alors les populations tout entières de plusieurs villages, hommes, femmes, enfans, jeunes filles, sont prises et garrottées, et s'acheminent péniblement aux lieux marqués sous la conduite du cheik-el-beled ; l'autorité ne s'inquiète point de fournir à leurs besoins, de donner à manger à ceux qui ont faim durant la route ; il arrive souvent que les plus pauvres meurent de faim, et que des cadavres gisent sur les chemins où ces malheureuses bandes ont passé.

Au milieu d'un tel état de choses, ne serait-ce pas perdre son temps que de pousser plus loin nos recherches sur la propriété foncière en Égypte? Toutefois il arrive, dans cette violation de tous les droits, dans cet oubli général des lois les plus sacrées, qu'on retrouve de temps à autre une faible image de la justice. Je me rappelle que, lorsque j'allai visiter le palais et le jardin d'Ibrahim pacha, dans le voisinage du Caire, M. Beaufort, l'intendant du prince, me montra un terrain adjacent qu'Ibrahim avait voulu acheter et qu'on avait obstinément refusé de lui vendre ; le propriétaire était resté en possession de son champ : ce fait m'a paru singulier ; il prouve du moins qu'il y a dans ce pays des propriétés respectées par le despotisme ; il y a de même autour du Caire et des autres villes de l'Égypte, beaucoup de terrains, des jardins, des enclos, dont Méhémet-Aly n'a jamais songé à dé-

pouiller les possesseurs; il n'a véritablement mis la main que sur les terres des moultézims et des mosquées; il ne s'est véritablement emparé que des terres situées dans les pays de grande culture, comme le Fayoum, le Delta, la province de Mansourah, etc. Il lui importait surtout d'avoir à sa disposition les vastes plaines où croissent le coton, le blé et les productions qu'il a coutume de fournir aux marchés de l'Europe; il permet, d'ailleurs, que d'autres possèdent des terres dont les produits ne sont pas nécessaires à ses spéculations. Il faut dire aussi que le pouvoir absolu admet quelquefois des exceptions aux règles qu'il a lui-même établies; il est arrivé au pacha de concéder des terres à certaines conditions et pour des services rendus: ne faut-il pas qu'il respecte les nouveaux propriétaires qu'il a faits? Ajoutez que, dans certains cantons, des Arabes bédouins, quelques hommes puissans, sont restés en possession des domaines qu'on leur avait donnés ou qu'ils avaient envahis en d'autres temps, parce qu'on les redoutait et qu'on voulait les ménager.

Je terminerai ma lettre par une observation fondée sur l'histoire de l'Égypte depuis les Pharaons. Pour savoir à qui la terre appartenait, il a toujours suffi de savoir de quel côté était la puissance. Les choses se passent aujourd'hui comme autrefois, et les terres sont et seront toujours le premier butin de la victoire, et pour s'en emparer, Méhémet-Aly,

comme les sultans, comme les mameluks, n'a pas eu d'autre loi à invoquer, d'autre raison à donner que celle du lion de la fable, *quia nominor leo*. Voilà le fond de toute législation sur la propriété foncière dans ce pays que le ciel et le Nil ont comblé de leurs dons, mais que Dieu abandonne au pouvoir des sultans, des mameluks ou des pachas. Reste à savoir comment pourra s'opérer avec cela la civilisation qu'on attend.

LETTRE CLXVIII.

UNE NOCE DE FELLAHS. — CÉRÉMONIES DU MARIAGE CHEZ LES ARABES DU DELTA. — COSTUMES, MŒURS, CARACTÈRE DES FEMMES ÉGYPTIENNES.

Delta, avril 1831.

Le jour de notre arrivée au bourg d'Hapeyr, on a célébré une noce; nous avons pu être témoins de plusieurs cérémonies; la fiancée a été conduite vers le soir dans la maison de son époux; des tambourins et toutes sortes d'instrumens bruyans se faisaient entendre; la mariée s'avançait lentement sous un dais de couleur rouge : elle était soutenue à droite par sa mère, à gauche par la mère de son mari; une troisième femme la soutenait par le milieu de la taille; la jeune fille portait sur le front

une espèce de diadème formé de petites pièces d'or; des feuilles d'or découpées avec symétrie brillaient sur son front et parmi la teinte rouge de ses joues; de jeunes filles la suivaient portant sa garde-robe, c'est-à-dire des mouchoirs, des chemises, des robes, la boîte du henneh, une autre boîte qui renfermait des bijoux : tout le cortége repétait en chœur : *Qu'elle est belle, qu'elle est heureuse!* quèlques voix disaient : *Heureux ceux qui vivent sous la loi du Prophète!* J'ai remarqué dans la foule des femmes dont les gestes paraissaient fort animés; elles formaient avec les roulemens de leur langue des sons inarticulés qui ressemblaient au gloussement de la pòule; ces sortes de femmes qui se mettent au service du public, ont coutume d'assister à toutes les cérémonies villageoises. On les paie pour pleurer aux enterremens comme pour exprimer la joie dans les mariages.

Un grand màt avait été planté au milieu d'une place; on y avait suspendu des verres de couleur pour une illumination. Quand la nuit est tombée, tout paraissait en feu dans le village. Nous avons vu distribuer aux assistans un énorme pilau et deux moutons ròtis. Des jeunes gens ont dansé en rond autour du màt, en se tenant par la main; les almées avec leurs danses obscènes n'ont pas manqué à la joie publique. Plusieurs baladins représentaient des scènes burlesques que je regrette de n'avoir pu suivre, car elles m'auraient

appris où en est l'art de la comédie dans le Delta.

Pendant que tout le village d'Hapeyr se livrait ainsi à l'allégresse, la maison des époux avait aussi ses divertissemens; c'étaient des chants, des danses, des banquets; je n'y ai point assisté et je ne vous en parlerai point; toutefois, je n'ai pas ménagé les questions sur tout ce qui se passe dans un mariage de fellahs, et je veux vous dire tout ce que j'ai pu savoir.

L'union des époux commence par l'accord des deux familles; la mère du jeune homme qui veut devenir epoux, se rend d'abord dans la maison de la fille à marier; quand elle arrive, la jeune fille quitte son voile et lui baise la main; si la mère est satisfaite de ce qu'elle a vu, le jeune homme va demander la fille à son père; celui-ci fait des questions sur la dot qu'on veut donner; si les propositions lui conviennent, il repond au jeune homme qu'il lui donnera une esclave pour faire son ménage, ce qui veut dire qu'il consent à lui donner sa fille pour épouse. On va ensuite au *Mekemé*, ou bien on fait venir le *faki*, ou l'homme de la loi, pour passer le contrat; la fille est représentée par son père ou par son fondé de pouvoir qui explique ses intentions. Le *faki* dresse l'acte et prononce un discours sur le lien du mariage. Si le futur époux donne une dot à sa femme, il en paie d'abord la moitié; en cas de divorce motivé, il est tenu de payer toute la somme avec un tiers en sus; si la femme demande elle-

même le divorce, ou si le divorce est fondé sur un motif grave, le mari ne doit rien à la femme qu'il renvoie. Après le contrat passé et la première cérémonie devant l'homme de la loi, la fiancée est conduite aux bains; le lendemain, les voisines et les parentes sont invitées à une fête; les femmes dont je vous ai parlé plus haut, vont faire les invitations, et pour cela, elles s'arrêtent devant la porte des maisons en imitant le gloussement de la poule. Lorsque les invitées arrivent, la mariée, assise sur un coussin, tient un mouchoir étendu sur ses genoux, et fermant les yeux, elle reçoit les pièces de monnaie qu'on lui donne, puis les assistantes prennent le café, le sorbet et se placent au festin. Dans le même temps les amis et les parens du futur se rendent chez lui où les attend un banquet solennel; les convives lui donnent aussi des pièces de monnaie pour payer la musique et les divertissemens de la noce.

Au jour marqué pour la célébration du mariage, la future s'habille richement et se rend chez son mari; les fiancées ne vont pas toujours à pied comme celle que nous avons vue; elles montent quelquefois sur un chameau, et font le *tour* du village, accompagnées de la musique et d'un cortége nombreux; si le futur est un militaire, la fiancée porte sur la tête un sabre attaché avec des cordons de soie. Lorsque la mariée arrive dans la maison de son époux, on répand sur le seuil de la porte le

sang d'un mouton qui vient d'être immolé ; si elle pose d'abord le pied droit sur la place arrosée du sang de la victime, c'est un heureux présage pour l'union qu'elle a contractée. L'épouse est présentée à son mari qu'elle voit pour la première fois ; elle se montre à plusieurs reprises, dans une parure différente, à tous les gens invités à la noce ; la soirée se passe en cérémonies, en spectacles, en divertissemens qui ne sont pas partout les mêmes, mais qui trouvent toujours les cœurs disposés à la joie. Enfin, vers le milieu de la nuit, le père de la jeune fille mène son gendre dans la chambre nuptiale ; les femmes restent dans une salle voisine jusqu'au jour. La mère de l'épouse vient dès le matin donner un baiser à sa fille, et se retire sans dire un mot ; la mariée reste pendant trois jours assise sur un divan et tenant un bouquet de fleurs à la main ; elle ne sort plus de la maison qu'après ses couches, car on lui a souvent répété que le grand air n'était pas bon aux jeunes épouses.

Les cérémonies pour le mariage des cophtes ont beaucoup de ressemblance avec celles des Arabes et des fellahs ; le jeune cophte charge d'abord une de ses parentes de voir la fille qu'il veut épouser ; si sa proposition est agréée, il envoie à la jeune fille une bourse avec des pièces d'or ou d'argent ; un prêtre qui remplit les fonctions de curé, rédige le contrat et célèbre le mariage ; si le futur s'engage à donner une dot, il en paie d'abord la moitié,

qu'on appelle le *dakhleh* ou l'entrée ; il garde par devers lui l'autre moitié, dite *el-khageh* ou la sortie du monde. Cette dernière moitié est destinée à l'enterrement de l'épouse, si elle meurt avant son mari ; si le mari meurt le premier, la femme prélève le *khageh* sur la succession.

Les cophtes montrent moins leur joie au public, leurs cérémonies ont moins d'appareil extérieur ; mais les baladins, les almées, sont convoqués à leurs fêtes ; leurs banquets sont même plus animés que ceux des Arabes qui ne boivent que de l'eau, et n'ont pour s'enivrer que la liqueur extraite du chanvre. Le jour de la noce, les cophtes passent ordinairement leur temps à table, et ils y restent bien avant dans la nuit. On m'a raconté qu'à la fin du repas, on apporte une petite cage en pâtisserie, dans laquelle se trouve renfermée une colombe ; un des convives brise la cage, et si la colombe prend sa volée, le mariage qu'on célèbre doit être heureux ; si l'oiseau, au contraire, reste blotti parmi les débris de sa prison, l'augure est sinistre. Les jeunes épouses cophtes ne sortent point avant leurs couches, et ne craignent pas moins le grand air que les épouses musulmanes.

Ce que je viens de vous dire sur les mariages m'amène naturellement à vous parler des femmes égyptiennes ; l'état et la condition des femmes, leur éducation, leurs mœurs, les rapports entre les deux sexes sont presque toute la physionomie d'un

pays. Je vais donc rassembler ici tout ce que j'ai pu recueillir de notes et vous dire tout ce que j'ai observé par moi-même, tout ce que m'ont appris des Européens depuis long-temps établis en Égypte.

Nous commencerons par les femmes du Delta ; je vous dirai d'abord ce que j'ai remarqué de leur costume ; elles portent sur la tête un bonnet rouge recouvert d'un mouchoir de couleur noire ou brune ; elles ont une robe bleue qui leur tombe jusqu'aux talons, et qui est liée au milieu du corps par une simple corde ; leurs manches, ordinairement très larges, sont retroussées derrière les épaules ; la plupart vont pieds nus, quelques-unes avec des babouches rouges ou bleues ; leur collier, leurs bracelets sont le plus souvent des verroteries de couleur ; des anneaux de métal pendent à leurs oreilles ; quelquefois de petites pièces de monnaie, attachées les unes aux autres par un fil, leur descendent du front à droite et à gauche, et viennent se renouer sous le menton ; leurs cheveux sont partagés en nattes et flottent sur leur dos ; un voile noir leur couvre le bas du visage, laissant voir leurs yeux et leur front ; elles ne sont pas voilées dans la maison, surtout les jeunes ; le Coran permet aux vieilles femmes de se découvrir le visage, et je dois vous dire que j'en ai peu vu qui abusent de la permission ; toutes les femmes sans exception ont des caractères, des signes empreints sur le menton, sur les joues, quelquefois

sur le sein ; ces signes pour les musulmanes sont le plus souvent des croissans, des étoiles, pour les femmes cophtes des croix ou des images de la Vierge ; les femmes jeunes ou vieilles, à quelque religion qu'elles appartiennent, ont toujours les sourcils et les paupières noircis comme avec du charbon, ce qui ôte à leur physionomie l'expression naturelle de la douceur ; je vous ai déjà parlé de la couleur orange du henneh, si indispensable à la parure du beau sexe dans tout l'Orient ; rien n'est plus désagréable aux yeux d'un Européen, et toutes les fois que je vois des femmes avec cette teinture sur les ongles et même sur les doigts, il me semble toujours qu'elles ont oublié de se laver les mains.

Ce n'est pas dans le Delta qu'il faut chercher des modèles de beauté et de grace ; les traits des femmes offrent en général peu de régularité ; elles ont la bouche grande, le nez gros et aplati ; leur physionomie est sans expression, leur regard terne, leur teint hâlé ; leur longue robe se drape assez bien sur leur corps, et lorsqu'on les voit de loin, portant sur leur tête des vases remplis d'eau, on les prendrait volontiers pour quelques nymphes des bois et des fontaines, mais lorsqu'on approche d'elles, toute illusion se dissipe. Quand elles parlent, leurs gestes sont nombreux et précipités ; le son de leur voix est aigre, leur prononciation a quelque chose de dur.

Les femmes de ce pays mènent un vie plus active et plus laborieuse que la plupart des femmes turques que nous avons vues dans l'Asie-Mineure et dans la Syrie; on les voit occupées de certains travaux des champs; elles sont employées dans plusieurs sortes de récoltes, comme celles du henneh, du carthame, du lin et du chanvre. Ce sont les femmes qui préparent et qui filent la laine, le coton, le lin; elles vont quelquefois dans les marchés à la place des hommes; elles ont de plus les soins de la famille et du ménage.

J'aurais voulu suivre les femmes des fellahs dans la vie domestique, mais les faits me manquent; il m'est arrivé un jour d'entrer dans une chaumière, et d'entendre une femme s'emporter contre son mari; elle lui reprochait entre autres choses de ne point travailler; ce reproche était sans doute mérité, mais ce ton d'autorité dans une femme musulmane me surprenait d'autant plus, que le Coran dit en plusieurs occasions que les femmes doivent être obéissantes; le même Coran ajoute que les maris peuvent punir leurs femmes, et même les battre en certains cas. Aussi notre interprète m'a-t-il fait observer que ce que j'avais vu n'était point une règle, mais une exception à la règle; les femmes égyptiennes, en général, sont soumises comme de véritables esclaves. Un mari est ordinairement appelé par sa femme *sidi*, qui veut dire *maître*, *seigneur*; et très rarement il arrive à un époux

de renoncer aux priviléges qu'il tient du Coran.

Ce qui rend la condition des femmes de ce pays très malheureuse, c'est la facilité qu'ont les hommes de les répudier; nulle part on abuse plus qu'en Égypte de la faculté de changer de femme; un Arabe, dans sa jeunesse, n'aspire qu'à avoir assez d'argent pour payer les frais d'une noce et se marier. Quand il a pris une épouse et qu'il est resté quelque temps avec elle, il est rare qu'il ne songe à en prendre un autre. Je demandais ces jours derniers à un Arabe avancé en âge s'il avait vu l'expédition de Bonaparte; j'en étais déjà à ma dix-septième femme, me répondit-il, quand votre grand sultan (*sultan kébir*) arriva en Égypte. Pendant notre séjour à Mansourah, nous fûmes réveillés la nuit par des cris qui se faisaient entendre dans la rue; c'était une jeune femme, avec sa mère, qu'un mari furieux venait de jeter hors de sa maison. Cette pauvre femme était accouchée la veille; elle avait mis au monde une fille; son mari lui reprochait de n'avoir pas fait un garçon, et c'est pour cette cause qu'il ne voulait plus l'avoir pour épouse. Chez les gens riches, le divorce est un peu moins fréquent, car l'obligation de payer à la femme la dot qu'on lui doit, retient les époux, et les oblige de prendre patience. Il y a toujours d'ailleurs, dans un harem nombreux, une place pour une femme délaissée; au lieu de répudier sa femme, un époux s'arrange pour lui donner une rivale, et se trouve ainsi d'ac-

cord avec la loi du Prophète qui a dit : *Épousez une femme, épousez-en deux, épousez-en trois et même quatre.*

Les femmes de l'Égypte, même dans les campagnes, ne passent pas pour être d'une fidélité exemplaire à leurs maris, mais dans leurs infidélités elles cèdent moins, dit-on, à l'entraînement d'une passion qu'à la cupidité; pour les femmes de la basse classe, il n'y a rien de plus séduisant que la vue d'une piastre, et leur beauté est comme ce qui se vend ou s'achète dans les bazars. Dans une de nos courses, nous passions devant le tombeau d'un santon, où nous aperçûmes un groupe de femmes qui venaient invoquer le patron du lieu; un jeune homme de notre caravane se mit à leur crier en arabe : *Voulez-vous vendre vos charmes?* Je grondais notre jeune étourdi de son indiscrétion; mais les dévotes du santon ne parurent point blessées de ce qu'on leur avait dit, et plusieurs d'entre elles, soulevant leurs voiles, se contentèrent de répondre : *Nous ne pouvons vendre nos charmes, car nous n'en n'avons plus.*

Chose digne de remarque, c'est que l'opinion ne juge pas avec trop de sévérité les femmes qui se conduisent mal; j'ai cru remarquer, dans les villages, que les courtisanes n'y sont pas même un objet de mépris; ce sont elles qu'on charge le plus souvent de l'éducation des jeunes filles, auxquelles on n'apprend guère, dans ce pays, que ce qu'il leur est

défendu de savoir dans le nôtre. Il n'est pas de femme en Égypte qui n'ait appris à dànser comme les almées ; et voilà à peu près toute l'éducation qu'on leur donne. Je dois dire néanmoins que les jeunes filles arabes ont presque toutes une conduite irréprochable ; tout ce qui a rapport à la galanterie, elles le renvoient après le mariage. Un Arabe, qui me servait d'interprète, disait devant moi à une jeune fille d'Abouzabel, qu'il était passionné pour sa beauté ; en ce cas, répondit-elle, revenez plus tard ; *je vous écouterai quand je serai mariée.*

Vous savez, mon cher ami, ce que le bon Hérodote, Plutarque et Pline nous disent des femmes de la vieille Égypte, de leur attitude licencieuse devant le bœuf Apis, de leur commerce avec les boucs du nome de Mendès et même avec les crocodiles sacrés. Grace au ciel, je n'ai rien de semblable à vous raconter aujourd'hui ; l'Égypte moderne a néanmoins conservé plusieurs des vices de l'antiquité : le vice qu'on reprochait à Sapho est très connu dans les harems ; celui pour lequel les femmes de la Thrace, jalouses des priviléges de leur sexe, poursuivirent Orphée et le mirent en pièces, est fort répandu dans tout l'Orient. Enfin la corruption en ce pays est presque la même que chez les anciens, et elle a pour frein et pour punition un mal que les anciens ne connaissaient pas : la syphilis a fait des progrès effrayans dans la haute et basse Égypte, et ses ravages se sont étendus jusque dans le désert.

Toutes les fois que je vous ai parlé des femmes d'Orient, je ne vous ai point épargné les détails, parce je suis presque sûr d'intéresser votre curiosité ; les femmes de ce pays ont si peu de ressemblance pour leurs mœurs, leurs habitudes et leur destinée avec celles de notre Europe, que ce sujet doit vous paraître toujours nouveau. Ici, la tendresse conjugale n'est point la même que chez nous ; la femme n'y est point une compagne pour un homme ; un homme n'est jamais pour sa femme un ami, un compagnon fidèle dans le voyage de la vie ; la femme ne voit dans son époux qu'un être dont elle dépend, qu'une autorité qui doit régler son sort. Aussi, les termes dans lesquels les femmes musulmanes expriment leurs sentimens d'épouses, tiennent moins de la tendresse que du respect : on peut dire qu'elles adorent leurs époux comme les disciples du Prophète adorent le grand Allah dont ils révèrent la puissance, mais pour lequel ils ne montrent jamais une piété affectueuse ; les qualités qu'une femme d'Orient recherche dans le lien conjugal ne sont pas toujours les mêmes que celles qui captivent le plus les femmes de notre Occident ; elles mettent moins de prix qu'on n'en met parmi nous à la beauté, à la jeunesse, et leur préfèrent ce qui peut rendre la vie agréable, douce et commode. La plupart des femmes et surtout celles des riches sont des esclaves qu'on achète au bazar : lorsqu'une jeune femme est exposée en

vente, elle s'occupe peu de savoir si celui qui l'achète est un jeune homme, un homme avancé en âge, un homme beau ou laid ; ce qui lui importe, c'est qu'elle entre dans une bonne maison, et qu'elle tombe sous la domination d'un maître qui ne rendra pas son esclavage trop dur.

Les hommes de ces climats ne voient pas non plus les femmes comme nous les voyons ; ils n'ont pas la même idée de la beauté. Il suffit de voir quelle est la parure des femmes de ce pays, quels sont leurs moyens de séduction, pour juger qu'en Orient on a des goûts fort différens des nôtres, et que l'art de plaire n'a pas les mêmes règles que dans nos sociétés européennes. Aussi l'amour y a-t-il un autre langage, et la galanterie d'autres mœurs.

Les Orientaux et surtout les musulmans ne se sont réservé dans leurs rapports avec les femmes que les plaisirs sensuels ; la chaleur du climat ne les dispose que trop aux excès de ce genre, et rien ne peut les en distraire ; car ils n'ont pour amuser leurs loisirs ni la promenade, ni les spectacles, ni la conversation, ni l'étude. Aussi ne voit-on en Égypte, surtout dans les classes élevées, que des gens qui sont épuisés de bonne heure, et qui, déjà vieux à trente ans, redemandent à la médecine la jeunesse qu'ils ont perdue. Tout le monde sait que Toussoun pacha, le second fils de Méhémet-Aly, a péri à la fleur de l'age, victime de ses voluptueux penchans, et que l'amour d'une belle Circassienne

devint pour lui comme un poison mortel ; Ibrahim pacha a failli périr de même, et pour l'arracher aux périlleux excès de son harem, il a fallu plus d'une fois faire intervenir les avertissemens des médecins et l'autorité paternelle.

Au reste, on ne voit point ces excès parmi les fellahs. Comment concevoir l'amour avec ses sentimens tendres, ou même avec son ivresse brutale, sous des huttes de terre et de boue qu'habitent la misère et la faim ? il y a là, sans doute, bien des tristesses qui pourraient nous émouvoir, mais au moins on n'y souffre pas des suites de la volupté. Il n'existe point, dans les villages du Delta, de harems proprement dits, et ce n'est que dans les harems, dans ceux des grands, qu'on peut juger les femmes d'Orient telles que l'histoire nous les représente, l'amour et l'hymen tels que le Coran les a faits ; c'est là surtout qu'on peut juger la polygamie avec les étranges passions qu'elle enfante et les vices qu'elle amène à sa suite.

Je voudrais vous dire ici quelque chose de la chronique scandaleuse des harems, mais je n'ai entendu parler d'aucune aventure romanesque qui mérite de passer les mers ; si j'en avais le temps, je pourrais vous raconter une histoire un peu singulière, celle d'un harem en pleine révolte : Pendant que j'étais au Caire, on parlait beaucoup d'une insurrection qui avait éclaté parmi les femmes d'un grand personnage ; l'émeute féminine avait eu le des-

sus, et le maître du logis avait été battu et mis à la porte de sa maison. Quelle était la cause de cette révolution? on en citait mille, car pour les plus petites révolutions comme pour les plus grandes, il est toujours difficile de savoir comment elles ont commencé. Méhémet-Aly, auquel l'époux maltraité a porté ses plaintes, lui a reproché d'avoir lui-même préparé sa honte, et s'est contenté de lui lire le Coran, où il est écrit que le mari de plusieurs femmes doit être, en toute occasion, sage et prudent. Méhémet-Aly, d'ailleurs, aurait pu se donner pour exemple, car on vante la modération et la prudence qu'il met dans le gouvernement de ses odalisques; quoiqu'il ait, dit-on, plus de cinq cents femmes, il est aussi tranquille que s'il n'en avait qu'une, ce qui tient plus encore à son habileté qu'à sa bonne étoile; aussi lui a-t-on souvent entendu dire que deux choses dans sa vie lui avaient paru difficiles, établir la discipline dans son armée et maintenir la paix dans son harem.

Vous me demanderez sans doute où en est la réforme de ce pays, pour ce qui concerne les femmes; je la crois fort peu avancée, et par une raison toute simple; le livre du Prophète de la Mecque a consacré tout un chapitre aux femmes; leurs costumes, leur vie domestique, leurs destinées, leurs droits, leurs devoirs, tout est réglé dans le Coran; or, rien n'est plus difficile que de modifier, d'améliorer ce qui est regardé comme une loi

de Dieu, et qui fait une partie essentielle de la loi religieuse; aussi ne voit-on rien de nouveau jusqu'ici dans le costume, les mœurs et la vie des femmes musulmanes, ni en Turquie, ni en Égypte.

On pourrait étendre cette observation, et dire avec quelque certitude que le Coran sera toujours un grand obstacle à toute réforme dans les mœurs domestiques et dans la société civile de l'Orient, parce que la religion musulmane a voulu tout ordonner d'avance et n'a rien laissé à faire au temps; elle a dit à l'avenir : tu ressembleras au passé; elle a dit à l'intelligence humaine : tu n'avanceras pas. Le Coran n'est autre chose que l'état barbare de la société au temps de Mahomet, et cet état de la société est devenu comme une religion à laquelle on ne peut toucher. On peut expliquer par là cet esprit de fatalisme qui répugne à réparer ce qui dépérit, et qui laisse tout tomber.

P. S. Je vais quitter Hapeyr; mes premières lettres seront datées des bords du Nil.

LETTRE CLXIX.

ITINÉRAIRE DE LAODICÉE A ANTIOCHE.

A M. M......

Antioche, juin 1831.

Je regrette d'être obligé de reprendre mon itinéraire depuis Laodicée, avant de vous parler de cette ville d'Antioche qui dit tant de choses à l'historien des croisades, de cette ville où chaque pierre raconte la gloire de la France, la gloire des champions de la croix, aussi éloquemment que vous l'avez racontée vous-même dans un livre qui ne périra point. Je n'ai point, comme vous, vécu de

longs jours dans le camp des croisés, au milieu de leurs victoires ou de leurs misères; je n'ai point consacré vingt-cinq ans à suivre les destinées de leur bannière; c'est à peine si ma vie se compose d'autant d'années que vous en avez passé avec les compagnons de Godefroi, de Richard et de Saint-Louis; pourtant à l'aspect d'Antioche j'ai été ému comme vous l'auriez été vous-même. Quel plaisir pour moi de vous écrire en face de l'Oronte qui coule sous ma fenêtre, en face de ce fleuve dont chaque flot qui passe murmure comme un hymne à l'héroïsme de nos premiers croisés!

Pour venir de Laodicée à Antioche, on marche vingt-six heures toujours vers le nord; la route, si toutefois on peut donner ce nom à un sentier plus ou moins étroit, plus ou moins praticable, passe continuellement à travers des montagnes, excepté pendant les trois premières et les deux dernières heures du trajet. Je suis parti de Lattaquié, le 15 juin, à sept heures du matin, muni d'un bouiourdi du mutselim de cette ville, dans lequel on me traite d'émir; le gouverneur de Lattaquié me recommande à tous les cheiks et les agas de son territoire comme étant *la fleur de la religion chrétienne.* Je n'avais pris aucune escorte; j'étais seul avec mon drogman Béraut et l'Arabe qui m'avait loué les montures. Après quatre heures de marche, nous avons déjeuné au bord d'un ruisseau qui traverse le chemin, au milieu de grands lauriers roses

à fleurs purpurines. A une heure après-midi, nous sommes entrés dans un vallon nommé *Kandil*, arrosé par une rivière de ce nom, qui va se jeter dans la mer à deux heures de là; un peu avant d'entrer dans le vallon, nous avions vu une tribu de turkomams campés sous des tentes noires semblables aux tentes des bédouins. Je n'ai rien rencontré de plus charmant en Syrie que le vallon de Kandil; on y trouve tous les arbres qui servent de plus belle parure aux paysages; l'arbousier dont les fruits ressemblent à de grosses fraises, le saule aux rameaux pendans, de majestueux platanes, des caroubiers, beaucoup d'arbustes, de plantes et de fleurs, répandent l'ombre sur tous les points, et offrent à l'œil des formes, des couleurs, des nuances variées à l'infini; le Nahr-Kandil, roulant ses limpides eaux dans un lit peu profond, mais large et semé de cailloux, exhale une délicieuse fraîcheur et paraît comme l'ame vivifiante de ce vallon. J'ai fait une halte d'une demi-heure aux bords de la rivière, sous l'ombrage d'un caroubier; un pâtre turkoman, dont les chèvres paissaient là, nous a donné du lait à discrétion moyennant une piastre. Quant je serai de retour en Europe, et que je repasserai dans mon esprit les contrées syriennes, mes souvenirs aimeront à s'arrêter dans les riantes solitudes du vallon de Kandil.

Nous avons poursuivi notre route à travers des montagnes boisées sans rencontrer aucun vestige

d'homme, si ce n'est, à différens intervalles, quelques chiffons de linge suspendus aux arbustes du chemin, annonçant que des santons musulmans avaient passé par là ; les derviches et les fous réputés saints ont coutume de porter un bâton léger entouré de longs chiffons de différentes couleurs, et quelquefois ils suspendent de ces débris d'étoffes aux arbustes du chemin, dans la pensée que les vrais croyans qui ramasseront ces reliques pourront en obtenir des effets merveilleux.

Au coucher du soleil nous nous sommes arrêtés au milieu de sapins et de chênes pour y passer la nuit ; nos provisions étaient épuisées, et pas un village, pas une trace d'habitation ne s'offrait à nous ; mon drogman et mon moukre se plaignaient de mon imprévoyance et me reprochaient d'avoir emporté trop peu de provisions de Lattaquié ; moi qui, dans mes voyages d'Orient, ai pris à la lettre certain conseil de l'Évangile fort commode : « *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez*), je n'avais pas grand'chose à répondre à mes pauvres compagnons ; ce que j'ai pu faire, c'est de les envoyer à la recherche, avec l'autorisation d'acheter tout ce qu'ils trouveraient. Pendant que Béraut et Mahmed couraient dans le voisinage, les derniers feux du couchant avaient disparu du sommet des montagnes, et je jouissais de la beauté du soir au milieu de ces bois. Bientôt des accens retentissent ;

c'étaient deux rossignols qui, perchés sur les rameaux d'un mélèze, chantaient des mélodies inconnues; la voix humaine avec tous ses charmes, la lyre avec ses plus ravissans accords, le ruisseau avec son plus doux murmure et les feuilles des bois avec leurs vagues harmonies ne m'ont jamais fait entendre des accens plus divins. Dans un pays où la croyance à la transmigration des ames est commune, ne pouvais-je pas un moment penser que ces deux oiseaux étaient deux intelligences qui s'étaient aimées dans leur première vie, deux ames humaines long-temps perdues qui se retrouvaient enfin, et qui exprimaient par des mélodies le bonheur d'une réunion inespérée? Béraut et Mahmet n'ont pas tardé à revenir, mais hélas! les mains vides. Je les ai engagés à prendre courage; après leur avoir souhaité bonne nuit sur l'herbe du vallon, je me suis endormi au pied d'un sapin, rêvant aux deux oiseaux qui m'avaient charmé et qui déjà s'étaient envolés bien loin de moi.

Le lendemain, nous étions montés sur nos mulets avant le lever du soleil. La Providence nous a envoyé un pâtre turkoman qui conduisait des chèvres, et nous avons eu du lait en abondance. Six heures de marche dans des montagnes boisées nous ont conduits à un bourg appelé *Ourdil;* c'était le premier lieu habité que nous rencontrions depuis Laodicée. Nous avons gagné la maison de l'aga, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, dédai-

gneux, taciturne et d'un regard stupide; il y a six mois que son père a péri sous le iatagan, parce que ses exigences fiscales ruinaient le pays. N'ayant reçu de l'aga qu'un froid accueil, je lui ai fait lire les bouiourdi du pacha d'Acre et du mutselim de Lattaquié; « Mon village ne dépend pas de ces » hommes-là, » m'a-t-il répondu. J'ai demandé à l'aga si son village dépendait du sultan Mahmoud, et j'ai déployé sous ses yeux le firman impérial qui nous recommande à tous les agas des régions de l'Islamisme; le *toura* de Mahmoud n'a pas produit beaucoup d'effet sur son esprit; toutefois, grace au firman, nous avons obtenu du riz au lait, du miel et du fromage; il est vrai que tout cela était en très petite quantité. Durant le repas, l'aga inhospitalier a rompu le silence pour dire qu'il avait vu, il y a deux ans, un voyageur anglais qui faisait du café sans feu, ajoutant qu'il ne comprenait rien à une telle merveille. Mon drogman qui, en pareille matière, n'en sait guère plus que l'aga d'Ourdil, m'a demandé l'explication de ce mystère; je n'ai point essayé de leur expliquer comment on peut faire du café avec de l'esprit de vin, et je me suis contenté de répondre que les Francs savent de grands secrets.

Il y avait déjà une demi-heure que nous avions dîné, et nous n'avions point encore reçu les honneurs de la pipe; le plus pauvre des fellahs qui m'eût accueilli dans sa cabane n'eût pas manqué de

m'offrir le narguillé ou le kassabé, et j'étais fâché de voir le jeune aga négliger ce qu'il y a de plus simple et de plus vulgaire dans la politesse orientale. Je lui ai fait dire par mon drogman que, dans mes voyages en Syrie, j'avais fumé la pipe avec des princes et des pachas, et que je tiendrais à honneur de fûmer avec le noble aga d'Ourdil; il a été facile d'apercevoir dans la figure du jeune aga de l'embarras et du dépit, et aussitôt une longue pipe de cerisier, surmontée d'une embouchure d'ambre, m'a été apportée. Après avoir lancé dans l'air quelques gorgées de fumée, j'ai remercié l'aga de son riz au lait, de son fromage et de son miel, et j'ai pressé le départ. L'aga d'Ourdil n'est pas aussi bon hôte que les agas de Chirkingé et de Sultan Hissar dans l'Anatolie.

Je dois noter que le bourg ou village d'Ourdil, composé d'environ deux cents maisons, dont une vingtaine sont chrétiennes, appartient au territoire d'Antioche, et que là se termine le pachalik de Saint-Jean d'Acre; là finit aussi la langue arabe et commence la langue des Osmanlis; les familles chrétiennes seules parlent encore l'arabe.

Nous avons remarqué à gauche, vers la mer, le mont Piérius, appelé en arabe *Gebel-el-Kerad* (montagne des Curdes). En sortant de la vallée d'Ourdil, nous sommes montés péniblement, par un chemin très rude, sur un vaste plateau appartenant à des montagnes appelées *Ram-el-Hamar*. Nous avons

passé la nuit sur ce plateau, à côté d'un amas d'eau formant un petit étang; sur notre tête et autour de nous régnaient d'épais brouillards, tels que je n'en avais jamais vu en Orient. J'ai eu froid toute la nuit, malgré un feu de bois de chêne que nous avions allumé; l'humidité nous atteignait partout. Un soldat d'Abdallah pacha qui se rendait dans son pays, s'était joint à notre petite caravane, pour faire route jusqu'à Antioche; c'était un Turc d'humeur joyeuse, il nous a raconté quelques plaisantes histoires avant de s'endormir. Enveloppé de mon kaban, j'ai veillé seul à côté de mes trois compagnons livrés au sommeil. Cette nuit a été triste pour moi; les brouillards m'avaient voilé le ciel, mes yeux cherchaient une étoile, et ne trouvaient partout que de froides ténèbres. Si J'avais vu briller au ciel les astres que j'aime, je ne me serais pas cru seul sur ce plateau inhabité; une étoile est une amie qui me sourit et qui veille avec moi, je me plais avec elle, et je la regarde d'un œil joyeux. Voilà pourquoi les nuits d'Orient m'ont toujours paru si douces, et voilà aussi pourquoi j'étais si triste cette nuit-là dans les montagnes de Ram-el-Hamar, car de sombres vapeurs s'étendaient sous les cieux, et mes regards errans ne rencontraient pas un astre ami.

Le 17 juin, à la première aube, nous continuons notre route à travers des bois touffus, humides des brouillards de la nuit comme après la pluie; nous-mêmes, nous grelottions sous nos vêtemens trem-

pés, et les premiers rayons du soleil ne pouvaient nous réchauffer. Après deux heures de marche, nous sommes descendus dans des vallées d'une effrayante profondeur, par un sentier étroit et rocailleux qui courait dans l'abîme; je tremblais qu'un malheur ne m'arrivât sur ces chemins horribles, et je songeais à cheminer à pied, lorsque tout-à-coup mon mulet, glissant au bord d'une cavité remplie de rocs aigus, a roulé dans le précipice, et m'a entraîné avec lui. Si je fusse tombé la tête en avant, je me serais brisé la tête. Je suis tombé sur les reins en tournant sur moi-même, et je ne sais quel ange protecteur n'a pas voulu que je me sois rompu les côtes. Mon moukre et mon drogman restés un peu en arrière, m'ont trouvé au fond du précipice, respirant à peine, et m'ont porté au pied d'un sapin; Mahmed est allé à la recherche d'un peu d'eau pour me ranimer, mais pas une source, pas un peu d'eau autour de nous. Je suis resté une heure et demie au pied du sapin, sans pouvoir reprendre tout-à-fait la respiration. Lorsque, enfin, j'ai eu assez de force pour me tenir debout, on m'a aidé à remonter sur mon mulet, pour gagner un village situé à une heure de là, nommé Cheik-Keui (village du cheik), habité par des Turkomans. Le bon moukre me soutenait lui-même avec son bras, de peur que le moindre faux pas du mulet ne me fît tomber encore. Arrivé au village, nous avons fait halte dans un jardin; je me suis couché au pied

d'un mûrier, à côté d'une fontaine. J'étais à six heures d'Antioche.

Si je ne craignais pas de vous parler un peu trop de moi, je vous dirais que je ne puis m'expliquer comment cette chute n'a point mis fin à mes jours; c'est un vrai miracle dont je dois remercier le Dieu des voyageurs. C'eût été bien triste de mourir à six lieues d'Antioche, sans avoir vu le fleuve, les terres et les murailles que je cherchais; c'eût été bien triste de mourir ainsi, loin de tous ceux qu'on aime, sans avoir rien fait pour recommander sa mémoire aux hommes! Les Turkomans du village de *Cheik-Keui* auraient montré aux voyageurs à venir la tombe d'un inconnu du pays des Francs, et tandis que l'herbe de l'oubli croîtrait sur ma poussière, vous seul peut-être dans le monde, auriez gardé mon souvenir.

Trois heures de repos à l'ombre du mûrier m'ont permis de continuer ma route; j'étais si impatient d'arriver à Antioche, que, dans la même journée, malgré ma faiblesse et mes souffrances aiguës, j'ai pu faire encore trois lieues. Nous avons couché au milieu d'Agnus-Castus, à trois quarts d'heure à l'ouest d'un château du moyen-âge, désigné dans le pays sous le nom vague de *kala* (le château); ce pourrait bien être le château de *Cursat*, cité par Jacques de Vitry dans le premier livre de sa chronique.

Le 18 juin, je me suis réveillé joyeux par la seule pensée que je n'étais plus qu'à trois lieues d'An-

99994

tioche. Il me semblait que mes souffrances s'adoucissaient à chaque pas qui me rapprochait de la cité célèbre. Nous avons traversé, après une heure de marche, les montagnes qui nous séparaient de la vallée d'Antioche. Descendus des monts, nous avons vu, à gauche, un étroit vallon, au fond duquel coule un ruisseau qui fait tourner deux moulins. En regardant au loin devant moi, j'ai distingué, dans une échappée de vallée, l'Oronte serpentant sous une ligne de verdure, et cet aspect m'a fait tressaillir. Il y a dans l'Orient trois villes dont l'approche m'a fait battre le cœur : Athènes, dont le nom résume toutes les gloires de la Grèce; Jérusalem, la plus sainte et la plus poétique des cités; Antioche, où la bravoure française fit des miracles.

Un quart d'heure après la sortie des montagnes, nous avons pris la route à droite, laissant à main gauche les jardins de Daphné, dont je vous parlerai ailleurs. Au bout de deux heures, nous sommes arrivés à Antioche. Les inégalités de terrain qui coupent la vallée en différens endroits, empêchent le voyageur de découvrir Antioche à une distance éloignée. Le chemin passe entre l'Oronte et les montagnes, sur un sol pierreux. Quand on aperçoit les tours et les murailles baignées par le fleuve, les grands jardins répandus dans l'enceinte de la vieille Antioche, les hautes tours et les remparts entiers courant au-dessus des quatre mamelons de montagnes qui dominent la cité, on jouit alors d'un

beau spectacle. Je suis logé dans la maison d'un Grec, appelé George Dip, agent de toutes les nations d'Europe, et, de la chambre où je vous écris, je vois couler l'Oronte.

P.....

LETTRE CLXX.

RUINES D'ANTIOCHE. – ENCEINTE DE LA VILLE. – ANTAKI.

A M. M......

22 juin 1831.

Le 18 juin dans la matinée, une demi-heure après mon arrivée à Antioche, je suis allé aux bains, espérant que le massage et une abondante transpiration calmeraient la douleur qui m'est restée de ma chute. Ce remède m'ayant réussi, je suis retourné aux bains le lendemain, et j'ai pu dans ces quatre derniers jours visiter, sans trop de souffrances, tous les débris de la vieille Antioche et les lieux d'alentour les plus intéressans. Vous savez ce que

c'est qu'une maison de bains en Turquie, et je ne perdrai pas mon temps à vous décrire ce que vous connaissez. Les bains d'*Antaki* (c'est le nom moderne d'Antioche) sont loin de ressembler aux bains de Damas, de Smyrne ou de Stamboul : ils reçoivent l'eau de l'Oronte à l'aide d'un aqueduc de bois qui s'emplit par le mouvement d'une grande roue suspendue sur le fleuve ; mais en présence de la grande image d'Antioche, il n'est pas permis de s'occuper de semblables mesquineries, et je me hâte de montrer à vos yeux les remparts, les tours et l'enceinte de l'antique ville de Seleucus-Nicator et de Bohémond.

Les vieux chroniqueurs des guerres saintes et le petit nombre de voyageurs modernes qui ont vu Antioche vous ont appris la position de cette ville. Rien n'est facile à déterminer comme la situation et l'étendue d'Antioche, car les murailles n'ont pu être emportées ni par le torrent des siècles ni par les ravages de cinquante guerres, ni même par ces tremblemens de terre qui ébranlent si fréquemment le sol de cette vallée ; le vent de la destruction a passé sur plusieurs parties de ces grands murs et de ces hautes tours, aussi légèrement qu'un vent de printemps. Les fortifications du Midi n'ont guère plus souffert que les montagnes qui leur servent de base, et n'ont pas plus changé que l'Oronte qui coule toujours le même, bordé de gazon et de fleurs, ombragé par des saules et des platanes.

J'ai besoin de toute votre attention pour que vous puissiez bien entendre la description qui va suivre. Les remparts d'Antioche, en partant de l'Oronte qui les baigne au nord, s'en vont au-dessus des montagnes au midi, et viennent rejoindre le fleuve après avoir décrit un grand cercle; quatre mamelons de montagnes se trouvent ainsi renfermés, et ces mamelons dominent de très haut l'enceinte de la cité; la forteresse s'élevait sur le troisième mamelon du côté de l'est. La partie occidentale des murailles d'Antioche a presque totalement disparu; à peine trouve-t-on quelques décombres sur ce terrain désert et comme rasé. Je n'ai pu reconnaître un seul vestige de la porte d'Occident ou de Saint-George; de ce côté la place est vide. La partie septentrionale, celle qui est voisine de l'Oronte, n'a pas été trop maltraitée; la ligne des murs, interrompue seulement à de rares intervalles, est encore debout: ces murs sont bâtis en belles pierres de taille; à chaque distance de trente ou quarante pas, on rencontre des tours, les unes rondes, les autres carrées. J'ai compté sur cette ligne septentrionale huit tours encore entières. Je veux d'abord vous dire que j'ai vu à l'extérieur des tours, des croix en bas-relief, des croix de nos guerres sacrées, posées là en signe de victoire par la main de nos chevaliers; mieux que personne, vous comprendrez l'émotion, la joie patriotique que j'ai éprouvées à l'aspect de ces saintes

reliques de nos aïeux; mes regards sont restés long-temps attachés sur ces vieilles croix qui jadis ont passé par des mains héroïques, sur ces véritables trophées d'une guerre toute pleine de merveilles, et vous ne serez pas surpris si je vous dis que rien dans Antioche ne m'a fait plaisir comme la vue de ces images glorieuses. Les croix de l'extérieur des tours sont semblables aux croix de Malte; j'ai vu dans l'intérieur des tours d'autres croix très petites entourées d'un cercle.

Les tours septentrionales ont des embrasures de différentes dimensions par où les combattans lançaient les flèches : c'est par ces ouvertures que, selon Guillaume de Tyr, les musulmans assiégés suivaient des yeux les opérations de l'armée de la première croisade. « Ils admiraient, dit le chroniqueur, les armes resplendissantes de nos guerriers, les travaux qu'ils poursuivaient avec ardeur, leur manière de s'établir, la position de leur camp, et surtout cette multitude immense de pélerins dont le nombre et les forces excitaient leurs alarmes. » On monte à quelques-unes de ces tours par des escaliers étroits, bien entendu que ces escaliers sont pratiqués du côté qui regarde la ville. La plupart de ces tours servent maintenant de retraite aux bœufs, aux vaches, aux brebis; d'autres sont remplies d'ordure, et telle est la puanteur qu'elles exhalent, qu'il faut du courage pour s'en approcher. Ce côté des remparts d'Antioche offre souvent

les mêmes aspects que les remparts de Constantinople, du côté occidental; sur quelques points, le lierre entoure d'une robe verdoyante les murailles et les tours; l'herbe et la mousse croissent à leur sommet; les lézards courent à travers les plantes qui sortent de la fente des pierres; et ces tours et ces murailles ainsi exposées aux outrages de l'homme et du temps, présentent une physionomie de tristesse et de mélancolie. On dirait que ces murs, vieux témoins de tant de gloire, pleurent silencieusement leurs anciens maîtres, et regrettent une grandeur qui n'est plus.

Cette partie septentrionale, comme je l'ai déjà dit, est baignée par l'Oronte; quand le fleuve, dans ses détours, s'éloigne des remparts, on trouve alors des jardins entre les remparts et le fleuve. Observons que, de ce côté-là, les murs n'ont guère que vingt-cinq ou trente pieds de hauteur, et les tours une dimension proportionnée. Cela s'explique sans peine; l'Oronte ne formait-il pas une bonne défense? Ne quittons point ce côté sans indiquer la *porte du Pont*, seule porte qui ferme aujourd'hui la ville; elle a été construite à la place et avec les débris de la vieille porte de ce nom, dont il est tant parlé dans le récit du siége d'Antioche par les croisés. Cette porte fait face à un pont à quatre arches jeté sur l'Oronte; il n'existe pas d'autre pont pour aller de la ville au-delà du fleuve.

Avançons à l'orient, vers la porte de Saint-Paul,

appelée en arabe *Bab-Boulos;* nous rencontrons les vestiges de deux portes; la première se nommait la *porte du Duc* , probablement parce que ce fut en face de cette porte que campa Godefroi, duc de Lorraine; la seconde se nomme *porte du Chien*. Le côté oriental des murailles d'Antioche a été plus frappé que le côté septentrional; mais quoique dans un plus mauvais état, ces restes de l'ancienne cité paraissent moins tristes, à cause des grands jardins qui les environnent. Nous sommes ici à un quart d'heure en-deçà de l'Oronte; le plus beau débris que je remarque, sans parler de la porte de Saint-Paul, est une tour d'une parfaite conservation : on y entre par une porte basse; la tour a six grandes embrasures et une espèce de dôme au milieu duquel on a pratiqué une ouverture ronde. En entrant, j'ai fait envoler une douzaine d'hirondelles qui avaient bâti leurs nids dans les embrasures de la tour. Peut-être, me suis-je dit d'abord, peut-être ces hirondelles qui ont bâti leurs nids dans une tour d'Antioche, sont nées en un printemps d'Europe sur les ruines de quelque vieux château, jadis la demeure des princes qui triomphèrent de cette cité; pélerins comme eux, ces oiseaux eussent pu autrefois donner aux princes croisés des nouvelles de leur patrie.

La porte de Saint-Paul, ainsi nommée d'un monastère consacré à ce saint, bâti au penchant de la montagne voisine, était sans doute la plus belle des

portes d'Antioche; le tremblement de terre de 1822 l'a ébranlée, mais sa conservation est encore assez entière; sa hauteur est de plus de trente pieds, sa largeur de douze pieds environ. La porte de Saint-Paul est éloignée d'Antaki de plus d'une heure; elle forme l'extrémité orientale de l'enceinte d'Antioche. Je ne puis m'empêcher de relever ici une erreur de Pokoke, erreur qu'il n'eût pas été difficile d'éviter; ce voyageur appelle la porte de Saint-Paul *Bablous*, au lieu de *Bab-Boulos* (porte de Paul), et ajoute que ce mot peut être une corruption de *Babylone*, parce que, dit-il, c'est par cette porte que l'on sort pour s'y rendre. La méprise est presque grossière.

Une source d'eau pure, ombragée par trois grands platanes, embellit le voisinage de la porte de Saint-Paul. Un Turc s'est établi là, offrant aux passans et aux oisifs le café et la pipe. Ainsi placé au bord du chemin d'Antioche et d'Alep, à côté d'une fontaine et sous de frais ombrages, le cafetier de Bab-Boulos ne perd point ses journées; des musulmans désœuvrés vont chaque jour jouer aux dames ou aux échecs sous les grands platanes. La fontaine voisine de la porte de Saint-Paul est mentionnée dans la chronique de Guillaume de Tyr. A quelques pas de Bab-Boulos est une autre porte fort petite, que des ouvriers musulmans démolissent en ce moment pour en prendre les pierres; ce travail de destruction m'a singulièrement attristé;

les démolisseurs n'étaient qu'à cinq ou six pas de la porte de Saint-Paul, et je priais Dieu qu'il détournât leur marteau de ce beau débris. En revenant de Bab-Boulos à Antaki, j'ai vu (chose unique dans l'empire turc!) des hommes occupés à réparer le chemin, par ordre du gouverneur; ce chemin passe à travers de vastes jardins semblables à des bois, formés de noyers, de mûriers, de jujubiers, de figuiers, etc.

Il me reste à vous parler de la partie méridionale des fortifications, celle qui traverse les montagnes et qui a victorieusement résisté à tous les agens de la destruction. Je pars du côté occidental; deux tours isolées, à moitié détruites, s'offrent d'abord à mes regards, au pied de la montagne; les murailles du côté occidental ont péri; ce n'est qu'au sud-ouest que la ligne des remparts recommence. En montant j'ai fidèlement suivi la ligne des murailles, qui sont d'un aspect terrible, et dont la hauteur est de soixante-dix à quatre-vingts pieds; les tours qui flanquent ces murailles ne ressemblent pas à celles que j'ai vues du côté de l'Oronte; ce sont des tours à quatre ou cinq étages, remarquables par la hardiesse de leur construction; j'ai visité leur intérieur; les unes ont quinze chambres, les autres vingt, distribuées avec un travail admirable. Près de la troisième tour, au sud-ouest, on trouve une porte bien conservée, appelée *Bab-Zetoun* (porte des oliviers). Plus haut se voit une

autre porte d'une moindre dimension, portant une croix sur sa façade; j'ai cherché inutilement dans nos chroniques comment ces deux portes se nommaient au temps des croisades. A quarante ou cinquante pas de là, au sud-ouest, j'ai aperçu une espèce d'aqueduc jeté comme un pont sur le lit d'un torrent, et à côté, une douzaine de chambres sépulcrales taillées dans les flancs des rochers. J'ai remarqué aussi près de là les restes d'un fossé d'environ cinquante pieds de largeur et de quinze de profondeur. J'ai mis deux heures pour monter au sommet de la montagne, en longeant les remparts. J'ai fait tout le tour de ces murs formidables jusqu'à la citadelle bâtie, comme je vous l'ai déjà dit, sur le troisième des mamelons enfermés par les fortifications. J'ai compté dans cet espace vingt-huit tours, dont quinze sont assez bien conservées. A quelque distance de la citadelle est un réservoir construit en petites pierres de taille, lequel présente une circonférence de plus de deux cents pas; au milieu est une cavité ronde, semblable au bassin d'une fontaine. Les empereurs romains, dit une tradition, se promenaient en bateau dans ce réservoir. Cette portion de la montagne forme comme un plateau assez uni, et ce grand bassin permet de penser qu'il y a eu là autrefois un jardin de plaisance.

La citadelle a mal résisté au choc du temps ou de la guerre; elle n'a que des ruines à montrer au

voyageur. Cette citadelle, dont il est tant question dans le siége et la prise d'Antioche par les croisés, était de forme carrée; quatorze petites tours la surmontaient; sept de ces tours regardent l'occident, les sept autres l'orient. Là vous découvrez grand nombre de citernes et de chambres souterraines qui forment aujourd'hui autant de précipices ouverts sous vos pas; des herbes touffues, des plantes et des arbustes de la hauteur de l'homme, rendent très pénible et très dangereuse la visite autour de la citadelle.

Du haut de ce mamelon, je voyais devant moi la cité moderne d'Antaki, l'enceinte de l'ancienne ville, la vallée, la chaîne du mont Amanus; à l'orient, les plaines qu'arrose l'Oronte, les ruisseaux qui versent leurs eaux dans le fleuve, le lac d'Antioche appelé en arabe *Bahr-el-Abbiad* (mer Blanche); le fleuve, les ruisseaux et le lac brillaient sous les rayons du soleil et se montraient au loin dans la plaine comme de vastes nappes et des sillons d'argent. La cité nouvelle d'Antaki, composée de petites maisons entremêlées d'arbres, présente, du haut de la montagne, à la fois l'aspect d'un bois et d'une cité; on la prendrait, à la première vue, pour un grand cimetière d'Orient, où chaque tombe a son cyprès ou son acacia, comme ici chaque maison a son mûrier, son figuier ou son platane.

Au-delà de la citadelle, à l'est, j'ai vu une grande

muraille construite sur le lit d'un torrent profond qui sépare deux mamelons de montagnes ; les eaux du torrent passaient par une arche pratiquée à travers la muraille ; l'arche se trouve depuis long-temps à moitié murée, de sorte que, pendant les pluies de l'hiver, une partie des eaux trouve là comme une digue et s'arrête. Cette arche est appelée *Bab-haddid* (porte de fer), parce que vraisemblablement, dit Pokoke, elle était grillée : cette explication me semble assez naturelle. Le même voyageur estime à soixante pieds au moins au-dessus du torrent la hauteur de la grande muraille, et ajoute que c'est l'ouvrage le plus extraordinaire qu'on puisse voir. Cette œuvre, en effet, a quelque chose de gigantesque, d'inexplicable, de merveilleux, qui confond l'intelligence. Remarquons aussi que les abords des remparts, du côté du midi, présentent des escarpemens infranchissables ; ce n'est point de ce côté-là qu'une armée aurait pu s'emparer d'Antioche.

La nuit m'a surpris autour des ruines de la citadelle que j'avais voulu revoir ; j'étais seul avec mon drogman ; après avoir long-temps erré dans les broussailles et les décombres, nous avons fini par nous perdre loin de tout sentier praticable ; nous étions comme emprisonnés dans les ruines ; nous avions à craindre de tomber dans des citernes et des souterrains à demi cachés par de grandes herbes et des arbustes ; nous nous cramponions à des

débris, et ces débris roulaient avec nous; il fallait marcher tantôt en nous aidant des pieds et des mains, tantôt en nous laissant aller sur la surface des décombres; nous nous tenions à des arbustes hérissés de dards, nous traversions des ronces épaisses et acérées, et le sang coulait de nos mains et de nos jambes, et nos vêtemens arabes s'en allaient en lambeaux. Les ombres de la nuit s'étendaient sur la montagne; autour de nous dans les ténèbres les ruines se dessinaient en effrayantes images, et pas un être vivant n'était là pour nous indiquer un sentier; seulement quelques vautours dont nous troublions la paix, faisaient siffler l'air sur nos têtes en passant d'une tour à une autre tour, et le bruit de leurs larges ailes au milieu de ces silencieux débris inspirait une sorte de terreur. J'aurais pris volontiers mon parti, et j'aurais passé la nuit en ce lieu, mais on nous avait dit que les loups ne manquaient pas sur les montagnes d'Antioche, et nous ne pouvions nous décider à servir de pâture aux bêtes. Enfin, par un dernier effort, après avoir long-temps erré en revenant souvent aux mêmes endroits, nous avons eu le bonheur de gagner un étroit sentier qui s'en allait rapidement des montagnes à l'enceinte de la ville, et nous sommes rentrés bien tard à Antaki.

Le lendemain, j'ai achevé ma visite aux fortifications d'Antioche, en commençant par la porte de Saint-Paul et en poursuivant jusqu'à la citadelle.

Un peu au-dessus de *Bab-Boulos*, je me suis arrêté au pied d'une grande tour ébranlée ; le côté occidental de cette tour est taillé en forme de portique de vingt pieds de hauteur sur douze de largeur ; plusieurs colonnes de granit traversent cette tour, et les fûts de colonne qui apparaissent à l'extérieur ressemblent à des fûts de canon. Plus haut, en longeant les murailles du côté occidental, j'ai trouvé une longue suite de portiques d'un beau travail, dont aucun voyageur, à ma connaissance, n'a parlé. Ces portiques, hauts d'environ trente pieds, larges de dix ou douze pieds, sont taillés le long des murs avec une grace légère fort remarquable ; le temps ne les a point touchés. A quelque distance de là, j'ai rencontré une porte peu large mais haute et bien conservée ; les tours que j'ai vues sont pareilles à celles dont il a été question. Nous sommes ici sur le quatrième mamelon de montagne, à l'orient ; les remparts que nous avons suivis depuis Bab-Boulos descendent dans le lit du torrent déjà cité, et vont rejoindre les murailles voisines de la citadelle.

En dehors de ces murailles, sont des cavernes profondes, des grottes où je me réfugiais de temps en temps pour respirer la fraîcheur et me dérober aux ardeurs du soleil. Les murailles d'Antioche étaient toutes crénelées ; on y comptait vingt-quatre mille créneaux, d'après l'auteur arabe Yaféi ; aujourd'hui, presque tous les créneaux ont disparu ; je

n'en ai retrouvé que dans la partie des murailles méridionales. Au pied de ce quatrième mamelon, on voit une grotte qui porte le nom de Saint-Jean, et qui sert de sanctuaire aux chrétiens d'Antaki, semblables en ceci aux fidèles de la primitive église. Dans la même direction, nous avons rencontré d'anciens sépulcres taillés dans le roc à l'antique manière du pays; je n'ai pu parvenir à découvrir les moindres vestiges de l'église de Saint-Pierre, où le prêtre Barthélemy trouva la sainte lance, ce fer mystérieux qui joue un si grand rôle dans les guerres des croisades.

Telles sont les ruines que la vieille Antioche présente encore à l'ami du moyen-âge et des antiques souvenirs; les édifices ont tous disparu; les murailles et les tours ont seules bravé la destruction. Cette vaste enceinte solitaire, fermée de tous côtés de grands murs, représente exactement un immense sépulcre vide; c'est bien là le tombeau d'Antioche; tout ce qu'il renfermait est devenu poussière. En parcourant les remparts de l'enceinte tout entière, j'ai compté cinquante deux tours encore en assez bon état; il y en avait autrefois cent trente. Antioche eut trois cent soixante monastères, et c'est à peine si on en trouve quelques vestiges; au rapport des historiens, c'est ici que furent les plus belles églises du monde, et aujourd'hui les chrétiens d'Antioche, manquant de sanctuaires, s'en vont célébrer leurs saints mystères

dans une grotte éloignée qui fut jadis un tombeau. Les quatre villes dont se composaient Antioche, et qui lui avaient fait donner le surnom de Tétrapolis, ne sont plus que de la froide cendre, et comme si la cendre de quatre cités avait fécondé le sol de l'enceinte, à leur place s'élèvent de grands et magnifiques jardins.

Quelques détails sur la ville actuelle d'Antaki termineront cette lettre : Antaki occupe un sixième tout au plus de l'enceinte d'Antioche, du côté occidental. La population, formée de Turcs, de chrétiens et d'ansariens, peut être évaluée à quatre mille habitans. Ce n'est que depuis le dix-septième siècle que des familles chrétiennes sont venues s'établir dans cette ville ; auparavant et depuis la prise d'Antioche par le sultan Bibars, pas un seul chrétien ne s'y trouvait. Il y a vingt ans que les musulmans d'Antaki avaient encore une réputation de fanatisme qui éloignait d'eux les Francs et les chrétiens ; tous ceux qui portaient un chapeau ou un turban noir ne pouvaient se montrer à cheval dans la ville et aux alentours. Les Turcs antakiotes se sont un peu dépouillés maintenant de leur humeur intolérante; ils paraissent avoir senti cette influence européenne qui, d'année en année, adoucit et corrige le fanatisme oriental. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qui oserai médire d'eux, car ils m'ont laissé visiter en toute liberté la terre auguste qui est devenue leur héritage.

Les maisons d'Antaki sont petites et d'une très légère construction; les habitans ne veulent point se bâtir de hautes et d'épaisses demeures, de peur que, dans un tremblement de terre, ils ne soient écrasés sous les débris. Les secousses de 1822 avaient fait d'Antaki un vaste monceau de ruines. De telles calamités se sont renouvelées plus d'une fois dans les annales d'Antioche. Au temps de Justin l'ancien, cette ville perdit deux cent cinquante mille habitans dans un tremblement de terre. Le chroniqueur Gauthier, chancelier de Roger, prince d'Antioche, a longuement décrit un horrible tremblement de terre qui, en 1115, bouleversa la cité et les lieux d'alentour. Toutes les habitations qu'on voit maintenant sont de construction récente. Avant 1822, Antaki avait acquis une sorte d'importance, soit par son commerce, soit par la résidence d'un patriarche grec qui, depuis lors, a pris une autre cité pour demeure. Quatre ou cinq tanneries situées au bord de l'Oronte et le commerce des babouches, forment aujourd'hui les principales ressources d'Antaki. La ville dépend du pacha d'Alep. Les musulmans ont trois mosquées. Près de la porte du Pont (Bab Gessr) est une place ombragée par des saules, des platanes et des jujubiers; cette place sur les rives verdoyantes de l'Oronte, est le rendez-vous accoutumé des Turcs oisifs, dont la vie entière s'écoule entre la prière, la pipe et le café.

J'ai cherché à mettre sous vos yeux avec toute la

clarté désirable la position d'Antioche et son état présent; si vous aviez le temps de comparer mon récit au récit des voyageurs qui m'ont précédé, vous pourriez juger du soin que j'ai mis à rendre le plus complet possible un travail qui intéresse l'historien des croisades à un si haut degré. J'espère que la lettre suivante ne sera pas d'un moindre intérêt pour vous. P....

LETTRE CLXXI.

ÉTUDE LOCALE DU SIÉGE ET DE LA PRISE D'ANTIOCHE PAR LES CROISÉS. — FIN DE LA DOMINATION CHRÉTIENNE A ANTIOCHE.

A M. M......

Juin 1831.

Les anciennes époques d'Antioche ne nous occuperont point dans cette lettre ; il ne sera question ni de Séleucus Nicator, qui fonda cette ville, ni des rois macédoniens et des gouverneurs romains qui la choisirent pour capitale, ni du malheureux Germanicus, qui mourut ici du poison, victime de la trahison de Tibère; je ne parlerai même point des

temps où Antioche chrétienne était appelée *Cité de Dieu, l'OEil de l'Église d'Orient*. Le nom d'Antioche retentit à chaque page dans les *Actes des Apôtres;* il se mêle avec éclat à l'histoire des premiers siècles de l'église, et l'indication même la plus simple des événemens et des personnages me mènerait beaucoup trop loin. Je ne dirai rien également de la conquête d'Antioche par les Arabes musulmans, en 638, de la reprise de cette ville par les Grecs, à la fin du dixième siècle. Je m'arrête au siége d'Antioche par les croisés, en 1097.

Je me souviens de vous avoir quelquefois entendu dire que la partie du siége d'Antioche avait surtout contribué au succès de votre premier volume de l'*Histoire des Croisades*. Rien de plus grand en effet, rien de plus merveilleux dans les annales de la guerre, et avec quel art admirable vous avez présenté les événemens et les figures de ce drame unique! La lecture de l'*Iliade* sur les collines solitaires d'Ilion et sur les bords des fleuves les plus renommés de la terre, ne m'a pas plus charmé que la lecture de votre récit du siége d'Antioche, en face de ces murailles encore debout et sur les rives de l'Oronte. A Bournarbachi, nous repassions des époques fabuleuses qui n'inspireraient pas un intérêt très vif, si le génie d'Homère ne nous y attachait; à Antaki, se déroulent autour de moi des pages d'une histoire qui est la nôtre, pages glorieuses bien faites pour exciter notre orgueil national.

J'ai parcouru les principaux points d'Antioche, votre livre à la main; j'ajouterai à votre récit tous les détails de localité qui peuvent l'éclaircir. Parmi le grand nombre de chroniqueurs qui ont parlé du siége d'Antioche, il en est fort peu qui se soient appliqués à la description des lieux. Raymond d'Agile et Robert-le-Moine, et après eux Guillaume de Tyr, ont seuls témoigné quelque envie de faire connaître les localités pour aider à l'intelligence des événemens; mais combien ces chroniqueurs laissent encore à désirer! avec de tels guides, je m'étonne que vous soyez parvenu à mettre tant de clarté et de vérité dans votre récit; évidemment il était impossible de sauver cette partie de votre travail de toute espèce d'inexactitude, et parfois de cette demi-obscurité que le doute laisse après lui. Mais ce que l'historien n'a pu faire, le voyageur l'eût fait sans peine; pourquoi ne vous vois-je point sous les murailles d'Antioche, comme je vous ai vu sous les murailles de Constantinople et de Jérusalem?

Le campement de l'armée chrétienne est naturellement ce qui doit d'abord nous occuper. Les croisés investissent la ville sur trois points, à l'est, au nord-est et au nord; ils ne pouvaient pas l'investir du côté du midi, parce que ce côté est inabordable à cause des montagnes, des escarpemens et des précipices. Un poste à l'ouest d'Antioche aurait beaucoup servi les assiégeans; car les murailles et les tours occidentales étaient les moins redoutables, et dans

cette direction, le terrain se prête à un campement; il eût fallu pour cela passer l'Oronte. Les monticules, sans arbres et sans verdure, situés à l'orient d'Antioche, tout le terrain qui avoisine le chemin d'Alep, sur une étendue de trois quarts d'heure, se couvrirent des tentes de Bohémond et de Tancrède. De ce côté, sur les rives de l'Oronte, se trouvent aujourd'hui deux petits villages, à peine séparés l'un de l'autre, tous deux nommés *Giamous*. Les jardins d'Antioche s'étendent jusque là, le long du fleuve. Plus loin, en suivant l'Oronte, et en traversant les plaines, vous ne trouvez pas un seul arbre; la végétation ne recommence qu'autour du *pont de Fer* (*gessr-il-haddid*), éloigné d'Antioche de quatre heures de marche. Les montagnes sud-est qui bordent le chemin, à une demi-heure de la ville, offrent à leur penchant des grottes sépulcrales creusées dans le roc; l'ouverture de ces grottes est carrée et taillée en manière de fenêtre. Telle est la situation des lieux où s'établirent les guerriers d'Italie; à leur droite, c'est-à-dire dans le terrain plat qui environne la rive gauche de l'Oronte jusqu'à la porte du Chien, campèrent les deux Robert, Étienne et Hugues, avec leurs Normands, leurs Flamands et leurs Bretons; puis venaient le comte de Toulouse et l'évêque du Puy, avec leurs Provençaux; la troupe de Raymond occupait tout l'intervalle depuis la porte du Chien jusqu'à la porte suivante, appelée plus tard porte du Duc. Là commençait la

ligne de Godefroi, qui allait aboutir à la porte du pont; elle s'étendait jusqu'à l'endroit où l'Oronte baigne les remparts d'Antioche. Ainsi donc voilà quatre camps bien distincts, quoique touchant l'un à l'autre. On trouve des jardins et des terres labourées sur l'emplacement des trois derniers camps. Il est probable qu'au temps des croisades, comme aujourd'hui, des vergers ou des jardins entouraient la ville de ce côté. Au rapport de l'archevêque de Tyr, les troupes chrétiennes enlevèrent les bois pour en faire des barrières autour du camp. De la porte du Chien où Raymond prit son poste, au fleuve d'Oronte, il y a une petite demi-heure de marche; une distance égale sépare la porte du Duc de l'Oronte; Guillaume de Tyr indique un mille, ce qui équivaut à la petite demi-heure. Nos chroniques parlent d'un pont construit sur un marais, devant la porte du Chien; je n'ai point retrouvé le pont, mais on voit toujours un amas d'eau stagnante formé par l'écoulement de la fontaine de Bab-Boulos. Vous vous souvenez que les croisés ne purent parvenir à démolir ce pont, soit qu'ils manquassent d'instrumens assez forts, soit que la grêle de flèches et de pierres lancée par les assiégés, du haut des murs, ne permît point aux croisés de poursuivre cette œuvre. Vous vous souvenez aussi de la tour de bois dressée en face du pont, et que les musulmans ne tardèrent pas à incendier, et des quartiers de rocs, des grands chênes avec lesquels les guerriers latins

parvinrent à murer cette porte du Chien qui leur avait été si funeste.

Les débris, encore existans de la porte du Duc, m'ont aidé à reconnaître l'endroit de l'Oronte où les chrétiens construisirent un pont de bateaux; le pont de bateaux faisait face à la porte du Duc; il était à un mille du pont de la ville. Le saule, le platane et l'osier croissent sur les bords où fut le pont des croisés; les osiers qu'on voit là sortent sans doute de la souche de ceux dont les branches servirent à lier le bois du pont. L'Oronte en cet endroit n'a guère plus de trente pieds de largeur. Les croisés employèrent dans leur construction quelques barques qu'ils avaient trouvées abandonnées sur le fleuve et sur les rives du lac, appelé en arabe *Bahr-el-Abbiad*, situé à quatre heures de distance au sud-est d'Antioche. Avant la construction du pont de bateaux, les pélerins étaient obligés de traverser l'Oronte à la nage pour se rendre dans les vergers de la rive opposée, où ils trouvaient des provisions et des fourrages, où la verdure et l'ombre les invitaient aux jeux et aux plaisirs; ce moyen n'était pas facile pour tout le monde; il arrivait par là qu'il ne se trouvait jamais qu'un très petit nombre de guerriers croisés sur la rive droite de l'Oronte, et quand l'ennemi passait le fleuve, il faisait toujours de sanglans ravages. C'est dans une de ces incursions funestes que périt le jeune Albéron, archidiacre de Metz, tandis que, sur l'herbe épaisse,

il jouait aux dés avec une dame syrienne, noble et belle; *quæ magnæ erat formositatis et ingenuitatis,* dit Albert d'Aix.

Je n'ai point à décrire les horribles misères que l'armée chrétienne souffrit pendant l'hiver sous les murailles d'Antioche. L'imagination la plus féconde en couleurs funèbres, en tableaux lugubres, ne saurait produire quelque chose d'aussi lamentable que le spectacle offert alors par le camp des croisés: six cent mille pélerins accablés par la famine et les maladies, par les rigueurs de la saison et les continuelles attaques de l'ennemi, quel épouvantable désastre! que de fosses furent creusées pour les cadavres! que de plaintes, de gémissemens, de larmes! combien les musulmans devaient se réjouir lorsqu'ils voyaient, du haut de leurs murailles, ces milliers de tentes pourries par les pluies, ce peuple de spectres qui ne pouvait suffire à la sépulture des morts, cette morne désolation étendue sur une armée qui naguère les faisait trembler! J'ai plusieurs fois traversé l'espace occupé jadis par le camp des croisés, et les arbres qui croissent à la place des tentes chrétiennes, et les bords verdoyans de l'Oronte, avaient pour mon oreille attentive une sorte de voix qui me redisait ces anciens malheurs. Mais au lieu d'esquisser rapidement ces lugubres scènes, que n'ai-je copié votre propre récit dont les couleurs sont si animées, qu'on le dirait tracé sous la tente de Godefroi ou d'Adhémar.

Bornons-nous seulement à indiquer les excursions de Bohémond et du comte de Flandre, du côté de Harenc et du lac, pour chercher des vivres, les combats qui eurent lieu vers le Pont de fer; nous reviendrons sur ces différentes localités. A l'approche du printemps, et lorsque déjà la situation des chrétiens était devenue meilleure, l'arrivée au port Saint-Siméon d'une flotte de Génois et de Pisans fut l'occasion de quelques batailles importantes. Une foule de pélerins qui n'avaient guère pour défense que l'épée de Bohémond et du comte de Toulouse, étaient allés joindre la flotte européenne, chargée de provisions; en revenant de la mer au camp d'Antioche, cette multitude fut surprise par les musulmans; près de mille chrétiens périrent; le reste de la troupe, poursuivie par les Turcs victorieux, n'eût point échappé au glaive, si tout-à-coup, à la nouvelle de cette déroute, Godefroi et d'autres princes ne fussent accourus au secours des pélerins. L'ennemi se hâta de prendre le chemin du pont pour rentrer dans Antioche, mais les chrétiens avaient envahi ce chemin; de plus, ceux qui avaient fui d'abord du côté des montagnes noires au nord, revinrent pour recommencer le combat, et les musulmans ainsi emprisonnés et pressés entre l'Oronte et les montagnes, se virent dévoués à une mort certaine. Accien, gouverneur de la ville, ayant vu, du haut des tours de son palais ou du haut des remparts, le péril de la troupe

musulmane, envoya aussitôt un renfort pour la soutenir; il ferma sur ses guerriers la porte du pont et leur déclara qu'il fallait vaincre ou mourir. Alors commença ce carnage de musulmans, raconté avec d'horribles détails par Raymond d'Agiles et Robert le Moine, tous deux témoins oculaires. La bataille eut lieu sur ce pont, qui est encore là, sur ce monticule qui fait face au pont et qui, aujourd'hui, comme au temps des croisades, sert encore de cimetière aux Turcs; le long de cette rive droite de l'Oronte couverte d'un gazon riant; lorsqu'à la fin le gouverneur fit ouvrir la porte, ce n'était pas chose facile que de se sauver vers la ville en traversant l'Oronte au gué ou à la nage, car sur ce point le fleuve est plus large qu'en d'autres endroits. Après avoir lu sur les lieux mêmes les récits de Robert le Moine et de Raymond d'Agiles, je croyais ne voir partout autour de moi que du sang, des cadavres ou des corps mutilés; Robert nous dit que les chrétiens *abattaient réellement les ennemis, comme le faucheur l'herbe des prés ou les épis de la moisson*; « Les nô-
» tres frappaient, les autres mouraient, ajoute le
» chroniqueur; la main fatiguée ne pouvait mettre
» en pièces tout ce qui s'offrait au tranchant de
» l'épée; les morts restaient debout entre les vi-
» vans, soutenus par la foule, trop pressée pour
» leur permettre de tomber.... Les fuyards se pré-
» cipitaient dans le fleuve, puis sortaient des eaux
» et s'accrochaient au bois du pont; mais les nôtres

» les perçaient, les tuaient de leurs lances; le sang » des musulmans colorait les eaux, et tous ceux » qui en étaient témoins se sentaient saisis d'hor» reur; l'amas des cadavres interrompait le cours » du fleuve et le forçait de remonter vers sa source; » qui en serait surpris? cinq mille hommes furent » tués sur le pont et précipités dans les flots; et » qui pourrait compter le nombre de ceux que le » fer menaçant força de s'élancer dans le fleuve? »

L'image de Godefroi m'apparaissait dans son éclat le plus terrible lorsque je foulais ce monticule où l'épée du duc donna la mort à tant de musulmans; les chroniqueurs se plaisent à exalter surtout la valeur du prince de Lorraine dans cette journée : « Quelle langue, s'écrie Robert, quelle » langue suffirait à raconter le carnage que fit le » duc à lui seul! » La vue du monticule et des tombes musulmanes m'a rappelé l'exhumation des cadavres de l'ennemi par la populace de l'armée chrétienne. Je n'ai trouvé sur cette élévation aucun vestige du château que les croisés construisirent à la suite des sanglans combats dont il vient d'être question. Ce château confié à la bravoure du comte de Toulouse, empêchait les musulmans de sortir par la porte du Pont, et permettait aux croisés de circuler sans péril sur la rive droite de l'Oronte.

Il restait aux assiégés une porte par où ils pouvaient recevoir leurs provisions et se répandre librement dans le territoire de la rive gauche de l'Oronte;

aucun croisé n'avait mis le pied de ce côté-là ; je veux parler de la porte, située du côté de l'ouest, appelée à cette époque porte de Saint-George. Les princes jugèrent qu'il était de toute nécessité d'établir un moyen d'attaque dans cette direction. On convint qu'il fallait prendre position autour de la porte de l'Occident pour fermer le passage aux musulmans ; mais l'opération était difficile et dangereuse, et aucun prince n'osait s'en charger. Tancrède se présenta ; l'illustre chevalier manquait d'argent pour l'exécution du projet ; le comte de Toulouse lui donna cent marcs, et chaque prince la somme qu'il put. Un couvent, appelé couvent de Saint-George, s'élevait sur une colline à peu de distance de la porte de ce nom ; Tancrède le fit solidement fortifier, et, soutenu par une troupe choisie, il sut se maintenir dans ce poste important. J'ai retrouvé des débris de l'ouvrage de Tancrède ; ils sont connus dans le pays sous le nom de couvent de Saint-George. Ce point que j'ai complètement éclairci, n'est pas facile à comprendre dans les chroniques.

Il est un troisième fort que construisirent les croisés pendant le siége d'Antioche ; ce fort était placé sur les hauteurs qui dominaient les tentes de Bohémond ; il protégeait tout le côté oriental du camp des chrétiens : on en reconnaît quelques vestiges. « Lorsque ce château eut été construit, dit » Raymond d'Agiles, notre camp fut très bien for-

» tifié, et nous nous trouvâmes comme dans une » ville, autant par l'effet de l'art que par la nature. » Nous avions à l'est ce nouveau fort, au sud, les » murailles de la ville et le marais qui, tout en dé» fendant les murailles, défendait aussi notre » camp. » (Ce marais est celui qui touchait à la porte du Chien : il en a été déjà question dans cette lettre.) « A l'ouest, poursuit Raymond, nous » avions le fleuve ; au nord, un ancien fossé qui » descendait du haut de *la montagne*, et se pro» longeait jusqu'au fleuve. » Ce que Raymond d'Agiles appelle ici *la montagne*, ce sont les hauteurs qui s'étendent à l'orient d'Antioche.

Le lieu marqué par le dénouement de ce grand drame du siége d'Antioche, méritait une sérieuse étude ; j'ai reconnu, non-seulement l'endroit par où les croisés entrèrent dans la ville, mais encore la tour de Phirous qui livra la cité à Bohémond. Vous avez raconté les secrètes conférences du prince de Tarente avec Phirous ; les couleurs ne vous ont point manqué pour peindre l'audace, la force de caractère, la froide et impassible fermeté de ce renégat sans lequel les pélerins ne seraient jamais parvenus à s'emparer d'Antioche. C'est par le côté occidental que les croisés entrèrent dans la ville ; je vous ai dit, dans ma précédente lettre, que de ce côté les murailles ont péri, et qu'il n'est resté que deux tours à demi détruites ; mais les débris de ces deux tours nous intéressent vivement, car la

première qu'on rencontre est la tour des Trois-Sœurs où commandait Phirous, la seconde est la tour où commandait son frère; ces deux tours n'étaient point à quatre ou cinq étages comme celles qui surmontent les murailles des montagnes; elles ressemblaient, par leur forme et leur dimension, aux tours septentrionales des bords de l'Oronte. Comme la tour des Trois-Sœurs n'était pas très élevée, on pouvait y monter sans trop de difficulté par une échelle de corde ou de cuir. Vous vous souvenez que l'armée chrétienne, dans la nuit où Phirous devait lui livrer la ville, feignit d'abord de prendre le chemin par où le prince de Mossoul devait venir; il est évident qu'elle s'avançait à l'orient, le long de la rive gauche de l'Oronte, probablement jusqu'à une distance d'une heure, où les hauteurs orientales d'Antioche la dérobaient entièrement à la vue des assiégés. Phirous indiqua aux premiers croisés montés sur les murailles de la ville une petite porte qu'ils enfoncèrent pour ouvrir passage à ceux des chrétiens restés dehors. Je trouve de ce côté, au penchant de la montagne, au sud-ouest, une petite porte fort bien conservée dont je vous ai déjà parlé; c'est la *porte des Oliviers* (*Bab-Zetoun*); un peu plus haut que Bab-Zetoun, se voit une autre porte plus petite dont la façade est marquée d'une croix; la porte enfoncée par les chrétiens est certainement une de ces deux-là. La croix que montre sur sa façade la plus petite des

deux portes, permettrait de penser que ce fut celle-ci dont les barreaux tombèrent sous les coups des compagnons de Bohémond. Cette croix pourrait bien avoir été posée là en signe de l'entrée victorieuse des chrétiens. Les chroniques nous disent que le gouverneur de la ville, Accien, se sauva dans les montagnes par une porte secrète ; il m'est démontré que cette porte est précisément celle que j'ai reconnue sur le revers du quatrième mamelon de montagne à l'orient, à une demi-heure de marche environ de Bab-Boulos. Je ne parle point de l'entrée des croisés dans Antioche, et des dix mille habitans qui périrent sous le glaive dans une seule nuit.

Grand nombre de musulmans se réfugièrent dans la citadelle, bâtie, comme je l'ai déjà dit, sur le troisième mamelon de la montagne à l'est, dominant de beaucoup Antioche et complètement séparée de la ville. J'ai décrit la citadelle et sa position dans ma précédente lettre. Écoutons Robert-le-Moine : « Le château est tellement fortifié par sa position » et par la nature des lieux, que les musulmans » n'avaient à redouter aucune machine ; le mont » sur lequel il est situé, contigu à la ville, porte » son sommet jusqu'aux astres, en sorte qu'à peine » les regards peuvent l'apercevoir ; on voit de là » tout le pays d'alentour. » A côté du château, au midi, était une tour qui se voit encore et qui tient aux remparts ; Bohémond s'empara de cette tour comme d'une position d'où il pouvait facilement

attaquer le château ; une grêle de traits et de flèches fut lancée par les assiégés du haut de leurs tours qui dominaient celle qu'occupait Bohémond ; de plus, les musulmans s'étant précipités sur cette dernière tour, les chrétiens furent obligés de se couvrir de leurs boucliers et de prendre leurs lances et leurs épées pour se défendre ; un espace très resserré, la largeur d'un mur, ce fut là le théâtre d'un vif combat. Bohémond, dans cette horrible mêlée, eut la cuisse percée d'un flèche ; le sang coulait de sa blessure ; l'illustre prince pouvait à peine se tenir debout, et ses compagnons le forcèrent à se retirer dans une autre tour. Privés de leur chef, les chrétiens abandonnèrent le combat ; un seul croisé que Robert-le-Moine compare à l'ours luttant avec les chiens molosses, demeure au sommet de la tour ; il en arrachait les pierres et le ciment, et les lançait sur l'ennemi ; après avoir déployé une bravoure merveilleuse, le guerrier chrétien, couvert de mille flèches, s'élança enfin tout armé dans le gros des musulmans, et vendit bien cher sa vie. « Il n'est pas de langue mortelle, » s'écrie le chroniqueur Robert, qui puisse raconter ce que le bras des Francs fit périr dans ce » combat. » Le lendemain, tandis qu'une troupe de guerriers chrétiens recommençaient à attaquer la citadelle, voilà que plusieurs d'entre eux aperçurent au loin dans la plaine, à l'orient, d'immenses nuages de poussière, c'était l'armée de Kerbogâ. Je

vous ai dit, en effet, dans ma précédente lettre, que, du haut du mamelon de la citadelle, on découvre parfaitement la plaine qui s'étend du côté du lac d'Antioche, par où passe le chemin d'Alep.

Pendant que Kerbogâ assiégeait Antioche, chaque jour voyait un nouveau combat autour de la citadelle; les musulmans du château et les musulmans du camp de Kerbogâ communiquaient entre eux par la petite porte située sur le revers du quatrième mamelon de la montagne à l'orient, cette même porte par où s'était sauvé le gouverneur d'Antioche, Accien. Des guerriers de l'armée du prince de Moussoul défendaient la forteresse. La famine régnait parmi les chrétiens enfermés dans Antioche; les guerriers en état de combattre gardaient vaillamment leur position sur ces hauts sommets. La forteresse occupe le troisième mamelon à l'est, comme il a été dit; les chrétiens s'étaient postés à l'ouest sur le deuxième mamelon; or, le seul sentier qu'on puisse suivre pour descendre à la ville, passe par ce mamelon, et le poste des croisés fermait ce passage aux musulmans. Je vous ai parlé, dans ma précédente lettre, d'une petite plaine et d'un bassin qui se trouvent dans le voisinage de la citadelle; c'est par là qu'il faut passer pour aller de la citadelle au mamelon que défendaient les croisés. Les musulmans, dans un dernier et violent effort, s'étant précipités du côté du mamelon afin d'en chasser les chrétiens et de s'emparer du che-

min d'Antioche, il se livra dans cette petite plaine un sanglant combat, qui dura depuis le matin jusqu'au soir. « On combattit avec une telle vigueur, » dit Raymond d'Agiles, que rien de semblable ne » s'est jamais vu. » Ce ne fut qu'après l'éclatante victoire des chrétiens sur Kerbogâ, que la citadelle fut livrée aux princes de la croix; on accepta la capitulation de ceux qui la défendaient, et dès ce jour seulement la conquête d'Antioche fut entière et complète. Je ne vous ai rien dit d'un fort construit par les chrétiens sur le deuxième mamelon, en face de la citadelle. Sa destination évidente était de combattre cette forteresse qui formait comme la tête d'Antioche. Je me suis minutieusement arrêté sur tout ce qui touche à la citadelle, parce que ce point est un de ceux que les chroniques ont le plus laissé dans l'obscurité.

Cherchons maintenant à éclaircir ce qu'il y aurait de difficile à comprendre dans la bataille livrée à Kerbogâ; je laisserai de côté tout le merveilleux, toute la poésie de cette bataille; je m'en tiendrai aux localités. Le camp du prince de Mossoul occupait les hauteurs, les monticules et les rives de l'Oronte, qui s'étendent à l'orient d'Antioche; une partie des tentes de Kerbogâ étaient dressées dans le lieu même où Bohémond avait dressé les siennes. Quand le prince turc eut aperçu sur une des tours de la citadelle le drapeau noir qui devait l'avertir des préparatifs de l'armée chrétienne, il envoya deux

mille de ses guerriers pour défendre la tête du pont, en face de la porte septentrionale d'Antioche; c'est par la porte du pont que devait sortir l'armée chrétienne. Le fort construit par les croisés sur le monticule qui regarde la porte du Pont, n'existait plus; les croisés eux-mêmes l'avaient brûlé pour que le prince de Mossoul ne pût s'y établir. Le passage du pont était le seul point à défendre, mais les guerriers turcs qui s'en étaient chargés furent bientôt mis en déroute par les croisés du premier corps d'armée. Avant que l'armée chrétienne ne prît ses positions, Kerbogâ avait envoyé du côté de la mer un corps nombreux formé de troupes de Damas et d'Alep; ce corps avait ordre de se placer de telle manière que les chrétiens, venant à fuir, ne pussent se sauver vers le port Saint-Siméon ni rentrer dans Antioche. Le reste de l'armée musulmane fut distribué en différens bataillons; la plupart de ces bataillons allèrent se placer au-delà de l'Oronte, sur la rive droite du fleuve; le prince turc, gardant avec lui un corps de troupes, demeura sur une des hauteurs qui font face à la porte orientale de la ville; il pouvait de là suivre des yeux la grande lutte qui allait s'ouvrir. Quant à l'armée chrétienne, voici quelle fut sa position : Sortie par la porte du Pont, et partagée en douze corps, elle s'étendit en ordre de bataille, de manière à occuper toute la vallée depuis la porte du Pont jusqu'aux Montagnes Noires, situées à une heure au nord d'Antioche. Ainsi

rangés, les croisés empêchaient que l'ennemi ne s'emparât des abords de la place et qu'il ne les enveloppât. Quand l'armée des Francs se fut placée comme elle l'entendait, les clairons donnèrent le signal de la bataille, les porte-bannières marchèrent en avant et l'armée s'ébranla. On en vint aux mains; Godefroi, Tancrède, Baudouin et les autres princes se précipitèrent avec leurs troupes dans les rangs ennemis, et la langue serait impuissante à redire toutes leurs merveilles d'armes; déjà, le long des Montagnes Noires, la multitude des musulmans ne pouvait plus résister, quand tout-à-coup le corps d'armée des émirs d'Alep et de Damas que Kerbogâ avait envoyé du côté de la mer, attaque avec impétuosité le corps de réserve des chrétiens, resté autour du pont et du monticule situé en face. Ce corps de réserve était commandé par Bohémond, et devait empêcher que l'ennemi ne tombât sur les derrières de l'armée chrétienne. Bohémond ne résiste qu'avec peine à une troupe si supérieure en nombre; mais bientôt arrivent à son secours le duc de Lorraine et Tancrède, et la victoire cesse d'être incertaine. Des pâturages secs couvraient la rive droite de l'Oronte; les Turcs y mettent le feu, et de noirs tourbillons de fumée dérobent l'ennemi au glaive des croisés; la cavalerie chrétienne ne tarde pas à échapper à ces noirs tourbillons, et le carnage des musulmans recommence. Les chroniques parlent d'un profond ravin dominé

par une colline qui se trouvait près du champ de bataille. Les Turcs s'étaient emparés de cette position, et, ralliant les fugitifs, ils voulaient tenter une nouvelle résistance. Mais tous les princes de la croix se portèrent à l'envi de ce côté, traversèrent le ravin et chassèrent les musulmans de la colline. Dès-lors la déroute de l'armée ennemie fut complète, et Kerbogâ, informé du désastre des siens, n'eut plus qu'à fuir sur le coursier le plus rapide qu'il pût trouver. Le ravin dont il s'agit ici est un lit de torrent; beaucoup de petites rivières ou torrens descendent des Montagnes Noires à l'Oronte; Quelques-unes de ces rivières s'écoulent dans des lits profonds, creusés par les flots orageux de l'hiver.

J'éprouve une joie véritable à mettre ainsi sous vos yeux les positions, les localités d'Antioche, à éclaircir vos doutes, à répondre à vos questions; mon voyage en Syrie n'aura pas été une œuvre tout-à-fait stérile, puisqu'il aura servi à résoudre dans votre esprit d'importans problèmes.

Pour ne pas répéter les détails de votre *histoire*, je ne m'arrêterai point à ce qui s'est passé à Antioche durant les cent soixante et dix ans de la domination latine sur les bords de l'Oronte; les curieuses guerres d'Antioche (de 1115 à 1119), racontées par Gauthier, chancelier du prince Roger, m'obligeraient à un tableau trop étendu, et je me borne à les indiquer. La partie la plus intéressante de ces

guerres se trouve rapportée dans le premier volume de votre *Bibliothèque des Croisades*. Nous avons vu comment les Francs s'emparèrent d'Antioche, nous allons voir comment ils perdirent leur conquête en 1268.

Le sultan Bibars, venu de Tripoli dont il avait ravagé le territoire, se présenta aux portes d'Antioche; le prince Bohémond se trouvait alors à Tripoli, son lieu ordinaire de résidence; le connétable qui commandait en son absence avait été battu et fait prisonnier dans une sortie qu'il avait tentée pour repousser l'avant-garde de Bibars. Je ne vous redirai point comment après une négociation de trois jours qui n'eut aucun résultat, l'armée musulmane commença l'attaque et pénétra dans la ville sans beaucoup de peine; les cent mille habitans d'antioche n'opposèrent pas une grande résistance; la citadelle seule où s'étaient retirés près de huit mille guerriers chrétiens, tint tête un moment à l'armée de Bibars; bientôt elle se rendit, moyennant la vie sauve que les guerriers obtinrent. Écoutons le sultan Bibars racontant lui-même au prince Bohémond le dernier jour de la domination chrétienne à Antioche [1] :

« En moins d'une heure, l'affaire du maréchal

[1] Nous n'avons eu rien de mieux à faire que de copier textuellement la traduction de M. Reinaud, t. IV, p. 509 et 510 de la *Bibliothèque des Croisades*.

» (qui commandait en l'absence du connétable
» prisonnier) a été consommée; la terreur est entrée
» dans l'ame des moines, l'infortune a environné le
» châtelain, la mort est venue aux assiégés par tous
» les côtés; nous avons pris Antioche par l'épée, à
» la quatrième heure du samedi 4 du grand rama-
» dan ; tous ceux à qui tu en avais confié la garde
» et la défense ont été tués ; il n'y avait aucun
» d'eux qui n'eût avec lui quelque chose de ce
» monde ; à présent il n'y a aucun de nous qui
» n'ait quelque chose qui leur a appartenu. Ah ! si
» tu avais vu tes chevaliers foulés aux pieds des
» chevaux, ta ville d'Antioche livrée à la violence
» du pillage et devenue la proie de chacun, tes tré-
» sors qu'on distribuait par kantars, les matrones
» de la ville qu'on vendait une pièce d'or les qua-
» tre ! si tu avais vu les églises et les croix renver-
» sées, les feuilles des évangiles sacrés dispersées,
» les sépulcres des patriarches foulés aux pieds !
» si tu avais vu le musulman, ton ennemi, mar-
» chant sur le tabernacle et l'autel, immolant le
» religieux, le diacre, le prêtre, le patriarche ! si
» tu avais vu le patriarcat aboli sans retour, les
» gens qui jusque là se partageaient le pouvoir, au
» pouvoir d'autrui ! si tu avais vu tes palais livrés
» aux flammes, les morts dévorés par le feu de ce
» monde, avant de l'être par celui de l'autre; tes
» châteaux et leurs dépendances anéantis, l'église
» de Saint-Paul détruite de fond en comble; certes

» tu te serais écrié : *Plût à Dieu que je fusse poussière!*
» Ton ame se serait exhalée en soupirs ; tes larmes,
» par leur abondance, auraient éteint cette flamme
» dévorante. Ah ! si tu avais vu ces lieux, naguère si
» opulens, et maintenant séjour de la misère ; si tu
» avais vu tes vaisseaux pris par tes propres vais-
» seaux dans le port de Seleucie, tes navires oppo-
» sés à tes navires, certes tu aurais reconnu, à n'en
» plus douter, que le Dieu qui t'avait donné Antio-
» che te la retirait ; que le maître qui t'avait gra-
» tifié de sa citadelle, la reprenait et l'effaçait de la
» surface de la terre ; tu aurais vu que la grace de
» Dieu nous remettait en possession des châteaux
» enlevés sur l'islamisme. Maintenant nous avons
» chassés tous les tiens de la contrée ; nous les
» avons comme pris par les cheveux, et nous les
» avons dispersés auprès et au loin. Il n'y a plus de
» rebelle dans le pays que le fleuve[1] qui passe à
» Antioche ; encore voudrait-il bien changer de
» nom, s'il le pouvait, ses eaux s'écoulent en lar-
» mes ; jusqu'ici ces larmes étaient pures et lim-
» pides, et voilà qu'aujourd'hui elles se rougissent
» du sang que nous avons répandu. »

De pareils bulletins étaient terribles à entendre ; cette bizarre et sauvage éloquence du sultan Bibars exprime parfaitement tout ce qu'il y avait de fana-

[1] Les Arabes appellent l'Oronte *Asi* (rebelle), parce que ce fleuve est le seul des fleuves de Syrie, qui coule du midi au nord.

tisme et de violence dans la guerre musulmane qui portait aux croisés les derniers coups ; Bibars fut véritablement le destructeur d'Antioche chrétienne ; pendant cinq siècles, aucun disciple de l'Évangile n'habita cette vieille métropole de la foi.

P....

LETTRE CLXXII.

ITINÉRAIRE DES ARMÉES CHRÉTIENNES DE LA PREMIÈRE CROISADE DEPUIS LEUR SORTIE DU TAURUS JUSQU'A ANTIOCHE.

A M. M......

Juin 1831.

Il y a huit mois que je vous retraçais dans mes lettres la marche des armées chrétiennes de la première croisade à travers l'Asie-Mineure ; j'ai laissé nos premiers croisés dans le territoire d'Héraclée, sur le point de franchir les montagnes du Taurus ; je les reprends aujourd'hui au Taurus pour les accompagner jusqu'à Antioche, et c'est ainsi que

j'achèverai la géographie des guerres saintes dans les pays de l'Asie-Mineure, de la Cilicie et de la Syrie. Peu de contrées d'Orient ont été aussi mal explorées que la Cilicie, et nécessairement les détails de localités que je donnerai ne vous satisferont pas complètement; j'espère pourtant être assez heureux pour déterminer avec vérité la position de tous les lieux mentionnés par nos chroniqueurs.

Le Taurus présente comme un immense rempart chargé de protéger la Syrie septentrionale; les défilés qui sont les seuls passages à travers ces montagnes, peuvent être facilement défendus, et si les princes turcs, nouveaux dominateurs de ces contrées, n'avaient pas été désunis[1], ils auraient arrêté sans peine l'invasion latine en gardant les passages du Taurus. Ce fut Tancrède qui le premier, suivi de sa troupe, franchit ces monts et salua les contrées de la Syrie; Tancrède s'était détaché de la grande armée chrétienne et avait voulu prendre les devans; il dut sortir du Taurus par le passage, connu aujourd'hui sous le nom de *Gealek-Bogaz*, situé à seize heures de Tarse; Albert d'Aix appelle ce passage *Porte de Judas;* il appelle du nom de Butrente la vallée qui conduit à cette porte du Taurus. Tancrède se dirigea vers Tarse; un Arménien qu'il connaissait lui avait parlé de cette place comme étant facile à conquérir; la population chrétienne de cette ville souffrait de l'oppression des Turcs, et, d'après les promesses de l'Arménien,

elle devait travailler secrètement à livrer la cité à Tancrède. Les chrétiens de Tarse, gênés par la surveillance des Turcs, n'osant rien tenter, le prince latin s'en alla ravager les côtes voisines, rapporta un riche butin et reparut bientôt sous les murailles de Tarse pour en faire le siége. Albert d'Aix nous apprend que la ville était fortifiée de tous côtés. « Elle comptait beaucoup d'habitans, » ajoute le chroniqueur, et se trouvait située dans » une plaine fertile, arrosée de ruisseaux et cou- » verte de belles prairies ; les pélerins admirèrent » la force de ses murailles, qui semblaient in- » vincibles à tous les hommes, si Dieu ne favorisait » leur entreprise. »

Tancrède engageait les Turcs à se rendre et les menaçait de la prochaine arrivée de Bohémond ; l'armée de Bohémond qui va bientôt venir, leur répétait-il, s'emparera violemment de votre ville comme elle s'est emparée de Nicée ; si vous m'ouvrez les portes, vous trouverez grace aux yeux de Bohémond, il vous donnera des présens et vous jugera même dignes de commander dans cette place et ailleurs. — A la fin, les Turcs gagnés par ces paroles et par *des promesses peut-être trop magnifiques*, dit le chroniqueur, consentirent à livrer la ville, sous la condition qu'ils n'auraient rien à redouter de la part d'aucune autre troupe latine ; la bannière de Tancrède fut arborée sur le point le plus élevé de la citadelle, comme un signal qui an-

nonceroit à Bohémond l'occupation de la place. Vous savez comment Baudouin, frère de Godefroi, vint à Tarse et humilia lâchement Tancrède en lui enlevant sa conquête. Baudouin et sa troupe s'étaient égarés dans les solitudes du Taurus, et, apres trois jours d'une marche incertaine et pénible, le hasard les avait conduits sur le sommet d'une montagne d'où les guerriers purent apercevoir les tentes de Tancrède dressées devant les murs de Tarse; cette montagne ne peut être que le rameau du Taurus courant de l'est à l'ouest, situé au nord de Tarse, à une distance de deux heures seulement. L'antique métropole de la Cilicie, appelée Tarsous par les Arabes, ne renferme plus aujourd'hui que six mille habitans environ; la majeure partie de la population est ansarienne. La plaine de Tarsous offre une vaste étendue, monotone, sans arbres; on y recueille du coton et du blé; du côté de l'est, cette plaine s'étend à perte de vue. Le bourg de Tarsous est à trois heures de la mer; deux villages appelés, l'un *Mersina*, l'autre *Casanli*, donnent chacun leur nom à une rade le long de la côte qui fait face à Tarsous; la rade de Mersina reçoit les bâtimens européens; les bateaux arabes mouillent dans la rade de Casanli; ce dernier village a des magasins pour les marchandises. Tarsous est à trente-six lieues d'Antioche, au nord-ouest.

Le brave et noble Tancrède, ne voulant pas donner aux croisés ses frères le spectacle de la

division, abandonna Tarse à l'impétueux Baudouin, et se porta vers Adana. Un chevalier bourguignon, nommé Guelfe, qui avait quitté l'armée chrétienne avec un détachement, s'était emparé d'Adana; il avait trouvé dans cette ville, dit Albert d'Aix, de l'or, de l'argent, des vêtemens précieux, des bœufs, du vin, de l'huile, du grain, de l'orge et toutes les choses nécessaires. Tancrède, apprenant que la place était occupée par un chef chrétien, demanda et obtint la faveur d'entrer dans la ville, et d'acheter à de justes conditions les vivres dont sa troupe aurait besoin. Adana, d'après ce que nous rapportent les chroniqueurs, était à cette époque une ville riche et bien fortifiée. Sans vouloir rechercher quelles furent les vicissitudes de cette ville dans les derniers siècles, nous remarquerons seulement qu'en 1494 le soudan d'Égypte, à la tête de ses mameluks, après avoir triomphé de l'Armée ottomane près de Payas (Issus), aux lieux mêmes où Alexandre avait triomphé de Darius, s'empara d'Adana et posa ainsi un pied victorieux sur le chemin de Constantinople; mais Adana fut la dernière conquête des guerriers circassiens, et, vingt-trois ans plus tard, l'histoire des soudans d'Égypte se terminait par le supplice de Malek-Asraff à l'une des portes du Caire. Adana, située à huit heures à l'orient de Tarsous, est maintenant le siége d'un pacha à deux queues; la cité est défendue par une forteresse et par des murs assez solidement con-

struits ; on y trouve des bains publics, de vastes et riches bazars, un médressé et plusieurs mosquées ; la plus remarquable de ces mosquées, bâtie par Ramazan-Oglou, présente dans son archichitecture des ornemens en briques de couleurs bleues, jaunes et noires, brillante fantaisie orientale. J'ai ouï dire que la saison d'été n'était guère supportable dans la ville d'Adana ; l'air y est d'une accablante pesanteur, et durant les mois de juin, de juillet et d'août, la moitié de la population se retire aux environs dans des iaïlaks, espèce de kiosques d'été. Sous les murailles d'Adana coule la rivière de *Sihah*, le Sarus des anciens ; des moulins à farine bordent le Sihan autour de la ville. Cette rivière prend sa source dans les montagnes de Kormouz près Kaïsarié, et vient se jeter dans la mer comme le Cydnus.

Les chroniques nous disent que Tancrède, en quittant la ville d'Adana, descendit à Mamistra, place occupée et fortifiée par les Turcs : « elle voulut tenter de lui résister, dit Albert d'Aix, mais il l'attaqua vigoureusement avec ses chevaliers, renversa promptement les murailles, enleva les portes et les barreaux de fer, et rabattit l'orgueil insolent des Turcs en faisant un grand carnage parmi eux. Tancrède ayant trouvé là des vivres, des vêtemens, de l'or et de l'argent en grande quantité, les distribua entre ses compagnons d'armes et s'arrêta là pendant quelques jours. » La cité de Mamistra,

ou Malmistra, dont il est ici question, ne peut être que Messissé (l'ancienne Mopsuestia), à six heures au sud-est d'Adana, à trois heures de la mer, sur les bords de la rivière *Djihan* appelée par les anciens *Pyramus*. Cette place se compose de deux châteaux bâtis en face l'un de l'autre, appelés l'un *Kufr-Bina* (fabrique des infidèles), l'autre *Messissé*; le premier a pu être ainsi nommé parce que la tradition le supposait de construction européenne du temps des croisades. Les deux châteaux sont séparés par la rivière Djihan; on la traverse sur un pont de pierre. Albert d'Aix cite plusieurs autres forteresses occupées par Tancrède; le chroniqueur donne à l'une d'elles le nom de *château des Jeunes Filles*; ce doit être le château de Hareno, appelé aujourd'hui par les Arabes *Kizliz-Kalcci*, *château des Jeunes Filles*. Le château de Harenc est situé sur le chemin d'Alep, à deux heures au-delà du pont de fer; les restes de ce vieux fort, souvent cité dans nos chroniques des croisades, couvrent une élévation. Albert d'Aix cite le *château des Bergers*, le *château des Adolescens* ou château de *Bakeler*, situés dans les montagnes; ces deux derniers châteaux se trouvaient probablement dans les montagnes d'Amanus.

Tancrède s'empara aussi d'Alexandrette appelée aujourd'hui *Scanderoun*; il passa au fil de l'épée tous les Turcs qu'il y rencontra. Scanderoun n'est qu'un misérable village d'environ deux cents habitans, arméniens, grecs, ansariens, turcs. A un

quart d'heure du village, au sud, se voient deux forts; celui des deux forts qui a le mieux résisté au temps se nomme dans le pays *tour de Godefroi;* il forme comme un polygone de cent pieds de circonférence; les murs ne sont ni très élevés ni très épais; on sème du blé dans l'enceinte vide de la tour de Godefroi. Scanderoun est bâti au milieu de marais infects; la fièvre maligne y réside, et chaque année le nombre de ses victimes est effrayant. Il ne faut pas songer à demander au gouvernement turc de dessécher ces marais, de transporter Scanderoun sur les hauteurs voisines où les habitans respireraient un air pur; une telle insouciance est d'autant plus déplorable que la Méditerranée n'a pas une plus belle rade que celle de Scanderoun; si on voulait prendre la peine d'assainir ce rivage, une cité nouvelle y fleurirait bien vite; Alexandrette, le port d'Alep, deviendrait tout-à-coup alors une place de commerce importante. Des montagnes défendent le golfe de Scanderoun au nord, à l'ouest, au sud; les navires ne peuvent guère y redouter que les vents d'ouest appelés *ragines*, qui ne durent jamais long-temps.

Nommons encore, du côté d'Alexandrette, trois cités qui appartinrent à nos Latins; Pagras (l'ancienne Pagræ), Beylané (l'ancienne Pictanus), et Payas ou Aïas (l'ancienne Issus); sur la route d'Antioche à Alexandrette, à six heures de la première de ces deux villes, à peu de distance du *Khan-*

Karamout (le khan du Myrte-Noir), le voyageur aperçoit au sommet d'une montagne escarpée le château de Bagras ou Pagras; un village de ce nom avoisine le château. Beylané, appelé aujourd'hui *Beylan*, à trois heures à l'ouest d'Alexandrette, occupe les deux côtés d'une étroite et profonde vallée; cette vallée est traversée par des aqueducs qui paraissent anciens. Les maisons de la cité, construites au penchant de la montagne, entremêlées d'arbres, offrent un pittoresque tableau. Beilan est une des trois grandes portes de la Cilicie. Païas, située au bord de la mer à quatre heures à l'est de Scanderoun, est une petite cité avec des mosquées, des khans, des bazars en pierre, et des jardins fruitiers. Beilan et Païas ont tous deux un château contemporain des guerres de la croix. J'ai déjà nommé plusieurs fois le lac d'Antioche, appelé Bahr-el-Abbiad (mer blanche), situé à cinq heures à l'est de cette ville; le lac s'étend du sud-sud-est au nord-nord-ouest; Pokoke lui donne dix milles de long sur cinq de large. Le côté occidental du lac présente comme des marais qui ne vous permettent pas de vous approcher de la rive; au sud sont campées des tribus de Turkomans. L'eau est douce et bonne à boire; elle abonde en poissons. Les Turkomans ont des bateaux qui les transportent d'un rivage à l'autre.

Avant de rejoindre la grande armée des croisés, disons un mot de l'itinéraire de Baudouin jusqu'à

Édesse, dont il fut reconnu duc et prince. Cherchons d'abord à fixer la position de *Turbessel*, de *Ravenel* et de *Hatab*, trois places que prit Baudouin avant qu'il eût reçu la députation arménienne d'Orfa. Les indications de nos chroniqueurs nous amènent à reconnaître dans Turbessel la corruption de *Tel-Becher*, situé du côté de la rive droite de l'Euphrate, à quinze ou seize heures au nord d'Alep. Turbessel avait une citadelle et de fortes murailles; la population qui était arménienne, s'entendit secrètement avec Baudouin, chassa les Turcs de la citadelle et la livra au prince franc. La place appelée Ravenel était dans le voisinage; les Turcs qui la possédaient s'enfuirent en apprenant la reddition de Turbessel. Quant au château d'Hatab, il est bien évident que c'est Aïntab, situé à vingt-cinq lieues au nord-est d'Alep.

Pour aller à Édesse, appelée Roha au temps des croisades, appelée aujourd'hui Orfa, Baudouin et ses chevaliers, laissant Alep au sud-ouest, traversèrent la rivière de *Chalus* (Nahr-Quouaik), plus loin la rivière Sadjour qui descend des montagnes d'Aïntab et va se jeter dans l'Euphrate entre *Djerabolos* et *Tschat;* les chevaliers passèrent ensuite l'Euphrate à *Il-Biré* ou *Biredjie* et arrivèrent bientôt à Édesse. D'Antioche à Édesse, on compte cinquante-six heures de marche; la route va à l'est-nord-est. Édesse ou Orfa est aujourd'hui la capitale d'un vaste pachalik; la petite rivière d'*Ibrahim-*

Khalil qui reçoit les eaux de *Aïn-Zarga* arrose cette ville. Orfa a des murailles tout autour et une citadelle, mais la citadelle est dominée par une haute montagne qui favoriserait une invasion ennemie. La population de la ville s'élève à plus de cent mille habitans, environ quarante mille Arméniens et le reste musulman. La ville d'Orfa fut visitée par Niebuhr; vous pouvez en lire une description dans le *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins* de ce célèbre explorateur allemand. Je me souviens qu'à Jérusalem j'avais vu un très grand nombre de pélerins arméniens venus d'Orfa. Les chroniques nous parlent d'une cité de *Samosate* qui dépendait de Roha et que le prince musulman Balduk occupait injustement; Baudouin avait cherché à s'en rendre maître, mais désespérant de s'emparer de la forteresse, il était parvenu à la racheter avec de l'or et des présens. Je trouve ce château de Samosate, sur la rive gauche de l'Euphrate, au nord-est d'Orfa, à l'extrémité d'un angle formé par le fleuve; il se nomme aujourd'hui *Semisat;* le château est ruiné; à côté du château se voit une petite cité. Les chroniques parlent d'une autre ville nommée *Sororgia*, qui fut prise par Baudouin; cette ville, située à quelques heures au sud d'Édesse, existe encore sous le nom de *Seroug*.

Pendant que Tancrède soumettait à son glaive ou livrait aux flammes les châteaux de la Cilicie, et que Baudouin fondait une principauté dans la Mésopo-

tamie, la grande armée des croisés, poursuivant péniblement sa marche à travers le Taurus, arrive à *Cosor* ou *Cocson, cité pleine de toutes les choses utiles à la vie de l'homme*, dit Robert-le-Moine. « Les pélerins, ajoute le même chroniqueur, y furent très bien reçus par les chrétiens qui s'y trouvaient, et s'arrêtèrent trois jours dans la ville; chacun pourvut à ses besoins; ceux qui étaient fatigués y trouvèrent le repos; ceux qui avaient faim y trouvèrent la nourriture; ceux qui avaient soif, de quoi se désaltérer; ceux qui étaient nus, des vêtemens pour se couvrir; Dieu voulut que les croisés rencontrassent un lieu pareil pour leur donner la force de mieux supporter les grands tourmens que la famine devait plus tard leur faire souffrir. » Cosor ou Cocson, est l'ancienne Cucusus, située à huit ou dix heures au nord-est de Marésie. Les plus savans de l'armée chrétienne ignoraient probablement que là jadis avait été exilé saint Jean-Chrysostôme. Les plus impraticables escarpemens du Taurus séparent Cocson de Marésie; les chroniqueurs les appellent *montagne du Diable*, nom qu'ils donnent ordinairement aux mauvaises montagnes. Nos croisés eurent beaucoup à souffrir dans ce trajet, où, selon le récit d'un témoin oculaire, on ne découvrait aucun chemin, si ce n'est pour les bêtes sauvages et les reptiles; où les passages étaient tout juste assez larges pour poser un seul pied; dans des sentiers resserrés à droite et à gau-

che par des rochers, des buissons épineux et d'épaisses broussailles. Personne ne pouvait aller à cheval; les chevaliers cheminaient, portant leurs armes suspendues à leur cou. Plusieurs, dit Robert-le-Moine, s'ils avaient trouvé des acheteurs, auraient vendu volontiers leur casque, leur cuirasse, leur bouclier; quelques-uns, épuisés de lassitude, jetaient leurs armes pour marcher plus légèrement. La ville de Marésie fut le terme de cette pénible route. La population tout entière de Marésie était chrétienne; une poignée de Turcs seulement occupait la citadelle, et s'échappèrent secrètement à l'approche des croisés. L'armée chrétienne dressa ses tentes au milieu de verts pâturages; elle eut en abondance toutes sortes de provisions. La femme de Baudouin mourut et fut ensevelie à Marésie; là aussi mourut le chevalier Adelrard de Guizan, qui était de la maison de Godefroi. La cité de Marésie dont il est ici question, c'est Marash, l'ancienne Germanicie, située à vingt heures au nord-est d'Antioche; au temps des croisades, cette ville de Marash fut le siége d'un évêché. Marash est encore aujourd'hui une ville bien peuplée.

Une troupe de guerriers chrétiens se détache de la grande armée et se porte sur Artésie; la population arménienne d'Artésie, à l'approche des croisés, prend les armes contre les Turcs ses oppresseurs, en fait un horrible carnage, et ouvre ensuite les portes de la ville aux guerriers latins. « Les Armé-

niens, dit Albert d'Aix, firent alors aux fidèles un accueil plein de bonté et d'amour, les aidant avec empressement à se défaire de leurs armes et de leurs bagages, prenant plaisir à leur offrir toutes sortes de provisions et de boissons agréables, et donnant du fourrage en abondance à leurs mulets et à leurs chevaux. » Assiégés par les Turcs, les guerriers de la croix défendirent victorieusement la place; les musulmans renoncèrent au siége d'Artésie, et réunirent toutes leurs forces sur le pont de l'Oronte, pour fermer aux pélerins les chemins d'Antioche. La ville et le château d'Artésie n'offrent plus que des débris au voyageur; on trouve à côté des ruines un village du nom d'*Ertesi*. Les restes d'Artesia gisent au pied méridional du *Djebel-Seman*, à quatre ou cinq heures au nord-est d'Alep. La plupart des savans ont vu dans Artesia l'ancienne Chalcis, et c'était là l'opinion de nos chroniqueurs, M. Rousseau, dans sa carte du pachalik d'Alep, place Chalcis au lieu occupé maintenant par le bourg de *Souba*, à sept heures environ à l'ouest d'Alep; l'ancienne opinion nous paraît la plus voisine de la vérité.

A quatre heures au sud-est d'Antioche était un pont sur l'Oronte, appelé *Pont de Fer* par les croisés et par les musulmans; les croisés l'appelaient ainsi du nom de Farfar qu'ils donnaient à l'Oronte, croyant que ce fleuve était le Farfar de Damas; les musulmans l'appelaient ainsi, parce que deux tours

revêtues de fer défendaient les têtes du pont. C'est par là que l'armée chrétienne devait passer pour se rendre à Antioche ; des guerriers turcs occupaient les deux tours, et toute la rive gauche du fleuve était couverte de bataillons ennemis. L'armée de la croix, réunie en un seul corps, songea aux immenses périls qu'elle avait devant elle, et se prépara au combat. L'évêque du Puy, Adhémar, prit la parole pour avertir et ranimer la multitude : « O frères et fils très chéris, dit le prélat aux pélerins, maintenant qu'Antioche est si près de nous, sachez donc qu'elle est solidement défendue par de fortes murailles construites avec des pierres d'énorme dimension, des pierres liées entre elles par un ciment inconnu et indissoluble. Nous avons appris, de manière à n'en pouvoir douter, que tous les ennemis du nom chrétien, Turcs, Sarrasins, Arabes, fuyant de devant notre face, des montagnes de la Romanie et de tous les autres côtés, se sont rassemblés dans Antioche. Nous devons donc nous tenir sur nos gardes, ne pas nous séparer les uns des autres, ne pas nous porter en avant trop témérairement, et nous avons en conséquence très sagement résolu de marcher dès demain d'un commun accord et avec toutes nos forces vers le pont de fer. » Le lendemain, au lever du soleil, les pélerins s'avancent en armes; l'avant-garde, commandée par Robert de Normandie, arriva d'abord au pont de fer et ne put réussir à s'ouvrir passage; un combat

opiniâtre s'engagea, et des deux côtés on déploya de la bravoure. Cependant le gros de l'armée chrétienne approchait, et la lutte allait devenir décisive. « Ne redoutez point le choc de vos ennemis, s'écriait l'évèque Adhémar en parcourant les rangs des croisés ; levez-vous contre ces chiens dévorans, car c'est aujourd'hui même que Dieu combattra pour vous. » Les chrétiens, couverts de leurs casques, de leurs boucliers et de leurs cuirasses, *font une tortue*, selon l'expression militaire d'Albert-d'Aix, se précipitent sur le pont et repoussent vigoureusement les ennemis. A cette vue, une ardeur nouvelle s'empare des chrétiens qui combattaient çà et là sur la rive ; les uns se jettent dans le fleuve et le traversent à la nage avec leurs chevaux, les autres trouvent des gués et passent sur l'autre rive, malgré les traits des archers et des frondeurs musulmans. Bohémond, Godefroi, Raymond, Robert de Normandie, chacun à la tête d'un corps chrétien, s'établissent bientôt en vainqueurs sur les bords de l'Oronte, et les Turcs échappés au glaive se sauvent sur leurs chevaux rapides vers Antioche. Ce triomphe des chrétiens au Pont de Fer fut un événement important, et devait trouver ici une mention particulière.

J'ai visité le champ de bataille du pont de fer, *Gesr il-Haddid*, comme l'appellent les Arabes. Le Gesr-il-Haddid se trouve presque à l'extrémité d'une vaste plaine nommée *Umq;* cette plaine,

bornée à l'est par le lac d'Antioche (*Bahr-el Abbiad*), n'offre ni vergers ni jardins ; c'est une vaste étendue sans arbres, mais couverte de pâturages ; souvent, dit-on, des tribus de Turkomans viennent camper dans la plaine de Umq ; il ne s'y trouvait pas une seule tente quand je l'ai traversée. Le tremblement de terre de 1822 a renversé de fond en comble l'ancien pont de l'Oronte ; il avait neuf arches, m'a-t-on dit, et deux grosses tours dont les portes étaient couvertes de lames de fer. Un nouveau pont a été construit au même endroit par Ali-pacha d'Alep ; il a été achevé au mois de mars dernier, après huit mois de travail. Le nouveau pont a cinq arches ; au-dessus se voit comme une petite maison de pierre avec deux portes qui ouvrent et ferment à volonté les deux avenues du pont ; un soldat turc y réside, chargé de percevoir un léger tribut pour le passage. Avant la construction du nouveau pont, il y avait là un bateau qui transportait les voyageurs d'un bord à l'autre. A côté du Gesr-il-Haddid, sur la rive gauche, est un village, ou plutôt un amas de cabanes formées de boue et de roseaux secs. Le voisinage du pont, sur la rive droite, est couvert de mûriers. Tout est plaine autour du Gesr-il-Haddid. Aucune ruine, aucun vestige, aucun signe n'indique à l'ami du moyen-âge que là une grande victoire a été jadis remportée par les guerriers de l'Europe chrétienne ; le nom de Gesr-il-Haddid (Pont de Fer) que ce pas-

sage conserve encore, c'est tout ce qui reste sur les lieux de cette belle page d'histoire.

Pendant que, les chroniqueurs à la main, je cherchais les souvenirs du passé autour de ce Pont de fer qui ne voit plus aujourd'hui que le cavalier turkoman ou la caravane d'Alep, pendant que les Arabes du village de Gesr-il-Haddid épiaient mes pas aux bords du fleuve, la voix de l'évêque Adhémar retentissait pour moi à travers les siècles, à l'endroit même où cette voix haranguait la grande armée chrétienne près de se mettre en marche pour Antioche. « Hommes, frères, fils chéris, disait le pontife aux pélerins, écoutez les paroles que je vous apporte, et ne craignez pas de me prêter toute votre attention. La ville d'Antioche est tout près de nous, nous n'en sommes séparés que par une distance de quatre milles[1]. Cette admirable cité, ouvrage tel que nous n'en avons jamais vu, fut bâtie par le roi Antiochus avec des pierres énormes; elle est garnie de tours, et on en compte jusqu'à trois cent soixante. » L'évêque Adhémar passe en revue les forces de l'ennemi, énumère les chefs musulmans et fait connaître leurs projets. « Il est donc bien nécessaire, poursuit le prélat, que nous n'avancions qu'avec prudence et en bon ordre. Vous savez que nous avons combattu hier fort tard; nous sommes fatigués; les forces de nos chevaux sont

[1] Le mille de nos chroniqueurs équivaut à une lieue de marche.

épuisées. Que le duc Godefroi, Bohémond, Renaud de Toul, Pierre de Stenay, Évrard du Puiset, Tancrède, Garnier de Gray, Henri de Hache, marchent en avant pour diriger l'armée, après avoir formé leurs corps; que Robert de Flandre, Robert de Normandie, Étienne de Blois, Raymond, Tatin de la maison de l'empereur grec de Constantinople, Adam, fils de Michel, et Roger de Barneville, si nos conseils sont agréés, conduisent et protégent sur les derrières les autres corps de cavaliers et de gens de pied. » Et aussitôt les princes et les chevaliers se rangent dans l'ordre indiqué par le pontife, et se dirigent vers Antioche par la route royale, par le chemin que je viens de suivre moi-même, tous unis par les liens d'un commun accord, couverts de leurs boucliers dorés, verts, rouges, de leurs cuirasses et de leurs casques éclatans, déployant au vent leurs bannières d'or et de pourpre. Ulysse et Nestor dans l'*Iliade*, parlent-ils autrement que l'évêque Adhémar dans la chronique d'Albert d'Aix! Mon esprit ne peut imaginer rien de plus grand, de plus épique, de plus merveilleux que cette armée de six cent mille croisés d'Europe couvrant la plaine de *Umq*, entre la rive gauche de l'Oronte et les montagnes, frémissant de noble ardeur et d'enthousiasme par l'idée de la terrible capitale qui allait apparaître devant elle.

Les siècles et les mille révolutions qui, depuis cette époque, ont passé sur la vallée d'Antioche,

n'ont pu suffire pour détruire en ces lieux le souvenir de tant de grandes choses. Sans parler ici des croix de nos guerres sacrées, magnifique ornement des murailles d'Antioche, témoignage glorieux de la conquête de nos pères, je dirai qu'en aucun pays d'Orient le nom de *Franc*, *Frangi*, n'a laissé d'aussi profondes traces que sur les bords de l'Oronte; Frangi, c'est tout ce que les habitans de cette vallée peuvent concevoir de plus invincible, de plus puissant; ce nom équivaut pour eux à celui de génie de la guerre, démon victorieux, esprit terrible qui mugit comme la tempête et emporte tout comme elle. Cette toute-puissance attachée au nom franc a donné lieu dans le pays à de fabuleuses histoires. Sur le chemin d'Antioche au Pont de Fer, mon guide turc me montrant à main droite une élévation de terrain à côté d'une colline couverte des débris d'un fort du moyen-âge, me disait : Sous ce terrain que vous voyez là-bas est un lac dont les rivages resplendissent de diamans et de monceaux d'or; un bateau flotte sur le lac; musulmans, Arméniens, Grecs et Juifs pourraient entrer dans le bateau et se promener sur le lac, mais s'ils voulaient s'approcher du rivage pour prendre les diamans ou les monceaux d'or, le bateau s'attacherait immobile à la vague; c'est aux Francs seuls qu'appartient le privilége de toucher impunément à ces trésors, car les Francs sont des démons à qui Dieu permet tout.

P.....

LETTRE CLXXIII.

TARSE. — ALEP. — CE QU'ON VOIT DE LATTAQUIÉ A ALEP. — APAMÉE, HAMA, ÉMESSE, MARRA, ALBAAR, SAINT-SIMÉON STYLITE. — CICÉRON, GOUVERNEUR DE LA CILICIE.

A M. M.....

Juin 1831.

La chute grave que j'ai faite en venant de Laodicée à Antioche, m'a laissé de vives douleurs dans les reins; l'immense intérêt des souvenirs et des lieux a pu seul me soutenir, faible et malade que j'étais, dans mes visites complètes et consciencieuses aux ruines d'Antioche, au lac Bahr-el-Ab-

biad, au Pont de fer Gessr-il-Haddid, à tous les points remarquables des environs. Dans les quatre lettres précédentes, j'ai fait tout ce que je voulais faire, tout ce que vous attendiez de mon zèle; maintenant les forces me manquent pour aller à Tarsous et à Alep, quoique je n'en sois séparé que par une courte distance; d'ailleurs ni l'une ni l'autre de ces deux villes ne pourraient m'offrir rien de très intéressant, et je ne regrette pas beaucoup de n'avoir point poussé mes courses jusque là. Toutefois, voulant ne laisser aucune lacune dans mes récits et mes peintures de Syrie, j'ai écrit à notre agent consulaire de Tarsous et à notre consul d'Alep, pour les prier de me donner des renseignemens sur la ville qu'ils habitent. La réponse de ces honorables compatriotes ne s'est point fait attendre; grace à leur politesse empressée et à leurs lumières, je ne désire plus rien maintenant sur Tarsous et sur Alep. Voici les deux réponses que je vous envoie avec mes lettres. La première est de M. Dizaut, agent consulaire de France à Tarsous :

« Monsieur, vous me demandez quelques renseignemens sur la ville de Tarsous, relatifs au but de votre voyage en Syrie. Bien que j'aie lu plusieurs fois l'ouvrage de votre illustre compagnon, je me vois forcé de vous avouer que je suis loin de me rappeler quelle part la province que j'habite a pu avoir dans la guerre des croisades; cependant, comme avant tout j'ai à cœur de vous témoigner

ma bonne volonté, je m'empresse de vous transmettre les renseignemens suivans, où je crains bien que vous ne trouviez que la preuve de mon zèle à répondre à votre appel.

» J'ai quelque raison de croire que Tarsous, telle qu'elle est aujourd'hui, ne compte pas plus d'un siècle d'existence; la ville ancienne aura parcouru les différentes phases de la destruction, sans qu'on ait songé à utiliser sa position et la grande quantité de matériaux que ses ruines présentaient pour bâtir une ville nouvelle; d'ailleurs, ce n'est que lorsque les Turcs, prenant plus de consistance dans le vaste empire des Arabes, et que, ne se bornant plus à tout dévaster, ils commencèrent, dans différens lieux de leurs émigrations, à devenir agriculteurs, qu'ils bâtirent alors sur l'emplacement des villes anciennes, plus encouragés dans le choix de ces positions par la facilité d'y trouver des matériaux, que par toute autre considération. Les différentes croisades eurent donc lieu, selon moi, lorsque l'ancienne Tarse ne présentait plus que l'aspect d'une ville ruinée[1], et bien avant qu'on ait songé à la rebâtir; mon opinion même est que toute la pro-

[1] Si M. Dizaut avait eu le temps ou la facilité de faire quelques recherches historiques, il aurait eu connaissance de la prise de Tarse par Tancrède et des principaux événemens qui signalèrent la marche des premiers croisés dans la Cilicie; il aurait vu aussi que Tarse était à cette époque une ville bien peuplée et bien fortifiée.

vince était peu peuplée à cette époque, et elle est fondée sur la facilité avec laquelle la première armée des croisés y pénétra. En effet, partis de Constantinople pour se rendre en Syrie, ils durent nécessairement passer par un défilé du mont Taurus, situé à seize heures de Tarsous et appelé *Gealek-Bogaz*, passage que mille hommes résolus peuvent disputer avec succès à l'armée la plus nombreuse. Je ne sache pas que les croisés aient rencontré quelque opposition de ce côté-là. Aussi doit-on en conclure que la province, par suite des différentes guerres antécédentes, était dépeuplée; car, dans le cas contraire, les musulmans auraient, sans aucun doute, profité de la nature des lieux pour anéantir une armée qui menaçait également leurs intérêts temporels et religieux. La difficulté de ce passage et la nécessité de s'en servir pour les communications de Constantinople avec la Syrie, sont telles, encore aujourd'hui, que la Porte a toujours été contrainte à de grands ménagemens avec les agas du pachalyk d'Adéna, qui, en fermant le passage, pourraient braver impunément sa colère et couper toutes ses communications avec la Syrie.

» Ce serait peut-être encore une question historique intéressante à résoudre, que de rechercher quels ennemis ont rencontrés les croisés dans le pachalyk d'Adéna, c'est-à-dire sur la route du Gealek-Bogaz à Alexandrette. Je ne pense pas que les Turcs fussent déjà établis dans cette partie de

l'empire[1]. Ils composaient alors en grande partie, il est vrai, les armées du calife et de ses grands vassaux, mais leurs émigrations de la Transoxane n'avaient pas encore été assez abondantes, ni assez protégées, pour avoir déjà fait partie de la population paisible de l'empire. Ce serait une nouvelle preuve que les provinces aujourd'hui comprises par le pachalyk d'Adéna, étaient peu peuplées, et qu'elles ne l'étaient que par quelques colonies musulmanes, reste du passage des Arabes, et par des Grecs qui avaient survécu à la conquête.

» La nouvelle ville, bâtie sur les ruines de l'ancienne Tarse, n'est qu'un bourg peu considérable, qui ne présente plus, pour témoignage de son antique origine, que quelques vestiges de remparts et deux portes anciennes. L'emplacement de la ville antique ne me paraît pas être précisément celui de la ville nouvelle, car, outre que les portes qui sont encore debout, sont à quelque distance de Tarsous, il semblerait qu'autrefois Tarse s'étendait jusqu'aux bords du Cydnus, puisque l'histoire rapporte que Cléopâtre, ayant fait entrer sa galère dans ce fleuve, en débarquant se trouva immédiatement dans la ville. Or, maintenant Tarsous est à une demi-heure du Cydnus.

» Le fort, qui est situé à dix minutes est de la

[1] On a vu dans notre lettre précédente, qu'à l'époque du passage des premiers croisés en Cilicie, les Turcs y étaient déjà établis.

ville, me paraît être de construction génoise. Il tombe aujourd'hui en ruine et est entièrement inhabité.

» L'église de Saint-Paul, qui peut être regardée comme un des monumens de Tarsous qui rappelle le plus de souvenirs distincts, est transformée en mosquée. L'extérieur en est simple, et ne présente guère que l'aspect d'une de nos églises de village. Quant à l'intérieur, je n'ai pas eu occasion de le visiter, mais si vous désiriez, monsieur, avoir des renseignemèns sur cet objet, je pense qu'il me serait assez facile d'y pénétrer, et, par ce moyen, de satisfaire par la suite votre curiosité [1]. Une tradition populaire rapporte que, dans un des caveaux de cette église, se trouvent enfermés des objets précieux, des armures, des cuirasses, des casques, etc.; en séparant de cette tradition ce qu'elle a de commun avec tant d'autres, relativement aux trésors dont on suppose partout l'existence, il est possible que les armures qu'on y conserve s'y trouvent réellement, comme des témoins dignes de foi me l'ont attesté, et qu'elles aient appartenu aux croisés. Leur conservation, dans une mosquée, semblerait indiquer qu'elles ont été regardées comme

[1] J'ai écrit de nouveau à M. Dizaut pour avoir des renseignemens sur les objets renfermés dans la mosquée de Tarsous, et je n'ai pas eu le bonheur de recevoir de réponse. J'aurais voulu savoir ce qu'est devenu le tombeau de Hugues-le-Grand; les chroniques nous apprennent que ce prince mourut à Tarse et fut enseveli dans l'église de Saint-Paul.

des trophées dont on devait faire honneur à l'islamisme.

» A une demi-heure de Tarsous se trouve un édifice dont aucun voyageur n'a parlé, et qui peut disputer d'ancienneté avec tous les monumens les plus antiques du globe. C'est une enceinte en carré-long, vaste et découverte, formée par des remparts épais et élevés, et remplis dans ses deux extrémités par deux masses énormes de pierres. Tout porte à croire que ces deux masses sont creuses et qu'elles contiennent des appartemens. L'opinion des voyageurs à qui j'ai eu occasion de montrer ce bizarre monument, est assez indécise, mais ils ont été tous d'accord sur ce point, qu'il remontait à la première époque des arts dans un pays où ils sont cultivés dès la plus haute antiquité. Un voyageur qui a résidé long-temps à Erzeroum, m'a assuré que ce monument portait le même caractère que plusieurs autres qu'il a eu occasion de voir dans les provinces limitrophes de la Perse, et qu'il avait tout lieu de croire que c'était un tombeau assyrien. Les Turcs prétendent que ce monument était autrefois une église chrétienne, mais que le Prophète, indigné un jour contre les infidèles, la frappa du revers de sa main, et que, par la force du coup, les fondemens du temple renversé devinrent son faîte, et le faîte devint ses fondemens. Il est à regretter que l'histoire, en établissant d'une manière formelle que Mahomet ne sortit jamais de l'Arabie,

porte un démenti fâcheux à un fait aussi édifiant. Quoi qu'il en soit, les Turcs, en raison de la tradition, appellent ce monument *Doun Tach*, pierre renversée, retournée.

» Tarsous possède dans son territoire un lieu célèbre de pélerinage; après celui de la Mecque c'est le plus important. C'est une grotte assez vaste, pratiquée dans l'intérieur d'une colline. La tradition que l'on raconte à ce sujet rappelle celle des sept dormans. Tout le monde peut visiter cette grotte, quelle que soit d'ailleurs la religion du pélerin.

» Sur le chemin du Bogaz-Gcalek, à quatre heures de Tarsous, on rencontre une route romaine aux premiers contre-forts du Taurus, qui, après une demi-heure de marche, conduit à un arc de triomphe. La tradition, d'accord avec le style de ce monument, l'attribue à Constantin, qui l'aurait fait élever lorsqu'il se rendit de Constantinople à Jérusalem.

» Voilà à peu près, monsieur, à quoi se borne tout ce que Tarsous contient de curieux. Pour achever cette nomenclature tant soit peu aride, je rappellerai ici les ruines de Pompéiopolis, à huit heures de Tarsous, ses quarante-deux colonnes encore debout, son môle assez bien conservé, et enfin différentes constructions du moyen-âge, répandues çà et là dans le territoire de Tarsous.

» C'est une vérité qui n'est pas assez connue en

Europe, que les différentes provinces qui composent l'empire ottoman sont loin de présenter dans leur aspect politique une entière similitude. On croit généralement que le despotisme du grand-seigneur trouve partout une alternative de soumission ou de révolte, mais que d'ailleurs les élémens influens sur la société musulmane sont partout les mêmes. Aussi, en terminant cette note par quelques observations sur le système politique qui règne, depuis l'origine de l'empire, dans le pachalik d'Adéna, j'espère lui donner une couleur un peu plus intéressante, et avoir occasion de détruire quelques préjugés répandus sur l'organisation de l'Empire.

» Tout porte à croire que la population turque qui habite le pachalik d'Adéna tire son origine des tribus turcomanes, dont plusieurs errent encore dans la partie *est* du pachalik. En abandonnant leur vie nomade et aventureuse, et en devenant agriculteurs de pasteurs qu'ils étaient, ces Turcs ont cependant conservé leurs divisions en différentes tribus, l'organisation qui en résulte et leurs chefs *héréditaires*, tels qu'ils étaient avant qu'ils eussent embrassé une vie sédentaire, ce qui est cause qu'il existe encore aujourd'hui dans les provinces d'Adéna et de Tarsous, une aristocratie entièrement calquée sur notre système féodal du moyen-âge. On a long-temps répété qu'il n'existait en Turquie ni noblesse, ni priviléges héréditaires. Il faut

mettre cette assertion au nombre de cette multitude d'erreurs répandues sur le Levant, qui n'en sont pas moins telles pour avoir été mille fois répétées. Je vois journellement sous mes yeux, à Tarsous, la distance qui sépare les agas et les fils d'agas, du reste de la population; je vois le fils hériter du rang de son père, comme chose consacrée, et tous ces *aians* (*aians el belad*, notables du pays,) exiger de leurs paysans ou vassaux, comme on voudra les appeler, les mêmes corvées, les mêmes redevances, comme autrefois les barons, etc., en France. Ajoutez à cela que ces agas se groupent autour des différens chefs puissans de la province, qui prennent le nom de *dère bey* (bey de la plaine), donnent à ces derniers la même puissance que les grands vassaux avaient autrefois chez nous, lorsque le pouvoir royal était encore embarrassé par les entraves féodales. De sorte que la Porte était obligée de choisir parmi cette espèce de grands feudataires les pachas, les mutselims, chargés d'administrer le pays. L'envoi d'un gouverneur étranger était le signal d'une révolte générale, dont le résultat était infailliblement de contraindre la Porte à user de condescendance envers les désirs d'un peuple qu'il lui aurait été difficile et peu profitable de soumettre par la force. Cet état de choses aurait même amené une scission totale et une entière indépendance de la part de la province, si la Porte n'eût toujours eu pour principe de profiter habilement

de la rivalité qui existait entre ces différens Dèrebeys, de perpétuer la cause de leur dissension, et d'empêcher ainsi qu'ils ne pussent réunir toutes leurs forces contre elle. Au reste, je crois avoir assisté à la ruine de cette aristocratie, par suite des troubles qui ont dernièrement agité le pachalik, et le grand-seigneur, avec un peu d'énergie, est en mesure aujourd'hui de lui porter le dernier coup.

» Veuillez agréer, monsieur, les souhaits que je fais pour l'heureux résultat de votre voyage, et me croire votre très humble et très obéissant serviteur. »

La lettre de M. Malivoir, consul de France à Alep, ne sera pas pour vous d'un moindre intérêt.

« Monsieur, j'apprends par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire votre heureuse arrivée à Antioche.

» La mission de M. Michaud m'était connue depuis quelque temps ; j'espérais toujours qu'il aurait poussé son excursion littéraire jusqu'en cette ville, qui mérite, sous bien des rapports, l'attention des voyageurs que des recherches scientifiques attirent dans ces contrées. Un de mes vifs regrets est d'apprendre qu'il a été contrarié dans ses projets par les fatigues du voyage et par une altération dans sa santé. Je regrette bien aussi, monsieur, que d'autres motifs vous aient fait abandonner l'idée de voir Alep, où j'aurais été charmé de vous posséder pendant

le séjour que vous auriez jugé nécessaire pour recueillir les notions que vous désirez sur cette ville, encore intéressante malgré les désastres qui l'ont fait déchoir de son ancienne splendeur. Malgré les difficultés que l'on rencontre toujours à se procurer des renseignemens certains sur le pays, je vous communiquerai ceux qui m'ont été donnés par des personnes établies depuis long-temps sur les lieux, auxquelles on peut accorder le plus de confiance.

» La ville d'Alep n'était pas en état de résister aux efforts des croisés, à moins de supposer qu'elle était défendue par d'autres fortifications que celles qui existent aujourd'hui; il est donc à présumer qu'ils n'attachaient pas une grande importance à s'en rendre maître. Peut-être son éloignement de la mer leur faisait-il regarder cette conquête comme d'une conservation difficile, sans avoir à craindre d'y être sans cesse inquiétés par les populations nombreuses qu'ils avaient à combattre. Étant déjà maîtres d'Antioche, ville considérable qui, par sa position, leur donnait l'avantage d'avoir leurs communications libres avec tous les points de la côte, Alep ne leur offrait plus qu'une ville riche et florissante, il est vrai, mais dont la possession leur aurait donné beaucoup de peine sans aucune utilité pour le succès de leurs opérations.

» Tous les auteurs orientaux s'accordent sur la

haute antiquité de la ville d'Alep que les Syriens nommaient *Haleb*, comme les Arabes la nomment encore aujourd'hui, et que les Grecs appelèrent ensuite *Berroé*. Après avoir été long-temps un sujet de guerres entre les empereurs grecs et les rois de Perse qui s'en disputèrent la possession, elle tomba au pouvoir des Arabes sous la domination des Khalifs. Elle fut conquise successivement par divers peuples, jusqu'au quatorzième siècle, qu'elle tomba au pouvoir de Tamerlan. Après avoir subi tant de révolutions, cette ville fut conquise par les Ottomans, sous le règne de Sélim I^er^ en 1517, qui en sont restés les maîtres jusqu'à présent.

» Plusieurs auteurs modernes ont livré à la publicité des descriptions plus ou moins exactes de cette ville. La plus récente, celle de M. Rousseau, ancien consul-général de France en Syrie, renferme des renseignemens précieux sur la géographie, sur l'histoire ancienne et moderne de ce pays, dont il a fait une étude particulière. Réunissant toutes les connaissances nécessaires pour rendre ses recherches aussi intéressantes qu'utiles, c'est à lui que l'on doit ce qui a paru de plus véridique et de plus exact sur ce pays. La notice offerte par lui à la société de géographie ne traite que du pachalik d'Alep, ne fait aucune mention de l'époque des croisades. Le tableau qu'il faisait de cette ville en 1819, serait

encore d'une exacte vertié, sans la catastrophe qui a détruit une partie de la ville en 1822. Il considérait à cette époque Alep comme une des villes les plus riches et les plus florissantes de l'empire ottoman. Ce qui était bien vrai alors ne l'est plus maintenant; cette ville bien bâtie où se remarquaient de beaux édifices, quelques monumens publics, des mosquées, des khans, des fontaines, des bains, ne présente plus que des ruines, des décombres qui obstruent encore aujourd'hui le passage des rues. Les malheurs qui ont affligé ce pays ont laissé des traces que le temps seul et un bon gouvernement pourraient réparer.

» Si dans l'intérieur de la ville, le désastre causé par la violence des tremblemens de terre frappe les regards du voyageur à chaque pas, le château offre l'image d'une destruction presque totale. Ce château, dont l'origine remonte à une haute antiquité, est construit sur un monticule en terre, au centre de la ville qui se trouve dominée de tous côtés. Sa dernière construction est l'ouvrage des Sarrasins, d'après une inscription qui existe encore sur la porte d'entrée; il est entouré d'une muraille et d'un fossé assez profond, qui est toujours à-sec: à l'entrée de cette forteresse, il y a un pont-levis qui se lève chaque soir, au coucher du soleil; une double porte d'entrée en fer est remarquable par sa solidité. Les remparts qui entourent ce château ne sont pas à beaucoup près aussi solidement con-

struits que les voûtes qui sont entre les deux portes. Les bastions construits aux quatre angles n'ont pas plus de solidité; ils sont aujourd'hui, ainsi que les murs d'enceinte, en grande partie écroulés, et tout-à-fait hors d'état de servir à la défense de la place. On y tient toujours quelques pièces de canon, non pour garantir la ville d'une surprise, mais pour faire des saluts les jours de fête. Les Turcs qui n'ont pas l'habitude d'entretenir et encore moins de réparer, n'ont jamais pris soin de ce château; sa dégradation, qui date de loin, augmentait progressivement, lorsqu'est survenu le désastre de 1822, qui l'a ruiné de fond en comble, ainsi que les maisons qui étaient habitées par les troupes de la garnison avec leurs familles. Les remparts ont été renversés en partie; il ne reste plus que des portions de murailles qui s'écroulent journellement; les bastions sont à peu près détruits, les portions encore debout ne tiennent plus à rien et tombent également. Les maisons qui étaient au nombre de cent, n'offrent plus que des amas de décombres; on n'aperçoit que quelques voûtes de l'intérieur que leur construction solide a préservées du malheur commun. La même insouciance des Turcs pour tout ce qui tend à conserver et à réparer, a été un obstacle à faire enlever les décombres du château et à sa reconstruction. Dans son état naturel, il ne peut plus être considéré comme une forteresse, ne présentant plus que des ruines et des débris de ses

remparts, de ses bastions; il est entièrement abandonné; il n'y a aucune troupe pour sa garde, quelques canonniers seulement entretenus pour le service de quatre mauvaises pièces démontées que l'on y conserve pour les saluts aux jours de fêtes. Le monticule factice sur lequel il avait été bâti n'a pas souffert du tremblement de terre. Sa position avantageuse, au centre de la ville, en ferait facilement un point militaire qui garantirait le pays des attaques d'un ennemi extérieur, et qui assurerait au pacha la soumission des habitans, toujours enclins à la révolte.

» Le pays, du reste, n'offre aucun monument intéressant d'antiquités; on remarque seulement dans les campagnes qui environnent la ville, des grottes taillées dans le roc, où se trouvent des salles d'une architecture simple et régulière, que l'on attribue aux temps des persécutions qui furent exercées contre les premiers chrétiens

» Je souhaite, monsieur, que ces faibles détails méritent votre indulgence; s'ils ne sont pas d'un grand intérêt, vous pouvez au moins compter sur leur vérité et sur leur exactitude.

» Votre très humble et très obéissant serviteur, etc. »

J'ajouterai un mot à la lettre de notre consul M. Malivoir. Alep n'appartint jamais à nos Latins,

mais, en 1124, cette ville subit un siége terrible de la part des chrétiens unis aux troupes d'un prince musulman. Vous vous souvenez de la captivité du roi Baudouin; il avait été fait prisonnier du côté de l'Euphrate, pendant qu'il marchait à la délivrance de Josselin, comte d'Édesse, et de ses compagnons; Baudoin fut d'abord enfermé dans le château de Khartbert, en Mésopotamie, ensuite dans le château de Haran; il obtint sa liberté moyennant l'abandon de quelques places fortes, et la somme de quatre-vingt mille pièces d'or. Baudouin vint mettre le siége devant Alep, avec un prince turc nommé Dobais, qui, dépouillé par le calife de Bagdad de ses domaines sur le Tigre, cherchait à s'emparer d'Alep. Les assiégeans coupèrent les arbres, détruisirent les chapelles, ouvrirent les tombeaux, dépouillèrent les morts et se servirent des sépulcres pour y déposer leurs vivres. Les Latins ayant trouvé un exemplaire du Coran dans une chapelle des environs de la ville, outragèrent le livre du Prophète à la face des musulmans; l'un d'eux imagina d'en arracher quelques feuillets et de les attacher sous la queue de son cheval; de temps en temps le cheval couvrait d'ordures ces feuillets sacrés, et le chrétien battait des mains et poussait des éclats de rire. S'il tombait quelque Turc entre les mains des chrétiens, le Turc était renvoyé à la ville, les mains coupées, et privé des marques de sa virilité. Les assiégés traitaient leurs

prisonniers de la même manière, ou bien ils les pendaient. Pressés par leurs ennemis, les habitans de la ville se virent réduits à se nourrir de chiens et de corps morts[1]. Les scènes les plus horribles, les plus dégoûtantes se mêlent à l'histoire de ce siége d'Alep. A l'approche de Borsaki, prince de Moussoul, qui, accompagné des princes de Damas et d'Émesse, venait secourir Alep, les troupes chrétiennes et musulmanes se retirèrent.

Comme les régions septentrionales de la Syrie ont été fort mal explorées jusqu'à ce jour, tous les détails de localité qui s'y rapportent deviennent précieux. Voici un itinéraire de Lattaquié à Alep, qu'un chrétien arabe m'a communiqué. La distance de Lattaquié à Alep est de cinq journées de marche pour une caravane; la première journée, qui est de sept heures, vous mène au-delà de la chaîne du Cassius, et la caravane passe la nuit à une heure plus loin que *Gafar*, espèce de corps-de-garde occupé par des Turcs; ces Turcs ont acheté du pacha d'Alep le droit de mettre les passans à contribution. Dans la seconde journée on traverse des gorges de montagnes, et on va passer la nuit à Gessr-Chogr, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Seleuco-Bélus; Gessr-Chogr, située sur la rive gauche de l'Oronte, a été entièrement ruinée par le tremble-

[1] Voyez le 4me volume de la *Bibliothèque des Croisades*, chroniques arabes.

ment de terre de 1822; la caravane passe là sur un pont de pierre qui porte l'empreinte d'une œuvre des vieux temps. A une heure et demie avant d'arriver à Gessr-Chogr, on dépasse les limites du district de Tripoli. Cette seconde journée est de sept heures comme la première. Au troisième jour, la route est en plaine, et cette plaine n'offre pour toute verdure que quelques bouquets d'oliviers. Après sept heures de marche, la caravane fait halte au village de *Riha*, situé au pied de monticules de sables qui courent au sud dans la plaine; des oliviers, des mûriers, des amandiers entourent le village; un kan de pierre reçoit la caravane. Riha me semble occuper l'emplacement du château et de la cité de *Rugia*, dont il est question dans nos chroniques; nos vieux auteurs placent Rugia entre Marrah et Antioche; cette indication appuie ma conjecture. Vous n'avez pas oublié que les guerriers de la première croisade s'emparèrent de Rugia, et qu'après la conquête d'Antioche, il se tint à Rugia un conseil des princes de la croix, pour délibérer sur les moyens de satisfaire aux cris de l'armée chrétienne, impatiente de reprendre le chemin de Jérusalem. Rugia est souvent cité dans l'*Histoire des guerres d'Antioche*, de Gauthier le chancelier. La quatrième journée n'est que de cinq heures; on va coucher à *Sarmin*, gros bourg à douze heures d'Alep. Entre Riha et Sarmin s'étendent des campagnes cultivées; on compte dans l'intervalle plu-

sieurs villages, entre autres le village d'*Idleb*, connu pour être le principal foyer des vices que l'histoire reproche à Sodôme. La quatrième journée est de douze heures ; il faut aller de Sarmin à Alep ; le chemin de cette dernière journée passe à travers une vaste plaine livrée aux Turkomans ; à trois heures d'Alep, la caravane rencontre un petit village nommé *Khan-Touman*. Plusieurs voyageurs ont parlé du village de *Martavouan*, situé à cinq heures d'Alep, dont les habitans avaient coutume d'offrir leurs femmes à l'étranger, en manière de religion hospitalière. J'ai ouï dire que maintenant ce genre d'hospitalité n'est presque plus en usage à Martavouan.

Au-delà du Liban, et sur la rive droite de l'Oronte, se trouvent trois villes mentionnées par nos vieux auteurs du moyen-âge ; la première, c'est Apamée, appelée aujourd'hui Famieh, située au bord d'un lac que traverse l'Oronte ; elle est renommée en Syrie pour ses pâturages. En 1102, tandis que Tancrède gouvernait la principauté d'Antioche, il s'empara d'Apamée, et la bannière de la croix flotta quelque temps sur ses murailles. Hama, l'ancienne Épiphania, située au midi d'Apamée, sur la route d'Alep à Tripoli, renferme vingt-cinq à trente mille habitans ; la ville a des murailles et un château ; elle dépend du pacha de Damas. Hama n'appartint jamais à nos Latins, pas plus qu'Émesse, appelée aujourd'hui Hums, située

à six heures au sud de Hama. Hums a quinze à seize mille habitans, et dépend aussi du pacha de Damas; elle a, comme sa voisine, des murailles et un château. Hums est en révolution au moment où je vous écris; l'énormité des impôts a soulevé la population contre le mutselim, et, s'il faut en croire les dernières nouvelles, le mutselim est tombé sous le kandjar des séditieux. Un grand travail de renouvellement ou de ruine se prépare en Syrie; d'ici à quelques mois de grands mouvemens doivent ébranler le pays. Émesse portait au moyen-âge le nom de *Camela* ou *Chamele*; si Émesse et Hama ne connurent jamais la domination latine, leur repos fut souvent troublé par les incursions de nos croisés. Jacques de Vitry nous apprend que les chrétiens dévastaient souvent leurs territoires et leurs faubourgs, qu'ils dressaient de perpétuelles embûches aux habitans, et les contraignaient à leur payer des tributs. A quelques heures au nord-est d'Apamée, est une ville célèbre dans l'histoire de la première croisade, c'est Marra; vous avez raconté le siége et la prise de cette place par les princes de la croix; vous avez raconté comment la possession de Marra donna lieu à de graves querelles entre Bohémond et Raymond de Toulouse, et comment le peuple croisé renversa tout-à-coup la ville pour terminer les contestations des deux princes. Le seigneur Guillaume, évêque d'Orange, mourut à Marra. J'ai vu à Antaki des chrétiens grecs de Marra; ils m'ont

dit que Marra est aujourd'hui une petite cité de cinq ou six mille habitans, avec un grand khan, des bazars et des mosquées. A huit heures de Marra, nos croisés possédaient une cité nommée *Albar* ou *Albarie;* l'église d'Albar avait été élevée à la dignité de métropole ; je n'ai pu parvenir à savoir le nom et l'état actuels de cette dernière ville.

P....

SUITE

DE LA LETTRE CLXXIII.

A M. M......

Juin 1831.

Je veux consigner ici des documens que m'a donnés un Grec catholique d'Alep sur le couvent de Saint-Siméon Stylite, situé à six heures au nord-ouest de cette ville. Les ruines du couvent et de l'église de Saint-Siméon occupent un long espace sur une élévation; ces ruines donnent l'idée d'un vaste et beau monument, d'un des plus magnifiques ouvrages de la piété chrétienne. On montre encore dans l'église les débris d'une colonne au sommet de laquelle vécut Siméon, et qui lui valut

plus tard le surnom de *Stylite*, du nom grec στῦλος. L'austère Siméon changea cinq fois de colonne; la première qui lui servit de demeure pendant quatre ans, avait quatre coudées de haut ; la seconde, sur laquelle il demeura douze ans, avait douze coudées; la troisième, sur laquelle il passa aussi douze ans, était haute de vingt coudées; la quatrième avait trente coudées, il y était resté quatre ans ; la cinquième, celle qui le vit mourir après une station de seize ans, avait quarante coudées : il y aurait ici une question impossible à résoudre, la question de savoir à laquelle de ces cinq colonnes appartiennent les débris qu'on montre aujourd'hui dans l'église de Saint-Siméon. La première moitié du sixième siècle, en Orient, n'eut pas de plus intéressant spectacle que celui du chrétien Siméon vivant dans un coin de la Syrie, sur une colonne solitaire; cette vie d'incommodité, de privation, de misère, ne fut point l'affaire d'un jour, mais quarante-huit ans s'écoulèrent ainsi dans la plus étrange attitude de souffrance et de prière que le génie de la pénitence ait jamais inventée. Gibbon a parlé de ce célèbre anachorète avec une légèreté philosophique que je me garderai bien d'imiter ; tout ce qui tient au cœur de l'homme, à ses affections, à ses espérances, mérite qu'on s'y arrête avec respect. L'histoire des anciens solitaires, de leurs pieuses macérations, de leur existence toute pleine de prodiges, m'a toujours semblé l'histoire la plus poé-

tique des temps chrétiens, et aujourd'hui je relis avec charme la vie de saint Siméon Stylite, écrite par son disciple Antoine[1]. Dans cette légende contemporaine je vois comment Siméon, à l'âge de treize ans, quitta tout-à-coup les brebis dont il était le gardien pour entrer dans une église où on lisait les Épîtres de saint Paul, et comment, après quelques paroles d'un vieillard chrétien, il forma soudainement le projet d'embrasser la vie monastique. Je ne m'arrêterai point aux misères auxquelles se condamna Siméon, aux miracles qui, au rapport de la légende, glorifièrent Dieu dans la personne de son serviteur, aux conversions qu'il opéra parmi les Sarrasins, les Perses et les Arméniens infidèles. Le pieux biographe de Siméon rapporte beaucoup de visions merveilleuses; je ne citerai que celle-ci :

« Le diable ne pouvant souffrir la vertu de Si-
» méon, prit la forme d'un ange resplendissant de
» lumière, qui, avec un chariot et des chevaux de
» feu tout étincelans d'éclair, lui apparut auprès
» de sa colonne, et lui dit : Siméon, écoute ce
» que Dieu te mande par moi; je suis un de ses
» anges, et il m'envoie avec ce chariot et ces che-
» vaux de feu pour t'enlever comme j'ai autrefois
» enlevé Élie... Je m'acquitte de ma commission;
» ne diffère pas davantage à monter sur ce chariot.

[1] *Les Vies des Saints Pères des déserts*, traduites par Arnaud d'Andilly, t. I.

» Siméon[1], après avoir achevé son oraison, dit :
» Seigneur, voulez-vous avoir dans le ciel un pé-
» cheur tel que je suis ? Et, levant le pied droit
» pour monter sur ce chariot, il leva en même
» temps la main droite, et fit le signe de la croix.
» Aussitôt le diable disparut avec toute cette vi-
» sion, ainsi que la poussière est emportée par le
» vent, et Siméon reconnut sa tromperie. »

Je pourrais vous parler de ce grand dragon dont la demeure était proche de celle de notre solitaire, et qui, devenu aveugle par un morceau de bois entré dans son œil droit, se traîna jusqu'au pied de la colonne de l'homme de Dieu pour implorer son assistance. Aussitôt qu'un regard du saint homme fut descendu sur le dragon, le morceau de bois long d'une coudée sortit de lui-même de l'œil de la bête. Tandis que les assistans, tout en louant Dieu du miracle, s'enfuyaient effrayés devant le le dragon, celui-ci, se dressant en face de la colonne, se tint comme en adoration durant près de deux heures, et s'en retourna ensuite dans sa caverne sans faire du mal à personne. Je passe sous silence plusieurs anecdotes pour ne rappeler que celle du voleur, appelé Jonathas, qui, poursuivi par les officiers de justice d'Antioche, s'en alla embrasser la colonne de saint Siméon et pleurer amèrement. Jonathas, après être demeuré sept jours au pied de la colonne qu'il tenait embrassée, dit à saint Siméon : *Mon père, si vous le trouvez*

bon, *je voudrais bien m'en aller; vous avez hâte,* lui répliqua le saint, *de retourner dans vos crimes. Non, mon père*, répondit-il; *mais mon temps est accompli.* Et, en achevant cette parole, il rendit l'esprit. Antoine, qui a écrit la vie de Siméon, fut témoin de sa dernière heure et nous raconte ses funérailles. « Nous vîmes, dit Antoine, nous vîmes » les oiseaux voler sur la colonne avec des voix » tristes et plaintives; et l'on entendait de sept » milles de là les pleurs des peuples et les cris des » animaux; les montagnes mêmes, les campagnes » et les arbres des environs, paraissaient être dans » la tristesse, tant le pays était couvert d'une nuée » fort obscure. » Ne croirait-on pas entendre les antiques légendes de la Thrace racontant la mort d'Orphée? Les peuples, les animaux et les voix de l'air gémissent à la mort d'Orphée comme à celle du saint homme du désert. Le corps de saint Siméon, mis dans un cercueil, fut emporté processionnellement à Antioche. Toute la population de cette ville alla au-devant de ces sacrées dépouilles qu'on recouvrit de draps d'or et d'argent. Les fidèles, chantant des psaumes et des hymnes, portèrent le cercueil d'abord dans la cathédrale d'Antioche, ensuite dans une autre église nommée l'église de la Pénitence.

Ce rapide tableau de la vie et de la mort d'un illustre solitaire de Syrie pourra n'être pas sans intérêt pour vous qui avez aimé à ressusciter dans

vos lettres les vieilles gloires de la Thébaïde chrétienne, les touchans souvenirs des anachorètes d'Égypte, hommes de pénitence et de prière qui avaient pris le désert pour patrie, parce qu'il y avait alors dans le monde trop de crimes et de malheurs. Dans notre Europe vieille et corrompue, dans nos royaumes d'Occident, où tout tombe, où tout s'en va comme au temps où, devant la face du Christ, croulait tout l'ancien monde, pensez-vous qu'il n'y ait aucune ame atteinte de vague ennui, d'indéfinissable mélancolie, qui s'en irait aussi au désert comme autrefois, s'il y avait en Europe une Thébaïde et s'il y avait encore une croyance vivante?

Dans mes voyages à travers la Syrie, rarement il m'est arrivé de m'arrêter aux souvenirs de la domination romaine; dans les choses du passé, j'ai toujours choisi de préférence les événemens et les souvenirs du moyen-âge, parce que cette époque n'avait jamais occupé les voyageurs. Mais aujourd'hui que je parle de la Cilicie, voilà que se présente à moi une ombre romaine si douce, si noble, si grande, entourée de tant d'attraits pour l'ami des belles-lettres, que je m'incline forcément devant elle et m'attache avec amour à ses traces glorieuses. Cicéron, grand homme et homme vertueux, le prince de l'éloquence, comme Homère est le prince de la poésie, celui dont le génie presque universel foudroya le crime, conduisit les affaires

de Rome, traça à l'homme ses devoirs, à l'orateur des règles d'une vérité éternelle; celui qui, dans ses enseignemens de morale, semble avoir eu parfois le prophétique instinct de la morale chrétienne, le sage des derniers temps de la République, celui qui mérita le surnom de père de la patrie, l'ami d'Atticus, qui sut si bien parler de l'amitié et qui apprit aux vieillards comment leurs derniers jours pouvaient encore s'écouler pleins de charme, Cicéron gouverna la Cilicie pendant un an, et sous son gouvernement cette province respira. Cicéron était alors âgé de cinquante-quatre ans; il avait prononcé depuis peu sa belle harangue pour Milon, meurtrier de Claudius, son ennemi, quand il fut nommé au gouvernement de la Cilicie. Appius, son prédécesseur, avait pesé sur ce pays comme un instrument terrible, et Cicéron nous dit que les traces laissées par Appius étaient plutôt celles d'un monstre que d'un homme : *Monstra quædam non hominis.* « Ces pauvres villes sont » maintenant soulagées, écrivait Tullius à son ami, » parce qu'elles ne font aucune dépense ni pour » moi, ni pour mes lieutenans, ni pour mon ques- » teur, ni en général pour ceux de ma suite. Nous » ne prenons ni le foin ni les autres choses que la » loi Julia nous accorde, et nous payons jusqu'au » bois. On nous fournit seulement quatre lits dans » les maisons où nous couchons, encore le plus » souvent nous couchons dans nos tentes. Aussi on

» accourt de tous côtés au-devant de nous, dans
» les campagnes et dans les villes; notre arrivée
» leur rend à tous la vie, et ils sont charmés de
» l'intégrité, de la douceur et du désintéressement
» de votre cher ami; il a surpassé tout ce qu'on en
» attendait. »

Le nouveau gouverneur se signala par des exploits contre les Parthes, dans la Cappadoce et le mont Amanus, et fut proclamé par son armée *imperator*; il s'empara de Pindénissum après quarante-sept jours de siége. Cicéron, en annonçant à Atticus cette conquête : « Qu'est-ce que
» Pindénissum? disait-il; je ne savais pas qu'il y
» eût au monde une ville de ce nom. » Tullius regrettait par là d'avoir conquis une ville sans renommée, et moi je vous dirai aussi : *Qu'est-ce que Pindénissum?* je cherche vainement quelle est sa véritable position géographique dans la Cilicie, quel est son état présent. Toute la mansuétude, toute l'ame bonne et généreuse de Cicéron se révèle dans ces lettres familières où il parle du soulagement que son administration est venue apporter à la Cilicie long-temps foulée. « Je
» ne prétends pas néanmoins m'en faire un mérite,
» disait-il à Atticus; pour mériter, il faut faire un
» effort, et je n'en fais aucun; jamais, au con-
» traire, je n'ai senti tant de plaisir; et je m'y
» sens porté encore plus par goût que par honneur,
» quoique cela m'en fasse beaucoup. » Ailleurs Ci-

céron raconte ce qu'il a fait pour mettre les villes de la Cilicie à même de s'acquitter de leurs dettes envers la république, et plusieurs fois il nous dit que son gouvernement ne leur aura pas coûté une obole.

Laodicée devait être en ce temps-là une des villes de ce pays les plus importantes et les plus douces à habiter, car Cicéron en avait fait son lieu de résidence, et plusieurs fois le nom de cette ville s'est rencontré sous sa plume dans ses lettres à Atticus. Il était à Laodicée quand il disait que, bien différent de beaucoup d'autres gouverneurs, il se laissait facilement approcher; que, toujours prêt à recevoir tout le monde, il se promenait chez lui avant le jour, comme au temps où il briguait les charges; Cicéron ajoutait que ces manières-là charmaient beaucoup, qu'on lui en tenait un grand compte, mais que cela lui coûtait peu, parce que depuis long-temps il en avait pris l'habitude. Son poste en Cilicie n'avait guère pour lui plus de charme qu'un lieu d'exil, et ses pensées, ses goûts, peut-être aussi quelque ambition le ramenaient sans cesse vers Rome. Dans presque toutes ses lettres, il prie Atticus de solliciter pour lui à Rome son rappel, après l'année expirée. « Mon esprit, dit-il, » se trouve renfermé ici dans un champ trop étroit, » et le principal de mes talens demeure inutile. Le » bel honneur pour moi de parler à Laodicée, pen- » dant que Plotius parle à Rome! le bel honneur de

» commander deux légions, pendant que notre ami » (César) commande une si grosse armée! Mais ce » n'est point cela que je désire, c'est vous que je » désire, vous, jour de Rome! vous, Forum! vous, » ô ma ville! vous, ô mes foyers! Je supporterai » cet exil comme je pourrai, pourvu qu'il ne dure » qu'un an; s'il se prolonge davantage, c'est fait » de moi; *si prorogatur, actum est.* » L'année écoulée, les vœux de Cicéron furent accomplis; onze ans plus tard, sa tête, demandée par Marc-Antoine, tombait sous le fer de Popilius, et la tête la plus puissante de Rome et les mains les plus pures étaient attachées en manière de trophées à cette même tribune aux harangues du haut de laquelle Cicéron avait épouvanté Catilina.

Il m'est doux de relire en Cilicie ces lettres à Atticus, expression simple et naïve de tous les sentimens d'un grand homme, ces intimes confidences adressées à un fidèle ami; aucune des lettres à Atticus n'était destinée à la publicité, et Cicéron se montre là dans toute la belle nudité de son ame. Je ne reprocherai point à l'illustre gouverneur de la Cilicie ces légers mouvemens de vanité qui lui faisaient désirer les honneurs du triomphe pour son retour à Rome; à cette époque, l'humilité n'était point encore devenue, comme au moyen-âge chrétien, la vertu des héros et des grands hommes; mais entendez Cicéron lorsqu'il dit à son ami que les peuples de Cilicie voulaient,

dans leur reconnaissance, élever des monumens en son honneur, et qu'il les en a détournés lui-même, pour leur épargner d'inutiles dépenses : admirable générosité dont l'histoire romaine n'offre pas beaucoup d'exemples ! Si, dans les pays de Laodicée, d'Apamée ou d'Antioche, quelque monument eût été bâti avec l'or des peuples, à la mémoire de Cicéron, ce monument aurait probablement déjà disparu comme de la vaine poussière; les lettres écrites à Atticus des lieux mêmes d'où je vous écris maintenant, ces lettres, plus durables que des œuvres de marbre ou de pierre, proclameront jusqu'au dernier âge des sociétés civilisées le désintéressement de Cicéron, gouverneur de la Cilicie.

P...

LETTRE CLXXIV.

D'ANTIOCHE A SOUÉDIÉ. – LE MONT PIÉRIUS APPELÉ PAR NOS CHRONIQUEURS MONTAGNES NOIRES. – SAINT JEAN-CHRYSOSTOME. – DAPHNÉ. – DESCRIPTION DE SOUÉDIÉ. RUINES DE SÉLEUCIE. MARINE DE SOUÉDIÉ, EMBOUCHURE DE L'ORONTE. PROJET ANGLAIS DE JOINDRE L'ORONTE A L'EUPHRATE.

A M. M......

Souédié, 1831.

Le chemin d'Antioche à Souédié va du sud-est à l'ouest-nord-ouest; il traverse, sur la rive droite de l'Oronte, toujours à quelque distance du fleuve, un sol pierreux découpé par plusieurs collines; ce

sol est couvert de chênes, de houx, de buis, de romarins et d'autres arbustes des montagnes; le trajet d'Antioche à Souédié est de cinq heures; durant les quatre premières heures de ce trajet, j'ai rencontré sept petites rivières ou torrens qui descendent des montagnes au nord et se jettent dans l'Oronte; la première de ces rivières ne mérite que le nom de ruisseau; on la passe sur un petit pont, à un quart d'heure d'Antioche; elle se nomme *Nahr-Ossarad*; la seconde qu'on passe sur un pont à trois arches, se nomme *Nahr-Anna* (rivière de Saint-Jean); la troisième, *Nahr-Emour* (rivière amère); la quatrième, *Nahr-Cheik-Hassein* (rivière du cheik hassein, c'est le nom d'un Turc enterré dans le voisinage); la cinquième, *Nahr-Assemé* (la jolie rivière); sur la colline voisine est un village de ce nom; la sixième est appelée par les Arabes *Nahr-Sguir* (la petite rivière) et par les Turcs, *Hara-Chai* (la rivière noire); les pierres et les cailloux du Hara-Chai sont d'un bleu foncé et donnent à ces eaux une teinte noire. La septième se nomme *Nahr-El-Kébir* (la rivière grande); son lit est plus large que le lit de l'Oronte, mais elle ne roule que très peu d'eau; on traverse le Nahr-El-Kébir une heure avant d'arriver à Souédié. Le terrain qui s'étend le long du Nahr-El-Kébir, dans l'endroit où je l'ai traversé pour venir à Souédié, est remarquable par un grand bosquet de lauriers-roses; cette quantité de lauriers-roses avec leurs larges fleurs purpuri-

nes, présente, à une petite distance, le plus gracieux et le plus brillant tableau qu'on puisse voir. Mon muletier turc a cueilli quelques-unes de ces fleurs pour en parer son turban blanc. Les Orientaux sont, de tous les peuples de la terre, ceux qui aiment le plus les fleurs; sans parler des femmes musulmanes ou chrétiennes dont le front brille habituellement des plus fraîches dépouilles des champs et des jardins, vous rencontrerez à chaque pas des hommes avec des roses, des lis ou des giroflées dans leurs turbans; en Orient, plus d'un pauvre, plus d'un opprimé se console avec des fleurs.

Les montagnes d'où s'échappent les sept rivières que je viens de citer, sont appelées par Guillaume de Tyr, *Montagnes Noires*; c'est le mont Piérius des anciens; les Arabes ont donné à ce mont le nom de *Gebel-El-Hamar* (montagnes rouges). « Cette montagne, dit Guillaume de Tyr, présente l'aspect de la fécondité; elle abonde en sources et en ruisseaux; ses pâturages et ses belles forêts offrent toutes sortes d'avantages à ceux qui l'habitent. On dit, poursuit le chroniqueur, on dit qu'il y avait anciennement un grand nombre de monastères occupés par des religieux; à présent même on y trouve encore beaucoup d'endroits qui sont chers aux hommes craignant Dieu. » Jacques de Vitry désigne aussi sous le nom de *Montagne Noire*, la montagne qui fait face à Antioche du côté du

nord ; le chroniqueur nous donne l'origine de cette dénomination : « Comme la montagne, dit-il, est toute couverte de sources et de petits ruisseaux, on l'a nommée *Néros*, parce que ce mot en grec veut dire *eau* : les hommes simples et les laïques l'ont traduit par *noire*, en langue vulgaire. » Jacques de Vitry nous apprend que de son temps (dans le treizième siècle) on voyait sur ces monts des monastères grecs et latins, des ermites de races et de nations diverses. Les enfans du Christ qui vécurent dans les couvens ou les grottes de ces montagnes, suivaient à peu près la même règle, la même discipline que les solitaires d'Égypte dont vous avez parlé. Le même esprit religieux qui, dans les premiers âges de l'église, peupla les déserts de Thèbes et de Scété, peupla aussi les solitudes du mont Piérius et tous les lieux voisins de cette ville d'Antioche où le soleil du christianisme se leva d'abord tout resplendissant.

Parmi les anachorètes qui ont souffert et prié dans ces montagnes, pourrais-je ne pas citer l'illustre élève de Libanius, le plus grand orateur de l'église chrétienne, celui que les pères ont appelé le sage interprète des décrets de Dieu, saint Jean-Chrysostôme, né à Antioche vers le milieu du quatrième siècle ! Les chrétiens d'Antaki m'ont fait voir les restes en briques de la maison de ce grand homme, et partout, sur les bords de l'Oronte et dans la vallée, son image m'apparaît. Quelle noble

et belle vie que la sienne! Après avoir passé sa première jeunesse en sérieuses études, il dévoue son génie à la cause chrétienne, et, voulant d'abord déclarer la guerre à ses propres passions, il revêt l'habit de la pénitence et se condamne à toutes les austérités de la vie monastique dans ces montagnes que je vois là-bas; quatre ans de macération avec d'autres chrétiens dans les vallons silencieux du Piérius ne suffisent point à sa piété ardente; il lui faut une retraite plus cachée, une existence plus solitaire et plus rude, et le voilà qui s'enferme seul dans une caverne et reste deux ans, dit-on, sans se coucher. Ce n'est point dans ces lignes rapides que je chercherais à vous montrer le grand apôtre sur le trône patriarcal de Constantinople, devenu l'exemple et le flambeau du monde chrétien, faisant répandre les paroles de l'Évangile dans les pays des Scythes et des Goths, de la Palestine et de la Perse, sauvant par son éloquence l'empereur Arcadius qui, poursuivi par la colère du peuple, s'était réfugié au pied des autels. Ses vertus sublimes ne purent le défendre de l'envie et de la haine. Vous connaissez sa déposition dans le fameux conciliabule du Chêne à Calcédoine, déposition qui avait irrité le peuple dont il était l'idole, et que Dieu lui-même sembla réprouver par de funestes présages et des signes célestes; le rétablissement de Chrysostôme fut bientôt suivi d'un autre arrêt d'exil; proscrit à Nicée, puis dans les déserts du

Taurus[1], on l'entraîna un peu plus tard du côté de la mer Noire, sans pitié pour sa vieillesse, sans respect pour son génie et son caractère sacré, et cette noble victime de la jalousie mourut des fatigues d'une longue et cruelle route dans une petite cité du Pont. J'aime à m'arrêter sur les bords de l'Oronte devant l'imposant souvenir de Chrysostôme, comme je me suis arrêté devant Jérôme au milieu des solitudes de Béthléem ; ce sont là d'admirables figures rayonnantes du double éclat, de la double majesté de l'antique civilisation expirante et du christianisme jeune et fort, ce sont là comme des colonnes immortelles placées sur les confins d'un monde qui croule et d'un monde nouveau qui s'élève.

Avant de vous parler de Souédié et des ruines de l'ancienne Séleucie, il faut vous indiquer l'emplacement de la cité de Daphné, fameuse par son temple d'Apollon et son oracle, par ses voluptueux jardins et ses belles eaux : Daphné se trouvait à deux heures à l'ouest d'Antioche, du côté de la rive gauche de l'Oronte, sur le chemin de Lattaquié. Des mûriers, des vignes et des touffes de myrte couvrent le penchant d'une colline et une portion de terrain plat fermé de murs ; ce sont là les jardins de Daphné appelés en arabe *Doueir ;* d'abondantes sources sortent de terre et s'échappent en flots

[1] Ce fut dans la ville de Cucusus, appelée par nos chroniqueurs *Cocson*.

limpides; après une rapide et bruyante course, l'eau de Daphné tombe en deux grandes cascades vers l'Oronte; l'endroit où naissent les fontaines se nomme *Beit-el-Moïé* (maison de l'eau). Quelques moulins à farine de construction grossière, quatre ou cinq cabanes de terre ou de boue, tels sont les monumens que le temps et les Turcs ont mis à la place de la magnificence du temple d'Apollon, du sanctuaire de Babylas. A côté de la plus profonde fontaine de *Beit-el-Moïé*, on remarque des débris massifs appartenant à un édifice des âges reculés; si j'étais antiquaire et savant, je pourrais peut-être prouver que ces restes sont ceux du temple d'Apollon.

Souédié se compose de cinq bourgades ou quartiers qui chacun portent un nom différent; la première bourgade s'appelle *Zetounié;* la seconde, *Lauchié;* la troisième, *Isdéidé;* la quatrième, *Mourivoun;* la cinquième, *Mechera-ié;* toutes ensemble elles forment à peine cent maisons. Les rivages et les vallons voisins de l'Oronte, à partir de Daphné jusqu'à Souédié, présentent une suite continuelle de scènes d'une grande beauté. Le myrte et le sycomore, le saule et le platane, le laurier-rose et l'agnus castus, l'oranger et le mûrier, tantôt s'étendent sur le fleuve en longs rideaux de verdure, en mobiles remparts qui s'inclinent aux bords des eaux, tantôt couvrent des terrains à forme inégale, des collines aux capricieux

contours. Les vallons de Souédié sont entourés de montagnes à l'ouest-sud-ouest, et à l'est-nord-est; la montagne à l'ouest dont la mer baigne le pied septentrional, est le mont Cassius, appelé en arabe *Gebel-el-Acra*, la *Montagne chauve*, parce que son sommet n'a ni arbres ni verdure; c'est cette montagne que saint Jérôme et Guillaume de Tyr appellent l'*Oronte*; le Gebel-el-Acra est de forme triangulaire. On m'a dit que sur la cime était une belle source; les hauteurs à l'est-nord-est, portent le nom de *Gebel-el-Moussy*; elles commencent aux ruines de Séleucie et vont joindre, après une étendue de deux heures, la chaîne du *Gebel-el-Hamar*, le mont Piérius. On visite dans le vallon de Souédié le jardin de M. Barker, long-temps consul anglais à Alep, maintenant consul à Alexandrie; le jardin de M. Barker est renommé dans la contrée; les arbres et les plantes d'Europe y sont mêlés aux arbres et aux plantes d'Orient; le jardinier qui m'a fait les honneurs de ce charmant enclos européen, a pris plaisir à m'offrir surtout les fruits et les fleurs de mon pays.

Les habitans de Souédié n'ont pas de plus précieuse ressource que la culture du mûrier; en ce moment ils s'occupent de filer leur soie; les procédés sont à peu près les mêmes que dans nos pays; les fourneaux et les tours sont placés en plein air, enfermés dans de petits carrés de murs semblables à des cabanes sans toiture. Les tours

présentent une dimension trois ou quatre fois plus grande que ceux de France; aussi ne se meuvent-ils pas avec autant de rapidité que chez nous. Il m'a semblé qu'ici la soie des filatures avait moins d'éclat que la soie de nos contrées. En visitant les cités d'Orient, vous avez dû rencontrer plus d'une fois dans la demeure des musulmans ou des chrétiens, des hirondelles qui viennent librement y bâtir leurs nids; les Orientaux accordent aux hirondelles la même hospitalité qu'ils accordent aux voyageurs. Nulle part je n'ai vu un aussi grand nombre de ces oiseaux passagers qu'à Souédié, et, dans toutes les maisons où je vais, je les trouve installés par douzaine aux plafonds et aux angles de toutes les chambres et des salles intérieures. Iousef Saba, mon hôte, chrétien du pays, a donné asile à plus de cinquante hirondelles, qui sont là comme des amis de la maison, comme des visiteurs familiers à qui le maître a tout permis; elles voltigent sans crainte autour de moi et sur ma tête pendant que je vous écris ceci, et le soir quand elles viennent se remiser une à une dans leurs nids, j'aime à sentir abrités sous le même toit que moi ces oiseaux, ces pélerins de l'air qui peut-être accomplissent de mystérieux devoirs en changeant sans cesse de ciel et de région.

Mais ce n'est pas seulement aux hirondelles que mon hôte, Iousef Saba, ouvre sa demeure; il est le riche propriétaire de Souédié, et tous ceux qui

passent, chrétiens et musulmans, ne connaissent pas d'autre lieu de repos que sa maison. Rarement un jour s'écoule sans qu'un étranger s'arrête chez lui, et son hospitalité magnifique ne se lasse jamais. Iousef Saba est âgé de quarante-six à quarante-huit ans; sa bonne figure arménienne vous met d'abord à l'aise; c'est un homme des temps primitifs, ignorant le mensonge et les mauvaises passions, bornant ses vœux et sa vie à surveiller la culture de ses domaines. Pour mettre ses biens à l'abri du capricieux despotisme des pachas, Iousef Saba s'est fait enrôler dans la classe des *barataires*; je n'ai pas besoin de vous apprendre ce que c'est que le *barat* en Orient; vous avez dû rencontrer sur votre chemin de ces rayas qui ont acheté de la Porte le parchemin protecteur, espèce de lettre d'affranchissement qui accorde aux chrétiens du pays presque tous les priviléges dont jouissent les Francs. Jusqu'à présent le barat a été mis à un très haut prix, et peu de rayas sont assez riches pour y atteindre; plusieurs milliers de piastres suffisent à peine à qui veut monter au rang de barataire, et souvent l'or du prétendant doit être accompagné de l'intercession d'un ambassadeur européen. Iousef Saba se trouve ainsi protégé contre les avanies et les exigences du fisc, mais ses roubles et ses atliths ne restent point pour cela dans ses coffres; les autorités turques de la contrée lui font quelquefois des emprunts, et ce que les autorités

turques ont une fois reçu, retourne difficilement au premier possesseur; c'est à peu près comme si on voulait obliger les eaux d'un fleuve à retourner vers leur source. Depuis plusieurs mois, Iousef Saba réclame respectueusement auprès du pacha d'Alep dix ou douze mille piastres qu'il lui a prêtées, et le pacha d'Alep trouve toujours de bonnes raisons pour différer ce remboursement; le vaivode d'Antioche est fâché contre Iousef Saba, parce que celui-ci a courageusement refusé dernièrement de lui prêter une assez forte somme. — Iousef Saba s'est librement expliqué avec moi sur le gouvernement turc, et ces conversations intimes ont fini par l'invocation habituelle des chrétiens de Syrie : « O » France! quand viendras-tu nous délivrer? »

Iousef Saba a bien voulu me servir lui-même de guide aux ruines de Séleucie, situées à deux heures au nord-ouest de Souédié; les sentiers que nous avons suivis traversent des jardins et des collines couvertes de bois. Pokoke a décrit les ruines de Séleucie, mais sa description ne me semble pas complète et ne répond pas à tout ce qu'il y a de curieux dans ces débris. Séleucie embrassait toute l'extrémité des montagnes connues ici sous le nom de Gebel-el-Moussé. A l'époque où cette ville était debout, son aspect devait être formidable; on peut suivre encore sur ces vastes rochers les remparts écroulés de Séleucie; les restes existans des murailles sont bâtis avec des pierres énormes,

dont quelques-unes ont une physionomie qu'on dirait cyclopéenne. La belle porte que Pokoke avait vue presque en entier a été renversée par le tremblement de terre de 1822. L'antique môle n'est plus qu'un marécage ; en face se voient deux grandes jetées construites à cent pas l'une de l'autre; je crois qu'une chaîne de fer s'étendait autrefois d'une jetée à l'autre, et que cette chaîne fermait l'entrée du port. La mer s'est retirée à cent cinquante pas loin du môle. J'ai vu à quelque distance de là une des plus grandes choses qu'ait enfantées le travail de l'homme, c'est un vaste passage ouvert au milieu d'une longue masse de rochers pour faire écouler loin des campagnes les eaux de la rivière et du torrent de Séleucie que les pluies de l'hiver ont coutume de gonfler, et pour les conduire ainsi jusqu'à la mer. Je ne sais quels mots employer pour vous donner une idée d'une œuvre aussi étonnante, aussi colossale. La largeur du passage est d'environ vingt pieds ; sa hauteur varie de cinquante, cent à cent cinquante pieds ; tout cela est taillé au ciseau dans la roche vive. On trouve en quelques endroits des escaliers pour monter au sommet. En suivant ce passage d'un bout à l'autre, j'ai rencontré un portail, des voûtes ; la dernière de ces voûtes, vaste, profonde, quelquefois obscure, s'étend à deux cents pas au loin ; on rencontre aussi de petits conduits d'eau, des niches à fleur de roche. J'ai reconnu

une inscription qui avait échappé à Pokoke : elle est à demi rongée, et voici les seuls mots qu'on puisse y lire :

IMPE..... ESAR ITALIAE.
HAN...... NO... AR.
IO....... HAM.

Après l'œuvre colossale dont je viens de vous donner une très imparfaite indication, ce qu'il y a de remarquable à Séleucie ce sont les tombeaux; la montagne autour du fameux passage est toute percée de grottes sépulcrales ; leur nombre ne peut se compter. Entre autres chambres sépulcrales, dignes de fixer l'attention, j'en ai visité une qui présente à elle seule comme un vaste palais funéraire. Trois petits portiques de forme demi-circulaire forment l'entrée du lieu ; après avoir franchi le seuil du caveau, vous voyez à droite une porte qui mène à une vaste salle remplie de sépulcres. Le plafond de cette salle est orné de sculptures représentant des coquilles de différentes dimensions ; une de ces sculptures représente quelque chose de semblable à un soleil ; ce soleil pourrait être un emblème de l'immortalité ; il pourrait aussi appartenir au même ordre d'idées qui avait placé l'image du dieu du jour dans les tombes royales de Thèbes, en Égypte. Si nous sortons de cette salle

pour revenir à la porte d'entrée, nous aurons d'abord devant nous deux grands sépulcres pareils à des catafalques. Le premier se détache de tout ce qui l'entoure ; le second touche au plafond de la roche ; à droite et à gauche se dressent de petites colonnades, des arceaux et des piliers ; au niveau du sol où vous marchez, sont taillés des tombeaux : des deux côtés, un peu plus haut, vous trouvez d'autres lits funéraires ; derrière les deux catafalques, au fond de cette ténébreuse enceinte, beaucoup de tombeaux ornés de piliers et de petites colonnades vous attendent encore. Tout cela est creusé au ciseau dans les flancs d'une même roche et dans une parfaite symétrie. J'ai rencontré dans ce palais sépulcral une inscription latine qu'il est impossible de lire, et qui peut-être nous dirait le nom de ceux dont la poussière repose là. Dans aucune autre cité de la Syrie, excepté à Jérusalem, je n'ai vu tant et de pareils sépulcres. Quelques-unes des grottes sépulcrales de Séleucie servent de demeure à des familles ; les bœufs et les brebis y trouvent une retraite. J'ai vu de pauvres gens élever des vers à soie dans un de ces tombeaux ; la porte en avait été fermée avec des roseaux secs joints ensemble pour que l'air extérieur n'y arrivât point. Ces sépulcres habités par des vivans, ces vers qui se filent eux-mêmes leur tombeau dans les tombeaux des générations antiques, tous ces contrastes, toutes ces extrémités

des choses de la terre jettent l'esprit dans de profondes mélancolies.

A Séleucie comme en d'autres vieilles cités d'Orient, deux genres de sépulcres frappent le voyageur, 1° les sépulcres d'origine asiatique, qui sont creusés dans les entrailles des monts; 2° les sépulcres d'origine grecque qui sont les sarcophages. J'ai rencontré, du côté occidental de la ville, un long rang de sarcophages avec leurs couvercles; ceux que j'ai mesurés portent huit pieds de long sur quatre de large. Au milieu des ruines de Séleucie s'élèvent des cabanes habitées par de pauvres Arméniens; j'ai dîné avec l'aga de ces ruines, brave osmanli qui ne parle que de la France et qui voudrait voir notre pavillon flotter à Stamboul et en Syrie comme il flotte en Afrique depuis un an. « Couperiez-vous la tête aux Turcs, m'a demandé l'aga, si vous descendiez victorieux sur nos côtes? » Je lui ai répondu que non. « Alors, a-t-il ajouté, venez prendre ce pays et nous vivrons ensemble comme des frères. » L'aga m'a parlé d'une tête d'homme et d'une tête de bœuf, toutes deux en marbre, trouvées sur l'emplacement de Séleucie; il m'a parlé aussi d'une triple tête en marbre qui long-temps était restée au milieu des décombres, mais qu'on n'avait pas revue depuis quelques mois.

Ce qu'on appelle la marine de Souédié, consiste en sept ou huit maisons construites au bord de

l'Oronte, à une heure à l'ouest de Séleucie; les bateaux arabes mouillent là, à une demi-heure de l'embouchure de l'Oronte; les gros bâtimens jettent l'ancre dans la mer, au pied du Gebel-el-Acra, à trois quarts d'heure environ de l'embouchure du fleuve. Parmi les bateaux attachés à la rive, les uns étaient venus de Lattaquié, les autres de Tarsous. L'ancien port d'Antioche à l'embouchure de l'Oronte se reconnaît encore, mais les amas de sable et les révolutions qu'ont subies les bords du fleuve, ne permettent pas d'indiquer avec précision la forme primitive du bassin. Au moyen-âge, le port d'Antioche avait pris le nom de port Saint-Siméon; on l'avait ainsi appelé d'un monastère de Saint-Siméon bâti en face du port, sur le côté septentrional du Gebel-el-Acra. Combien de fois, au temps des croisades, les flottes chrétiennes ont couvert ces flots, maintenant solitaires, qui viennent battre le pied du Mont-Cassius, qui viennent se briser écumans sur les flots paisibles de l'Oronte engloutis par eux! Que de pélerins, que de guerriers francs ont passé par cette vallée de Souédié! En visitant cette vallée, j'ouvre souvent nos vieux chroniqueurs pour y voir leurs descriptions des lieux, pour savoir ce qui les a frappés, ce qui existait de leur temps et ce qui n'existe plus aujourd'hui; mais je ne trouve pas un mot sur le pays; vous diriez que nos chroniqueurs n'ont traversé cette terre que pendant la

nuit, ou bien qu'on leur avait bandé les yeux durant le voyage. Croirait-on qu'ils n'ont pas même indiqué cette vaste nécropole de Séleucie et ce passage creusé au ciseau à travers une montagne de roc, œuvre de patience et de grandeur éternelle qui contraste tant avec les œuvres fugitives des âges nouveaux.

Il pourra être intéressant de dire un mot du cours de l'Oronte, depuis Antioche jusqu'à son embouchure; je crois vous avoir déjà dit que d'Antioche au port Saint-Siméon on compte sept heures de marche. L'Oronte décrit à travers la vallée de perpétuelles sinuosités; de plus, il est des points où le fleuve est encaissé de telle manière qu'il devient fort étroit. A partir de la direction de Souédié, le lit de l'Oronte s'élargit, et ses flots s'écoulent avec majesté jusqu'à la mer; dans ce dernier espace, d'environ une lieue et demie, la largeur de l'Oronte peut se comparer à la largeur de l'un des deux bras de la Seine, quand elle passe sous le Pont-Neuf, à Paris. En vous écrivant de Damas, je me souviens de vous avoir parlé du projet anglais de joindre l'Oronte à l'Euphrate par un canal; on pourrait joindre les deux fleuves sans avoir besoin de percer aucune montagne; on creuserait le canal à travers un pays plat, occupé en ce moment par de nombreuses tribus arabes; vingt lieues de canal suffiraient; on choisirait un point où le lit de l'Euphrate fût assez élevé pour qu'une partie de ses eaux s'échappât librement vers la direction qui lui serait donnée. Si

une telle entreprise s'exécute, il faudra, pour rendre l'Oronte navigable depuis Antioche jusqu'à Souédié, élargir toute cette partie du lit du fleuve; il faudra aussi nettoyer le port Saint-Siméon, presque entièrement comblé par les sables. L'accomplissement du projet anglais changerait la face de la Syrie; Antioche et Séleucie sortiraient tout-à-coup de leur tombeau à la voix de l'industrie européenne; l'établissement des bateaux à vapeur, en joignant ainsi la Méditerranée et le golfe persique, serait pour l'Orient le signal d'une grande renaissance politique : mais en ce temps d'incertitude, de préoccupation vague, en ce temps où le génie des tempêtes s'est emparé du monde pour le renouveler ou pour le briser; à cette époque surtout où les nations de l'Orient flottent entre des destinées contraires, n'est-il pas permis de douter du succès des plus magnifiques entreprises dans ce pays? Ajoutons aussi que les nombreuses tribus arabes répandues dans le pays où devra passer le canal, pourront susciter bien des obstacles; il nous semble que ces sortes d'entreprises, pour être exécutées, demanderaient la possession paisible du pays.

P.....

P. S. Je retournerai prochainement à Beirout, d'où je me rendrai dans le Liban; il me reste beaucoup de choses à vous dire sur les montagnes du Liban, sur les maronites et les druses.

LETTRE CLXXV.

LA FOIRE DE TANTAH. — DESCENTE PAR LE NIL. — CANAL DE MAHMOUDIÉ. SCÈNES ET DIVERS ACCIDENS DU VOYAGE. — ARRIVÉE A ALEXANDRIE.

Avril 1831.

Après nous être reposés un jour à *Chabeis*, nous avons poursuivi notre route vers la branche de Rosette ; à peine avions-nous marché deux heures, que nous avons vu la ville de Tantah avec sa grande mosquée surmontée de deux minarets en pierres blanches. La ville occupe un terrain élevé qui va du midi au nord ; à l'orient, on voit une espèce de colline ou plutôt un amas considérable de décombres. Pour entrer dans la cité, nous avons passé sous deux portes et nous avons franchi une double

enceinte. Les maisons sont bâties en briques crues; des rues étroites et tortueuses nous ont rappelé celles du Caire, de Mansourah et de Méhallet-el-Kébir. On y aperçoit de toutes parts des boutiques. La foire, quoique terminée, avait laissé à la ville une physionomie très vivante.

Nous avons visité plusieurs grands okels, où sont déposées toutes sortes de marchandises; un de ces okels renfermait des esclaves noirs. Tantah a plusieurs bazars, celui des soies, celui des toiles et des draps, celui des grains, celui des instrumens d'agriculture. On nous a conduits à la grande mosquée, le monument le plus remarquable de la ville; l'édifice occupe un assez large plateau au milieu de la cité; les deux minarets que nous avions vus de loin ont deux galeries et sont surmontés d'un croissant avec des boules de bronze; le dôme de la mosquée est couvert de plomb; les murs du sanctuaire sont en marbre; sous le dôme est placé le tombeau de Sidi-Ahmet Bedaouy. Un grillage de fer entoure le sarcophage recouvert d'un drap de soie. Nous avons vu çà et là de belles colonnes, enlevées sans doute à quelques temples d'Isis; autour de l'enceinte sacrée, on nous a montré un réservoir pour les ablutions, les logemens des imans qui desservent la mosquée, une boulangerie, une cuisine où se prépare la nourriture des pauvres, et non loin du temple, une espèce de piscine où viennent se plonger chaque soir les infirmes et les malades pour

obtenir une guérison miraculeuse. La mosquée est à toutes les heures du jour, et surtout à l'heure de la prière, remplie d'une multitude de fidèles; ce que je n'avais point vu jusqu'ici, les femmes s'y mêlent aux hommes et se pressent ensemble dans le lieu saint; on y parle tout haut, on y fume la pipe, on y vend des parures de femmes, des jouets d'enfans.

Le santon *Bedaouy* vivait dans le treizième siècle, et vint s'établir à Tantah à peu près dans le temps où saint Louis débarqua en Égypte. Comme il mourut en odeur de sainteté, on lui éleva d'abord un tombeau et une chapelle. Dans le siècle suivant, le sultan Malek-el-Nàser lui fit bâtir une mosquée; la dévotion y attirait un grand nombre de musulmans; le commerce vint à la suite des pélerins, et dès les premiers temps, il y eut à Tantah une foire annuelle où venaient des marchands de l'Inde, de la Syrie, de la Perse, de l'Asie-Mineure, de toutes les parties de l'Afrique. Le fameux Aly-Bey avait fait rebâtir la mosquée du santon *Bedaouy*; plusieurs grands okels avaient été construits en même temps dans la ville de Tantah. La mosquée qui possédait de très grands biens, nourrissait quantité de pauvres; la ville offrait aux voyageurs et aux marchands toutes sortes de plaisirs et de commodités. Aussi, l'affluence des étrangers s'augmentait chaque année, et dans les années de paix on en comptait jusqu'à cent cinquante mille. La mosquée de Tantah a été dépouillée de ses revenus; c'est

le pacha d'Égypte qui fournit maintenant à son entretien ; il envoie chaque année le drap de soie rouge qui recouvre le sarcophage du santon ; il paie tous ceux qui sont employés à la mosquée ; leur nombre est considérable. Les pauvres pélerins sont nourris par la charité des fidèles ; les plus riches tuent pour la mosquée des buffles, des bœufs, des moutons ; les fellahs apportent des poules, des pigeons, des canards, des oies, du riz, des oignons, des choux et d'autres légumes. Toutes ces offrandes de la dévotion sont jetées dans de grandes chaudières et distribuées chaque jour à la multitude, qui en rend grace au patron du lieu.

Je vous ai déjà parlé dans mes lettres de cette foire ou de cette fête de Tantah ; je vous ai parlé des femmes qui viennent demander au santon Bedaouy le don de la fécondité ; cette singulière dévotion a toujours amené à Tantah un très grand concours, et le libertinage n'a pas manqué de venir à la suite de la surperstition. Les almées du Caire, celles de la Haute-Égypte, celles du Delta et de tous les rivages du Nil, accourent tous les ans dans la première quinzaine d'avril ; elles ont à leur suite des baladins, des chanteurs, des musiciens qui viennent égayer la multitude ; hommes et femmes se présentent dans la mosquée, font leur prière ou fatah devant le tombeau du santon ; puis ils se répandent dans les maisons de la ville, dans les cafés qui couvrent la plaine ; ils dressent partout des ten-

tes, séjour des amusemens et des joies profanes; partout on voit des spectacles, des danses; partout on entend le bruit du tambourin, le bruit des castagnettes et des voix qui sortent d'un abri de feuillage ou d'une tente de roseaux et qui crient aux passans, *Talé, talé, venez, venez.*

Tout ce que je vois ici reporte mon esprit au temps de la vieille Égypte; les pélerins de Tantah ressemblent si bien à ceux de Canope et de Bubaste! le Nil et ses canaux, en facilitant les communications d'un pays à un autre, durent favoriser les pélérinages chez les anciens; cette facilité de voyager contribua d'abord à civiliser le peuple égyptien, et finit par le corrompre; aujourd'hui le Nil offre encore les mêmes commodités aux pélerins; mais la civilisation n'est pas encore venue, et la corruption est arrivée la première, elle est arrivée toute seule.

Après avoir parcouru la ville, remplie encore de marchands, et les environs où restent debout des milliers de boutiques et de tentes, nous avons voulu visiter la colline qui avait frappé nos regards à notre arrivée; cette colline est un énorme amas de décombres et de briques crues, taillé à pic en plusieurs endroits. Quelques voyageurs ont cru voir en ce lieu l'emplacement d'une ville ancienne dont on ne sait pas le nom; depuis long-temps c'est le cimetière de Tantah; la colline est couverte de pierres sépulcrales; quelques-unes sont surmontées d'un turban; des paroles du Coran sont écrites

sur des mausolées de pierres blanches ; nous avons vu des lampes allumées devant plusieurs tombeaux; des groupes de femmes et d'enfans priaient dans ce lieu, et leur pieux recueillement formait un singulier contraste avec le bruit des tambourins qui retentissaient dans la plaine. En descendant de la colline, du côté du nord, nous nous sommes trouvés dans le bazar des bestiaux; là, sont exposés en vente, pendant la foïre, une quantité innombrable de moutons, de chameaux, de bufffes, de bœufs ; on y amène des chevaux qu'on élève dans le Delta; c'est dans ce marché que viennent s'approvisionner les bouchers du Caire, et même ceux de Rosette et d'Alexandrie.

Après avoir vu ce qu'il y a de curieux à Tantah, notre caravane s'est remise en marche; vers le soir, nous sommes arrivés dans un petit village sur le Nil nommé Kaffre-Zaïat; nous avons déployé notre tente pour passer la nuit, et les premiers rayons du jour nous ont trouvés embarqués sur une kange, chargée d'un grand nombre de passagers. Tous ces passagers se rendaient à la foire de *Deçouq*, qui est une continuation de celle de Tantah; Deçouq est un gros bourg qu'on rencontre en descendant le Nil.

Le soir de la première journée, nous nous sommes trouvés en face de *Chobraris;* c'est un petit bourg sur la rive gauche; je dois vous dire que ce lieu, dans l'expédition de Bonaparte,

fut le théâtre d'un grand combat ; quoique je ne sois parti d'Europe que pour suivre les traces des héros du temps des croisades, je m'arrête quelquefois avec un vif intérêt dans les lieux qu'ont illustrés les exploits de nos héros modernes. Dans l'endroit même où nous étions, une flottille arabe et une flottille française en étaient venues aux mains : notre reys nous a dit qu'il avait assisté à cette rencontre terrible ; le Nil était couvert de barques musulmanes, le rivage couvert de fellahs ; les Français se trouvaient inférieurs en nombre ; l'histoire nous rapporte que des savans, des membres de l'Institut [1], embarqués sur la flottille française, se réunirent alors aux combattans, et se distinguèrent parmi les lions de la victoire. Non-seulement on se battit sur l'eau, mais l'armée où Bonaparte commandait en personne fut attaquée par toute la cavalerie des mameloucks ; cette bataille où la tactique européenne l'emporta sur l'audace indiciplinée, fut le prélude de la grande bataille des Pyramides.

Notre reys, encore tout effrayé de ses souvenirs, nous a raconté à sa manière ce sanglant combat où il fut lui-même blessé ; à l'aspect des épées de l'Occident, ses cheveux avaient blanchi ; chacun des

[1] Dans ce combat se trouvaient Monge et Bertholet ; ce dernier, croyant la bataille perdue, s'était avancé vers la rive et remplissait ses poches de cailloux. « Que fais-tu là, Bertholet ? » lui dit Monge. « Nous allons mourir, répondit Bertholet ; je veux que mon corps descende au fond du Nil et qu'il ne soit point livré aux barbares. »

soldats français lui avait paru sur le champ de bataille comme un ange de la mort, ou comme l'invincible Antar.

En continuant notre route, nous avons pu voir une seconde fois la nécropole et les ruines de Saïs dont je vous ai parlé dans mes précédentes lettres ; notre barque s'est arrêtée à quelques lieues de là ; nous étions en face du bourg de Deçouq ; c'est là que devait nous quitter la foule de nos compagnons de voyage ; nous avons voulu voir les préparatifs de la foire qui allait s'ouvrir, et nous sommes descendus à terre ; le bourg de Deçouq est à un mille du fleuve, sur la rive droite ; la plaine commençait à se couvrir de boutiques faites avec des toiles et des branches d'arbres ; quantité d'almées avaient déjà dressé leurs tentes ; quelques marchands étalaient leurs marchandises dans les cafés ; le kachef de la province chargé de maintenir l'ordre s'était établi dans ses tentes vertes. La mosquée de Sidi-Ibrahim est bâtie à l'ouest de la ville ; sa façade et ses murs extérieurs sont construits avec régularité, et présentent au premier abord un aspect plus imposant que la mosquée de *Sidi-el-Bedaoui*. La ville de Deçouq n'a guère que trois mille habitans ; elle a des portes et des remparts.

Le soleil commençait à tomber, lorsque nous avons remis à la voile ; nous avons poursuivi notre route pendant la nuit, et le jour suivant, l'aurore nous a trouvés devant la ville de Foah ; j'ai peu de

choses à vous dire de cette ville dont je vous ai déjà parlé; je vous rappellerai seulement que dans le temps des croisades les patriarches et les prélats chrétiens de l'Égypte écrivirent plusieurs fois au pape, pour engager les croisés à ne plus descendre sur le territoire d'Égypte par l'embouchure de Damiette: « Que les galères et les vaisseaux des chrétiens, disait le patriarche d'Alexandrie à Honorius III, entrent par la branche de Rosette, et jettent l'ancre près d'une ville nommée Foah; le bras de Rosette est profond et large; l'île où se trouve Foah (le Delta), abonde en toutes sortes de biens. » Ce conseil était très salutaire; on voulut le suivre après l'expédition de saint Louis; mais il était trop tard; dans les derniers temps des guerres saintes, une expédition chrétienne vint jusqu'à Foah; elle s'en empara, et fut bientôt obligée de l'abandonner, parce qu'elle ne put être secourue.

Le canal de Mamoudieh commence au-dessous de Foah, sur la rive gauche; il y a là un port où s'abritent les barques, et quelques maisons assez bien bâties qu'habitent les employés du pacha. Ce lieu que j'avais vu à mon premier passage, s'appelle Alfé; nous avons laissé là notre kange; notre projet était de gagner par terre le lieu où le canal de Mamoudieh commence à être navigable; pendant qu'on débarquait nos bagages, nous avons fait une promenade dans les environs, et quand nous sommes revenus, nous avons trouvé notre cavas

en querelle avec des fellahs qui refusaient de nous fournir des ânes; il distribuait de grands coups de bâton à droite et à gauche; je lui ai fait des reproches; voulez-vous donc, m'a-t-il répondu, que nous traversions le désert à pied. J'ai laissé faire le cavas, et je me suis tu, car on pardonne quelquefois à des excès ou à des torts dont on profite. Au bout d'un quart-d'heure, les plus beaux ânes du pays étaient à notre disposition.

A peine cette scène venait-elle de se passer, que nous avons vu arriver une kange, peinte en vert et revêtue de dorure; il en est sorti un homme qui paraissait avoir une grande importance; plusieurs personnes le soutenaient par les bras, et l'aidaient à marcher comme s'il eût été infirme ou malade; on traite ainsi les hommes puissans. J'ai demandé quel était celui qu'on traitait de la sorte; on m'a répondu que c'était l'ingénieur en chef du pacha qui faisait sa tournée et venait voir comment il donnerait de l'eau à son canal; je me suis approché, j'ai vu un homme de cinquante à soixante ans, qui paraît très content de lui-même, et que le mauvais succès du canal de Mahmoudieh n'a point fait maigrir. J'aurais bien voulu lui être présenté, mais il n'est resté qu'un moment dans la maison de la douane où il était descendu; nous n'avons pas tardé à être témoins d'un spectacle qu'on a rarement en Égypte et même dans tout l'Orient. L'ingénieur turc est monté dans une voiture magnifique, at-

telée de deux chevaux arabes; il allait dans cet équipage traverser le désert et se rendre au lieu où le canal de Mahmoudieh peut porter bateau. Notre caravane s'est mise à la suite de la voiture.

La plaine que nous avons traversée est tout-à-fait inculte, et ne présente partout que l'aspect d'un sable aride; le canal qui n'a pas assez d'eau pour porter des barques, n'en a pas assez non plus pour arroser ses rivages et pour faire reculer le désert. Nous avions à notre gauche le canal de Mahmoudieh; à notre droite, à la distance de quelques lieues le lac d'Edkou. Dans toute notre route, nous avons eu autour de nous le phénomène du mirage; à chaque pas que nous faisions, le pays nous paraissait couvert d'une onde limpide, et quand nous approchions, nous ne trouvions plus qu'un sable brûlant.

Après quatre heures de marche, nous sommes arrivés au lieu où commence la navigation du canal; on a bâti là quelques cabanes; on a dressé des tentes; c'est là qu'arrivent toutes les récoltes des provinces voisines, destinées pour les magasins du pacha; on voit sur la rive d'énormes amas de grains que nous avons pris de loin pour des collines de sable; ils attendent les barques qui doivent les transporter à Alexandrie. Nous sommes entrés dans un café pour nous reposer; pendant ce temps notre cavas s'est occupé de nous chercher une kange, et comme il n'en a point trouvé, nous avons été

réduits à nous embarquer dans un bateau chargé de fèves. Notre barque a mis à la voile vers les quatre heures après midi. Le canal de Mahmoudieh n'est pas deux fois plus large que le canal de l'Ourq à Paris; les débordemens du Nil ont déposé en plusieurs endroits une grande quantité de limon qui rend la navigation difficile. On a reproché aux ingénieurs qui ont présidé à la construction de ce canal, de n'avoir pas pris les eaux du fleuve à huit ou dix lieues au-dessus de Foah, ce qui aurait donné plus de pente à leur cours. Nous avons vu sur la rive quelques terres cultivées et plantées d'arbres, quelques maisons habitées qu'on pourrait prendre pour des villages. Deux spectacles nous ont frappés dans notre route; nous avons vu passer sur la berge une troupe de conscrits qui marchaient à la file, attachés ensemble par une corde; on les avait pris dans les villages voisins, ils se rendaient à Alexandrie, en suivant la rive gauche du canal. Nous avons demandé à notre reys si on donnait des vivres à ces pauvres jeunes gens. — Non. — Si on leur laissait prendre quelque repos. — Non. — Mais lorsqu'ils tombent de faim ou de fatigue? — On les relève avec le courbach. — Pendant que nous parlions ainsi, nous avons vu sur la rive gauche un nombreux détachement de soldats; ils marchaient en tumulte; les uns tiraient des coups de fusils, d'autres sonnaient de la trompette, plusieurs sortaient des rangs. Cette troupe, à moitié disciplinée, ac-

compagnait le commandant d'Alexandrie, chargé d'écarter les Arabes bédouins, qui auraient essayé de piller les fèves et les grains du pacha. — Dans quinze jours, nous a dit notre patron, les conscrits que nous avons rencontrés seront comme ces soldats; on leur fera faire ainsi quelques promenades militaires, puis ils partiront pour l'Hedjaz, pour le Sennar ou pour la Syrie, et puis l'Égypte ne les reverra plus.

A la tombée de la nuit, nous sommes arrivés en face d'un petit bourg qui porte le nom de Kerioun; le canal en ce lieu s'élargit, des milliers de barques y étaient rassemblées; nous nous sommes trouvés au milieu d'une grande confusion, et j'ai cru un moment que nous allions rester là jusqu'au lendemain; mais notre cavas est descendu à terre, il a parlé à un cheik qui lui a fait avoir une kange; aussitôt nous avons quitté notre petite embarcation, et nous avons pu continuer notre voyage dans un navire commode. Lorsqu'on a dépassé le bourg de Kerioun, on navigue dans l'ancien canal d'Alexandrie, qui a été réparé en plusieurs endroits; les ténèbres de la nuit nous ont dérobé l'aspect du rivage. Quand le jour est venu, nous étions près d'Alexandrie; quelques machines hydrauliques qui puisaient de l'eau dans le canal, nous annonçaient qu'il y avait dans le voisinage des jardins et des champs cultivés. Toutefois nous n'avons point vu ces merveilles dont parlent les poètes arabes dans leurs descriptions;

nous n'avons vu sur cette rive ni *le saule et l'acacia qui ombragent les navigateurs, ni le palmier dont le front se penche mollement comme la tête d'une belle qui s'endort*. Nous sommes arrivés en face de la colonne de Pompée, à sept heures du matin ; une heure après, nous étions établis dans notre auberge de la rue Franque.

LETTRE CLXXVII.

PROMENADES SUR L'EMPLACEMENT D'ALEXANDRIE.

Alexandrie, 1831.

A mon premier passage dans cette ville, je n'avais pas eu le temps de visiter toutes les antiquités intéressantes qui s'y trouvent, et c'est à peine si je vous en ai dit quelques mots; maintenant me voilà revenu à Alexandrie; j'y ai fait un assez long séjour pour vous parler d'une manière complète de ses ruines et de ses monumens; Alexandrie sera la seule cité d'Égypte dont je vous aurai décrit les antiquités, et j'espère que vous voudrez bien me suivre dans mes promenades au milieu des débris du passé.

PREMIÈRE PROMENADE.

J'ai parcouru plusieurs fois les lieux où sont les obélisques qu'on appelle les aiguilles de Cléopâtre; ces obélisques ont été décrits par tous les voyageurs, et je ne m'y arrêterai point; ils ne sont pas loin du rempart oriental de la ville nouvelle. Un des obélisques est couché par terre; l'autre est resté debout. On croit que ces deux monumens sont venus d'Héliopolis; ils portent plusieurs inscriptions hiéroglyphiques, parmi lesquelles M. Champollion a pu lire les noms de Mæris et de Sésostris; ce fut sans doute la reine Cléopâtre qui les fit venir à Alexandrie, pour les placer devant le temple de César; on leur donna pour cela le nom de cette reine d'Égypte, nom qu'ils ont conservé jusqu'à présent et qu'ils conserveront sans doute dans la dernière postérité.

Il y a quelques années qu'il fut question de transporter les deux obélisques au-delà des mers; l'un avait été donné à la France, l'autre à l'Angleterre; un ingénieur anglais s'était déjà mis en possession de l'obélisque qui est couché par terre; le monument était déjà monté sur ses étaies et prêt à partir, lorsque le gouvernement britannique recula devant les frais de l'expédition; le gouvernement de Charles X n'a pas eu peur de la dépense,

car l'entreprise lui a paru glorieuse; mais au lieu de choisir une des aiguilles de Cléopâtre, il a demandé au pacha d'Égypte un des obélisques de Luxor, ce qu'il a facilement obtenu. Il est probable que les deux masses que nous avons visitées resteront long-temps encore à la place qu'elles occupent, et j'en suis fort aise pour les voyageurs, car tout ce quartier habité autrefois par les rois, n'a plus d'autre monument, n'a plus d'autre ruine qui nous rappelle les souvenirs du passé; les aiguilles de la reine d'Égypte peuvent seules nous entretenir en ce lieu des splendeurs de la cité royale et de la magnificence des Ptolémées.

Les obélisques de Cléopâtre, après avoir orné long-temps les avenues du temple du Soleil, servirent à décorer l'entrée du Césarium; ils nous indiquent la place où fut élevé le temple de César; cette tour des Romains que nous voyons devant nous, si nous en croyons les traditions, était une dépendance du monument funèbre élevé au dictateur de Rome par Cléopâtre et par Antoine; la tour romaine a conservé ses formes antiques; elle est en grande partie construite en basalte ou marbre blanc; on y distingue encore des espèces de niches pratiquées dans la pierre blanche, où Cléopâtre avait, dit-on, fait placer les divinités égyptiennes pleurant la mort de César. Cet édifice, consacré à la mémoire d'un Romain dans la ville d'Alexandre, est une des pages les plus instructives de l'histoire;

c'est de là que vint aux empereurs de Rome la pensée de se faire rendre les honneurs divins et de se placer au rang des dieux ; ils prirent ainsi les titres que l'Égypte donna d'abord aux Pharaons, puis aux Ptolémées.

Nous avons parcouru les lieux les plus voisins des obélisques ; nous nous sommes avancés à l'orient, à l'occident, au septentrion, au midi ; pas un débris, pas une pierre n'a fixé notre attention ; c'est là qu'était le quartier de *Bruchion ;* là s'élevait le palais des rois, qui couvrait toute la rive de la mer ; près du palais des rois était celui des sciences et des arts ; au sud-est de l'obélisque, nous avons pu voir la place qu'occupait le musée avec ses jardins et ses portiques, avec sa bibliothèque composée de quatre cent mille volumes, avec cette école célèbre qui retarda de plusieurs siècles la décadence des lumières chez les anciens. A l'aspect de cette solitude aride et nue, j'ai refermé tristement Strabon, Pline, Diodore de Sicile ; j'ai oublié tous les auteurs qui nous parlent de la magnificence des rois, de la sagesse et des lumières de l'antiquité, et je n'ai plus eu dans la pensée que la conquête du farouche Amrou, et le fameux syllogisme du calife Omar : — Si ces livres sont conformes au Coran, qu'on les brûle comme inutiles ; s'ils lui sont contraires, qu'on les brûle comme dangereux. — Cette sentence, d'une horrible précision, a-t-elle jamais pu sortir d'une bouche humaine ! J'ai eu à ce

sujet une conversation intéressante avec un voyageur européen, que j'ai rencontré sur l'emplacement même de l'ancien musée. Ce voyageur, homme d'esprit et fort instruit dans l'histoire du moyen-âge, ne pouvait croire aux paroles d'Omar si souvent citées comme l'expression du fanatisme musulman; Omar, me disait-il, fut le plus modéré des califes; il épargna Jérusalem et l'église du Saint-Sépulcre; il sauva Alexandrie du pillage; cette proscription de tous les livres de l'antiquité dont on l'accuse, n'est rapportée que dans un historien qui écrivait six siècles après la conquête des Arabes, et les auteurs contemporains ne disent rien de semblable. Je crois comme vous, lui ai-je répondu, qu'on a calomnié le calife Omar; je crois même que le fanatisme musulman, dans les guerres contre les chrétiens, s'en prenait fort rarement aux bibliothèques qu'il ne connaissait guère; mais quoi qu'il en soit, les trésors du savoir et du génie n'en ont pas moins péri deux fois dans le lieu où nous sommes. La bibliothèque d'Alexandrie avait déjà été brûlée dans la guerre de Jules-César, et le philosophe Sénèque se consolait de cet incendie, en disant que les flammes n'avaient dévoré qu'un vain monument élevé par l'orgueil des rois, ce qui, à mon avis, est tout aussi barbare que le raisonnement d'Omar.

Ici mon interlocuteur m'a fait observer que nous étions enfin dans un temps où nous n'avions plus à

redouter de semblables désastres; grace à l'imprimerie, aucune vérité ne périra, et les lumières de l'esprit humain dureront autant que celles du soleil. — Votre sécurité a quelque chose qui me plaît, mais je ne la partage pas entièrement; qui sait les maux que les révolutions des empires peuvent apporter avec elles! Il suffirait peut-être d'une seule victoire remportée par la barbarie contre le génie des lumières, pour que le monde retombât dans une profonde nuit. La vieille Égypte n'a-t-elle pas péri tout entière avec ses monumens, avec ses sciences, et la langue même que parlait son peuple? Qui sait d'ailleurs où peut nous conduire la passion des nouveautés, le dégoût de tout ce qui est ancien, la satiété qui doit naître un jour de la profusion et de l'énormité de nos richesses intellectuelles! Vous savez que les gens employés à pourvoir nos bibliothèques sont cent fois plus nombreux que les ouvriers employés aux vieilles pyramides; chaque jour le génie devient plus fécond; chaque jour l'imprimerie découvre un nouveau moyen pour multiplier les livres. N'arrivera-t-il pas à la fin que les livres seront en si grand nombre qu'on ne pourra plus ni les lire, ni les loger, ni les compter! Croyez-vous qu'alors on aura un grand respect pour cette multitude de chefs-d'œuvres, et qu'on les estimera beaucoup plus que l'herbe des champs et la poussière du désert? lorsque dans ces montagnes de pa-

pier imprimé, tout sera confondu, le bien et le mal, la vertu et le vice, la sottise et le génie, la religion et l'impiété, la vérité et le mensonge, lorsqu'on aura tout dit, tout épuisé, et qu'il n'y aura plus rien de neuf, lorsque tout sera brouillé au point qu'il n'y aura plus rien de vrai, pensez-vous qu'il ne se trouvera pas des barbares qui diront : « Brûlez tous ces livres », et qui les brûleront eux-mêmes, non pas pour la plus grande gloire du Coran, mais seulement pour faire quelque chose de nouveau, et pour recommencer le monde d'après des idées nouvelles. — Notre voyageur européen ne partageait point mes noirs pressentimens; il y trouvait néanmoins quelque vérité. — Je parle, lui ai-je dit, comme les ruines qui nous environnent, et les ruines ont souvent le don des tristes prophéties. Jadis on venait apprendre la sagesse dans cette bibliothèque, dans cette école d'Alexandrie; aujourd'hui qu'il n'y a plus là ni livres ni docteurs, le désert lui-même est encore un grand enseignement.

DEUXIÈME PROMENADE.

Nous avons de nouveau parcouru la partie orientale de l'enceinte arabe; notre guide nous a montré l'église de Saint-Marc et l'église de Sainte-Marguerite; l'une appartient aux Grecs, l'autre aux cophtes;

la seconde vient d'être bâtie à neuf; le seigneur d'Anglure que nous avons souvent cité, visita le lieu qui fut témoin du martyre de saint Marc; il reconnut la place où Marguerite avait eu la tête tranchée, et d'où *son corps fut transporté par les anges au mont Sinaï*. Des colonnes de granit, de simples pierres conservaient ces traditions saintes, et les pélerins parcouraient pour les voir, la *plus belle et la plus large de toutes les rues de la cité*. Cette rue était appelée la rue de Saint-Marc; maintenant ce lieu n'a plus aucun nom; on n'y trouve plus que les deux églises dont je viens de parler, et une synagogue, car la croyance des juifs se mêle encore à toutes les ruines de l'Orient.

On nous a conduits au couvent des Capucins; c'est une succursale du monastère de Saint-Sauveur à Jérusalem; comme tous les couvens bâtis en Orient par les Latins, l'édifice est commode, vaste et solide; nous avons visité le cloître, le dortoir, l'église, tout cela est bien ordonné; on compte à peine dans ce couvent cinq ou six moines; le père gardien est revenu depuis peu de jours de la Terre-Sainte; nous avons beaucoup parlé de Jérusalem; il m'a donné des nouvelles de M. Poujoulat qu'il avait vu partir le mois dernier pour le Liban et les côtes de la Syrie; j'attends tous les jours des lettres de mon jeune compagnon de voyage; je le suis sur la carte, et je m'arrête avec lui partout où il y a quelque grand souvenir du passé.

J'ai demandé au supérieur des franciscains s'il connaissait la mosquée où fut conservé le tombeau d'Alexandre; il m'a conduit à quelques pas du couvent, et m'a montré un terrain sur lequel j'ai vu des restes de fondations et deux bases de colonnes à moitié enfoncées sous terre; là s'éleva l'édifice où furent déposés les dépouilles du héros de Macédoine; ainsi la place où nous sommes renferma deux temples élevés à la mémoire des deux plus grands capitaines de l'antiquité, Alexandre et César; ces deux monumens étaient tout près l'un de l'autre; le temple du fondateur d'Alexandrie devint au temps des chrétiens, une église sous l'invocation de saint Athanase, et l'église fut changée en mosquée après la conquête des Arabes; sous la domination chrétienne, le cercueil d'Alexandre servait au baptême des cathécumènes, et les musulmans en avaient fait un bassin pour les ablutions; ceux-ci gardaient ce monument avec une défiance jalouse qui semblait faire croire qu'ils en sentaient tout le prix; quelques historiens modernes avaient dit d'après Léon l'Africain [1], que le cercueil du héros macédonien était conservé comme une chose sainte dans la cité d'Alexandrie; plusieurs voyageurs avaient vu ce tombeau, formé d'une seule pierre verte et chargée de caractères hiéroglyphiques; vers la fin de l'expédition de Bonaparte, nous dit le docteur Clarke, une com-

[1] Voyez l'*Histoire ancienne* de Rollin, à la mort d'Alexandre.

pagnie de pionniers s'introduisit dans la mosquée, et le cercueil mystérieux fut enlevé de force au *milieu des cris et des ululations du peuple musulman*. Quand il fut question d'évacuer l'Égypte, le tombeau d'Alexandre devint le sujet d'une négociation animée entre les Français et les Anglais; il avait déjà été embarqué dans le vaisseau *la Cause*, dont on avait fait un hôpital, et les commissaires du général Hukinson le trouvèrent caché sous les haillons et les couvertures des malades. Je regrette que cette belle dépouille de l'Orient n'ait pas été le butin des Français! Quel spectacle pour les Parisiens que de voir Bonaparte et ses compagnons revenant des bords du Nil avec le tombeau d'Alexandre! mais la fortune des armes en avait décidé autrement, et le précieux monolithe est allé avec la pierre de Rosette et beaucoup d'autres antiquités égyptiennes, enrichir le musée britannique.

Je ne sais d'ailleurs jusqu'à quel point les antiquités qu'on se disputait, pouvaient appartenir aux Français ou aux Anglais, car la victoire elle-même ne donne à personne le droit d'enlever à un pays ses monumens. Toutefois, en admettant ici que les ruines de la vieille Égypte ont pu être mises hors du droit des gens, on doit convenir que le sarcophage d'Alexandre et la pierre de Rosette étaient la propriété de ceux qui les avaient trouvés à force de soins, de travaux et de périls; il est fâcheux que nous ayons trop peu de détails sur la négociation

qui précéda la retraite des Français, et qui avait pour objet les découvertes de nos savans. J'aime à me représenter cette commission d'Égypte, ces conquérans, ces martyrs de la science auxquels le vainqueur demandait le fruit de leurs recherches, de leurs courses, de leurs études; on leur demandait jusqu'aux plans qu'ils avaient levés, jusqu'aux notes et mémoires qu'ils avaient redigés; que ne puis-je vous peindre leur noble désespoir et leur résistance magnanime, triomphant à la fin de la victoire elle-même [1]!

Depuis ce temps-là, les musulmans ont abandonné la mosquée d'Athanase; les colonnes et les matériaux de l'édifice ont été employés à rebâtir la douane et l'arsenal, ce monument de prédilection du pacha qui a le double tort à nos yeux de ruiner l'Égypte nouvelle et de faire disparaître ce qui reste de l'ancienne. Ainsi le voyageur reste seul ici avec ses souvenirs historiques; il peut se livrer sans distraction à ses réflexions sur les révolutions humaines, et faire tout à son aise, comme je le fais dans cette lettre, un véritable cours d'histoire et de philosophie. Alexandre, Bonaparte, ces deux grandes images me suivent dans mes courses solitaires sur l'emplacement de la cité macédonienne; les conquêtes du fils de Philippe

[1] Plusieurs de ces détails se trouvent dans le *Voyage* du docteur Clarke qui était alors à Alexandrie, et qui vint lui-même dans le lieu où tous les membres de la commission française étaient assemblés.

changèrent autrefois la face de l'Orient; si la fortune l'eût permis, l'Orient aurait pu aussi être renouvelé par Napoléon.

N'admirez-vous pas les instrumens et les moyens dont Dieu se sert pour changer le monde! N'êtes-vous pas frappé de ces révolutions qui tantôt par la force des idées, tantôt par la force des armes, vont sans cesse d'Orient en Occident et d'Occident en Orient! Avant les conquêtes d'Alexandre, avant celles de Rome qui soumirent l'Asie à l'Europe, l'Asie avait donné à la Grèce, à l'Italie, à d'autres pays européens, ses lumières, ses lois et même ses dieux; plus tard le christianisme naît dans un coin de la Judée; sa doctrine fait des progrès miraculeux, et va renouveler les contrées les plus reculées de l'Occident. Dix siècles après, l'Europe chrétienne prend les armes, et fait de longs efforts pour reporter en Orient les vérités et les lois saintes qui en étaient venues; les croisades ne purent civiliser les peuples du Nil; du Jourdain et de l'Euphrate, parce que la chrétienté alors était encore barbare; aujourd'hui que notre civilisation a fait tant de progrès et qu'on parle plus que jamais de réforme, les temps seraient-ils donc arrivés!

Après avoir foulé le sol où s'éleva l'église d'Anathase, j'ai voulu visiter un établissement nouveau qui appartient aux nations européennes; vous vous rappelez sans doute que dans mes premières lettres écrites d'Alexandrie, je vous ai parlé d'un hôpital

fondé par les Européens qui habitent ce pays. Je vous ài raconté les discordes survenues à ce sujet parmi les Francs; une assemblée appelée à délibérer sur le nouvel établissement de charité, avait cassé son président, et la colonie franque d'Alexandrie se vantait d'avoir donné à l'Égypte une imitation de nos glorieuses journées de juillet; comme l'hôpital en question est tout près du couvent des Capucins, j'ai prié l'un des frères de vouloir bien m'y conduire; j'y ai trouvé cinq ou six malades, et je dois vous dire que l'hospice en dépit des révolutions, est assez bien tenu; comme il n'y avait rien à gagner pour personne dans la querelle qui s'est élevée, elle n'a pas eu de suites; après quelques jours d'agitation et de tumulte, les mauvaises passions se sont retirées, et la charité est restée toute seule, ce qui a sauvé l'asile des pauvres et des malades.

TROISIÈME PROMENADE.

Il y a des gens qui courent le monde pour rebâtir des villes; quels sont ces gens-là? des législateurs, des princes? non; ce sont des érudits; ils n'ont besoin pour cela que d'une page de Strabon, de Pline, de Vitruve; il leur suffit d'un mot tiré d'un auteur ancien, d'une colonne échappée aux coups du temps; et vous verrez renaître sous leurs mains Memphis,

Carthage ou Babylone; ces savans font pour l'antiquité ce que Frensenius a fait pour Tite-Live; on appelle cela, *oppida restituta*. Ces ouvrages sont fort beaux sans doute, mais où est la vie, où est la physionomie des cités? Que diriez-vous d'un peintre qui ferait un paysage d'après un herbier, ou qui déterrerait les morts pour faire leurs portraits! si les vieux habitans de ces villes restituées, de ces *oppida restituta*, revenaient à la vie, ils seraient peut-être bien embarrassés de reconnaître les lieux qu'ils ont le plus fréquentés. Si je vous parle ainsi, c'est que j'ai emporté avec moi beaucoup de plans de villes anciennes qui m'ont donné de l'humeur; mais il faut dire aussi qu'il y a dans ce genre des travaux faits avec une érudition pleine de sagacité; un des savans de la commission d'Égypte a *restitué* la vieille Alexandrie, et le plan que j'ai sous les yeux est la description la plus exacte, la plus vraie qu'on puisse trouver. Ce plan ne me quitte point dans mes courses, et je me crois encore dans la ville des Ptolémées.

Je suis sorti ce matin de l'enceinte arabe par la porte de Rosette, et j'ai pris à gauche un chemin qui m'a conduit au bord de la mer; toute cette côte, depuis la tour des Romains jusqu'au cap Lokias, était couverte de maisons royales, de maisons de plaisance, de beaux jardins; les seuls restes de tant de magnificences sont des pans de murailles, des voûtes en briques rouges

qu'on aperçoit au milieu des flots et qui nous apparaissent comme les débris d'un grand naufrage. Tout annonce que cet édifice fut autrefois un bain public.

L'île d'Antirode, si souvent citée par les auteurs anciens, a disparu avec son port et son palais; le cap Lokias, où les maîtres d'Alexandrie étalaient leurs pompes, se trouve rongé par les vagues; on ne voit plus de ce côté que des roches détachées, une mosquée à moitié démolie, et les restes d'un fort qu'on appelle le petit Pharillon. A mesure que nous avançons, le sol retentit sous nos pas; le sable éboulé laisse voir des excavations; on trouve partout des fragmens de poterie, des débris presque réduits en poussière, des fondrières, des amas de décombres; les tremblemens de terre, les fouilles faites pour chercher des pierres ou de l'or, la mer avec ses orages, le temps avec ses auxiliaires, ont fait de tout ce beau quartier de la ville royale un affreux désert. J'ai cherché dans ce désert l'emplacement de deux édifices, dont le souvenir aurait pu vous intéresser, le temple de Neptune, et le *Timonium* habité par Antoine.

Les vieux Égyptiens ne reconnaissaient que les divinités du ciel, de la terre et du triste amenti; ils regardaient la mer comme une région maudite qu'ils ne devaient jamais franchir, et le paisible dieu du Nil n'avait pu voir sans jalousie des autels élevés au dieu des flots orageux; aussi le temple de Neptune

avait-il été placé parmi les palais et dans le quartier qu'habitaient les rois vénus de la Grèce; il n'y avait point d'autre dieu que lui sur cette partie de la côte, et le grand Sérapis avec les autres dieux de la vieille Égypte avait ses autels bien loin de là, à l'autre extrémité de la cité. Le temple de Neptune a disparu comme les palais des Césars et des Ptolémées. Les ondes irritées, qui ne redoutent plus le trident de leur dieu ni son fameux *quos ego*, ont à moitié recouvert le môle où le temple était bâti.

Plus loin était la retraite où le rival d'Octave et le mari de Cléopâtre passa la dernière année de sa vie; Antoine avait vécu dans des temps semblables aux nôtres, dans des temps où les passions ardentes usent la vie et portent l'homme au dégoût de lui-même; il avait tour-à-tour recherché la gloire, la puissance, la volupté; à la fin, il s'était fait misantrope, et parmi tous les hommes qui avaient eu quelque renommée chez les anciens, un seul lui parut sage et digne d'être imité, c'est le fameux Timon d'Athènes; et pour cela, il avait donné à sa retraite le nom de *Timonium*. Le triumvir avait renvoyé ses plus fidèles amis, et n'avait gardé, dans sa solitude, que deux philosophes qui lui parlaient du néant des grandeurs humaines; leurs discours ne purent soutenir son courage contre les derniers coups du sort, et toute cette philosophie pleine d'ostentation, ne lui donna que la force de se percer de son épée et

de mourir comme un personnage de tragédie. Avant lui, Caton s'était de même donné la mort en lisant le Phédon, et Brutus avait tranché de même sa vie en blasphémant contre la vertu; dans toutes ces querelles suscitées pour l'empire du monde, il fallait vaincre ou mourir, et l'ambition ou le patriotisme trahi par la fortune, n'écoutait plus que les inspirations du désespoir; j'aurais voulu découvrir quelques vestiges du *Timonium*, mais je n'ai trouvé à la place qu'il occupait, près du temple de Neptune, que cinq ou six grosses pierres, à moitié enfoncées dans le sable et battues par les eaux de la mer.

Nous nous sommes éloignés de la côte, en suivant les bords d'un canal qui fut autrefois construit pour amener l'eau du Nil dans les citernes de la ville; on y fait maintenant quelques réparations, et pour cela, il a été découvert dans toute sa longueur; nous avons pu voir plusieurs colonnes de granit qui étaient entrées dans sa construction ancienne; arrivés en face de la porte de Rosette, nous avons suivi un moment le chemin qui fut autrefois la rue de Canope; à droite et à gauche de notre route, on distinguait facilement l'emplacement d'un grand faubourg; c'était le faubourg de Nicopolis; quoiqu'il n'y reste pas pierre sur pierre, on peut y distinguer encore, à la forme du terrain, la trace des rues et les places publiques; on reconnaît au sud-est le cirque ou l'hippodrome dans lequel étaient célébrées les quinquennales; ce fut dans ce lieu même

que se livra la dernière bataille d'Octave contre Antoine; si je savais dessiner, il me semble que je vous décrirais facilement tout ce faubourg avec ses maisons, avec ses monumens; mon érudition rendrait à cet amphithéâtre ses fêtes et ses spectateurs, à ce champ de bataille ses combattans.

Nous nous sommes avancés vers le midi, et nous avons parcouru une campagne plus triste et plus solitaire encore que l'ancien quartier de Nicopolis. Si j'en crois les savans qui nous servent de guide, nous voilà dans le bourg que l'antiquité appelait *Éleusine ;* cette bourgade était située entre le lieu appelé Bucolis et le faubourg de Nicopolis; c'est là que débarquaient les marchandises venues du Delta et de Memphis par le Nil; c'est de là aussi qu'on partait pour se rendre par eau aux fêtes de Canope, et souvent les joies et les orgies de Canope s'étendaient jusqu'au bourg d'*Éleusine*. On ne voit plus là aucune trace d'habitations; les pierres des maisons, les décombres des édifices sont devenus des collines; les ruines mêmes ne sont plus que de la poussière et du sable. La végétation n'a pas pris ici la place des palais et des temples, comme à Memphis, comme à Héliopolis; il n'y croît pas un arbre, pas un brin d'herbe. Le voyageur, en traversant maintenant le quartier d'Éleusine, craint surtout d'y rencontrer des figures humaines, car les brigands et les Arabes bédouins y attendent quelquefois les passans pour les dévaliser.

SUITE

DE LA LETTRE CLXXVI.

Alexandrie, 1831.

QUATRIÈME PROMENADE.

La colonne de Pompée, que nous avions aperçue de la mer, se trouve au sud-est de la ville, à un mille de l'enceinte arabe, à quelques centaines de pas du canal de Mamoudieh; son fût a quatre-vingt-dix pieds de haut, son chapiteau dix, son piédestal douze; elle a neuf pieds de diamètre. Ce sont là les points sur lesquels les savans sont d'accord. On a discuté long-temps pour savoir à quel

siècle la colonne pouvait appartenir. Il en a été de cette colonne de Pompée comme de la plupart des antiquités de l'Égypte, comme du Nil; on ne peut faire que des conjectures sur leur origine.

Les anciens voyageurs nous disent que César l'éleva à la mémoire de Pompée, et que le nom de Pompée lui était resté. D'après un passage d'Aboulféda, quelques voyageurs du siècle dernier l'ont appelée la colonne de Septime-Sévère; puis on a déchiffré une inscription grecque à demi effacée, et les Hellénistes y ont trouvé le nom de Dioclétien avec celui d'un gouverneur de l'Égypte qui s'appelait *Pompeius*. On en a conclu que la colonne avait été dédiée à l'empereur Dioclétien. Il y a dans cette dernière explication quelque chose que je ne comprends pas; après une semblable dédicace, comment le nom de Dioclétien avait-il été oublié, et pourquoi celui d'un simple gouverneur de la province avait-il prévalu? Je connais plusieurs voyageurs fort instruits qui persistent à se ranger du côté des vieilles traditions populaires, et qui voient encore dans la colonne un hommage rendu au grand Pompée par Jules-César, ou plus tard par Adrien. Il me paraît assez probable que la colonne a souvent changé de destination. Nous pouvons même affirmer, sans trop d'invraisemblance, qu'on s'est servi quelquefois du beau monolithe pour flatter les princes dont on implorait ou dont on redoutait la puissance. Cette masse de granit a été

dédiée plus d'une fois à la fortune ou à la victoire. Je ne me presserai donc point de l'appeler la colonne dioclétienne ni la colonne de Sévère; je ne lui donnerai ni le nom de l'empereur Adrien, comme le font quelques savans, ni même celui des Français victorieux, comme l'a fait Sonini. Je m'associe volontiers à l'opinion du vulgaire qui a fait justice jusqu'à présent des flatteries écrites sur la pierre, et j'aime à voir que la colonne soit restée en quelque sorte fidèle au malheur, en conservant le nom du grand Pompée.

Il reste une question pour le moins aussi difficile à résoudre : comment cette masse a-t-elle été transportée à la place où elle est? Il est bien évident qu'elle a été taillée dans une carrière de la Thébaïde, et que sa première destination n'a pas été pour Alexandrie. M. Champollion a trouvé dans le piédestal, et nous avons pu le voir après lui, un cartouche de Psameticus II, un des pharaons saïtes. L'histoire nous apprend que Psameticus employait souvent les artistes grecs , ce qui nous expliquerait le caractère grec qu'on trouve à la colonne; il ne serait pas impossible que ce monument eût orné la ville de Saïs. Mais à quelle époque et de quelle manière cette masse gigantesque a-t-elle pu être transportée aux lieux où nous la voyons? Comment se fait-il que dans l'antiquité personne n'ait parlé de cette merveille, lorsqu'elle est sortie toute taillée des carrières de Sienne? comment se fait-il que personne

ne l'ait vue passer, lorsqu'elle allait orner le temple d'Isis dans la capitale du Delta, ou qu'elle venait prendre possession de la place qu'elle occupe depuis plusieurs siècles dans Alexandrie? Les Arabes, dont la raison ne recule jamais devant un prodige, et qui ont coutume d'expliquer une merveille par une autre, nous disent que les voyages de la colonne remontent au temps où l'Égypte était habitée par des géans; or, ces géans portaient une colonne sous leur bras comme nous portons une canne ou un parapluie. Les traditions affirment néanmoins que celui qui apporta la colonne de Pompée se rompit une côte, car le fardeau était un peu lourd. Voilà ce qu'on trouve dans quelques livres arabes; cette version n'est pas sans doute la plus vraisemblable, mais elle n'est pas dépourvue du moins de quelque poésie, et j'aime mieux, en ce cas, un supplément aux *Mille et une Nuits* qui m'amuse, que la plus savante dissertation qui ne me persuade pas, qui ne m'apprend rien et qui m'ennuie.

J'ai lu dans la relation d'un ancien voyageur, qu'au commencement du siècle dernier, un Arabe était monté au haut de la colonne; en lançant une flèche, il avait fait passer une ficelle à travers les corniches du chapiteau; il y avait ensuite attaché une corde, et par cette corde il était arrivé jusqu'au sommet du monument, portant un ânon sur les épaules; cette dernière circonstance de son ascension n'était pas ce qui avait le moins excité la surprise et fixé

l'attention de la multitude des spectateurs; plus tard, un voyageur anglais, puis quelques Français de l'expédition de Bonaparte se servirent d'un cerf-volant pour attacher une corde au sommet de la colonne et pour y monter; toutes ces ascensions ne nous ont rien appris, si ce n'est que le chapiteau est creux et qu'il a dû porter une urne cinéraire ou une statue qui aura été renversée et détruite; nouvelles questions à discuter, et sur lesquelles je n'ai rien à vous dire de positif.

Plusieurs voyageurs français, à la vue de la colonne, ont eu la pensée de la voir transportée en France! le premier à qui cette pensée est venue, est le consul Maillet. « C'est le plus grand dommage du monde, nous dit-il dans sa relation, que ce monument soit entre les mains de gens qui en sentent si peu le mérite. » Après avoir montré ainsi combien le peuple égyptien a peu de droits à la possession d'une si belle colonne, notre voyageur s'écrie : « Oui, cette colonne magnifique *est digne de soutenir une statue du roi de France* » (c'était Louis XIV qui régnait alors). Savary qui écrivait long-temps après Maillet, exprime aussi le désir que la colonne de Pompée passe les mers, pour orner une demeure royale : « De près, ce monument (nous copions » les expressions du voyageur) inspire un étonne- » ment mêlé de respect; on ne peut se lasser d'ad- » mirer la beauté du chapiteau, la longueur du » fût, l'imposante simplicité du piédestal; je suis

» persuadé que si cette colonne était transportée » devant le palais de nos rois, l'Europe viendrait » payer un tribut d'admiration au plus beau mo» nument qui soit sur la terre. » Après ces deux citations, vous ne serez pas fâché de voir ce que dit Sonini qui écrivait au temps de la révolution et lorsque Bonaparte était encore en Égypte: « Au mi» lieu d'une des places de Paris, de celle de la Révo» lution par exemple, la colonne ne pourrait man» quer de produire l'effet le plus majestueux; une » statue colossale surmonterait son chapiteau; ce » serait celle de la Liberté. » Je n'achèverai pas ce passage où Sonini nous représente d'avance la colonne de Pompée, s'élevant en face des Tuileries comme l'emblème éternel de la puissance populaire, et menaçant dans une attitude fière et imposante tous ceux qui habiteront le palais des rois. Vous voyez comme chaque voyageur parle ici le langage de son siècle; telle est la destinée de ce monument, qu'aux temps anciens comme aux temps modernes, on a toujours voulu faire parler son silence; chacun a voulu que le granit flattât les puissans, et que la colonne fût consacrée à l'idole qu'il s'était faite.

Le consul Maillet ne se contente pas d'exprimer le désir de voir la colonne sur une des places de Paris, mais il entre dans beaucoup de détails sur les moyens de l'obtenir des maîtres de l'Égypte et de la transporter au-delà des mers; ces moyens pro-

posés par un consul sont fort curieux et très bons à connaître, maintenant que la France négocie avec le pacha pour avoir un obélisque, et que tout fait espérer que la négociation aura un plein succès. « La cour, ce sont les expressions du consul, pourrait d'abord faire demander la colonne au grand-seigneur par son ambassadeur auprès de la Porte, à qui on ne refuserait pas cette grace; puis sa hautesse s'adresserait au pacha et aux beys d'Égypte, annonçant l'intention de faire venir le monument à Constantinople, et chargeant l'ambassadeur de France d'abattre la colonne et de fournir des vaisseaux de transport. Tout cela fait ainsi, ajoute le bon Maillet, le monument égyptien une fois en mer, prendrait la route de Marseille ou de Toulon, au lieu de prendre le chemin des Dardanelles et du Bosphore. » Ce plan singulier est fort développé, et je ne vous dis pas toutes les finesses naïves que son auteur conseille d'employer, car aujourd'hui la diplomatie avec l'Orient, comme chacun sait, ne connaît que la ligne droite, et se garde bien de s'en écarter en quoi que ce soit. Quant aux frais de l'entreprise, le consul de Louis XIV ne les porte pas très haut; la colonne rendue à Paris *ne coûterait pas vingt mille écus au royaume*. Vous conviendrez qu'on ne s'en serait pas tiré à meilleur marché au temps ou les géans portaient des colonnes sous le bras.

Les Turcs et les Arabes sont trop grossiers pour

estimer les merveilles qu'ils possèdent ; mais il me semble qu'il est des monumens qui appartiennent essentiellement au pays où ils sont, et qu'ils tiennent au sol comme les montagnes et les collines. S'il y a de la barbarie à mépriser de semblables merveilles, n'y en a-t-il pas aussi à vouloir les déplacer? il ne faut pas oublier d'ailleurs que la colonne de Pompée dirige maintenant la marche des navigateurs.

L'histoire des derniers temps nous apprend que Bonaparte, après avoir débarqué, vint placer ses batteries dans le voisinage de la colonne ; les Anglais en firent autant, lorsqu'ils vinrent plus tard assiéger Alexandrie, occupée par les Français. Si nous en croyons les traditions arabes, le fameux Amrou aurait aussi campé dans le même lieu ; c'est là qu'il reçut le patriarche d'Alexandrie et qu'il répondit à ses propositions pacifiques : *Quand tu auras avalé cette colonne, nous verrons*. Ajoutons que dans l'expédition de Bonaparte, les Français et les Anglais avaient aussi placé leurs batteries près des aiguilles de Cléopâtre ; jadis plusieurs monumens de l'antiquité furent brûlés dans la guerre de César ; peu s'en est fallu que les deux seules merveilles qui restent de la vieille Alexandrie n'aient disparu de même dans une guerre venue d'Europe.

CINQUIÈME PROMENADE.

Nous avons parcouru l'ancien quartier de *Racotis*; ce quartier est situé au sud-ouest de la ville; il était déjà un bourg avant l'arrivée d'Alexandre; il y reste peu de vestiges de l'antiquité. Au temps des Ptolémées et au temps des Romains, on se battait pour l'empire, et les ravages de la discorde et de la guerre se firent sentir dans le quartier habité par les rois, dans le quartier de Bruchion; on se battit ensuite pour la religion, et les ruines s'accumulèrent dans le quartier de Racotis où étaient les temples.

Je n'ai pu traverser cette région maintenant solitaire sans me rappeler les violentes querelles qui troublèrent Alexandrie au quatrième siècle, et qui furent suivis de la destruction du temple de Sérapis. Rien n'est plus affligeant que l'histoire de cette époque.

Le temple de Sérapis s'élevait sur une hauteur qui dominait la ville; il fallait monter cent marches pour y arriver; le sanctuaire du dieu égyptien avait en quelque sorte succédé au musée; là se conservaient les traditions antiques; là était le dépôt des livres, le dépôt des lois, celui des sciences de la vieille Égypte; on y avait conservé longtemps le nilomètre; on y sacrifiait aux divinités

du Nil ; on leur demandait encore le débordement du fleuve, et les moissons qui nourrissaient Rome et Bysance.

L'antiquité avec ses souvenirs, une religion nouvelle avec ses vérités saintes, étaient en présence dans cette Alexandrie que les pères de l'Église appelaient le *Paradis*, et que les amis des arts et des lettres regardaient comme une autre Athènes. Le philosophe Olympe réchauffait par des discours éloquens le zèle à demi éteint des antiques croyances ; le patriarche Théophile était à la tête de ceux qui combattaient pour les progrès de la foi du Christ ; quand je me reporte à ces temps de discorde où tant de monumens ont péri, je me sens le cœur attristé ; vous ne m'accuserez pas sans doute d'avoir une grande vénération pour Sérapis représenté avec un boisseau sur la tête et un gros serpent dans la main droite selon Macrobe ; je rirai comme un autre, s'il le faut, des ruses et des mensonges qui faisaient vivre les prêtres et entretenaient le culte de Sérapis qu'on regardait comme le régulateur du Nil et comme le dieu suprême des ténèbres ou du triste amenti. D'un autre côté, quoique j'honore fort peu le caractère du patriarche Théophile auquel l'histoire reproche l'idolâtre amour de l'or, j'honore la cause qu'il défendait, je partage l'opinion des orthodoxes qui combattaient sous ses banières, j'admire le courage des martyrs qui moururent alors pour le

triomphe des vérités chrétiennes; mais quand je vois s'écrouler les plus beaux monumens de l'antiquité, quand je vois périr ce temple qui, au rapport d'Ammien Marcellin, était la plus grande merveille du monde après le Capitole, j'avoue que j'éprouve au fond de l'ame quelque chose de païen, et je remercie Dieu de ne m'avoir pas fait vivre dans le temps et dans le pays où de pareilles choses s'accomplissaient, car il est probable qu'on m'aurait trouvé parmi les disciples du philosophe Olympe.

Je n'ai point étudié la science des antiquaires; mais ce qu'ont produit et respecté les siècles plaît à mon instinct, et j'admire tout ce qui porte la vénérable empreinte du temps; je vous dirai même que je porte avec moi dans ma bibliothèque de voyageur l'oraison de Libanius *pro templis*, et que ce livre d'un défenseur du paganisme me charme quelquefois, parce qu'il plaide pour d'illustres ruines; depuis que je vis, j'ai vu tant de destructions; il y a encore aujourd'hui tant de gens qui veulent détruire! et ceux-là n'ont pas, comme au temps de Théophile, des vérités saintes à mettre à la place de tout ce qui tombe.

J'ai cherché les vestiges du temple de Sérapis; je n'ai pas même trouvé son emplacement; il ne reste rien de l'espèce de colline sur laquelle il avait été bâti; c'est ici qu'il faut avoir recours aux savans qui rebâtissent les villes, et qui remettent toutes choses à leur place.

Nous voilà sur le chemin du quartier de Nécropolis ; Alexandrie était divisée autrefois en trois parties ; la première était habitée par les rois, la seconde par les dieux, la troisième par les morts : le quartier de Nécropolis, quoiqu'il fût consacré aux sépultures, était aussi la demeure des vivans ; sous les voûtes souterraines dormaient les générations passées ; au-dessus étaient des jardins, des maisons de plaisance, des édifices qu'habitaient les prêtres dévoués au culte des morts et des divinités du trépas.

L'ancien quartier de Nécropolis se trouve à une demi-lieue de l'enceinte arabe. Notre guide, après nous avoir fait traverser un terrain inculte et très inégal, nous a fait descendre dans un ravin profond ; c'est là qu'est l'ouverture des catacombes ; il est probable que dans les temps anciens, on y introduisait les morts du côté de la mer ; on y pénétrait aussi par des escaliers qui aboutissaient à des temples bâtis au-dessus de cette nécropolis ; nous nous étions munis d'une longue ficelle, et nous avions fait provision de bougies ; les voyageurs ont coutume de tirer des coups de pistolet, et quelquefois de donner du cor pour faire peur aux chacals et autres animaux qui habitent ces retraites sombres ; nous sommes entrés sous les voûtes souterraines sans prendre cette précaution ; j'étais bien décidé d'ailleurs à ne pas m'avancer trop avant et à reculer devant le premier obstacle.

Le chemin de ces souterrains est pénible ; les conduits sont quelquefois étroits, souvent encombrés par les sables ; on trouve là des corridors qui se prolongent dans toutes les directions ; tantôt ce sont de petites chambres, des voûtes basses, tantôt des salles, des galeries, le tout taillé dans le roc vif ; après avoir parcouru plusieurs appartemens souterrains, on se trouve tout-à-coup dans des enceintes spacieuses, sous des dômes avec des pilastres, des architraves, des colonnes ; on aperçoit de tout côté des sarcophages de pierre, des ouvertures faites dans le roc, pour recevoir les corps embaumés ; quelquefois les niches, où se déposaient les morts, sont distribuées comme celle des pigeons dans un colombier. On peut voir là plus de magnificence peut-être que dans les catacombes de Memphis, mais point d'hiéroglyphes, point de bas-reliefs ; on a découvert seulement sur la pierre quelques couleurs à moitié effacées, et le disque ailé du soleil, image de Sérapis ; quelques ossemens appartenant à des temps modernes ; mais point de momies, point de papyrus, pas un seul lambeau de ces étoffes de coton ou de lin qui enveloppaient les morts.

Tout le quartier de Nécropolis est rempli de voûtes sépulcrales ; un large plateau de roche est percé dans tous les sens, et ce plateau est presque aussi étendu que celui de Saccarah ; plusieurs nations eurent là leurs tombeaux ; les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les chrétiens même y ont enterré

leurs morts, car on y trouve des croix empreintes sur la pierre. Aux premiers temps du christianisme, les disciples de l'Évangile vinrent quelquefois célébrer leurs mystères dans ces catacombes; elles ont souvent servi de retraite aux tribus nomades.

Nous n'avons rien de certain sur le lieu où furent ensevelies les dynasties royales des Grecs; il faut croire que les sépultures des rois étaient placées du côté de la mer. On a retrouvé en effet près du rivage de vastes souterrains, qui ressemblent à des palais ou à des temples; on sait que les Grecs avaient emprunté aux Égyptiens la fable de l'Élysée et du Tartare; on doit penser que les Ptolémées adoptèrent pour leurs funérailles quelques-unes des superstitions de la vieille Égypte; des barques qui rappelaient la barque de Caron, devaient transporter leurs dépouilles mortelles jusqu'à leur demeure funèbre; ils entraient dans les régions de l'amenti par des voies souterraines, dans lesquelles pénétraient les eaux de la mer, et qui pouvaient leur offrir une image de cet Achéron que nous avons vu à Memphis.

En sortant des catacombes, nous sommes descendus au bord de la mer, et nous avons visité le bassin qu'on appelle les bains de Cléopâtre; on pense généralement que ce bassin fut construit pour les cérémonies funéraires; il devait être couvert d'un toit ou d'un édifice extérieur. Les deux grottes, taillées dans le roc qu'on y voit encore,

étaient sans doute le lieu où se déposaient les corps pour être lavés et embaumés. Le canal sinueux par lequel entrent les barques, figure assez bien les replis des fleuves qui entouraient le royaume de Sérapis ou de Pluton.

Pourquoi ce bassin porte-t-il le nom de bain de Cléopâtre; on croira difficilement que la voluptueuse reine d'Égypte, au moins dans les jours de sa puissance et de sa gloire, soit venue se baigner si loin de son palais et dans un lieu qui ne devait lui offrir que de lugubres images; qu'il me soit permis de hasarder ici une conjecture; vous savez que lorsqu'Octave se fut rendu maître d'Alexandrie, Cléopâtre ne chercha plus qu'à mourir, et qu'elle alla s'enfermer dans le lieu où étaient ensevelis ses aïeux; elle se familiarisa pendant plusieurs jours avec toutes les pensées du trépas; n'est-il pas possible d'après cela, qu'elle ait voulu alors essayer les cérémonies pratiquées pour les morts, et qu'elle se soit baignée dans un bassin consacré aux funérailles! l'histoire nous dit qu'elle prit un bain avant de se faire piquer par l'aspic qui termina sa vie; une pareille circonstance dut frapper vivement les contemporains, et suffit sans doute pour faire donner à ce bassin le nom qu'il porte encore aujourd'hui.

DIVERSES COURSES DANS L'ENCEINTE ARABE ET LES ENVIRONS.

Souvent j'ai pris pour guide et pour *cicerone* les âniers de la ville ; ceux qui nous louaient les ânes que nous montions, nous suivaient à pied, et chacun d'eux nous expliquait à sa manière les merveilles qui se rencontraient sous nos pas. Ces âniers, qu'on appelle *seys*, sont une classe d'hommes tout-à-fait à part ; ils ne ressemblent ni aux Arabes bédouins ni aux fellahs, quoiqu'ils aient les vices des uns et des autres ; ils ne manquent point de finesse, et savent fort bien exploiter les goûts des étrangers, même des gens les plus instruits, tantôt flattant leur vanité, tantôt s'associant à leur enthousiasme pour l'antiquité. Il est curieux de les voir, à l'aspect d'une belle colonne bien conservée, se récrier sur le prodige de l'art ; quelquefois ils s'arrêtent devant quelque débris informe, en levant les épaules et en maudissant le temps et les barbares ; puis ils vous regardent, comme pour obtenir votre approbation et surtout pour avoir de vous quelques piastres, car leur amour des piastres ne les quitte jamais. Il n'est pas une pierre remarquée par les voyageurs, pas une localité historique, pas un souvenir de la vieille cité dont les *seys* n'aient tiré ainsi quelques pièces de mon-

naie; les obélisques de Cléopâtre, la colonne de Pompée, les catacombes, sont pour eux comme de véritables trésors; aussi les étrangers trouvent-ils dans chaque coin de la ville des gens qui leur disent: Voulez-vous voir les catacombes, l'obélisque, la colonne? Les plus officieux de ces *cicerone* vont attendre sur le port les voyageurs qui débarquent, et les pressent de voir les monumens. Comme leurs instances sont très vives, et qu'on n'entend pas facilement leur langage, qui est un mauvais jargon italien, il est arrivé quelquefois des méprises et des quiproquos qui pourraient vous divertir, si je vous les racontais; je me bornerai à vous dire l'aventure plaisante d'un Européen débarqué ces jours derniers. Au moment où il mettait le pied à terre, les *seys* l'ont entouré en lui proposant de le conduire à l'obélisque; l'étranger a cru d'abord que l'obélisque était une auberge ou un hôtel garni; il s'est laissé faire, et l'ânier qui s'était emparé de lui, l'a mené tout droit aux aiguilles de Cléopâtre; le voyageur a donné un coup-d'œil à la masse de granit, puis il a témoigné l'envie de poursuivre sa route; l'ânier lui a fait prendre alors le chemin de la colonne de Pompée; l'aspect de la colonne et du désert qui l'environne n'offrait pas à notre nouveau débarqué l'espoir d'y trouver un logement, et il a montré quelque impatience. Son guide arabe a fini par le mener aux catacombes; il n'y avait point là non plus l'apparence d'une hôtellerie dans laquelle

un homme vivant pût trouver quelque repos et une chambre un peu commode. Notre pauvre étranger a maudit son destin, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il est revenu dans la rue Franque, mourant de faim et de fatigue, mais ayant vu les trois grandes curiosités d'Alexandrie.

J'ai voulu vous conter cette anecdote pour vous distraire un peu de la monotonie de mes promenades scientifiques; mes courses n'ont plus d'objet distinct et déterminé; depuis plusieurs jours, j'erre au hasard dans l'enceinte arabe et autour de l'ancienne cité; je vais recueillir ici toutes mes observations, et vous dire en quelques mots ce que j'ai remarqué.

Je dirige souvent mes pas vers la porte de Rosette, à l'orient de la ville. Je prends la grande rue dont nous ont parlé Strabon, Pline et Diodore de Sicile; je reconnais encore cette rue Royale à l'enfoncement du chemin, à l'exhaussement du terrain qui borde la route à droite et à gauche; me voilà sur cette grande place, si souvent décrite par les anciens; elle occupait le centre de la cité; de beaux édifices, de superbes colonnades environnaient son enceinte; du milieu de cette place, on pouvait voir la porte de Canope à l'est, celle de Nécropolis à l'ouest, d'un autre côté les portes du Soleil et de la Lune, la première sur le lac Maréotis, la seconde sur le grand port; il ne reste plus autour de cette place déserte qu'une synagogue,

un couvent cophte, et le monastère des Franciscains; la grande rue dont je suis la trace, bordait au nord le quartier de Bruchion; je vous ai déjà parlé du *Césarium*, de l'emplacement du Musée; quatre colonnes de granit marquent encore l'emplacement du Gymnase. Peut-être trouvera-t-on de ce côté la place ou était le Forum, celle où siégeait l'aréopage; à ma droite, en avançant vers la porte de Rosette, j'aperçois une butte que les Francs appelent la butte de Sainte-Catherine; on peut y reconnaître l'emplacement d'un grand édifice, d'un théâtre; maintenant cette butte est couverte d'une batterie de canons et personne ne peut en approcher; en m'écartant à droite et à gauche du chemin, je crois distinguer encore sur une surface aride et nue, les traces de toutes ces rues qui traversaient la *clamide macédonienne* et dans lesquelles circulaient constamment *les vents étésiens*. On m'a montré le jardin de M. Bogos, ministre du commerce du pacha, et une jolie mosquée où reposent les cendres d'une fille de Méhémet-Aly; plus loin, j'ai trouvé une chapelle de santon, et près de là une grande colonne debout, protégée par le voisinage du saint musulman.

Cette enceinte arabe renferme quelques enclos fermés de murs; on les reconnaît de loin à des bouquets de palmiers qui paraissent sortir d'un amas de décombres; nous sommes entrés dans trois ou quatre de ces enclos, nous y avons trouvé des

fleurs, des légumes et des arbustes de France et d'Italie ; ce sont des jardins à l'italienne et à la française ; j'ai conclu de là, que dans ce pays, la terre se prêtait mieux aux imitations de l'Occident que l'esprit des peuples, et que nos plantes d'Europe y réussiront mieux que nos idées.

Quoique l'enceinte de l'ancienne cité ne présente en grande partie qu'une véritable solitude, elle est habitée en quelques endroits ; près de la porte de Rosette est une espèce de village ; j'en ai trouvé deux autres au sud-est de la ville moderne ; quand on sort de la cité nouvelle, de la cité des Turcs, on voit à gauche au bas du monticule qui domine le port une longue rangée de cabanes qu'habitent de pauvres familles arabes ; je ne parlerai pas de plusieurs habitations pratiquées sous terre, où sont entassées de misérables tribus auxquelles on ne saurait donner un nom ; deux régimens du pacha campent maintenant près de la colonne de Pompée, et les femmes des militaires sont établies dans les ravins ou les fossés du voisinage ; j'entends quelquefois sortir du bruit ou des voix humaines d'un trou creusé dans le sable ; je m'approche et je vois là toute la famille d'un pauvre soldat.

J'ai vu dans l'enceinte arabe des terres labourées, on y moisonnait de l'orge ; ce qui donne quelque mouvement à ces lieux déserts, c'est la foule de pauvres gens qui cherchent des matériaux de constructions ; des troupes de femmes et d'en-

fans presque nus fouillent l'emplacement des palais et des temples, pour en arracher jusqu'aux dernières fondations, triste image de cette multitude d'êtres vivans qui s'attachent à un cadavre et que la nature emploie pour achever l'œuvre du trépas; les pierres mêmes sont ainsi condamnées à subir la loi des révolutions qui veulent que tout soit changé; il est écrit qu'aucun fragment de colonne, qu'aucun morceau de marbre ou de granit ne pourra rester en place, et c'est ici qu'on peut faire l'application d'un proverbe dont je n'avais jamais trop compris le sens, *malheureux comme les pierres*.

Il existe cependant des monumens souterrains qui ont été respectés; ce sont les citernes; nous en avons visité plusieurs dont la construction paraît remonter aux temps les plus reculés; elles sont soutenues par des colonnes, qui forment des arcades à plusieurs étages; leurs parois sont enduites d'un ciment rouge que l'eau n'altère point, et que le temps n'a pu détruire; toute la ville était bâtie autrefois sur des citernes; il n'en reste guère aujourd'hui que deux cents en état de fournir de l'eau; le gouvernement est chargé de leur entretien, et leur utilité, reconnue par les habitans, contribue à leur conservation. Elles sont alimentées par plusieurs conduits souterrains qui amènent l'eau du canal de Mamoudieh. On s'occupe maintenant de réparer quelques-uns de ces conduits.

Une des parties de la ville antique qui a été le moins ravagée par ceux qui cherchent de l'or, des médailles, ou des pierres, est le quartier qui avoisine la colonne de Pompée du côté de l'ouest; nous y avons vu l'emplacement d'un stade; parmi les décombres qui couvrent ici le terrain, on aperçoit à chaque pas des morceaux de verre, des fragmens de porphyre; on voit en beaucoup d'endroits des pans de murailles bâties de briques rouges; elles s'élèvent encore à deux ou trois pieds au-dessus de la terre; on peut y distinguer la forme et la distribution des édifices.

Les voyageurs du siècle dernier nous parlent de plusieurs mosquées qui existaient dans l'enceinte des Arabes; la mosquée d'Athanase, comme je vous l'ai dit, a été entièrement détruite. L'histoire nous parle d'une mosquée qu'Amrou fit bâtir dans le lieu même où il arrêta son armée, impatiente de piller la ville; cette mosquée s'appelait la mosquée de la Clémence ou de la Miséricorde, dénomination qui semblerait attester que le lieutenant d'Omar respecta les monumens d'Alexandrie. Du reste, la mosquée de la Miséricorde n'existe plus, et personne n'a pu me dire où elle fut bâtie; lorsqu'on s'avance vers la porte des catacombes, on voit les restes d'un grand édifice qui fut autrefois une mosquée; pendant l'expédition de Bonaparte, on en avait fait un parc d'artillerie; cette mosquée, que les Arabes appelaient la mosquée des Milles Colonnes, avait été d'abord

une église; les traditions disent que ce fut là que les Septantes se réunirent pour traduire la Bible.

Quand on a passé la porte des catacombes, on arrive bientôt au lieu où sont les magasins du pacha; ce lieu est assez animé, surtout dans le temps où les navires qui repartent pour l'Europe font leurs chargemens; la mer est couverte d'embarcations. On trouve près des magasins plusieurs cafés; les Francs y viennent les dimanches et fêtes; on peut voir de ce lieu le triste plateau de la Necropolis.

Nous avons poussé quelquefois nos courses jusque sur les rives du Maréotis; le lac Maréotis baignait autrefois les murs de la ville d'Alexandre; c'est par là qu'arrivaient les marchandises de l'Afrique et de l'Inde, et qu'Alexandrie communiquait avec la haute Égypte; plusieurs canaux venus du Nil, déchargeaient leurs eaux dans le lac Maréotis; il ne reçoit maintenant que l'eau des pluies, et la plus grande partie de son lit est à sec dans l'été; jadis des bourgs, des cités s'élevaient sur les rives du lac; on en retrouve à peine maintenant les ruines. Les pélerins du moyen-âge ne manquaient pas de visiter les bords du Maréotis, couverts de chapelles et de cellules; de nombreux cénobites y faisaient pénitence parmi des forêts de palmiers; on n'y trouve maintenant aucune trace de végétation, et le désert s'y montre dans toute son aridité. Avant d'arriver au lac, on trouve cependant quelques habitations; nous nous sommes assis à la porte d'une

chaumière, entre deux belles colonnes encore debout; nous avons vu des champs de trèfle où paissaient des moutons et des buffles, ce qui nous a rappelé que nous étions dans l'ancien faubourg de *Bubolis*, le quartier des bouviers et des pasteurs.

Les monumens qu'on ne peut oublier dans les lieux où nous sommes, ce sont les murailles et les tours qui forment l'enceinte des Arabes. Ces fortifications ont été bâties sous la domination des califes, et réparées au temps de Saladin. On porte le nombre des tours à plus de cent; elles paraissent solidement bâties; elles sont surmontées d'une plate-forme; elles ont plusieurs étages, et quelques-unes renferment assez de logement pour une garnison de deux cents soldats; j'en ai visité deux, qui sont assez bien conservées; elles ont pour gardiens des invalides, qui élèvent des chiens tout exprès pour être aidés dans la garde des murailles; on peut bien croire que ces gardiens ne sont là que pour défendre les tours contre les ravages du temps, et nous devons dire qu'ils y ont assez bien réussi; ces remparts, qui ont cinq milles de circuit, ont été construits avec les débris de la ville ancienne; on y trouve partout de vieilles colonnes placées en ligne transversale; je dois vous dire toutefois que ces murailles d'Alexandrie m'ont beaucoup moins intéressé que celles de Constantinople et de Jérusalem.

LETTRE CLXXVII.

LES TROIS AGES D'ALEXANDRIE.

Alexandrie, 1831.

Au mois de juillet dernier, en parcourant la Troade, nous avons pu voir la place d'une cité qu'Alexandre avait fait bâtir en mémoire d'Ilion; maintenant nous voilà sur les ruines d'une autre ville qui fut aussi l'ouvrage du héros macédonien, qui garda long-temps son tombeau et qui conserve encore son nom.

Alexandrie est la seule ville d'Égypte dont nous puissions suivre l'histoire; nous connaissons son origine, ses jours de splendeur sous les Grecs et les Romains, sa décadence sous les Arabes, et le dernier degré de son abaissement sous les Turcs. Elle

s'éleva au signal de la victoire, de la victoire qui a détruit plus de cités qu'elle n'en bâtit; Alexandre, après avoir dressé un plan et donné ses ordres, partit pour la haute Égypte où il resta quelques mois, et lorsqu'il revint, il trouva une grande cité bâtie par l'architecte Dinocrate; c'était bien là d'autres prodiges que celui d'Amphion.

La cité nouvelle monta au plus haut degré de prospérité sous la domination grecque, et, plus tard, sous la domination romaine; Alexandrie était devenue le refuge de tout ce qui restait de l'Égypte des Pharaons; elle s'agrandissait de tout ce qui tombait en Orient; sa gloire se composait des débris de toutes les vieilles gloires asiatiques. Une époque arriva où toute la civilisation de l'ancien monde se trouvait réunie dans la ville d'Alexandrie, ce fut dans les derniers temps de la Grèce et de Rome; quand ces deux puissances, long-temps souveraines de l'univers, allaient s'effacer, leurs lois, leurs mœurs, leurs croyances cherchèrent un asile dans la capitale égyptienne. On vit alors en présence les uns des autres, dans la ville d'Alandre, les dieux des bords du Nil, ceux des bords du Tibre et de l'Alphée, et le dieu du Golgotha qui devait les détrôner tous. Lorsque les barbares et les ténèbres envahissaient le monde, Alexandrie apparaissait comme le seul point lumineux au milieu d'une immense nuit; la métropole d'Égypte avait alors des philosophes, des écoles et des biblio-

ques. En ce temps-là aussi, Alexandrie devenue comme le champ de bataille des opinions religieuses, offrit un spectacle qui ne s'était point encore vu; on en vint aux mains, on se déchira, non plus pour se disputer la puissance, pour changer des formes de gouvernement, mais pour soutenir des croyances, des idées purement spéculatives, des intérêts purement spirituels. Je ne m'arrêterai point à ces longues divisions si souvent racontées; c'est à peine si j'ai le temps ici de prononcer les noms révérés d'Athanase et de Cyrille, d'indiquer les hérésies d'Arius et d'Eutichès.

L'histoire a parlé des maux qu'Alexandrie chrétienne eut à souffrir sous Dioclétien et sous d'autres empereurs. Vous savez que dans le partage de l'empire romain, elle tomba au pouvoir des maîtres de l'Orient; ceux-ci se contentèrent de lever des tributs pour remplir leurs trésors, et de faire venir du blé pour nourrir Bysance, sans jamais s'occuper de donner de sages lois aux peuples du Nil. A l'époque de l'apparition des conquérans arabes, l'Égypte se trouvait sans défense, et la ville d'Alexandrie tomba sans être secourue. La cité des Ptolémées était encore dans un état de prospérité qui étonna les barbares; car Amrou écrivait au calife qu'il avait trouvé dans la cité conquise quatre mille bains, quatre mille palais, quatre cents théâtres, douze mille marchands de légumes, quarante mille juifs payant tribut. Omar et ses

successeurs, tant que leur résidence fut à Médine et à Damas, protégèrent les monumens, les écoles et le commerce d'Alexandrie; mais quand les califes furent établis à Bagdad, l'Égypte devint la proie des gouverneurs qui cherchèrent à s'y établir comme souverains, et de tous ceux qui voulurent y dominer par les armes; à cette époque, Fostat était le siége du gouvernement; Alexandrie, descendue au second rang des villes égyptiennes, est à peine nommée dans les annales de l'Orient, et tout ce que nous pouvons savoir, c'est qu'on réduisit alors son enceinte de moitié, et qu'on éleva les remparts et les tours qui subsistent encore aujourd'hui.

Au siècle des croisades, l'histoire d'Alexandrie se mêle quelquefois à celle de nos guerres saintes. Cette ville fut assiégée pendant trois mois par Amaury, roi de Jérusalem, et défendue par Saladin, dont le nom était encore inconnu, et qui plus tard devait régner glorieusement sur l'Égypte et sur la Syrie. Guillaume de Tyr, auteur contemporain, raconte avec quelques détails cette expédition des Francs, et nous dit que la ville d'Alexandrie était alors très florissante. « On y apporte (ce sont les » paroles de l'historien), on y apporte de la haute » Égypte par le Nil une grande quantité de marchan- » dises, et toutes les choses nécessaires à la vie. » Les productions étrangères à l'Égypte arrivent » par mer à Alexandrie de toutes les contrées, et » y sont toujours en abondance; aussi dit-on qu'on

» y trouve toutes sortes d'objets utiles plus qu'en » tout autre port de mer; les Indes, le pays de » Saba, l'Arabie, les deux Éthiopies, la Perse, et » toutes les provinces environnantes, envoient » dans la haute Égypte, par la mer Rouge, jusqu'à » la ville nommé Jedda, située sur le rivage de » cette mer, les aromates, les perles, les trésors » de l'Orient, et toutes les productions inconnues » dans nos pays; arrivées en ce lieu, on les trans- » porte sur le Nil, et elles descendent de là à » Alexandrie; aussi les peuples de l'Orient et ceux » de l'Occident se rencontrent-ils continuelle- » ment dans cette ville, qui est comme le grand » marché des deux mondes. » L'archevêque de Tyr ajoute qu'il y avait autour de la ville un grand nombre de jardins, qui présentaient l'aspect le plus agréable, et ressemblaient à de belles forêts; quand la bannière d'Amaury eut été arborée sur la tour du phare, et qu'on eut signé la capitulation (je cite toujours le récit de l'historien de la guerre sainte), les chrétiens s'empressèrent d'entrer dans la ville; ils se promenaient de tous côtés, visitant les rues, les ports, les remparts, afin de pouvoir, de retour dans leurs foyers, faire de longs récits à leurs amis et à leurs familles; ce qui les étonnait surtout, c'était de voir un si grand nombre d'habitans armés pour la défense de la ville, et se rendant à discrétion; l'armée d'Amaury ne se composait que de cinq cents chevaliers,

et de quatre ou cinq mille fantassins, tandis que la cité avait plus de cinquante mille hommes en état de porter les armes. Cette expédition du roi Amaury est de l'année 1167 de l'ère chrétienne.

Dans le douzième siècle, Alexandrie fut plusieurs fois menacée par les chrétiens; lorsque Damiette tomba au pouvoir de saint Louis et de ses compagnons, plusieurs chefs de la croisade proposèrent de marcher sur Alexandrie; cet avis ne put prévaloir, et ce fut un grand malheur pour l'armée des croisés; car ils périrent presque tous sur la route du Caire, et tout nous porte à croire qu'Alexandrie leur eût ouvert ses portes; il est probable que cette ville, si elle eût été conquise alors par les soldats de la croix, serait devenue une colonie chrétienne, comme Saint-Jean d'Acre, Tripoli et les autres villes maritimes de la Syrie. Un siècle plus tard, Pierre, roi de Chypre, qui avait parcouru plusieurs royaumes de l'Occident, pour y prêcher une croisade et lever une armée, vint attaquer Alexandrie et la prit d'assaut. Les chrétiens maîtres de la ville ne s'occupèrent pas de s'y établir. Ils la livrèrent au pillage pendant trois jours; le quatrième jour, ils remontèrent sur leurs vaisseaux après avoir mis le feu aux principaux édifices; ce fut alors que disparut cette tour du phare que l'antiquité avait célébrée, et qui a donné son nom dans les temps modernes à toutes les tours construites pour éclairer la marche des navigateurs.

Alexandrie eut des alternatives de tranquillité et de trouble, de misère et de prospérité sous les sultans mamelucks qui remplacèrent la dynastie de Saladin; enfin arriva la domination ottomane, sous laquelle la décadence de son industrie et de son commerce devait faire de rapides progrès. L'invasion des Turcs ne fut pas alors la seule calamité qu'éprouva l'Égypte; à cette époque, les routes de l'Orient vinrent à changer; on avait découvert le passage du cap de Bonne-Espérance, et cette révolution qui avait causé la ruine de plusieurs villes de l'Italie et de la Grèce, porta les derniers coups à la prospérité d'Alexandrie.

La ville perdit alors tout ce qui lui restait de son ancienne magnificence; les palais et les grands édifices furent abondonnés, les rues les plus peuplées perdirent leurs habitans; la population qui restait, se réfugia au bord de la mer, autour des ports, sur l'isthme qui joignait l'île de Pharos à la terre; la ville eut une nouvelle enceinte, qu'on peut appeler l'enceinte des Turcs et des Mamelucks : dans cette enceinte étroite et irrégulière, on bâtit des maisons, des mosquées, des cabanes avec tout ce qu'on put retrouver des vieux monumens, des anciens temples, et des merveilles de l'architecture antique; Alexandrie ne fut plus habitée que par un peuple grossier et sauvage, que le fanatisme rendait défiant et cruel envers les étrangers; de même que toutes les sciences, tous

les arts s'y étaient réunis au temps de sa splendeur, ainsi toutes les barbaries s'y étaient donné rendez-vous, pour la détruire et la faire tomber dans l'état le plus misérable.

Alexandrie qui, au temps de Strabon et de Pline, avait quinze milles de circuit et renfermait trois cent mille esclaves, autant de personnes libres, n'a pas maintenant l'étendue et la population d'une de nos villes du troisième ou quatrième ordre; au temps du voyageur Savary, elle avait à peine six mille habitans; au temps de l'expédition de Bonaparte, on en comptait huit mille; dans mes premières lettres j'avais porté cette population à quinze mille; elle doit s'accroître encore, à moins que la peste, le choléra, la guerre, ou ce ce qu'il y a de pire encore, la mauvaise administration du pays ne vienne démentir les calculs et les espérances les plus probables.

On peut affirmer toutefois que la ville d'Alexandrie, quels que soient les événemens qui peuvent arriver, ne cessera jamais, à cause de sa position géographique, d'être une ville industrieuse et commerçante; elle est le seul abri pour les navigateurs sur plus de deux cents lieues de côte; elle était autrefois la route la plus fréquentée des Indes orientales; elle peut maintenant retrouver en partie un si grand avantage; on commence à reconnaître que la navigation à travers l'Océan a de grands inconveniens, qu'elle a des lenteurs sou-

vent préjudiciables, et qu'elle est d'ailleurs très dispendieuse; la découverte et l'usage des bateaux à vapeur, les routes qu'on se propose d'ouvrir, peuvent faire abandonner tout-à-fait les routes qu'on a suivies depuis trois siècles. Si de fâcheuses révolutions ne viennent pas interrompre la direction actuelle de l'industrie et du commerce, la Méditerranée qui civilisa le monde ancien, peut être encore la mère d'une civilisation nouvelle, et la mer Rouge peut redevenir le chemin de toutes les contrées que baignent le Gange et l'Indus; alors Alexandrie verra renaître les temps de sa prospérité et de sa splendeur.

LETTRE CLXXVIII.

RETOUR A BEIROUT EN REPASSANT PAR LATTAQUIÉ. — BYBLOS. — PATROUN. — COUVENT D'ANTOURA. — LES LAZARISTES. LE DÉLÉGUÉ DU SAINT-SIÉGE. — SUR LES ANCIENNES MISSIONS DE SYRIE ET LES BIBLISTES ANGLAIS.

A M. M......

Juin 1831.

Un bateau arabe que j'ai pris à l'embouchure de l'Oronte, m'a porté à Lattaquié ; j'ai revu la bonne et intéressante famille Geoffroi qui m'avait accueilli avec tant d'amitié à mon premier passage. Un village ansarien, nommé *Besnada*, a été affermé cette année par notre agent consulaire ; M. Geoffroi m'y

a conduit, et j'y ai passé une journée ; vous vous souvenez de ce que je vous ai écrit sur les ansariens dans une précédente lettre, et je m'abstiendrai de revenir là-dessus. Au village de Besnada est une fontaine bâtie en belles pierres de taille ; étant allé boire à cette fontaine, j'y ai rencontré un ansarien qui m'a dit : « Cavaja franc, la fontaine de » Besnada est bien moins abondante aujourd'hui » qu'autrefois ; un sorcier, passant par ce village, » voulut chercher à tarir notre fontaine ; il prit un » vase, le remplit de notre eau et s'en alla loin » d'ici ; il répandit à terre l'eau de son vase, pro- » nonça quelques paroles mystérieuses, et l'eau » répandue fit jaillir une source. Le sorcier ne put » parvenir à dessécher notre fontaine, mais, de- » puis ce temps, elle a beaucoup diminué. » Comme je demandais à l'ansarien quels étaient ces méchans sorciers qui cherchaient à nuire aux populations et aux campagnes, il me répondit que c'étaient des derviches et *autres musulmans que Dieu maudisse!* A une heure de Besnada, au bord de la mer, est un lieu entouré de jardins, appelé *Ben-Hani ;* il y avait là d'anciennes ruines qui ont fourni des matériaux pour la construction de la mosquée du cheik maugrabin dont je vous ai parlé ailleurs. En fouillant à Ben-Hani, les Turcs avaient mis au jour deux inscriptions grecques ensevelies depuis long-temps dans les entrailles de la terre ; mais les Turcs, comme vous savez, ne sont pas

grands amateurs d'inscriptions grecques ; les deux pierres écrites ont été mêlées à un amas d'autres pierres, et maintenant elles sont de nouveau retombées dans la nuit.

J'ai revu à Lattaquié Fatalla Sahier d'Alep, qui accompagna en qualité de drogman le voyageur Lascaris de Vintimille, Piémontais, envoyé en mission chez les bédouins du grand désert par l'empereur Bonaparte ; Lascaris, après avoir voyagé depuis le mois de février 1810 jusqu'en 1815 au milieu des Arabes d'Alep, de Damas, de Bassora, du golfe persique et des frontières de l'Inde, mourut au Caire de douleur en apprenant la chute de Napoléon ; le consul anglais confisqua les manuscrits de Lascaris au profit de la nation britannique, et tout ce curieux voyage est resté sans résultat pour nous. Fatalla Sahier, marchant à la suite du voyageur piémontais, écrivait de son côté ce qu'il voyait, ce qu'il entendait ; il a donc ainsi tracé un journal particulier du voyage, et maintenant que Fatalla n'a plus pour ressource qu'une petite place de drogman auprès de l'agent d'Autriche à Lattaquié, il voudrait bien tirer parti de ses notes manuscrites ; il a prié M. Bélier, drogman-chancelier de l'agent français, de me proposer l'acquisition de son journal ; lui-même est venu vers moi plusieurs fois, mais je n'ai pu faire ce qu'il désirait ; seulement je lui ai sincèrement promis de ne point l'oublier auprès des voyageurs que je rencontrerai

et de parler de son manuscrit à mon retour en France [1].

Quelques navires d'Europe étaient mouillés au port de Lattaquié, entre autres un navire de Marseille nommé l'*Heureuse Mathilde*; ce bâtiment marseillais devait se rendre à Tripoli, et de Tripoli à Beirout; je me suis embarqué à son bord. En passant ainsi tout-à-coup des rivages arabes au milieu d'un équipage provençal, j'ai éprouvé une joie véritable; cette soudaine apparition des costumes, des physionomies et de la langue de mon pays, me rafraîchissait le cœur; il me semblait sentir les brises de la terre natale.

A peine l'*Heureuse Mathilde* a-t-elle eu jeté l'ancre dans la rade de Beirout, qu'un bateau du consulat est arrivé vers nous; M. Henri Guys, à qui j'avais annoncé de Tripoli mon prochain retour à bord du navire marseillais, m'envoyait un billet pour m'avertir que la peste régnait à Beirout; il s'était mis lui-même en quarantaine, et me prévenait qu'il fallait marcher avec précaution et sans toucher personne, en me rendant du port à la maison consulaire; trois cavazhi avaient ordre de m'attendre sur la rive et de m'accompagner dans le trajet.

[1] Pendant que ces lettres s'impriment, nous avons lu avec grand intérêt dans le quatrième volume du *voyage en Orient*, de M. de Lamartine, la traduction complète du journal de Fatala Sahier; ce journal est une curieuse révélation des mœurs et de la vie des Arabes du grand désert, inconnues jusqu'à ce jour.

Vous parlerai-je du parfait accueil que j'ai de nouveau reçu de M. et de madame Guys? D'après tout ce que je vous ai dit de l'affectueuse bienveillance de mes hôtes de Beirout, vous pouvez imaginer les attentions et les soins que j'ai trouvés à mon retour; un ancien ami ne serait pas mieux traité. Enfermés dans la maison consulaire, les causeries sont nos seules distractions; nous parlons souvent de la France, souvent aussi des choses de Syrie. M. Guys, qui trouve dans les loisirs de son consulat le temps de satisfaire son goût pour les recherches géographiques et archéologiques, m'a communiqué une carte presque achevée de tous les pays du Liban et de l'Anti-Liban; cette carte, qui est une œuvre toute nouvelle, fera le plus grand honneur à M. Guys. Le drogman-chancelier, M. Jorelle, dont j'ai eu déjà occasion de vous parler, est aussi un homme fort instruit en matière orientale; il m'a remis quelques bonnes notes sur les ismaéliens ou assassins [1] dont j'ai déjà eu occasion de vous

[1] On sait que le prince des assassins, appelé le Vieux de la Montagne, avait envoyé des dons à saint Louis : « Entre les autres joiaux qu'il envoya » au roy, dit Joinville, li envoi un oliphant de cristal moult bien fait et » une beste que l'on appelle orafle (sans doute une girafe) de cristal, aussi » pommes de diverses manières de cristal et jeux de tables et de eschez; et » toutes ces choses étoient fleuretées de ambre et étoit l'ambre lié sur le » cristal à belles vignettes de bon or fin, etc. » Le jeu *de tables et de eschez* dont il s'agit ici, charmant joyau qui semblait n'être pas de nature à pouvoir traverser les siècles et leurs révolutions, s'est conservé jusqu'au temps présent; les amateurs curieux des reliques des vieux âges peuvent voir ce

parler; comme ces notes n'ajouteraient rien à ce que vous savez déjà, je m'abstiendrai de les reproduire ici.

Dans mes lettres, vous avez pu suivre pas à pas et de la manière la plus complète, indépendamment des pays de l'intérieur, tout ce qu'il y a de remarquable à voir sur les côtes de Syrie, depuis Gaza jusqu'à Antioche; mais dans la route de Tripoli à Beirout, il est trois points sur lesquels je ne me suis point encore arrêté, Batroum, Byblos et Antoura. Batroum ou Batron, à quatre heures au sud de Tripoli, au bord de la mer, représente l'ancienne Botrys, Botrus ou Botrum; cette place se nommait Betiron au temps des croisades. Batroun n'est plus qu'un village entouré de ruines, habité par des maronites et des Grecs; les maronites y ont récemment construit une assez belle église. A deux heures de là, au nord, s'élevait un château appelé Nephin par Jacques de Vitry; le lieu nommé aujourd'hui *Euphi* me paraît désigner

précieux échiquier dans le magnifique cabinet de M. du Sommerard, une des merveilles de Paris. Le jeu est *en diverses manières* de cristal, selon l'expression de Joinville; c'est un cristal enfumé et hyalin recouvrant l'ambre; le damier paraît avoir été remonté dans le seizième siècle. Quant aux échecs, leur travail et leur monture en bon or fin remontent incontestablement au treizième siècle. Cette relique se trouvait dans le cabinet de Louis XVIII; nous ne saurions dire d'une manière assez précise, comment elle a passé au nombre des riches curiosités de M. du Sommerard. Il est question de l'échiquier du Vieux de la Montagne dans l'intéressante *Notice sur l'hôtel de Cluny*, publiée par le possesseur de tant de rares trésors.

l'emplacement de ce château; c'est là qu'était jadis la cité de Trieris mentionnée par Strabon. A deux heures au sud de Batroun, se trouve Gébaïl appelé dans les temps anciens Byblos, et au moyen-âge Gibelet. Ézéchiel parle des *vieillards* et des *habiles* de Gibla ou Byblos qui réparaient les vaisseaux de Tyr; nous lisons dans le troisième livre des *Rois* que les habitans de cette ville taillèrent les bois et les pierres pour la construction du temple de Jérusalem. Au temps des guerres saintes, Byblos fut une des principales baronies de la côte. Gébaïl renferme environ mille habitans, maronites, Grecs schismatiques et Turcs; les maronites y sont les plus nombreux. Chacune des trois nations a son sanctuaire; l'église des maronites est du moyen-âge; elle avait été bâtie à peu près sur le même plan que l'église de Tortose dont je vous ai parlé. Les murailles et le château sont encore debout, mais en très mauvais état; le gouverneur de Gébaïl et sa garde occupent le château; on communique de la ville au château par le moyen d'un pont jeté sur un fossé. Gébaïl dépend de l'émir Beschir, gouverneur du Liban. Il y a quelques années que des pièces d'argent de nos Latins furent trouvées par hasard au milieu des ruines de Byblos; M. Henri Guys s'empressa d'en faire l'acquisition, et ces pièces de monnaie ne sont pas la partie la moins précieuse de son médailler. Notre consul m'en a donné une; il a senti tout le prix que devait mettre

à ces reliques le voyageur venu en Syrie pour chercher les traces des croisés. Ces pièces de monnaie, larges à peu près comme nos pièces de vingt sous, portent d'un côté une croix avec ces mots : *Boæmundus comes septimus* (Bohémond septième comte); de l'autre côté cette inscription : *Civitas Tripolis Suriæ* (ville de Tripoli de Syrie). Le Bohémond dont il est ici question, dut être un des derniers comtes de Tripoli, et vivait probablement vers le milieu du treizième siècle.

Le village d'Antoura est à trois heures au sud de Gébaïl ; il est ainsi nommé d'une source qui sort d'un mont voisin ; de *Aintoura* (eau du rocher) on a fait Antoura. C'est une des plus ravissantes positions de la côte du Kesroan. Les missionnaires lazaristes ont remplacé les missionnaires jésuites à Antoura, comme en d'autres pays du Levant ; deux ou trois prêtres de l'ordre de Saint-Lazare, placés sous la protection de la France, continuent au pied du Liban l'œuvre des anciens prêtres de la compagnie de Jésus. On trouve à Antoura un couvent de religieuses catholiques de l'ordre de la Visitation. Un autre couvent de femmes maronites se voit à Mar-Elias-el-Ras. Antoura est ordinairement le lieu de résidence du délégué de Rome chargé de surveiller et de défendre l'église catholique du Liban ; le délégué est comme l'ambassadeur du souverain pontife auprès des maronites, des Grecs et des Arméniens de la foi romaine.

Celui qui occupe aujourd'hui ce poste important s'appelle Jean-Pierre Losanna, Sarde de nation; il a pris le titre d'évêque d'Abydos. Son prédécesseur, mort à Antoura en 1825, se nommait Gondolfi; c'était un homme d'une grande sagesse et d'une grande habileté; sa mémoire est bénie dans le Liban et sur les côtes de Syrie. Losanna, son successeur, à peine âgé de trente ans, ne l'a point fait oublier; j'en dirai un mot.

Jean-Pierre Losanna arriva à Beirout le 25 août 1828, à bord d'un vaisseau rasé sarde, escorté par une frégate et une corvette de la même nation. La Sardaigne qui depuis quelque temps déploie dans les parages de Syrie autant de magnificence que les plus grandes nations d'Europe, voulut présenter avec éclat le nouveau délégué du Saint-Siége, pour annoncer que Losanna était l'homme de son gouvernement. La cour de Sardaigne avait proposé au choix du pape cet ecclésiastique comme appartenant à la compagnie des lazaristes et comme étant déjà versé dans la connaissance de la langue arabe; la France qui, dans les affaires de ce genre, doit être toujours consultée la première en sa qualité de protectrice souveraine des établissemens catholiques d'Orient, consentit à la nomination de Losanna; elle le supposait lazariste et de plus instruit dans la langue arabe; mais la France fut trompée. Losanna n'était point lazariste et ne parlait point l'arabe. Les

lazaristes de Syrie qui l'attendaient comme un de leurs frères, ne trouvèrent en lui qu'un inconnu.

Le nouveau délégué, peu jaloux de plaire au consul de France de qui seul relèvent pourtant les affaires catholiques du pays, sembla ne reconnaître que l'autorité du consul sarde, M. Bianco. Celui-ci qui déjà, par des raisons de préséance, nourrissait, dit-on, certaines rancunes contre M. Henri Guys, ne manqua pas de faire la leçon à Losanna, et dès-lors le délégué n'entretint avec le consul français que d'assez froides relations; le clergé et les fidèles maronites n'éprouvèrent aucune sympathie pour lui; le Liban qui ne connaît que le roi de France, ne vit point sans surprise un délégué qui ne parlait que du roi de Sardaigne. Si je vous répétais tout ce que j'entends dire contre monseigneur Losanna, mon récit ne ressemblerait pas mal à une satire; il paraîtrait que ce qui distingue le délégué, ce ne sont point des mœurs austères, un esprit conciliant, un attachement exclusif à ses devoirs; l'évêque d'Abydos passe pour avoir apporté dans le Liban le ton et les manières des abbés d'Italie; on ajoute qu'il n'y a pas de bédouin au désert qui recherche plus que lui les beaux coursiers, et de tels goûts qui peuvent être jugés frivoles dans un ambassadeur du Saint-Siége, n'ont pas augmenté le nombre de ses partisans. Monseigneur Losanna est resté à Autoura jusqu'au mois de décembre 1830; depuis sept mois, il s'est

retiré à Alep dans un ancien couvent des Carmes. Enfin les plaintes contre lui se sont élevées si haut, qu'au mois d'avril dernier, le clergé catholique du Liban, maronite, grec, arménien et syrien, a pris le parti d'adresser au souverain pontife une pétition solennelle pour obtenir le rappel du délégué; cette pétition a été signée par les quatre patriarches du Liban et par vingt-deux évêques. Je doute que la supplique des catholiques du Liban obtienne l'effet qu'on espère; le gouvernement qui a fait nommer Jean-Pierre Losanna, saura bien le défendre à Rome. Si la Sardaigne, en plaçant dans le Liban un délégué de sa nation, a eu pour but, comme on peut le croire, de gagner de l'influence parmi les catholiques de Syrie, elle aura naturellement beaucoup à lutter d'abord contre les vieux souvenirs de la France; mais elle sera puissamment aidée dans ses vues par l'indifférence de notre gouvernement actuel.

On ne peut guère parler d'Antoura et des missionnaires lazaristes, qui sont là sous la protection de la France, sans songer aux missionnaires jésuites des deux derniers siècles. Les missions de Notre-Dame à Alep, de Saint-Paul à Damas, de Saint-Jean à Tripoli, de Notre-Dame à Seyde, de Saint-Joseph à Antoura, furent célèbres dans toute la chrétienté. Lisez, dans les tomes I et II des *Lettres Édifiantes* (Mémoires du Levant), les lettres du P. Antoine-Marie Nacchi, du P. Antoine Rousset,

du P. Néret, du P. Chabert, du P. Gurynand, du P. Fromage, et vous verrez les travaux, les bonnes œuvres, les souffrances de ces nobles et pieux ouvriers de Jésus-Christ. Cheminer à pied dans les montagnes sous le soleil brûlant, souvent chargés des ornemens sacerdotaux et des vases pour le saint sacrifice, coucher sur la terre nue ou sur la natte du pauvre dans des cabanes, instruire les petits enfans, porter aux malades les secours de la médecine et les secours de la religion, exposer leurs jours pour entendre la confession des pestiférés, telle était leur vie habituelle, vie toute pleine de dévouement et de périls; la protection de nos rois ne suffisait pas toujours pour défendre ces intrépides apôtres contre les avanies des Turcs, et les tristes caprices du fanatisme musulman ajoutaient quelquefois à leurs misères.

Cette vieille charité catholique a eu ses contrefacteurs dans l'église protestante; depuis quelques années, des missionnaires anglais, sous la protection de leur consul de Beirout, travaillent à la conquête religieuse du Liban et de la Palestine; la Bible et les livres de la religion réformée, traduits en langue arabe, sont répandus avec profusion de tous côtés; on ne néglige point les séductions de l'argent et des belles promesses, et tous les moyens sont employés pour corrompre la foi catholique. Jusqu'à présent, peu de succès ont couronné l'ardeur des biblistes d'Angleterre; la moisson n'a pas

été abondante; l'arbre de la religion nouvelle, au lieu d'un sol propice, n'a rencontré que le roc, et déjà ses branches languissent et tombent. Ces tentations n'auront servi qu'à exciter la haine des maronites contre les Anglais; ils confondent maintenant sous le nom de biblistes tous ceux qui appartiennent à la nation britannique, et les voyageurs anglais ne traversent point le Liban sans péril. Il n'y a pas long-temps qu'un voyageur anglais, redoutant ces préventions, pria M. Henri Guys de lui délivrer un passeport de voyageur français, afin de parcourir le Liban avec plus de sécurité.

Un point délicat à traiter se présenterait ici. Il est certain que de graves inconvéniens résultent de toutes ces tentatives de conversion. Ne serait-il pas désirable que le gouvernement musulman fît défense aux missionnaires anglais de continuer l'œuvre de prosélytisme qu'ils ont commencée? et comme il ne serait pas raisonnable de demander à la loi musulmane des priviléges pour telle ou telle église, les missionnaires de Saint-Lazare ne s'occuperaient plus de ramener au catholicisme les Grecs, les Arméniens ou les Syriens schismatiques; nos lazaristes borneraient leur ministère à entretenir la foi parmi les chrétiens de l'église latine, et cette mission serait encore bien sainte et bien glorieuse. Vers le milieu du dix-huitième siècle, un firman de la Porte défendit aux missionnaires jésuites de Syrie de tra-

vailler à la conversion des schismatiques du pays, et les missionnaires s'en plaignirent au roi de France comme d'un grand malheur; si un ordre pareil arrivait aujourd'hui aux prêtres français d'Antoura et de Damas, il me semble qu'il pourrait ne pas donner lieu aux mêmes plaintes qu'autrefois, et cela par deux raisons : 1° parce que les missions des lazaristes en Syrie n'ont pas aujourd'hui la même importance ni la même étendue que jadis les missions des jésuites; 2° parce que les amis du catholicisme trouveraient en cela un avantage qui doit leur être bien sacré, celui d'empêcher les biblistes anglais de souffler le protestantisme dans le Liban et la Palestine; n'y aurait-il pas pour le lazariste autant de joie à empêcher qu'une ame catholique ne passât au protestantisme, qu'il y en aurait à gagner à la foi catholique l'ame d'un schismatique? J'indique, en passant, ces différentes questions dans un esprit de tolérance et d'amour; je ne voudrais pas que le christianisme, ce grand consolateur de l'humanité, fût jamais employé à troubler les familles, à désunir les frères.

P....

LETTRE CLXXIX.

DESCRIPTION DES PRINCIPALES LOCALITÉS DU LIBAN. JUGEMENT SUR LE VOYAGE DE VOLNEY. — SUITE DES LOCALITÉS DU LIBAN.

A M. M......

Du village de Hadet (Liban), juillet 1831.

La peste est toujours à Beirout ; les Francs restent enfermés dans leurs demeures ; le mouvement commercial de la ville est presque interrompu ; la cité de Beirout, dont la physionomie est fort peu riante dans tous les temps, a pris en ce moment je ne sais quel morne caractère qui accable. Comme il me reste encore beaucoup de choses à vous dire

et aussi beaucoup de choses à apprendre sur le Liban, je me suis retiré dans un village au penchant des montagnes, à deux heures de Beirout; la pureté de l'air que je respire, les magnifiques spectacles que la nature déploie de tous côtés autour de moi, me font du bien à l'esprit et relèvent mes forces.

J'ai trouvé au village de Hadet M. Créus, jeune Espagnol, fils du consul d'Espagne à Alexandrie; destiné à servir son gouvernement dans la carrière diplomatique, il est venu ici pour étudier la langue arabe, et déjà cette langue lui est familière. M. Créus possède un noble cœur et un esprit élevé; il parle très bien le français, et peu de jours ont suffi pour que le jeune Espagnol et moi nous soyons devenus deux tendres amis; dans les régions éloignées, pour peu que deux jeunes hommes trouvent dans leur ame ou leur caractère un côté sympathique, il n'est guère possible qu'il ne se forme pas soudainement entre eux des liens d'amitié. Une même maison nous sert de demeure; nous prenons ensemble nos repas consistant ordinairement en pilau, lait, poules, olives. Ma liaison avec M. Créus me dispense d'avoir un interprète, et je me suis séparé de Louis Béraut; je l'ai laissé à Beirout avec sa famille. Avant moi, le jeune Béraut n'avait jamais quitté son pays; désormais il aura ses voyages à raconter; il pourra, dans les loisirs de la vie arabe, parler de ses courses à travers le monde,

des fleuves, des montagnes, des villes, des nations qu'il aura visités. Louis Béraut a fait avec moi son apprentissage de drogman, et les voyageurs à venir qui se l'attacheront, n'auront point à subir les petits ennuis de l'inexpérience. Mon jeune interprète aux pays de Damas, de Tripoli et d'Antioche, est intelligent, fidèle, dévoué; je l'ai beaucoup recommandé à notre consul M. Henri Guys.

Après avoir achevé mes voyages en Syrie, j'ai voulu m'arrêter dans ces montagnes que j'ai traversées en plusieurs sens, et qu'il est si intéressant d'étudier; ce que je vous ai dit du Liban dans mes précédentes lettres, a pu déjà vous en donner une idée générale; aujourd'hui je chercherai à vous faire connaître plus particulièrement et avec plus de précision le Liban avec ses neiges, ses torrens, ses bois, ses vallons, ses abîmes, avec ses villages et ses monastères répandus sur les flancs des monts ou assis sur les hauts sommets; je vous dirai ensuite les différentes peuplades qui habitent le Liban, leurs mœurs, leur caractère, leurs croyances; j'interrogerai les annales de la montagne, je vous parlerai de son gouvernement et des révolutions qui l'ont troublée pendant ces quarante dernières années.

Les montagnes du Liban s'étendent du midi au septentrion, depuis Tyr jusqu'à Tripoli, sur un espace de quarante lieues; deux rivières leur servent de limites, au sud le Nahr-Kasmieh qui veut dire en arabe *séparation*, au nord le Nahr-el-Baarid,

la rivière froide. De l'ouest à l'est, depuis la mer jusqu'au pays de Damas, ces montagnes ont trente lieues d'étendue. Le Liban et l'Anti-Liban, séparés l'un de l'autre par la grande vallée de Bequâ, forment l'un la partie occidentale, l'autre la partie orientale de ces monts. L'origine du mot *Liban* vient du mot *leban* qui signifie *lait* en arabe et en hébreu; ces montagnes furent ainsi nommées parce que les plus hautes cimes sont toujours couvertes d'une neige blanche comme le lait. Les trois sommets toujours couronnés de neige sont le *Sanin* ou *Sanir*, la hauteur qui domine les vieux cèdres, et le sommet de l'Anti-Liban, nommé Gébel-el-Cheik; ce dernier sommet est le plus élevé des trois; c'est celui qui le premier se colore des rayons du soleil levant. Voilà les trois monts qui gardent dans tous les temps leur blanche couronne de frimas; les saisons qui se renouvellent, le soleil, les vents, les orages passent en vain sur leurs têtes neigeuses; l'herbe de la montagne, les fleurs, les feuilles et les arbres se flétrissent et tombent; les enfans du Liban meurent à leur tour comme l'herbe, les fleurs, les feuilles et les arbres, et la neige demeure éternellement sur ces sommets voisins des cieux. Homère appelle l'Ida *montagne abondante en sources et mère des eaux*; ces expressions conviendraient parfaitement au Liban, car de ses flancs ou de ses pieds s'échappent un grand nombre de rivières; l'Oronte, le Jourdain, le fleuve Adonis,

aujourd'hui *Nahr-Ibrahim*, à deux heures au sud de Byblos, l'Éleuthère, le Lycus, beaucoup d'autres rivières que nous avons déjà nommées sur le chemin de Beirout à Lattaquié, sortent du Liban; le Nahr-Quadicha (le fleuve saint) qui prend sa source au pied des vieux cèdres, pourrait bien être ce puits d'eaux vives dont parle Salomon, ces eaux qui descendent avec impétuosité du Liban.

Le nombre des habitans du Liban peut être évalué à 345 ou 350,000; l'Antiliban renferme une population de 50 ou 55,000 ames. Je ne veux ni ne puis faire ici la topographie détaillée de ces montagnes; je ne m'arrêterai qu'aux principales divisions du pays et aux choses les moins connues. Le Liban est divisé en districts et en cantons; il n'est point de lieu assigné spécialement à telle ou telle population; les différentes nations du Liban sont assez mêlées ensemble; il se trouve cependant des endroits où telle peuplade nombreuse n'a reçu autour d'elle que les hommes de sa croyance. Ainsi le Kesroan ou Castravan est habité exclusivement par les maronites ou les Grecs et les Arméniens catholiques. Le Kesroan, borné à l'orient par Balbek, à l'occident par la mer, au nord par Gébaïl, est la plus riche et la plus admirable région du Liban; remarquez que cette région n'a pas plus de douze lieues de long sur autant de large, et qu'elle nourrit plus de cent mille habitans. Le meilleur vin du Liban, celui à qui sa qualité supérieure a valu le

surnom de *vin d'or*; provient des coteaux du Kesroan. Forêts, paturages, prairies, mûriers, oliviers, arbres fruitiers, orangers, cannes à sucre, eaux abondantes, tous les dons de la nature, tous les bienfaits de Dieu se trouvent là, revêtus d'un caractère particulier de magnificence; ce coin de terre est cultivé avec une ardeur, avec un amour qui ressemble à de la religion.

Du reste répétons ici ce que nous avons déjà dit ailleurs, c'est qu'en nulle autre contrée asiatique, on ne trouve autant de culture qu'au Liban; les roches elles-mêmes sont devenues fécondes; la main des maronites y a élevé des terrasses semblables à de larges gradins d'amphithéâtre, et ces terrasses sont recouvertes de terres où croissent les mûriers et les moissons; je crois que dans les beaux jours d'Israël les montagnes rocheuses de la Judée étaient ainsi couvertes de terres apportées; les longs étages qui sillonnent maintenant encore les flancs de plusieurs collines de Juda, ne sont que les vestiges de cette ancienne culture.

Le Kesroan se divise en Kesroan-Gazir, en Kesroan Bekfaja; la première division est au nord, la seconde au sud; Gazir est le chef-lieu de cette première division comme Bekfaja est le chef-lieu de la seconde. Vous avez lu dans le *Voyage* de Volney, l'histoire de la fameuse Indié, cette religieuse maronite qui se donnait pour sainte et pour inspirée, et qu'à la fin on accusa de crimes épouvantables;

le couvent d'Indié existe encore ; on le voit à Békerké dans la partie septentrionale du Kesroan ; j'ai ouï dire qu'on avait voulu le démolir comme l'odieux théâtre où s'étaient accomplies de noires infamies ; mais le monastère a tenu bon, et le patriarche maronite a coutume d'y passer l'hiver depuis 1827. La célèbre Indié est morte en 1802 au couvent de Sed-el-Hakié ; elle avait soixante-dix ans. Citons dans la partie septentrionale du Kesroan le lieu appelé *Aïn-Varaca ;* on trouve là un des principaux colléges maronites ; on y enseigne l'arabe, le turc, le syriaque, le latin et l'italien. C'est du collége de Aïn-Varaca que sont sortis les premiers drogmans des ambassades et des consulats européens en Orient. Dans le pays de Bekfaja qui forme la partie méridionale du Kesroan, l'endroit nommé *El-Marra* se distingue par des forêts de pins et de genièvres, par de beaux vignobles ; les riches du Kesroan ont coutume d'y passer les mois les plus chauds de l'année. Dans la même région, les voyageurs antiquaires trouveront à *Faqra*, au pied du Sannin, de curieuses ruines qui ne furent jamais décrites ; ce sont des chambres sépulcrales, des pyramides entourées d'anciens débris, et à un quart d'heure au sud de Faqra, un temple remarquable nommé *el-Gasser* par les gens du pays. Le *Nahr-El-Leben* (rivière du lait) arrose le territoire de Faqra ; les montagnards de ce canton prétendent que leurs brebis ne peuvent avoir de

lait qu'en s'abreuvant au Nahr-el-Leben ; sitôt que la rivière est à sec, disent-ils, le lait manque à nos brebis ; il leur revient à mesure que l'eau revient à la rivière.

La région appelée El-Chouf est l'ancienne région des druses, mais cela n'empêche pas que des milliers de maronites n'y soient répandus ; c'est là que vous trouverez, à six heures de Beirout, Deir-el-Kammar, capitale du Liban ; Deir-el-Kammar veut dire *Couvent de la Lune ;* la cité fut ainsi nommée d'un monastère consacré à la Vierge ; la lune, employée en Orient pour désigner tout ce qu'il y a de plus pur et de plus beau, est devenue pour les chrétiens arabes un des noms de la Vierge, mère de Jésus ; remarquons aussi que les chrétiens de Syrie ont coutume de représenter la Vierge avec la lune à ses pieds. La ville de Deir-el-Kammar, bâtie au penchant d'un mont, renferme dix à douze mille habitans, dont les deux tiers sont maronites et le reste druse ; la ville a quelques édifices considérables, appartenant à de petits émirs ou à des cheiks. La peste est en ce moment à Deir-el-Kammar. Btédin, situé à une demi-heure de là, pourra bien nuire à Deir-el-Kammar, car Btédin est devenu le lieu de résidence de l'émir Béchir ; il s'y est fait construire un palais, le plus beau de la Syrie, avec des colonnes, des lambris éclatans, des jets d'eau et des bassins de marbre, avec des bains et des divans, et tout le luxe merveilleux des anciens palais asiatiques. Bté-

din est la corruption des mots arabes *Beit-el-dîn*, qui signifient *Maison de la religion.*

A quelques heures de *Deir-el-Kammar*, à peu de distance de Batroun, il est un monastère sur lequel j'arrêterai vos souvenirs; c'est Mar-Hanna, situé près du village de Chouer, appartenant aux Grecs catholiques, Mar-Hanna célèbre par sa bibliothèque et son imprimerie, la première qu'on ait vue en Syrie; Volney a donné dans sa relation le catalogue des livres imprimés à Mar-Hanna; il a fait aussi l'histoire de l'établissement de cette imprimerie. Aucun voyageur, mieux que Volney, ne pouvait parler du monastère de Mar-Hanna; pendant huit mois, il l'habita pour apprendre la langue arabe, et c'est ici le cas de remplir une promesse que je vous ai faite, celle d'examiner en quelques mots le voyage de Volney, d'après la connaissance que j'ai du pays et les idées que je rapporte de toutes mes études en Palestine et en Syrie.

Je ne connais pas, pour des livres de voyages, de plus sérieuses épreuves que leur lecture dans les lieux mêmes dont ils ont parlé; l'œuvre grandit ou perd de sa valeur en face des localités; son bon ou son mauvais côté ressort d'une manière complète et soudaine : c'est exactement comme un portrait dont vous auriez à juger en présence de l'original. Le voyage de Volney ne m'a point quitté depuis que je parcours les régions syriennes; je l'ai ouvert à chaque pays que je visitais, et je ne puis vous

cacher que le célèbre voyageur ne m'a pas toujours satisfait. Je comprends à merveille l'immense succès qu'obtint en Europe l'ouvrage de Volney, à l'époque de sa publication : 1° Avant lui, dans les temps modernes, aucun voyageur bon écrivain et de haute portée n'avait parlé de la Syrie; il n'existait que de pieuses relations fort incomplètes ou des travaux purement scientifiques tels que ceux de Mundrell et de Pockoke; 2° Volney représentait parfaitement le dix-huitième siècle voyageant dans l'ancien pays du roi Hiram et de Salomon, des prophètes et du Christ, et le récit du voyage, le livre, fut fait à l'image du siècle. On y trouva des notions sur le gouvernement, de nombreux détails sur l'administration d'un pays peu connu jusque là; on y trouva surtout, et ce ne fut pas là une moindre cause de succès, l'ironie d'une raison dédaigneuse, d'une philosophie sceptique qui se mêlait à toutes les questions de culte et de croyance. On ne contestera jamais à Volney le talent d'écrire, ni même un remarquable talent d'observation, mais il me paraît difficile de ne pas convenir que son voyage est bien froid et bien sec, que les mœurs réelles et les couleurs du pays ne sont pas là, que son livre nous représente quelque chose d'un peu plus semblable à la charpente de la Syrie qu'à la vie même du pays. « J'ai pensé, disait Volney dans sa préface, que le genre des voyages appartenait à l'histoire, et non aux romans. » Oui sans doute,

et qui ne le pense pas? faut-il pour cela s'abstenir d'étudier et de peindre ce qui constitue le principal caractère d'une contrée ou d'une nation?

Le voyage de Volney restera dans notre littérature comme une élégante statistique de la Syrie, mais l'homme qui cherche l'ame et les pensées, s'il veut voyager dans ces régions, n'aimera point à choisir Volney pour guide. Les parties les plus intéressantes de l'ouvrage de Volney sont relatives aux contrées du Liban; entre nous, je ne suis pas très éloigné de croire que le célèbre voyageur n'a pas vu par lui-même beaucoup d'autres contrées de la Syrie; après avoir lu ce qu'il dit d'Antioche, de Jérusalem, de Béthléem, des bords du Jourdain et de Jéricho, d'Hébron, d'Ascalon et de Gaza, je me laisse aller quelquefois jusqu'à penser qu'il n'a parlé, de ces différens points, que d'après des rapports, car évidemment les impressions locales, les détails qui révèlent la physionomie des lieux, manquent à cette partie de son livre; comme, sur ces differens points, Volney n'a dit que des choses très générales, il n'est pas facile de le surprendre inexact; mais quand on est, comme moi, tout fatigué encore d'excursions complètes dans ces pays, on ne peut guère s'empêcher d'exiger un peu plus.

J'espère que mon jugement sur Volney, daté du Liban, ne vous paraîtra pas trop sévère, et que vous ne m'accuserez point d'avoir oublié cette douce et louable fraternité qui lie les voyageurs.

La science des voyages, comme la science de l'histoire, comme toutes les sciences humaines, est essentiellement progressive ; chaque génération a ses goûts, ses penchans, ses besoins, même ses exigences qui lui sont propres ; il m'a semblé que la génération présente ne pouvait pas regarder Volney comme un guide parfait en Palestine et en Syrie.

Je reviens aux localités. Je vous ai parlé du Nahr-Ibrahim, le fleuve Adonis des anciens : les bords du Nahr-Ibrahim, couverts d'arbres, présentent une suite de charmantes scènes. Cette rivière prend sa source à six ou sept heures au-dessus de Byblos, près d'un gros village nommé Aphéca ; elle sort des flancs d'une montagne au sommet de laquelle est un lac, véritable merveille du Liban. Le lac, appelé Liamoni, s'étend sur ce haut plateau dans une circonférence d'une lieue environ : il est le produit de la fonte des neiges et d'une foule de ruisseaux et de sources qui viennent s'y perdre ; ce lac est poissonneux. En hiver, ses flots sont glacés. On présume que le fleuve Adonis n'est qu'un écoulement du lac Liamoni à travers la montagne.

Le patriarche des maronites demeure à Kanobin, à six heures à l'est-sud-est de Tripoli. L'église de Kanobin, taillée dans le roc, est une des antiquités du Liban ; elle est placée sous l'invocation de la mère de Jésus-Christ. Plusieurs tableaux, envoyés de Rome, décorent ce sanctuaire ; quelques-uns de ces

tableaux révèlent assez l'inspiration italienne, et rappellent qu'ils sont nés dans le pays de Raphaël. Un tombeau s'élève dans l'église de Kanobin, c'est celui du patriarche Hamma-el-Relloub, prédécesseur du patriarche actuel; on montre à l'entrée de la grotte ou chapelle de Sainte-Marine un caveau sépulcral renfermant les dépouilles des anciens patriarches maronites. Le monastère de Kanobin est un des plus vastes de la montagne. Mais ce qui est curieux, pittoresque, varié, frais, charmant, ce qui ne ressemble à rien dans le monde, et ce que la plume est impuissante à décrire, c'est le vallon de Kanobin : une forêt couvre le côté septentrional du vallon; des vignobles et des arbres fruitiers s'étendent en bois verdoyans sur le côté méridional; au fond du vallon coule le Nahr-Quadicka, dont la bordure éternellement printanière forme un long jardin. Le vallon est percé de grottes sans nombre, dont quelques-unes étonnent par leur profondeur; jamais la prière n'avait si bien choisi sa demeure : au milieu des merveilles du vallon de Kanobin, que pouvait faire une ame, si ce n'est d'aimer et de bénir Dieu!

Aujourd'hui ce ne sont plus des anachorètes qui peuplent le vallon de Kanobin, c'est une population maronite qui vit heureuse des bienfaits de la nature et des dons du patriarche. Ce pontife maronite, jeune encore, se nomme Iousef-Hobeisci; il appartient à une des premières familles du

Liban. J'ai beaucoup entendu parler de ses vertus, de ses lumières, de sa générosité, de ses mœurs hospitalières ; tout étranger qui passe est le bienvenu dans son palais : l'Anglais seul reçoit un froid accueil, car le patriarche catholique ne peut pas dire de lui : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Le voyageur anglais ne doit s'en prendre qu'aux missionnaires biblistes. Le patriarche change trois fois par an de résidence ; il passe le printemps et l'été à Kanobin, l'automne à Brisset, situé au penchant d'un mont en face de Kanobin, l'hiver au couvent de Bekerké, l'ancien couvent d'Indié, comme il a été dit ailleurs. Quelques villages appartiennent au patriarche en tout ou en partie ; entre autres Géraï, qui fournit des herbes, des légumes et des fruits à tous les villages voisins de Tripoli. Géraï a des montagnes couvertes de beaux sapins.

Plus de deux cents monastères sont répandus dans le Liban ; la plupart des monastères sont bâtis dans des lieux d'un aspect sévère ; on aperçoit les uns suspendus au bord d'un abîme, ou placés sur des sommets qui paraissent à peine accessibles aux renards et aux chamois ; les autres au milieu d'affreux rochers à côté d'un torrent ou d'une cascade mugissante ; quelquefois aussi les couvens maronites ou grecs catholiques occupent des sites choisis où la nature étale ses plus pompeuses séductions.

Rien ne manque au Liban pour devenir la plus riche et la plus belle des régions orientales; la montagne fournit des bois de construction et de chauffage; je vous ai parlé des cèdres; je pourrais vous citer beaucoup d'endroits où le sapin, le chêne, l'orme, le platane, le saule et le genièvre forment des ceintures sur les monts ou des rideaux verdoyans au bord des eaux. L'oranger, le citronnier, le cédras, la canne à sucre, toutes sortes d'arbres fruitiers croissent sur la côte. La culture du mûrier blanc suffirait seule pour nourrir les populations de la montagne; la soie du Liban, appelée en Europe *soie baruthine*, est estimée dans le commerce. Les vins de la montagne sont généralement bons; le vin *d'or* dont j'ai eu déjà occasion de vous parler, surpasse tous les vins de Palestine et de Syrie. On y sème le blé, l'orge, le blé de Barbarie et le coton. Le Liban a des mines de charbon qu'on exploite; on y trouve des mines de fer; on y trouverait aussi des mines d'or et d'argent, mais les habitans se gardent bien de les exploiter pour ne pas éveiller la cupidité des Turcs. Le Liban a des fabriques de toiles de lin et de coton, des tanneries, des teintures, des manufactures pour les feutres et les vêtemens des montagnards. On voit trois imprimeries d'où il ne sort pas grand'chose; elles manquent d'ouvriers et d'une pensée qui veuille sérieusement mettre à profit ces instrumens de civilisation.

Le gibier y abonde ; j'ai vu des perdrix rouges grosses comme des poules. En aucun pays du monde, on ne trouverait des boucs aussi beaux que ceux des montagnes libaniques. La chèvre aux dents dorées, aux oreilles pendantes, au poil fauve et touffu, prêterait aux peintures poétiques, si jamais quelque poète faisait les Géorgiques du Liban. L'aigle, cet hôte primitif du Liban, s'y rencontre peu aujourd'hui ; il devient rare comme le cèdre, cet autre antique ornement de la montagne. Le Liban a des demeures pour les tigres, les ours, les loups et les hiènes ; les chacals et les renards sont nombreux ; il n'y a pas long-temps qu'un tigre a été tué dans les montagnes de Lattaquié ; après sa mort, on entendit, pendant plusieurs jours, la tigresse, sa compagne, gémir et hurler de douleur à travers les monts et les vallées. Ces jours derniers, un jeune négociant français de Beirout, nommé M. Human, a tué à la chasse une hiène. J'ai ouï dire que les hiènes du Liban n'on point la férocité des hiènes du Nouveau-Monde.

Une chose que je dois noter, et qui est un trait caractéristique de la montagne, c'est que les villages du Liban sont bâtis à des distances rapprochées et de telle façon qu'on peut d'un lieu à un autre entendre les cris de guerre ou d'alarme ; les nouvelles importantes peuvent ainsi voler de village en village avec la rapidité du télégraphe. Une chose est à remarquer aussi pour connaître la phy-

sionomie guerrière du Liban; chaque montagnard est tenu d'avoir un fusil, des balles et de la poudre. La nature même du Liban, les formes du terrain, rudes et quelquefois infranchissables, de vastes rochers élevés à pic, le manque absolu de chemins forment autant de défenses pour la population; il n'est pas difficile de couper les seuls sentiers qui existent dans la montagne, et l'ennemi ne peut plus faire un pas.

Dans mes premiers jours de voyage à travers le Liban, obligé de passer sur des rocs à pente rapide, au milieu de perpétuels escarpemens dont on croirait ne pouvoir jamais sortir, je tremblais sur mon cheval ou mon mulet; à chaque pas de ma monture, je me préparais à une chute; j'ai appris, depuis, qu'il fallait tout simplement lâcher la bride à son cheval ou à son mulet, pour éviter toute espèce de péril. Il est curieux de voir un maronite ou un druse s'en aller à pied dans le Liban; armé de son bâton, le montagnard gravit sans peine les plus hauts sommets, les lieux les plus inaccessibles; le chacal ou le chamois ne cheminent pas mieux que lui sur les flancs des monts, sur les roches élevées.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai en détail des différentes peuplades qui habitent le Liban.

P.....

LETTRE CLXXX.

LES MARONITES.

A M. M......

Hadet (Liban) juillet 1831.

Les savans ont beaucoup disserté sur l'origine des maronites ; je me souviens d'avoir lu dans les *Mémoires* qui font suite aux *Lettres édifiantes* un discours du P. Ingoult sur les *mœurs et la religion des maronites ;* il existe une dissertation de Naironi sur l'*origine*, le *nom* et la *religion des maronites* (dissertatio de origine, nomine et religione maronitarum); je pourrais vous citer beaucoup d'autres érudits et orientalistes qui ont étudié le berceau et

les premiers temps de la nation maronite; tous sont convenus de faire dériver le nom de *maronite* d'un solitaire appelé *Maron;* or il y a eu deux solitaires de ce nom, l'un qui vécut dans les déserts de la Syrie à la fin du quatrième siècle et au commencement du cinquième, et qui mourut en 433; celui-ci était catholique; l'autre, entaché de nestorianisme et d'eutychianisme, vivait au septième siècle dans le pays de Hamah, l'ancienne Épiphanie. Les maronites éclairés prétendent que leur nation a toujours été fidèle à l'église romaine, et ne reconnaissent pour père et pour fondateur que le pieux Maron, mort en 433; les savans d'Europe donnent aux maronites une origine hérétique, et leur assignent pour père le solitaire de Hamah; ils ajoutent que les maronites sont revenus à la communion latine sous le pape Grégoire XIII dans le seizième siècle; quelques-uns disent sous le pape Calixte III dans le quinzième siècle. Mes propres recherches m'ont amené à reconnaître que les maronites éclairés ni les savans d'Europe n'ont pas trouvé toute la vérité.

Il paraîtrait, d'après nos chroniques, que les maronites appartenaient à la foi latine dès l'époque de la première croisade, c'est-à-dire à la fin du onzième siècle. On pourrait reconnaître les maronites dans ces *fidèles* du Liban, dont parle Guillaume de Tyr, qui descendirent de leurs montagnes pour venir témoigner à l'armée chrétienne de *ten-*

dres sentimens de fraternité; les croisés se trouvaient alors dans le territoire de Tripoli ; ils s'adressèrent aux fidèles du Liban *comme à des hommes sages*, dit Guillaume de Tyr, et qui, de plus avaient une connaissance exacte des localités, pour savoir quelle serait la route qui les conduirait à Jérusalem le plus sûrement et le plus commodément. Mais ces preuves-là sont vagues et ne suffiraient point pour établir mon opinion d'une manière absolue.

Jacques de Vitry qui fut évêque de Saint-Jean d'Acre, et qui vivait dans la première moitié du treizième siècle, était à même plus que les autres chroniqueurs francs de connaître les maronites; aussi en parle-t-il avec plus de détail et de précision que tous les autres chroniqueurs. « Des hommes, » armés d'arcs et de flèches, et habiles dans les » combats, dit Jacques de Vitry, habitent en assez » grand nombre près de la chaîne du Liban, dans » la province de Phénicie et non loin de la ville de » Biblos ; ils sont appelés maronites, du nom d'un » certain homme, leur maître, Maron, hérétique, » qui affirmait qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une » seule volonté et une seule opération. Un certain » évêque d'Antioche, nommé Macaire, fut le premier inventeur de cette erreur. Il fut, ainsi que » ses complices, condamné dans le sixième concile » de Constantinople, auquel assistèrent cent cinquante pères, et, en qualité d'hérésiarque, il » fut enchaîné des liens de l'anathème et repoussé

» de l'Église des fidèles. » Jacques de Vitry s'arrête pour discuter et combattre cette hérésie ; il dit ensuite que les chrétiens du Liban, dupes de l'erreur *diabolique* de Maron, restèrent séparés de l'église romaine pendant près de cinq cents ans. « Alors
» cependant, rentrant dans leur cœur, ajoute le
» vieil historien, ils firent profession de la foi ca-
» tholique, en présence du vénérable père Amauri,
» patriarche d'Antioche, abjurèrent leur erreur et
» adoptèrent les traditions de la sainte église ro-
» maine. Les prélats de l'Orient, excepté ceux
» qui sont Latins, ne portent point l'anneau et la
» mitre ni le bâton pastoral ; au lieu d'employer
» les cloches pour appeler le peuple dans les égli-
» ses, ils frappent sur des tables avec un baton
» et un marteau ; mais les maronites, en témoi-
» gnage d'obéissance, suivent les coutumes et les
» rites des Latins. Aussi leur patriarche a-t-il as-
» sisté au concile général de Latran, tenu solen-
» nellement dans la ville de Rome, sous le ponti-
» cat du vénérable Innocent III. »

Ce passage de Jacques de Vitry est concluant et devait trouver une grande place dans cette lettre. Il en résulte : 1° que les maronites se trompent quand ils disent qu'ils ont toujours appartenu à la foi romaine ; 2° que les savans se sont trompés en plaçant dans le quinzième ou le seizième siècle, la réunion des maronites à l'église latine. Jacques de Vitry ne donne point la date précise de l'abju-

ration des maronites en présence d'Amauri, patriarche latin d'Antioche; mais nous trouvons cette date dans l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore; l'abjuration eut lieu dans l'année 1167. Cette petite découverte est un des fruits les plus précieux de nos recherches.

Les maronites ont un patriarche, des évêques, de simples prêtres, des religieux. Le patriarche maronite prend le titre de patriarche d'Antioche; il est élu par les prélats et les religieux du Liban, et son élection est soumise à l'approbation du pape. Les revenus du patriarche actuel dont je vous ai parlé, s'élèvent à près de cinq cent mille piastres; indépendamment de ce qu'il retire de ses propres domaines, il reçoit un sixième des revenus de tous les évêques. On compte douze évêques maronites; on ne les oblige pas à la résidence dans le pays dont ils sont les pasteurs titrés; il en est qui sont en même temps évêques de plusieurs endroits différens; c'est ainsi que l'évêque de Sgorta, dont je vous ai parlé ailleurs, est en même temps évêque d'Arcas. Chaque prélat perçoit une dîme sur les produits de son diocèse; en outre, il a un casuel assez considérable et des présens. Le simple prêtre n'a qu'un petit casuel et quelques présens de ses paroissiens. Il n'est point de couvent maronite qui ne possède des terres; les religieux les cultivent eux-mêmes et vivent du travail de leurs mains. Combien de fois j'ai rencontré de ces hum-

bles religieux occupés, les uns à élever des murs dans les champs, les autres à labourer la terre, à moissonner l'orge et le blé, à cueillir les feuilles des arbres à soie! les mêmes mains qui, la veille, avaient porté le calice ou l'encensoir, maniaient la truelle, la faucille ou la charrue; je n'ai jamais vu sans une sympathique émotion ces pauvres pères de la montagne, ainsi livrés à un pénible labeur, se contentant d'une nourriture grossière et de l'eau du torrent.

Le clergé maronite porte un costume à peu près uniforme; seulement les religieux n'ont ni caleçon ni chemise. Un fichu noir roulé autour d'un bonnet en manière de turban, distingue le patriarche et les évêques; le reste du clergé porte un capuchon. Le patriarche, les évêques et les religieux suivent la loi du célibat; les simples prêtres séculiers peuvent vivre dans le mariage; toutefois dans cette classe d'ecclésiastiques le mariage n'est permis qu'avant le sacerdoce. Un homme marié deux fois ne pourrait point être fait prêtre ni diacre. Les souverains pontifes tolèrent le mariage des prêtres séculiers dans le Liban.

Le clergé maronite possédait autrefois à Rome des domaines, dont les revenus étaient affectés à l'entretien d'un séminaire composé de jeunes élèves du Liban; quand les ecclésiastiques maronites avaient achevé leur éducation sacrée, ils revenaient dans leur montagne enseigner à leurs frères ce qu'ils

avaient appris; des sujets fort distingués étaient sortis de la propagande. A leur passage à Rome, les Français, au mépris de l'antique protection que notre nation accorde aux maronites, osèrent vendre les domaines destinés à payer l'éducation des lévites montagnards. Le Liban ainsi dépossédé cessa d'entretenir des enfans à Rome. Plusieurs années se sont écoulées, et les maronites, par de louables sacrifices, sont parvenus à acquérir de nouveau un peu de bien dans la ville de saint Pierre; le revenu de ce peu de bien est consacré à l'entretien de quatre jeunes gens. Depuis la confiscation de Bonaparte, trois écoles pour enseigner la langue italienne, un peu de logique et de théologie, ont été établies dans le Liban; la première école se trouve à *Ain-Ouarca*, la seconde à *Erouni*, la troisième à *Mar-Chalita*. De plus, chaque monastère a son école ouverte à toute la jeunesse catholique; le dogme et la morale y sont enseignés; mais, faute de bons maîtres, toutes ces écoles ne fournissent que de très médiocres sujets, et je puis dire en général que le clergé maronite actuel ne pousse guère la science au-delà des premières notions chrétiennes.

La population maronite peut être évaluée aujourd'hui à deux cent cinquante mille habitans; deux cent quarante mille dans le Liban, dix mille dans l'Anti-Liban; le grand émir, gouverneur du Liban, mettrait au besoin quarante ou cinquante

mille maronites sous les armes. Les maronites sont d'un beau sang, robustes, courageux, actifs, presque tous bons, honnêtes et d'une rare franchise. Ils entourent leurs prêtres d'une vénération profonde; uniquement attachés aux croyances catholiques, ils s'en tiennent à ce que disent leurs pasteurs, se souciant peu d'approfondir leur religion ni même de motiver leur foi; ils sont catholiques par tradition, par habitude, par instinct national. D'énormes impôts pèsent sur la population; l'émir Béchir n'accorde à personne le droit d'être riche; la misère n'ôte point aux maronites leur gaîté, leur amour pour la danse et le plaisir; ils passent des soirées à chanter les refrains de la montagne, et l'eau-de-vie et le vin coulent dans l'intervalle de chaque chanson. On trouve quelques familles maronites avec des noms européens; ce qui pourrait donner à penser que des Francs du temps des croisades se sont mêlés à la peuplade catholique du Liban. Le costume montagnard est distingué du costume arabe ordinaire par une large casaque de couleur mélangée, avec les manches courtes, et descendant jusqu'à mi-jambes; la coiffure distinctive des maronites est un gros bonnet rouge retombant sur l'épaule, entouré d'un fichu. Ceux qui jouissent de quelque aisance ou qui occupent des emplois, portent le turban.

Les femmes maronites se font remarquer par leur beauté; l'air pur du Liban leur donne une

fraîcheur que le temps altère à peine; elles ont en général de la taille, de la noblesse dans la démarche et le maintien. La femme maronite est laborieuse; en été, elle aide à faire la moisson, à séparer le grain de la paille; en automne, elle cueille les fruits, et durant sept à huit mois de l'année, elle travaille aux champs; en hiver, elle file le coton et le lin, et se tisse pour elle-même des voiles et des ceintures. La coiffure des femmes maronites est une ancienne coiffure asiatique; une corne en argent, en fer ou en bois est attachée sur le haut du front à l'aide de cordons liés derrière la tête; un long voile blanc l'enveloppe; l'ensemble de cette coiffure se nomme *tantour*. Sur leurs épaules, descendent de longues tresses de soie noire au bout desquelles pendent des glands avec des chaînons en argent ou en fer, entremêlés de sequins et de toutes sortes de petites pièces de monnaie; cette dernière parure s'appelle *akous;* je l'ai trouvée partout en Syrie; mais je n'ai vu le tantour que dans le Liban et principalement dans le voisinage de Beirout. Presque toutes les femmes portent un pantalon blanc semblable au pantalon des femmes grecques; beaucoup d'entre elles, lorsqu'elles se livrent aux occupations agricoles, mettent leur chemise par dessus le pantalon blanc.

En vous parlant du clergé maronite, je vous disais combien peu il était avancé dans le chemin de la science; naturellement, les ténèbres de l'igno-

rance doivent s'étendre plus épaisses sur le reste de la population. Vous trouveriez certains cantons retirés où le manque total de connaissances prend un étrange caractère; on m'a cité des traits qui révèlent une grossièreté d'intelligence à peine croyable; un maronite demandait à un Français s'il y avait une lune en France; une femme européenne était allée dans un village du Liban à la suite d'autres Européens; quelques femmes maronites, dans un accès d'ignorante curiosité, se saisirent de l'Européenne pour voir de leurs propres yeux si les femmes de nos pays et les femmes du Liban appartenaient à la même espèce. Le manque de lumières chez les maronites n'amène ni abrutissement, ni corruption, ni barbarie comme chez d'autres populations asiatiques; le catholicisme a fait leur éducation morale; nourris de croyances essentiellement civilisatrices, les maronites se sont trouvés doux, faciles, généreux, capables de dévouement et de sentimens élevés. La nation maronite est une puissance en Orient; elle est vivace et pleine d'avenir; mieux que toutes les nations asiatiques, elle se façonnerait à l'esprit, aux habitudes et aux mœurs de l'Europe. La nation maronite me semble appelée à jouer un rôle dans les futures destinées de l'empire turc; au Liban est réservé peut-être encore un peu de gloire.

J'ai eu occasion de vous parler de l'amour des maronites pour la France; la vieille monarchie de

saint Louis les a protégés pendant bien long-temps. Deux lettres monumentales, l'une de Louis XIV, l'autre de Louis XV, font foi de cette protection glorieuse, et les maronites n'en parlent qu'avec orgueil; j'ai pris copie de ces deux pièces et je vous les donne ici parce que je ne pense pas qu'elles aient été jamais publiées :

LETTRE DE PROTECTION

Accordée au révérendissime patriarche d'Antioche, et à la nation des Maronites; par le roy de France Louis XIV, du 26 avril 1649.

« Louis, par la grace de Dieu, roy de France et de Navarre : à tous ceux qui ces présentes lettres verront : salut, sçavoir faisons : que par l'advis de la reyne régente notre très honorée dame et mère, qu'ayant pris et mis, comme nous prenons et mettons, par ces présentes signées de notre main, en notre protection et sauve-garde spéciale, le révérendissime patriarche et tous les prélats, ecclésiastiques et séculiers, chrétiens maronites, qui habitent particulièrement dans le Mont-Liban : nous voulons qu'ils en ressentent l'effet en toutes occurences; et pour cette fin, nous mandons à notre amé et féal le sieur de la Hayenentelay, conseiller en nos conseils, et notre ambassadeur au Levant, et à tous ceux qui lui succèderont en cet emploi,

de les favoriser, conjointement ou séparément, de leurs soins, offices, instances et protection, tant à la Porte de notre très cher et parfait ami le grand-seigneur, que partout ailleurs que besoin sera, en sorte qu'il ne leur soit fait aucun mauvais traitement, mais, au contraire, qu'ils puissent librement continuer leurs exercices et fonctions spirituelles. Enjoignons aux consuls et vice-consuls de la nation française établie dans les ports et échelles du Levant, ou autres arborant la bannière de France, présens et à venir, de favoriser de tout leur pouvoir ledit sieur patriarche et tous lesdits chrétiens maronites dudit Mont-Liban, et de faire embarquer sur les vaissaux françois ou autres, les jeunes hommes et tous autres chrétiens maronites qui y voudront passer en chrétienté, soit pour y étudier ou pour quelqu'autre affaire, sans prendre ni exiger d'eux que le nolis qu'ils leur pourront donner, les traitant avec toute la douceur et charité possible. Prions et requérons les illustres et magnifiques seigneurs, les bachats et officiers de sa hautesse, de favoriser et assister le sieur archevêque de Tripoli, et tous les prélats et chrétiens maronites, offrant de votre part de faire le semblable pour ceux qui nous seront recommandés de la leur. Donné à Saint-Germain-en-Laye, le vingt-huitième jour d'avril mil six cent quarante-neuf, et de notre règne, le sixième. Signé, Louis. Par le roi, la reyne régente, sa mère présente. Loco ✝ Sigilli, et de Lomenic. »

LETTRE DE PROTECTION

Accordée au révérendissime patriarche d'Antioche, et à la nation des Maronites; par l'empereur et roy très chrétien Louis XV, du 12 avril 1737.

« Louis, par la grace de Dieu, empereur et roy très chrétien de France et de Navarre. A tous ceux qui ces présentes verront : salut. Le patriarche d'Antioche et les chrétiens maronites, établis au Mont-Liban, nous ont fait représenter que depuis un temps infini leur nation est dessous la protection des empereurs et rois de France, nos glorieux prédécesseurs, dont ils ont ressenti ces effets en toutes occasions, et ils nous ont très humblement fait supplier de vouloir bien leur accorder nos lettres de protection et sauve-garde, à l'exemple du feu roy, notre très honoré seigneur et bisayeul, qui leur en fit expédier de pareilles le vingt-huit avril mil six cent quarante-neuf. Et voulant de notre part traiter favorablement ces exposans, pour ces causes et autres bonnes considérations, à ce nous mouvans : nous les avons pris et mis, comme par ces présentes signées de notre main, nous les prenons et mettons en notre protection et sauve-garde ; nous voulons qu'ils en sentent les effets en toutes occurrences ; et pour cette fin, nous mandons à nos amés et féaux, conseillers en nos conseils, nos ambassadeurs à Constantinople, con-

suls et vice-consuls de la nation françoise, établis dans les ports et échelles du Levant, présens et à venir, de favoriser de leurs soins, offices et protection, ledit sieur patriarche d'Antioche, et tous lesdits chrétiens maronites du Mont-Liban, partout où besoin sera, en sorte qu'il ne leur soit fait aucun mauvais traitement, et qu'ils puissent au contraire continuer librement leurs exercices et fonctions spirituelles; car tel est notre plaisir. Prions et requérons le grand empereur des musulmans, notre très cher et parfait ami, et les illustres bachats et officiers de sa hautesse, de favoriser et assister de leur protection ledit sieur patriarche d'Antioche et tous lesdits chrétiens maronites, offrant de faire le semblable pour tous ceux qui nous seront recommandez de leur part. En témoin de quoi nous avons fait mettre notre scel à ces dites présentes. Données en notre château impérial de Versailles, le douzième jour d'avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, et de notre règne le vingt-deuxième. Signé, Louis.

» Et sur le repli écrit, par l'empereur-roi. Signé, Amelot. »

Ces deux lettres royales sont la consolation et la gloire des maronites; dans ces derniers temps, on leur a dit que le zèle des Français pour la religion catholique avait été remplacé par une triste indifférence; les maronites ne veulent pas le croire et nous regardent toujours comme la nation la plus

chrétienne et la plus puissante. Ce vieil amour pour la France, qui date des croisades, ne saurait s'éteindre ni même s'affaiblir. Si les Français descendaient en Syrie pour en tenter la conquête, soixante mille guerriers maronites se précipiteraient des hauteurs du Liban sous nos bannières. Il est écrit dans leurs anciennes légendes, qu'au temps des croisades, quarante mille de leurs frères moururent en combattant pour les armées françaises; les maronites sont fiers de voir ainsi leur propre histoire se mêler en quelque sorte à l'histoire de la grande nation qu'ils aiment tant, et se plaisent à parler de ce belliqueux dévouement de leurs aïeux. La prise d'Alger qui a porté si haut le nom français dans toutes les régions de l'Orient, a été pour le peuple maronite une grande et véritable fête; on m'a traduit une ode d'un poète de cette nation qui célébrait la chute de la métropole barbaresque, la gloire du drapeau blanc renversant le drapeau rouge de l'islamisme, les chemins de la mer devenus libres par la destruction des pirates africains; quel charme pour moi d'entendre la muse du Liban chanter ainsi les gloires de ma patrie! Après tout ce qui vient d'être dit, ne pourrais-je pas ajouter que les maronites sont les Français de l'Orient?

Mes jours passés dans le Liban au milieu des maronites bons, simples et primitifs, compteront dans ma vie comme des jours purs, calmes, embaumés. Il me faudra bientôt remettre le pied sur les

mers pour retourner en Europe, et je vous avoue que si là-bas, dans un coin de la Provence, il n'y avait point de larmes d'amour maternel qui m'attendent, qui m'appellent, j'aurais peut-être mieux aimé achever obscurément ma vie au milieu de ces bons montagnards. Que vais-je retrouver en Europe, à quel beau spectacle vais-je assister à mon retour? j'y verrai des débris de trônes, des moitiés de monarchies, des générations lasses de vivre, des peuples dont la carrière s'achève dans de mystérieuses angoisses; j'y trouverai un ciel moral qui a perdu son soleil et ses étoiles, et qui, au lieu d'images radieuses, n'offre plus que de noires ténèbres si épaisses qu'on peut les palper avec la main; si je demande où sont les sages de l'Occident, quelles consolations, quels remèdes ils apportent à tant de vagues terreurs, à tant de secrètes souffrances, on me montrera des hommes occupés à balayer sur le sol les derniers débris du vieux monde, occupés aussi dans leurs rêves à y reconstruire un monde nouveau. O sages d'Occident, qui voulez refaire l'humanité, écoutez ceci : Quand Dieu songea à créer l'homme, il le créa à son image, et l'homme fut beau, car le créateur était Dieu; mais vous, en refaisant l'homme à votre image, qu'aurez-vous? Vous, l'expression d'un siècle qui a tout jeté dans le gouffre du problème, d'un siècle où il n'y a plus ni vérité ni génie, parce que chacun dit : Je suis la vérité et le génie; vous, l'expression d'un tel dés-

ordre intellectuel, vous croirez avoir accompli une belle œuvre quand vous aurez refait l'homme à votre image ! Misérable folie que votre sagesse !

Je me représente quelquefois le monde moral en Europe comme étaient les mondes au commencement des temps, avant que le Créateur eût prononcé le *fiat lux* (que la lumière soit faite), alors que les ténèbres flottaient sur la surface de l'abîme, que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, alors que le ciel, la terre et les mers n'avaient point encore reçu leurs noms, et que les mondes n'avaient point encore reçu leurs lois; quel Dieu prendra pitié du cahos de l'Europe et prononcera le *fiat lux?*

P.....

LETTRE CLXXXI.

LES DRUSES. — LES MOTUALIS.

A M. M......

Hadet (Liban) juillet 1831.

Tous les voyageurs qui se sont arrêtés dans le Liban, ont dit quelques mots sur les druses; beaucoup de savans, beaucoup d'orientalistes européens ont étudié cette peuplade; le plus illustre d'entre eux, le roi de la science orientale, celui dont le nom, connu dans les deux mondes, suit les voyages du soleil, M. Sylvestre de Sacy, a recueilli sur les druses une immense quantité de do-

cumens; il a compulsé tous les manuscrits druses déposés à la bibliothèque du roi; personne n'a pu approfondir comme lui l'origine, l'histoire et les croyances de cette peuplade; il connaît la religion des druses mieux que les druses eux-mêmes, et les initiés du Liban pourraient recevoir auprès de votre célèbre confrère de Paris une seconde initiation. Toutefois, il y a au fond des croyances et des mœurs des druses tant d'obscurité, tant de mystères, souvent même tant de contradiction, que l'Europe ne saurait se flatter encore d'avoir complètement déchiré le voile; je suis sûr qu'il est plus d'une question sur laquelle M. de Sacy n'a pu découvrir toute la vérité; chaque année, quelque chose de nouveau se révèle à son intelligence, mais il lui faudrait peut-être une vie de plusieurs siècles pour tout expliquer.

D'après cela, vous sentez bien que je n'entreprendrai point ici de vous tracer un tableau complet de tout ce qui concerne les druses; la science et le temps me manqueraient. Seulement, comme je ne puis me dispenser de vous parler des druses, et que d'ailleurs ce peuple mérite à un très haut degré de fixer l'attention, je vais vous dire ce que j'en ai appris dans mes conversations avec les gens éclairés de ce pays; je vous en dirai assez pour que vous n'ayez pas besoin d'ouvrir les livres; je vous rappelle aussi que ce n'est point un savant qui vous écrit de son cabinet, mais un voyageur qui vous

transmét ses notes crayonnées sous une cabane du Liban.

Vous me permettrez de ne pas m'arrêter à l'opinion de ces naïfs voyageurs des derniers siècles qui faisaient descendre les druses d'anciens croisés, chassés de la Terre-Sainte et réfugiés dans les solitudes du Liban; ils citaient un certain comte de Dreux qui avait donné son nom à cette tribu nouvelle; de telles erreurs sont d'une nature si grossière qu'il est tout au plus supportable de les rappeler. Le fameux émir druse Fakr-ed-Din, pour se faire des partisans et jeter une sorte d'éclat sur le berceau de sa nation, avait cru devoir accréditer ces idées; il avait même songé à écrire la généalogie de sa race et se disait issu de Godefroi de Bouillon. La protection particulière que ce druse célèbre accordait aux chrétiens du pays et surtout aux Francs, était une simple affaire de politique et non point un témoignage d'attachement à la foi chrétienne. Les doctrines religieuses des druses dont il va être question, vous annonceront bien vite que cette peuplade est loin de sympatiser avec les disciples de Jésus-Christ.

Pour mettre rapidement et nettement sous vos yeux un exposé de la religion des druses, je vais vous parler tout comme si j'étais moi-même un druse; supposez donc qu'un des prêtres ou *akals* n'a point gardé son secret avec un étranger, et que c'est à vous qu'il le confie.

Dieu a apparu dix fois au monde sous la forme humaine; les noms qu'il prit successivement sont Ali, Bar, Alias, Mauhlla, Kaïem, Maaz, Ariez, Abazakaria, Mansour, Hakem. Ali parut à Pékin, Bar à Yspaham, Alias dans l'Yémen; Mauhlla se montra à Tunis sous la figure d'un conducteur de mille chameaux; Kaiem se montra à *Elmahadie*, ville de Barbarie; de là, il vint au Caire, où il manifesta sa divinité; c'est lui qui construisit le port de Damiette. Abazakaria et Mansour parurent dans la ville de Elmenaouar. Nous adorons Hakem, le dernier calife dans lequel Dieu s'est incarné. Hakem fit croire qu'il était de la race de Mahomet pour mieux cacher sa divine origine; il manifesta sa divinité en 408 de l'hégire et se montra pendant tout le cours de cette année; il disparut en 409, parce que cette année-là était une année funeste; il reparut au commencement de 410 et demeura jusqu'en 411. Enfin, dans les premiers jours de 412, il quitta les hommes pour ne plus revenir qu'au jour du jugement. Le jour du jugement est celui où Hakem, reprenant la forme humaine, régnera sur tout l'univers par la force et par l'épée. Personne ne sait quand arrivera ce grand jour, mais des signes l'annonceront au monde; ces signes seront la discorde des rois et le triomphe des chrétiens sur les musulmans. Hakem ôtera la vie aux rois et aux peuples; ensuite il les ressuscitera et leur donnera ses ordres. Les peuples

seront alors divisés en quatre sectes, en chrétiens, juifs, renégats et adorateurs du vrai Dieu. Chacune des deux premières se subdivisera de la manière suivante : des chrétiens sortiront les ansariens et les motualis ; des juifs sortiront les Turcs. On appelle renégats ceux qui ont abandonné la foi de Hakem.

Une récompense éclatante attend pour ce grand jour les adorateurs de Hakem ; Dieu leur donnera l'empire, la royauté, les biens, l'or, l'argent ; ils resteront dans le monde, les uns pour être pachas, les autres pour être princes, d'autres pour être sultans. La punition des renégats sera affreuse ; quand ils voudront boire ou manger, leurs boissons ou leur nourriture deviendront amères ; les adorateurs de Hakem les auront pour esclaves et les emploieront à de rudes travaux. De plus, Dieu mettra sur la tête des renégats un bonnet de peau de cochon d'un pied de longueur, et leur passera dans l'oreille un anneau de verre noir qui en été les brûlera comme du feu, et en hiver les gèlera comme de la neige. Les juifs et les chrétiens souffriront les mêmes tourmens, mais d'une manière moins violente.

Le pontife Hamzé, fils d'Ali, a paru sept fois depuis Adam jusqu'au prophète Samed ; dans le siècle d'Adam, il se nommait Chatt-Nil ; dans le siècle de Noé, il se nommait Pithagore ; dans le siècle de Moïse, il se nommait Chaïb ; dans le

siècle d'Abraham, il se nommait David; dans le siècle de Jésus, Hamzé se nommait le messie véritable et aussi Laazarhos; dans le siècle de Mahomet, il se nommait Sulman-el-Farsi; dans le siècle de Sayd, il se nommait Salehh.

• Nous assignons au nom de druse une double dérivation arabe; ce nom vient d'un mot qui signifie *entrer*, parce que les druses sont entrés sous l'obéissance de Hakem; il vient aussi d'un autre mot arabe qui signifié *étudier*, parce que les druses ont étudié les livres de Hamzé.

Les pères de la religion druse sont les cinq prophètes de Hakem, savoir : le pontife Hamzé, Ismaël, Mahomet-el-Kalimé, Abou-el-Kleir, Boha-ed-Din.

Un druse qui meurt avant d'être initié, ne participera point aux récompenses éternelles; il sera esclave et déshonoré auprès du seigneur jusqu'à *l'éternité des éternités*.

Les trois prédicateurs ou *les pieds de la sagesse* sont Jean, Marc et Mathieu; chacun d'eux prêcha sept ans; ils annonçaient la venue du Messie.

Les pyramides d'Égypte ont été bâties par le Tout-Puissant dans un but plein de sagesse; c'est pour y conserver jusqu'au jour du jugement les hhodgets ou quittances de toutes les créatures.

Les ames, créées de la lumière, n'augmentent ni ne diminuent dans le monde; lorsqu'un homme meurt, au même moment il en naît un autre.

Nous désignons les musulmans sous le nom de *descente* parce qu'ils prétendent que le Koran est descendu du ciel; les chrétiens sont désignés sous le nom d'*explication*, parce qu'ils prétendent avoir expliqué la parole de l'Évangile.

Les druses, par respect pour le nom de Dieu, ne l'invoquent point dans leurs sermens; ils disent: *Oui, mon frère, non, mon frère;* c'est à cela que se réduisent leurs protestations.

Si vous forcez un druse à vous dire quels sont les livres admis par sa nation, il vous répondra que sa nation rejette tous les livres religieux, excepté le Coran. Les druses ont adopté toutes les cérémonies musulmanes et en outre les prières des Turcs pour les morts; ils sont obligés de reconnaître en apparence la religion du prophète Mahomet parce qu'ils vivent au milieu de ses sectateurs qui dominent.

Hamzé repousse les chrétiens et les martyrs du christianisme. Hamzé est infaillible, il est la colonne de la vérité, et les druses le savent par le témoignage qu'il a donné de lui-même dans l'*Épître du commandement et de la Défense*[1] : Je suis la pre-
» mière des créatures de Dieu, je suis sa voie et son
» pont; j'ai la science par son ordre; je suis la tour
» et la maison bâtie; je suis le maître de la mort
» et de la résurrection; je suis celui qui sonnera la

[1] Livre de religion conservé par les druses.

» trompette au dernier jour ; je suis le chef du sa-
» cerdoce, le maître de la grace, l'édificateur et
» le destructeur des justices ; je suis le roi du
» monde, le destructeur des deux témoignages, je
» suis le feu qui dévore. »

La religion des druses est le contraire de toutes les religions établies dans le monde ; ce qui est mal chez les autres nations est bien chez nous[1] ; l'étranger qui, connaissant la loi religieuse des druses, la pratiquerait, ne pourrait pas être sauvé ; la porte est fermée, le compte est fini, la plume est émoussée.

Nous admettons le salut futur des femmes.

Voici comment nous reconnaissons que tel homme est son frère et observateur de la même religion ; après les complimens d'usage, il lui demande si l'on sème dans son pays de la graine de myrobolan ; si l'homme répond, *Oui, on la sème dans le cœur des croyans*, alors cette homme est interrogé sur le culte et la doctrine de Hamzé ; s'il répond juste, c'est un frère.

Hamzé est l'auteur de l'Évangile ; voilà pourquoi les druses adorent ce livre comme étant un livre divin ; l'Évangile est fondé sur la sagesse éternelle et renferme les marques évidentes du vrai culte.

Oui, l'Évangile est réellement sorti de la bouche

[1] Cela est écrit dans un livre druse qui a pour titre : *Épître de la tromperie et de l'avertissement.*

du Messie, mais ce messie est Hamzé, fils d'Ali; le faux messie est né de Marie; il est fils de Joseph. Pendant que le faux messie était sur la terre avec ses disciples, Hamzé, le vrai messie, se trouvait au nombre de ces derniers; il prêchait lui-même l'Évangile, donnait des instructions au fils de Joseph et lui disait : Fais cela et cela; le fils de Joseph lui obéissait. Cependant les Juifs conçurent de la haine contre le faux messie et le crucifièrent; après qu'il eut expiré sur la croix, on le mit dans un tombeau; Hamzé vint, enleva le corps et l'ensevelit dans un jardin; puis il répandit le bruit que le messie était ressuscité. Le vrai messie agissait ainsi dans l'intérêt de l'Évangile; sans doute, il favorisait par là l'hérésie, mais il voulait que les druses pussent se couvrir de la religion chrétienne comme d'un voile, et que personne ne les connût pour druses. Si vous demandez pourquoi les chrétiens ne se firent pas druses, nous vous répondrons que Dieu l'a voulu ainsi; pourquoi, direz-vous, Dieu a-t-il souffert de cette manière le mal et l'hérésie? Nous vous répondrons que Dieu trompe les uns et qu'il éclaire les autres, comme il est écrit dans le Koran : *Il a donné la sagesse aux uns et en a privé les autres.* Si l'erreur vient de Dieu, nous dira-t-on, pourquoi la punit-il? Nous vous répondrons qu'à l'époque où l'erreur fut ainsi répandue, toute obéissance avait cessé sur la terre.

Après la disparition de Hakem, Mahomet, l'au-

teur du Coran, osa s'asseoir sur son trône et dit: *Je suis le fils de Hakem; adorez-moi comme vous avez adoré mon père.* — Hamzé lui dit : *Notre seigneur Hakem n'engendre ni n'est engendré. — De qui suis-je donc fils?* s'écria Mahomet. — *Nous n'en savons rien*, lui répondit-on. — *Je suis donc fils de l'adultère?* ajouta Mahomet. — *C'est toi qui l'as dit*, répliqua Hamzé, *et tu viens de rendre témoignage sur toi-même*. Dieu voulut souffrir l'imposteur Mahomet pour exercer la patience des vrais croyans et doubler leurs récompenses.

Hamzé, fils d'Ali, a ordonné aux fidèles de cacher la sagesse et de ne pas la découvrir, parce qu'elle contient les secrets et les *quittances* du Seigneur, et qu'il ne convient pas de montrer à tout le monde des choses où se trouvent le salut des ames et la vie des esprits. Les druses, direz-vous, sont des égoïstes et ne veulent pas que tous les hommes se sauvent; non, il n'y a point là d'égoïsme; l'invitation est ôtée, la porte est fermée; reste hérétiqne qui est hérétique, croyant qui est croyant; tout est comme il doit être.

Ainsi vous parlerait un prêtre druse ou akal; il pourrait multiplier et entasser sous vos yeux les détails d'histoire, de tradition, de croyance, et probablement à la fin n'y verriez-vous guère plus clair dans tout son fatras théologique. Ce que vous venez de lire peut être regardé comme le catéchisme

général du peuple druse. Le Hakem proclamé Dieu par les unitaires, est le troisième des califes fatimites d'Égypte, Hakem-Biamr-Allah, qui vivait dans le onzième siècle de notre ère, et dont le règne ne fut qu'une longue et barbare extravagance. Hamzé que les unitaires révèrent comme le chef du sacerdoce et la colonne de la vérité, était contemporain de Hakem, et ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement de la religion nouvelle. Un autre contemporain prêcha la divinité de Hakem, mais avec une violence qui réussit peu; ce contemporain s'appelait Mohammed-Neschteghin et portait le surnom de *Durzi*; c'est là, d'après M. de Sacy, l'origine de la dénomination de *Druse*.

J'ai entendu dire à des maronites éclairés qu'il y a chez les druses différentes sectes, que tel canton ne s'accorde pas avec tel autre sur des questions religieuses, que plusieurs villages semblent pratiquer les doctrines des ismaéliens et des ansariens; j'ai ouï dire aussi que les cérémonies et la vie habituelle des druses ne s'accordent pas beaucoup avec les préceptes et les croyances exposés dans leurs livres sacrés. Des vieillards du Liban m'ont assuré que le culte du veau existe chez les druses; dans les assemblées religieuses, assemblées toujours secrètes, toujours entourées de mystère, les prêtres offrent à l'adoration des fidèles la figure en or ou en argent d'un veau de la grosseur d'un renard; cette figure reste renfermée dans un coffre, et la

grande affaire du prêtre druse est de la dérober à l'œil du profane. Le vieillard maronite de qui je tiens que la figure du veau adoré est de la grosseur d'un renard, a vu de ses propres yeux une de ces idoles au milieu de la destruction d'un village druse, il y a une quinzaine d'années, à l'époque des guerres sanglantes de l'émir Béchir.

Je ne sais pas si vous vous rappelez avoir lu un mémoire bien savant et bien curieux de M. de Sacy sur l'origine du culte du veau chez les druses. Le célèbre orientaliste part de ce point d'idolâtrie, fait irrécusable, pour indiquer que les druses d'aujourd'hui ont abandonné le véritable esprit de leurs institutions primitives ; cette opinion est tout-à-fait conforme à ce que j'ai entendu répéter dans le Liban. Il résulte du mémoire de M. de Sacy que le culte du veau chez les unitaires n'est qu'une corruption et un entier oubli de la doctrine primitive. Dans les écrits de Hamzé, pontife infaillible, il est parlé du veau comme de l'emblème des religions ennemies, comme d'un rival appelé veau parce qu'il est dépourvu d'intelligence ; l'écrivain unitaire Boha-Eddin, présente Hamzé comme le messie de tous les âges *qui doit faire périr le veau et le mauvais génie*, et beaucoup de livres druses désignent les fausses religions sous le nom de *culte des veaux et des buffles*. Des apôtres séducteurs parurent dans les âges qui suivirent l'établissement de la religion druse ; on prétendit que le seigneur Hakem avait

laissé sur la terre une figure d'or qui était comme son image, et devant laquelle on devait se prosterner pour adorer son humanité; cette figure d'or était celle d'un veau, et de là l'origine du culte du veau chez les druses. Il est difficile de ne pas voir là un souvenir du veau d'or adoré par les Hébreux, lequel n'était autre chose que le bœuf Apis dont les juifs avaient emporté avec eux l'image et la tradition.

Les livres des druses citent souvent le nombre sept comme un nombre mystérieux. C'est ainsi que les savans unitaires font remarquer qu'il y a sept cieux, sept terres, sept planètes, sept jours dans la semaine, sept ouvertures au visage de l'homme; ils font remarquer que les hadji musulmans font sept fois le tour de la Kaaba, que Hakem porta sept ans des vêtemens noirs, qu'il laissa croître ses cheveux sept ans, que pendant sept ans il se servit de l'âne pour unique monture.

Les druses sont mêlés dans le Liban avec les maronites; les deux nations vivent en paix l'une avec l'autre. Il y a quinze ou vingt ans que la nation druse se montrait encore nombreuse et puissante; l'ambition soupçonneuse de l'émir Béchir l'a cruellement décimée; la plupart des chefs druses ont été immolés ou proscrits, et maintenant le peuple belliqueux, long-temps dominateur du Liban, ne s'offre plus au voyageur que comme de vivans débris qui attestent une horrible vengeance. Avant leurs derniers malheurs, les druses pouvaient

mettre facilement trente mille hommes sous les armes, et leur population s'élevait à plus de cent cinquante mille habitans; aujourd'hui ce pauvre peuple, hommes, femmes, enfans, forme tout au plus une population de soixante mille ames, population docile et tremblante sous la main qui l'opprime.

Les druses portent le turban blanc comme les musulmans, et le reste de leur costume les ferait prendre aussi pour des disciples du prophète arabe. Un druse se fâcherait contre celui qui l'appellerait de ce nom; il vous dira toujours qu'il est musulman. Le système des druses est de professer à l'extérieur les croyances du plus fort dans les pays qu'ils habitent; ils suivent le culte des enfans de l'islamisme parce que l'islamisme est maître du Liban; ils suivraient demain le culte chrétien, si demain le Liban passait à une puissance chrétienne. Je ne sais s'il faut attribuer à l'impression de leurs derniers malheurs ou au caractère de leur religion, la pâleur mystérieuse répandue sur la figure des druses, la farouche tristesse de leur regard. Le druse a des manières froides, un ton réservé; il parle fort peu, et vous reconnaissez au premier coup-d'œil que cet homme garde un secret. Les femmes druses vivent avec beaucoup moins de liberté que les femmes maronites; rarement elles sortent, et quand elles se montrent hors de leur demeure ou de leur village, un long voile blanc les enveloppe. L'extrême réserve imposée aux femmes druses s'expli-

que sans peine; elles possèdent le secret des adorateurs de Hakem; une vie sans contrainte, une vie de légèreté pourrait amener de fatales indiscrétions. Les druses ne détestent pas moins la religion des Francs qu'ils ne détestent la religion musulmane; on m'a parlé d'une tradition chez eux qui annonce leur complète ruine comme devant être l'œuvre des Francs, et le druse qui, dans un mouvement de colère, dit à son frère : *Que Dieu mette un chapeau sur ta tête*, lui adresse le plus violent et le dernier outrage.

Le druse a la réputation d'être fort susceptible sur le point d'honneur; il ne pardonne jamais une insulte publique, quelque légère qu'elle soit. Il y a chez les druses un esprit national, mais on ne trouve point chez eux ce qu'on peut appeler l'esprit de famille; les enfans aiment à secouer de bonne heure le joug paternel; les nœuds de l'amour ne lient point les membres d'une même famille; les affections du foyer se réduisent à rien. Le divorce est fréquent parmi les druses; « Je voudrais sortir « pour aller à tel ou tel endroit, » dit une femme à son mari; « Sors, » lui répond le mari; s'il n'ajoute pas : *reviens*, la femme doit se tenir pour divorcée; ce n'est qu'après un second mariage et un second divorce avec un autre mari, que la femme peut revenir à son premier mari, en cas que celui-ci la redemande. D'après les récits, peu fondés peut-être, des maronites, je pourrais ajouter que

l'oubli de la foi conjugale n'est pas rare parmi les unitaires de Hakem, que le vice de Sodome n'est point inconnu parmi eux, et que parfois la nature aurait à rougir de ce qui se passe entre les fils et les mères, entre les frères et les sœurs. Pour mon compte, j'ai bien de la peine à croire à tant de corruption; la vie privée des druses est tellement murée, qu'on ne peut guère avoir sur elle que de vagues conjectures; c'est bien assez pour cette peuplade d'éveiller la compassion de l'ami de la vérité au milieu de tant d'aberrations religieuses qui l'enferment comme dans une sombre nuit; pourquoi veut-on que le moraliste la flétrisse et la désigne au mépris des nations?

Voilà tout ce que je puis vous dire sur les druses en vous écrivant du pied du Liban; si vous voulez en savoir davantage, lisez les ouvrages de M. de Sacy.

Dans le récit de mes voyages à Tyr, à Damas et à Balbek, j'ai eu quelquefois occasion de vous parler des metualis ou motoualis; c'est ainsi qu'on nomme une peuplade répandue dans le pays qui s'étend de Tyr à Balbek. Le mot *motouali* veut dire sectateur d'Ali. On sait que les croyans de l'islamisme se partagent en deux principales sectes, celle d'Ali, celle d'Omar; les premiers sont les chéites, les seconds les sunnites; ceux-là sont les protestans de l'islamisme, ceux-ci les catholiques. On sait que les persans appartiennent à la secte

d'Ali. Les motoualis commencent du poignet leurs ablutions sacrées au lieu de commencer du bout du doigt comme les Turcs; jamais on ne les vit prendre aucune nourriture ni même boire l'eau de la fontaine ou du torrent avec des hommes d'une autre croyance; jamais ils ne se sont servis d'un vase, d'un ustensile de terre ou de métal qu'un étranger aurait pu toucher, sans l'avoir auparavant purifié avec un soin rigoureux. Le motouali témoigne surtout de l'aversion contre les chrétiens, et particulièrement contre les Francs. Nous sommes à ses yeux des êtres immondes qui polluons tout ce que nous touchons; notre souffle infecte l'air; rien de plus odieux pour un motouali que la vue d'un Franc. Aussi le voyageur européen qui rencontre de ces sauvages croyans dans les montagnes de l'Anti-Liban ou dans la vallée de Békaa, s'il manque d'armes ou d'escorte, court risque de tomber sous le kandjar et d'être donné en pâture aux chacals et aux vautours. Les motoualis sont les restes de l'ancienne race arabe syrienne; il serait difficile de marquer l'époque précise où leur furent apportées les croyances de la Perse musulmane.

La peuplade d'Ali forme une population d'environ quarante mille habitans, sept mille dans le Liban, trente-trois mille dans l'Anti-Liban; les motoualis se trouvent surtout en grand nombre dans le canton de Balbek. Nabathieh, à cinq lieues de Tyr dans les montagnes, est leur place la plus impor-

tante. On m'a dit que le grand-émir avait beaucoup de peine à obtenir d'eux le paiement des contributions annuelles. Les troupeaux et le ver à soie, l'orge et le blé, telles sont leurs ressources. Les motoualis eurent des jours d'éclat et de domination du temps de Daher, pacha d'Acre, dans la dernière moitié du dix-huitième siècle.

Pour compléter en dernier lieu mon travail sur les populations des montagnes libaniques, j'indiquerai; 1° les Grecs catholiques qui n'ont point de physionomie particulière et dont le nombre s'élève à vingt-cinq mille: dix mille dans le Liban, quinze mille dans l'Anti-Liban; 2° les Grecs schismatiques (dix mille habitans); 3° les Arméniens catholiques (cinq mille); 4° différentes races arabes établies dans les deux régions libaniques (cinq mille); 5° les Turcs, quatre mille dans le Liban, deux mille dans l'Anti-Liban; 6° les juifs et diverses sectes éparses (cinq mille); 7° une centaine d'Européens.

Le total des populations du Liban et de l'Anti-Liban, peut s'évaluer à quatre cent. et quelques mille habitans.

Vous connaissez maintenant toutes les peuplades de la Syrie avec leur origine, leur mœurs et leur croyances; vous connaissez le Liban et ses curieuses nations. De Tyr à Lattaquié, sur un seul espace de soixante lieues de longueur, que de religions et de mœurs différentes! quelle prodigieuse variété de caractères, de physionomies, d'habi-

tudes! sous combien de formes on prie, on adore Dieu! comme ils ont été modifiés, touchés, frappés de diverses manières tous ces peuples nés sous le même ciel, à côté les uns des autres, tous ces flots d'hommes échappés de la même source! toutes les doctrines, toutes les opinions, toutes les erreurs du vieil Orient sont venues se joindre ici sans se confondre; le Liban est l'expression morale de tout ce qu'a enfanté l'Orient chrétien et musulman; vous jugerez qu'une telle région mérite d'entrer particulièrement dans les études du voyageur.

P....

LETTRE CLXXXII.

L'ÉMIR BÉCHIR. — GOUVERNEMENT DU LIBAN. — RÉGIME JUDICIAIRE. — LE LIBAN PAYS DE REFUGE. — DERNIER MOT SUR LE LIBAN.

A M. M......

Hadet (Liban), juillet 1831.

Il existe dans le Liban deux histoires en arabe de l'émir Béchir, gouverneur actuel de la montagne; toutes deux n'ont point été imprimées, comme vous le pensez bien. L'une de ces histoires, ouvrage d'un émir du Liban dévoué à l'émir Béchir, n'est qu'un long panégyrique; l'autre, ouvrage d'un prêtre maronite encore vivant, retrace avec une

noble impartialité les événemens accomplis dans le Liban depuis quarante années; j'ai pu me procurer une copie de cette dernière histoire, et M. Creus avec qui je passe mes jours à Hadet, a pris la peine de m'en donner une traduction en français. Le récit complet du prêtre maronite pourrait bien vous paraître un peu long; je me contenterai donc d'en extraire quelques détails pour vous mettre à même de connaître le vieil émir qui gouverne maintenant le Liban, de connaître aussi la physionomie politique de la montagne.

Le fameux émir Fakr-Eddin (gloire de la religion), appelé dans nos livres Fakardin, dont l'histoire est conuue en Europe, fut étranglé le 14 mars 1635, par Amurat IV, ce même Amurat qui fit étrangler deux de ses frères, Bajazet et Orcan, et que notre grand Racine a frappé d'une flétrissure immortelle sur la scène française. Après la mort de Fakr-Eddin, un de ses fils, nommé Ahmet, gouverna la montagne; celui-ci mourut en 1109 de l'hégire (1697...); il fut le dernier prince de la famille de Mahn, célèbre dynastie qui occupe beaucoup de place dans les annales modernes du Liban. Les sept cantons qui composaient alors tous les domaines du grand-émir, savoir : Chouf, Harkoub, Chéhar, Jourd, Gharb, Metn, Casra-ouan, s'occupèrent de donner un successeur à Ahmet; ils élevèrent au pouvoir un prince de la famille de Chéab, appelé Béchir; la famille arabe de Chéab, noble et

ancienne, vivait alors à Damas comme dans une retraite; elle était chrétienne. L'élection de Béchir fut confirmée par le pacha de Seyde (il n'y a que quarante-cinq ans que Saint-Jean d'Acre est devenu le siége du pachalik). Béchir resta quinze ans au pouvoir et mourut; après lui vint l'émir Haïdar qui eut beaucoup d'ennemis à combattre; il laissa le commandement à son fils aîné, l'émir Mulhim; celui-ci avait deux frères, Ahmed et Mansour, dont l'unique occupation était de troubler son repos; l'émir Mulhin, aimant peu la vie orageuse des révolutions, se retira à Beirout où il mourut tranquille et regretté. Ahmed et Mansour qui l'avaient remplacé, n'eurent pas de longs jours de calme dans leur palais de Deir-el-kamar; un parti puissant poussait au pouvoir un jeune prince de douze ans, nommé Iouseff; devenu grand, Iouseff s'attacha tout le monde par sa fermeté, son courage, ses manières douces et bienveillantes, et fut proclamé gouverneur suprême. L'ascendant et la puissance que l'émir Iouseff avait conquis dans tout le Liban, éveillèrent les soupçons jaloux de Getzar-pacha; Getzar s'arma contre lui; en 1789, obligé de céder à la force, l'émir Iouseff fit place au jeune émir Béchir porté par le pacha d'Acre; ce Béchir est le même qui règne aujourd'hui encore.

Comme le Liban est une ferme que le pacha d'Acre accorde au plus offrant et dernier enchérisseur, chaque émir qui propose de payer plus d'argent

que son rival, est le bienvenu à Saint-Jean-d'Acre et reçoit l'investiture de gouverneur; mais, pour remplir de telles promesses, il faut recourir aux contributions arbitraires, il faut pressurer cruellement les habitans; alors les révoltes éclatent, et l'émir est renvoyé; l'émir qui se présente pour lui succéder n'obtient l'investiture qu'à force de promesses d'argent; nouvelle extorsion pour compléter la somme promise, nouvelle insurrection, et nous retombons dans un cercle perpétuellement monotone. L'émir Béchir, chassé sept ou huit fois de Deir-el-Kamar, parvient toujours à remonter au pouvoir; à chaque fois qu'il reprend la pelisse de gouverneur, il augmente les contributions des montagnards. En 1799, à l'époque du siége de Saint-Jean-d'Acre, par Bonaparte, Béchir eut recours à l'amiral sir Sidney-Smith pour rentrer dans les bonnes graces de Getzar-pacha; après la retraite de Bonaparte, l'émir vint de Damas où il avait été contraint de se retirer, et se confia à sir Smith qui lui avait promis son intercession; il parut à bord du vaisseau de l'amiral, un jour que Getzar-pacha s'y trouvait invité, et la réconciliation s'opéra. Je dois dire à la louange de Béchir, qu'il n'a point perdu la mémoire du service signalé que lui rendit alors sir Smith; il n'y a rien de plus puissant auprès de l'émir que la recommandation du célèbre amiral.

En 1807, Béchir fit crever les yeux aux émirs

Hosen et Saad-ed-Din, enfans d'Iouseff, qui s'étaient montrés ses rivaux pour le pouvoir; il fit décapiter Georges Baz, homme habile qui avait servi de régent aux deux jeunes émirs; il se débarrassa, par la mort ou par l'exil, de la moitié de la population druse, coupable de fréquentes rébellions. De 1807 à 1819 il y eut calme dans la montagne; une sorte de paix était arrivée après les massacres et les proscriptions; triste paix qui rappelle ces belles paroles de Tacite : *Solitudinem faciunt et pacem appellant*.

En 1822, l'émir Béchir, suivi de six mille montagnards et de huit mille hommes d'Abdallah pacha d'Acre, marchant contre l'émir Féris et ses frères, établis par le pacha de Damas, trop près du Liban, s'en alla jusqu'en face de la sainte ville, et menaça de s'en emparer; les cheiks de Damas adressèrent une supplique au sultan pour qu'il voulût bien châtier un pareil attentat; la Porte envoya en Syrie un visir nommé Moustafa-pacha, avec la mission de faire couper la tête à l'émir Béchir et à Abdallah-pacha; tous les pachas de Syrie avaient ordre de soutenir l'envoyé du sultan. Béchir s'embarqua pour l'Égypte, reçut bon accueil de Méhémet-Aly; le vice-roi promit de négocier son pardon et celui d'Abdallah-pacha; au bout de quelques semaines, Méhémet-Aly, moyennant de fortes sommes, avait obtenu de la Porte la grace de ses deux protégés. Ceci se passait en 1823. Dans cette même

année, le fameux cheik druse Béchir-Giumbelat et d'autres cheiks de cette nation, ayant donné ombrage à l'émir Béchir, furent décapités par ses ordres; plusieurs émirs de la famille Cheab, qui erraient dans les régions de la Syrie, furent appelés à Deir-el-Kamar sous prétexte de recevoir leur pardon; ils eurent la langue coupée et les yeux crevés. C'est ainsi que l'émir Béchir s'est fait un repos; depuis cette époque il gouverne tranquille. La somme annuelle qu'il paie au pacha est de quatre mille bourses, sept cent mille francs de notre monnaie. En 1794, le même émir Béchir, pour rester au pouvoir, s'était engagé à payer la valeur de cent cinq mille francs par an, et cette somme avait paru si énorme aux montagnards qu'ils avaient pris les armes. Aujourd'hui le tribut annuel est presque six fois plus fort, et les pauvres montagnards paient en silence. Considérez à quelle horrible régime sont livrées les populations du Liban! comme il est triste de voir quatre cent mille habitans condamnés à travailler pour les coffres d'Abdallah-pacha et de l'émir Béchir! Le prince de la montagne n'est-il pas semblable à ce grand aigle dont parle Ézéchiel, à ce grand aigle avec de grandes ailes qui s'est abattu sur le Liban et a emporté la moelle du cèdre?

Tout ce que je viens de rapporter est de la plus parfaite exactitude; comme je n'ai aucune raison pour encourager le despotisme fiscal qui opprime

le Liban, j'ai cru pouvoir dire la vérité sur l'émir Béchir. Il est impossible de ne pas reconnaître dans le vieillard de Deir-el-Kamar un homme habile et pénétrant, conduisant avec génie l'intrigue politique, un homme de caractère qui s'attache opiniâtrément à la conquête de ce qu'il veut; mais cela n'excuse point une foule d'actes de cruauté et d'effroyable vengeance, une horrible tyrannie qui fait asseoir la misère à tous les foyers; l'émir Béchir traite le Liban comme Méhémet-Aly traite l'Égypte; l'émir de la montagne semble avoir voulu prendre pour modèle le pacha des bords du Nil, son vieil ami. Le voyageur qui, sur son passage, entend les plaintes et voit couler les larmes des peuples, manquerait à ses devoirs d'homme et s'associerait en quelque sorte au despotisme, s'il ne racontait pas la vérité.

Je ne vous ai rien dit encore du regime judiciaire dans le Liban; il se réduit à peu de chose; le voici: Dans les cités et les villages chrétiens, ce sont les évêques qui jugent; dans les autres cités et villages de la montagne, ce sont les cheiks; les premiers suivent le code Justinien, les seconds suivent la législation turque. Les évêques et les cheiks ne jugent que les petits délits; les causes en matière criminelle sont portées devant l'émir; on peut en appeler aussi au divan de l'émir des jugemens prononcés par les évêques et les cheiks. L'amende et la prison sont les peines ordinaires pour les petits délits; les coupables en matière criminelle sont

condamnés à l'exil ou à la mort. Il faut dire à la louange des peuples du Liban, que le grand émir a rarement occasion de juger des crimes et de condamner à la peine capitale. On n'entend presque jamais parler de meurtres ou de vols; en aucun pays du monde, on ne voyage avec autant de sûreté que dans le pays des maronites. Le plus souvent, ce sont des querelles, des questions d'intérêt qui retentissent au tribunal des évêques et des cheiks; il ne se présente des délits en matière criminelle que dans ces luttes d'homme à homme, de famille à famille, luttes excitées par la vengeance et qui trop souvent se terminent par l'effusion du sang. On m'assure que les évêques et les cheiks du Liban rendent la justice avec cette pureté primitive qui va si bien à ces montagnes, avec cette noble équité qui formait le principal caractère des anciens pasteurs des hommes; on ne m'a pas dit la même chose du tribunal de l'émir Béchir; il paraîtrait que la sainte justice ne s'assied pas toujours sur le divan du prince de la montagne; le gouverneur du Liban ressemble, dit-on, à la plupart des cadis de l'empire turc: les sacs de piastres ou d'atlis ne sont pas d'un petit poids dans la balance de ses jugemens.

En vous parlant du gouvernement politique du Liban, je vous ai montré le côté triste, le côté lamentable de ce pays; pour que tout ne soit pas sombre peinture dans cette lettre, je vais vous indiquer un des caractères de la montagne qui plaisent

le plus au voyageur : le Liban est un pays de refuge. Qu'un étranger poursuivi par son ennemi aille implorer la protection d'un village druse ou d'un village maronite, le village druse ou le village maronite l'accueillera et le placera sous sa garde ; que des chrétiens de la côte, frappés de trop cruelles vexations ou ne pouvant satisfaire aux exigences fiscales des autorités, s'enfuient à la montagne, les gens du pouvoir ne songeront pas à les y chercher ; en 1821, quand les désastres de Navarin eurent excité dans le cœur des Turcs une haine profonde contre tout ce qui était européen, les consuls et les Francs de Syrie, sentant leurs jours menacés, tournèrent leurs regards vers le Liban et vinrent y demander asile ; durant quinze ou dix-huit mois que les consuls et les Francs passèrent au sein de cette région, jamais l'ombre d'un péril, jamais la crainte la plus légère ne troubla le calme de leur vie ; le Liban hospitalier garde bien ceux qui se confient à lui. Jadis en Syrie c'étaient les temples qui servaient de refuge ; maintenant ce sont les hauts lieux, temples naturels dont le ciel est la voûte, magnifiques sanctuaires où l'homme va s'abriter sous les ailes de Dieu. Quelle belle chose que le Liban pays de refuge ! Par quel noble instinct, par quelle admirable loi non écrite dans les livres humains, les maronites et les druses se dévouent-ils ainsi à la défense du fugitif et du persécuté !

Ici finit ce que j'avais à vous dire sur le Liban; nature et peuples, physionomie du pays et physionomie de l'homme, j'ai cherché à vous montrer tout ce qui peut frapper l'esprit et l'imagination, tout ce qui peut faire penser et rêver. Le Liban plaît au poète, au philosophe, à l'homme politique; le premier y trouve un abrégé des merveilles de l'Orient, un imposant spectacle où se révèlent à chaque point d'inexprimables beautés, une vie simple comme celle que nous retrace la Genèse, vie toute pleine d'images et de traditions primitives; à l'œil du second, s'offre un mélange bizarre de croyances et de mœurs, un amas d'aberrations dans l'ordre intellectuel et religieux, qui servirait beaucoup à l'étude de l'humanité; le troisième, l'homme politique, en voyant de près les deux cent cinquante mille maronites qui habitent cette contrée, dira bien vite quel parti merveilleux tireraient d'un tel peuple d'habiles législateurs. Depuis quelques années, on parle beaucoup en Europe d'une prochaine civilisation qui doit changer la face de l'Orient; quand on a visité attentivement les nations d'Asie, il est difficile de croire à la magnifique renovation que les prophètes politiques nous annoncent; j'ajoute cependant que si jamais la civilisation venait pour ce vieux monde, elle descendrait des hauteurs du Liban, et partirait de là pour se répandre dans le reste des contrées orientales. Aucun voyageur ne passera dans les montagnes des

maronites sans en être vivement frappé, sans en rapporter un long souvenir. Pour moi, tant que je vivrai, le Liban restera dans ma pensée comme le pays du monde où la vie pourrait le mieux s'écouler douce et pleine; lorsque, rentré en Europe, il m'arrivera des heures de tristesse, je me surprendrai plus d'une fois rêvant aux régions libaniques, regrettant les bois, les torrens, la neige, l'air pur et la suave paix de ces lieux, regrettant de ne plus vivre au milieu de ces excellens montagnards.

P....

P. S. Il y a quelque temps que je vous adressai des lettres de M. Gillot de Kerhardène sur les régions de la Galilée que la peste et la guerre m'ont empêché de visiter; je viens de recevoir de M. Gillot deux nouvelles lettres destinées à compléter son travail; je vous les envoie avec mes dernières lettres du Liban; elles m'ont paru pleines d'intérêt, et je ne doute pas qu'elles ne soient ainsi jugées par vous.

LETTRE CLXXXIII.

DE HITTIN A SAFAD. – LE QUARTIER TURC. – LE QUARTIER JUIF. – ÉTAT PRÉSENT DES JUIFS EN GALILÉE. – INDUSTRIE DES TURCS ET DES JUIFS. – LE BAZAR. – LA FORTERESSE. – LE CHAMP DES MARTYRS.

A M. P.........

Safad, 14 juin 1831.

Depuis que nous avons quitté Constantinople, mon ami, nous ne pouvons nous rencontrer. Je n'ai pu retrouver que vos traces à Jérusalem ; je n'ose guère espérer de vous atteindre à Damas, et des montagnes de la Haute-Galilée je vous adresse la suite de mon itinéraire.

Partis le 9 juin du champ de bataille de Tibériade, nous fîmes halte auprès de la fontaine de Hittin. C'était l'heure où les jeunes filles du village venaient en foule puiser de l'eau à cette source qui abreuva Gui de Lusignan sous la tente de Saladin. Après nous être désaltérés aux urnes qu'on nous présentait, nous descendîmes lentement au fond de la vallée. Ayant laissé derrière nous les délicieux jardins qui forment le territoire de Hittin, nous passâmes le paisible ruisseau qui coule entre deux rives fleuries. Un peu plus loin, au pied des hauteurs qui conduisent à la position de Nephtali, un second ruisseau assez abondant porte le nom de Nahr-el-Limoun, ou ruisseau des Limons; il serpente au milieu d'un bosquet de lauriers roses, puis avant de se perdre dans le lac, au-dessous des restes de Bethsaïde, il forme une petite île verdoyante; nous passâmes à gué les deux bras de ce ruisseau qui descend en murmurant des montagnes de Tyr, au-delà de Safad. Ce site délicieux fut, dit-on, habité par Locman, ce sage pasteur, qu'on confond avec Ésope, et le souvenir de ce mystérieux personnage me fut rappelé par la vue d'un berger qui descendait avec son troupeau des hauteurs de Dothaïm, où fut vendu Joseph. Au-delà du ruisseau des Limons, nous nous séparâmes pour quelques heures. M. A. E. alla, avec un guide, explorer les bords du lac de Tibériade, et la petite caravane, continuant sa marche, commença à

gravir les montagnes rocailleuses, qui, comme autant de gradins, s'élèvent vers le ciel, et qui couronnent la ville de Safad. A mi-chemin on laisse à gauche le petit fort de Chenir, et on domine à droite le village de Robati. Des plantations d'oliviers embellissent la route, et des rochers de mille formes diverses étonnent le regard. M. A. E., que l'ardeur de la botanique entraînait toujours loin des routes marchandes, n'avait pas, comme cela m'était arrivé vingt mois auparavant, habité les bords fleuris du lac, et il s'était montré d'autant plus curieux de les explorer, que je les lui avais décrits magnifiquement. Après avoir herborisé au pied des ruines de Magalon, aujourd'hui El-Magdel, où la Madeleine habitait une villa délicieuse; après avoir dépouillé de fleurs sauvages les débris de Bethsaïde, patrie de saint Pierre, il nous rejoignit avec une belle collection de plantes auprès des rochers où s'élevait Nephtali; grace à ce retard, j'avais eu tout le temps d'en examiner l'emplacement balayé par les orages du lac. *Etiam periere ruinæ.* Toutefois, plein des souvenirs bibliques, je me rappelais avec charme cette naïve histoire d'un jeune voyageur guidé par un ange, à travers un pays étranger. La vieille mère du jeune Tobie me faisait rêver tristement à la France... Ma mère aussi attendait mon retour, et voulait me bénir encore avant de mourir.

Après avoir escaladé en haletant les derniers

rochers qui nous dérobaient la vue de la forteresse, nous arrivâmes enfin sur les trois heures aux portes de la cité. On ne compte que six lieues depuis Hittin, mais l'ascension est si pénible qu'il faut plus de sept heures pour atteindre Safad. La route passe entre la forteresse à gauche et un vieil édifice dégradé, qui forme sur la droite une enceinte carrée. Cette ruine, sans forme bien distincte, a dû être un second château ou plutôt un kan établi pour les caravanes, Safad n'ayant plus comme Naplouse et Nazareth de kan public, depuis que les caravanes s'arrêtent, à deux heures de la ville, au kan de la citerne de Joseph.

On est surpris que cet édifice, plus moderne que la forteresse, soit en débris, tandis qu'elle-même élève fièrement ses créneaux intacts. Pour pénétrer dans la ville, il faut longer les fossés dont la culture a pris possession. Après avoir admiré cette citadelle assise sur le roc, nous descendîmes par la route des caravanes, traversant du midi au nord la vallée qui forme le centre de la ville actuelle. On nous donna d'abord l'hospitalité sur la gauche de la vallée, au-dessous du quartier juif, mais comme nous ne pouvions être seuls dans l'unique chambre dont l'hôte pût disposer, comme on nous assura même que nous n'y serions point en sûreté, et qu'il était plus prudent d'habiter le quartier turc que de rester dans une chambre mal fermée, nous délogeâmes avant la nuit, et on nous

établit en face de la route, de l'autre côté, au milieu du grand village musulman qui s'élève en amphithéâtre dans toute la longueur de la vallée. Là nous occupâmes, près de la demeure de nos moucres, la maison d'un vieux janissaire, qui nous fut abandonnée tout entière. Elle se composait d'une petite cour d'entrée et d'une grande chambre voûtée qui n'avait de jour que par la porte ; les fenêtres sont un luxe inconnu dans le quartier turc. Quoiqu'on eût stipulé que nous serions seuls dans ce cube de pierre qui n'avait que les quatre murs blanchis, et pas même une natte sur le pavé, il fut impossible d'empêcher le fier Osmanli de venir, du matin au soir, s'établir à nos côtés, muet et immobile comme un automate. Il ne se retirait qu'à la nuit, après avoir épié toute la journée si nous ne souillions, par quelque maléfice, la demeure d'un vrai croyant ; tant on pousse loin dans cette région la défiance à l'égard des Francs ! On ne nous avait admis dans le quartier turc que par un privilége inoui.

A peine y étions-nous établis, qu'une femme turque vint nous prier de guérir son enfant qui avait la fièvre. L'amour maternel ayant vaincu les préjugés religieux, elle nous témoignait un respect superstitieux, en nous donnant le nom de Hakim, qu'elle répétait en posant la main sur le cœur. Nous lui remîmes une dose de quinine, en lui faisant bien expliquer par notre interprète quel en était

l'emploi, et elle se retira tout heureuse d'avoir en main un remède franc. Nous nous attendions d'après cela que toutes les femmes de la ville allaient venir épuiser notre pharmacie de campagne ; mais il ne s'en présenta que fort peu, et encore ce fut pour des consultations ridicules ou absurdes. Ainsi une femme turque d'un âge mûr vint chercher un remède pour se guérir de la stérilité ; comme Rachel, elle se désolait de n'être pas mère ; en vain, nous disait-elle, un derviche lui avait donné des amulettes, elle n'espérait que dans les Hakins francs. Pour nous en débarrasser, sans compromettre la science d'Avicène, nous imitâmes les habiles docteurs qui, las de tourmenter leurs malades, les envoient aux eaux ; nous lui prescrivîmes les bains de Tibériade qui ont la réputation de guérir tous les maux, et elle fut consolée. Dès le matin nous avions reçu la visite un peu intéressée des deux femmes de notre moucre Abdallah, habitant de Safad. Elles venaient sous prétexte de nous faire voir leurs enfans qu'elles avaient parés d'une couronne de piastres, selon l'usage du pays. Elles restaient debout devant nous, sans aucun voile, et ne semblaient pas trop intimidées. Nous donnâmes aux enfans des bagatelles d'Europe, et il fallut faire aux mères le même présent. Elles ne se retirèrent qu'après une longue séance, quand elles eurent tout à leur aise satisfait leur curiosité féminine. Au reste, notre divan ne désemplissait pas des oisifs

du quartier, qui se succédaient pour nous examiner comme on va voir à Paris les Osages. Faisions-nous des courses dans la journée, on épiait l'heure du retour, et cette importunité n'avait point de borne. Le kiatib du mutselim suivit la foule, il vint et s'étonna de notre manière d'écrire, et particulièrement de nos plumes. Mais c'était surtout notre manière de prendre les repas qui faisait l'objet des causeries musulmanes. On ouvrait de grands yeux en nous voyant faire usage de la fourchette et du couteau. Ces visites sans répit étaient d'autant plus gênantes, que les enfans turcs nous volaient adroitement tout ce qui leur tombait sous la main ; on n'eût pas mieux fait à Sparte ; d'ailleurs nous n'avions pas même la liberté de rester tête nue, ce qui est à leurs yeux un signe de folie ; il nous fallait comme eux garder un énorme turban.

Nous étions excédés de cette vie de sauvage, et si le départ n'eût été si proche, malgré notre désir de continuer de vivre en bonne intelligence avec les Turcs, nous eussions été forcés de leur interdire notre demeure. Ajoutez à cela qu'on nous interrogeait sans cesse, et qu'il fallait mesurer toutes nos paroles. Une fois, à une de ces veillées où les Turcs venaient nous entourer et se plaisaient à nous interroger sur Stamboul, M. A. E. s'étant permis de dire que le sultan entrait en bottes dans les mosquées, et que nous l'avions vu entrer ainsi dans la mosquée du sultan Achmet, il

n'y eut contre nous dans l'assemblée qu'un cri de fureur ; on nous traita de calomniateurs, et je vis l'instant où tous les candjars se levaient sur nos têtes. Mais, sur un signe que je fis à notre interprète Joseph, il les apaisa en disant que le Frangi ne savait pas bien l'arabe, et qu'ils avaient mal entendu. Quand on eut arrangé l'anecdote d'une manière plus satisfaisante pour leur fanatisme, ils se calmèrent, mais, depuis ce soir-là, plusieurs nous gardèrent rancune. Au reste, si les Turcs de Safad sont orgueilleux et intolérans, ils doivent cette persistance dans d'aveugles préjugés à leur communication avec Damas, et à l'absence de relations avec les Européens. Ils étaient fiers de la prise de Sanour, dont nous avions vu les ruines en traversant la Samarie, et, quand ils me vantaient le triomphe d'Abdallah, si j'ajoutais que le succès était dû aux maronites, ils se taisaient en se regardant entre eux. Afin de mater leur sotte arrogance, nous leur annoncions l'arrivée prochaine des Égyptiens, mais ils n'y voulaient point croire, quoiqu'on sût dans les échelles que déjà la flotte et l'armée d'Ibrahim étaient prêtes pour l'invasion.

Ne pouvant tirer aucun parti des Turcs, nous nous mîmes en relation avec les juifs. Le quartier israélite occupe le revers occidental de la montagne qui porte la forteresse. Il est bâti en amphithéâtre, mais un tiers se compose de ruines et de masures. Nous visitâmes les deux synagogues, pareilles à

celles de Tibériade ; l'une est le lieu d'assemblée des juifs qui ont quitté l'Europe pour revoir le pays de leurs aïeux, l'autre n'est fréquentée que par les indigènes. Nous les vîmes à la fin du jour ; elles étaient désertes ; des siéges de bois, une natte égyptienne, deux misérables lampes où l'on fait brûler de l'huile verte qu'on n'a pas soin de purifier, l'armoire mystérieuse où se dépose la Bible, voilà tout le mobilier. Les murs sont nus, et il n'y a point de galeries pour les femmes, pas même de tribunes ; et cependant les synagogues de Safad ont une haute renommée. Avant la destruction de la ville, causée par le tremblement de terre de 1759, on y voyait une académie aussi célèbre que le fut celle de Tibériade sous les empereurs grecs. C'était une école normale où l'on formait des rabbins pour les diverses synagogues de la Syrie. On y a même imprimé le rituel que Moïse Galand, chef de l'académie, y composa en 1750. L'imprimerie juive de Safad n'a pu avoir la longue durée de l'imprimerie maronite du Liban, cependant c'est un fait curieux que cette importation des arts d'Europe dans le pays à qui nous devons l'écriture. La Haute-Galilée imprimait des livres avant qu'on eût songé à les introduire à Constantinople ou au Caire, et je crois bon de consigner ici cette singularité.

Les juifs ont Safad en vénération, parce qu'ils croient que le Messie y régnera quarante ans, avant d'établir à Jérusalem le siége de sa puissance. En

attendant que le Messie les délivre, ils se résignent à la plus cruelle oppression. Ils sont comme prisonniers dans leur quartier, et ne peuvent approcher des maisons turques sans être assaillis à coups de pierres. Les femmes mêmes, si respectées en Orient, sont exposées aux mêmes insultes, et plusieurs fois, soit auprès des fontaines, soit dans la vallée qui sépare les deux quartiers, j'ai eu occasion de protéger de pauvres juives que les enfans turcs prenaient pour but dans de cruels jeux; ces tristes victimes me remerciaient avec tant de reconnaissance que j'en étais ému de pitié.

Après la retraite des Français en 1799, le quartier juif fut saccagé par les Turcs, et depuis lors on les vexait à tout propos, sous mille prétextes; mais leur sort s'est un peu amélioré depuis quelque temps. Il y a deux ans que les Turcs pillèrent la maison et dépouillèrent les enfans d'un riche marchand juif qui venait de mourir; pour prévenir de telles spoliations, le consul anglais de Beirout prit dès-lors les juifs sous sa protection; il entretient à Safad un agent européen dont la présence contient un peu les Turcs. Toutefois, en proie aux vexations du mutselim, les juifs ne pourraient subsister sans le commerce avec la côte et avec Damas où ils sont puissans. Le caratch ou impôt personnel qu'ils acquittent dès l'âge de seize ans n'est pas excessif, mais il est imposé arbitrairement. Souvent il faut payer deux fois pour échapper à la bastonnade. Pour les aider dans leur

misère il leur vient des aumônes d'Europe, et les deniers se partagent entre Jérusalem, Tibériade et Safad, les trois séjours qu'affectionnent aujourd'hui les enfans d'Israël. C'est à Safad qu'habite le grand rabbin des juifs; supérieur au rabbin de Tibériade qui préside aussi deux synagogues, il décide en dernier ressort tous les points de culte ou de loi qui sont contestés. Au commencement du quatrième siècle, les juifs avaient des établissemens dans quatre villes de Galilée, Séphorie, Nazareth, Tibériade et Capharnaum. Ils s'étaient peu-à-peu tellement approprié ces villes, qu'ils n'y voulaient souffrir aucun étranger. Leur révolte sous Constance amena la ruine de Séphorie, et celle de Capharnaum qui ne s'est plus relevée. Ils sont exclus de Nazareth, et il ne leur reste à cette heure que Tibériade et Safad.

Après avoir vu les pauvres demeures des juifs indigènes, nous parcourûmes le village des juifs occidentaux; tout était morne et solitaire; nous ne vîmes point d'enfans jouant dans la rue, ni de mère assise sur le seuil; cependant nous rencontrâmes quelques femmes qui allaient comme à la dérobée d'une maison à l'autre. Leur ayant fait une question en arabe, nous nous aperçûmes qu'elles n'entendaient que l'allemand, leur langue maternelle. Étaient-elles Prussiennes ou Autrichiennes, je ne sais; leur costume était celui des femmes du peuple au moyen-âge, et on reste étonné de rencontrer ainsi en Asie une colonie européenne qui a gardé

ses mœurs et ses vêtemens de l'Occident. Un béguin leur couvrait la tête et ne laissait voir que peu de cheveux blonds; une longue robe de couleur brune qui montait jusqu'au menton, dessinait leurs formes; point d'art, aucun ornement ne relevait cette naïve simplicité. Les juives allemandes ont un air doux et modeste et semblent plutôt des nonnes que des bourgeoises; rien d'oriental ne se montrait dans leur ajustement, elles n'avaient fait aucun sacrifice aux usages du pays, qui se rapprochent de ceux de la Perse dans le costume des femmes. Une timidité enfantine, un air délicat, de beaux yeux où se lit l'habitude de la résignation, voilà ce qui les caractérise. Elles ont toutes la taille un peu courbée et la démarche lente; à les voir, on sent qu'elles sont douées d'une grande patience à force d'avoir appris à souffrir [1].

Tel est l'état des juifs aujourd'hui, et j'ai insisté sur ce sujet afin qu'on puisse juger de leur triste avilissement dans ce pays de prodiges qu'ils ont illustré pendant deux mille ans.

Safad n'a ni murs ni enceinte déterminée, ni centre ni unité. Protée a mille formes, avec chaque siècle elle prend une nouvelle face; s'étendant, se resserrant, montant, descendant sans fin; telle qu'une île à laquelle l'alluvion ôte d'un côté et ajoute de l'autre, elle étonne par ce disloquement

[1] A l'époque des derniers troubles de la Syrie, en 1834, les juifs ont éprouvé une nouvelle persécution.

de parties, n'ayant rien de ce qui constitue une ville. Il semble que les juifs et les Turcs aient voulu tout à la fois habiter la même ville et se séquestrer mutuellement ; la vallée est entre eux une espèce de place neutre laissée à dessein d'empêcher tout contact immédiat. Safad ressemble donc à une ville dont on aurait tracé le plan, mais dont on n'aurait bâti que les faubourgs. C'est moins une cité que la reunion de cinq villages placés avec des intervalles à l'ombre de la même forteresse ; isolée sur des hauteurs où l'on n'arrive que par une sorte d'escalier naturel, n'ayant pas des abords plus faciles que Jérusalem à cause des défilés qu'il faut franchir, elle offre une physionomie originale, et qui plaît par la nouveauté. Ses communications continuelles avec l'Occident au moyen des juifs, avec Damas au moyen des caravanes, lui donnent tout à la fois quelque chose d'européen sans lui ôter son caractère asiatique, et quelque chose de musulman où l'on sent qu'a pénétré à demi la civilisation occidentale. Notre admission dans le quartier turc en est la preuve. Safad est une sorte d'étape franque placée en avant au milieu des Turcs de la Syrie.

Safad est la ville la plus élevée de la Syrie. La montagne de Béthulie, que couronne le quartier juif, est aussi haute que le Thabor, c'est-à-dire à cinq cents toises d'élévation au-dessus de la mer. En suivant la route de Jérusalem à Damas, dès le grand champ d'Esdrelon, du côté oriental, on

voit Safad s'élever dans les cieux avec ses deux châteaux semblables à deux ailes brillantes; on croit l'atteindre en quelques heures, mais on se trompe facilement sur les distances dans un pays de montagnes. Pour y arriver, il faut marcher une journée entière, sans presque cesser de l'apercevoir. Safad se trouve à égale distance de la forteresse de Baudouin près du pont des Filles de Jacob et des ruines de Jotapata, sur la route d'Acre; la ville est bâtie sur trois montagnes, et les cinq villages agglomérés dont elle se compose renferment neuf mille habitans. Elle est propre et posée d'une manière pittoresque. La verdure des oliviers et l'azur foncé du ciel font ressortir l'effet varié de mille terrasses toutes blanches et disposées avec symétrie. Du temps des croisades la montagne de Béthulie était entourée de murs, mais la ville occupait comme aujourd'hui trois montagnes au moyen de vastes foubourgs, l'enceinte murée ne suffisant pas à la population. Depuis le tremblement de terre qui n'avait laissé debout que la forteresse, les juifs et les Turcs se sont refait deux quartiers séparés en rebâtissant des maisons sur les ruines; rien ne les empêchait d'obéir en cette occasion à leur antipathie mutuelle. Quant aux chrétiens du pays, établis entre les juifs et les Turcs, ils habitent le village intermédiaire placé sur la route même, mais ils y sont comme inaperçus, n'ayant point d'église. Il paraît même que depuis la chute de l'empire latin,

le christianisme n'a jamais pu reprendre racine à Safad.

De la vallée intermédiaire qui s'ouvre au nord et sépare les deux quartiers, on jouit, à travers le ravin qui mène au lac au sud-est, du point de vue le plus magnifique. Le lac tout entier, pris dans sa longueur, forme la plus sublime perspective. Le bassin bleuâtre semble, par un effet d'optique, s'encadrer dans une bordure de rochers lumineux, et si on se place à l'entrée du ravin où est la fontaine de Judith, on croit toucher le lac avec la main; comment se persuader qu'il y ait trois lieues de distance? Ce ravin devient plus bas une vallée qui s'ouvre sur une plaine fertile s'étendant jusqu'aux bords du lac.

Au dix-huitième siècle, sous le cheik Daher, Safad était la capitale de la Galilée, comme elle l'avait été du temps de l'émir Fakardin. C'est l'époque la plus brillante de cette ville: Acre n'était alors qu'un village ouvert, où commandait un aga. Mais quand Daher s'en fut emparé et en eut fait une ville forte, Safad commença à déchoir, parce que le commerce de la Galilée se déplaçant comme le cheik, se porta à Acre, devenu l'entrepôt des négocians européens. Renversée par un de ces tremblemens de terre si communs en Syrie, Safad est sortie de ses ruines et me semble aussi florissante que le comporte la situation toujours incertaine du pays. L'art de bâtir n'a point éprouvé de révolution de-

puis plusieurs mille ans. On songe à la solidité plutôt qu'à la commodité et à l'agrément. Toutes les maisons isolées les unes des autres sont en terrasses comme à Acre. Comme elles n'ont point d'âtre, il faut faire la cuisine dans la petite cour qui précède chaque demeure. La ville n'a pas un monument remarquable; les bains publics y sont grossiers et les mosquées petites, communes, et même sans minaret. Safad obéit à un mutselim qui dépend immédiatement du pacha d'Acre, mais elle n'est pas, comme Nazareth, la ville d'affection d'Abdallah. Aujourd'hui la Galilée, partagée entre les deux mutselims de Safad et de Nazareth d'une part, et de l'autre entre les deux agas de Genin et de Tibériade, n'a plus de ville principale; toutefois, la plus importante par son commerce et sa forteresse, Safad mériterait bien dès à présent le titre de capitale.

Le croiriez-vous? dans une ville peuplée et commerçante on ne trouve rien à acheter, excepté le jour du grand bazar, pas même du pain. Pour renouveler nos provisions de route il nous fallut recourir aux juifs indigènes; seuls ils font du pain comme en Europe. Les Turcs et le mutselim lui-même se contentent de la galette à demi cuite des Arabes, ou font provision de biscuit de Damas. Les juifs font aussi de l'eau-de-vie assez médiocre et du vin aussi bon que le vin d'or du Liban; mais comme ils mettent de la thérébentine dans les jarres de

terre où ils le conservent, ce vin contracte un goût résineux auquel on a de la peine à s'habituer.

Dans un siècle où les intérêts matériels l'emportent sur les sublimes besoins de l'intelligence, il faut bien se résigner à vous dire un mot de l'industrie obscure de Safad. Les hommes positifs veulent qu'un voyageur, fût-il poète, leur parle d'autre chose que de sites et de ruines. La poésie n'est pour eux que de brillantes bulles de savon soufflées innocemment vers le ciel.

Toute l'industrie de Safad consiste en teintureries d'indigo, dont l'art est héréditaire dans certaines familles israélites, en filatures du coton et en fabrique de belles toiles, aussi blanches que les lis. Les Damasquins et surtout les druses de l'Anti-Liban font de ces toiles de coton, des usses et des ceintures. Sans doute que ces tissus d'un éclat éblouissant sont le bysse oriental célèbre dans l'antiquité, et dont les lévites se paraient dans les solennités. Les tisserands turcs de Safad sont en réputation dans toute la Syrie. Mais les métiers sont peu actifs, car presque tout le coton s'exporte brut en Europe par la voie d'Acre, où le pacha s'en est réservé le monopole. Jadis Safad fabriquait aussi des étoffes de soie; les métiers sont tombés peu-à-peu au milieu des révolutions politiques, et le Liban seul plus abrité, a conservé la fabrique des soiries et des tissus mêlés.

Il se tient tous les vendredis à Safad un grand

bazar, semblable à celui qui a lieu tous les lundis au pied du mont Thabor. C'est un bizarre pêle-mêle des costumes les plus divers dont la vue est tout-à-fait curieuse pour un Européen ; des motualis des confins de Sour, les bédouins du Ghor, et même les druses de l'Anti-Liban, y viennent en foule. Là un juif est à côté d'un cavalier arabe, un Turc brillant heurte un sauvage motuali, un moucre nazaréen fume le chibouk à côté d'un okal drùse, et un riche marchand d'Acre près d'un fellah du Djolan. Les étoffes, les comestibles, les tentes, les cafés, les chevaux, les lances, les vendeurs, les acheteurs, les cris divers, la confusions des races, les nuages de poussière, l'effet du soleil sur cette foule en mouvement, tout cela forme un ensemble étrange, spectacle aussi neuf que surprenant. Le champ de la foire est le penchant occidental de l'antique montagne de Béthulie, que couvre du même côté, mais vers le sommet, le quartier juif. Le bazar s'étend au-dessous du bois d'oliviers jusqu'aux fossés de la forteresse, dans une étendue d'un demi-mille. Je ne puis omettre ici ces oliviers, plantés régulièrement sur une esplanade qui rappelle les promenades en terrasses qu'on voit dans les villes d'Europe. Excepté les oliviers de Getsémani, je n'ai rencontré nulle part en Orient d'aussi beaux arbres. Ces oliviers dont la circonférence égale celle des vieux chênes, ont vu sans doute l'époque des croisades. Ce sont les nobles témoins du passé et

j'aime à me rafraichir le cœur sous cette ombre mystérieuse qui abrita les templiers et les preux pélerins du douzième siècle.

Quel spectacle offre à l'observateur une ville turque où deux races ennemies vivent ensemble en se maudissant ! Ici la race tartare opprime à son aise la race d'Israël. Le vainqueur et le vaincu sont à chaque pas en présence, et si le vêtement était le même, il suffirait pour les reconnaître de voir l'un lever le front, l'autre courber la tête. Le juif n'a qu'un méchant tarbouch entouré d'un sale mouchoir brun, le Turc étale aux yeux un énorme turban dont la usse d'une éclatante blancheur se roule en vastes contours.

Après deux jours de halte, nous voulions nous mettre en route malgré les appréhensions des moucres. Ne pouvant les y contraindre, nous nous sommes adressés à l'agent des juifs. Pour se faire valoir il a d'abord jeté feu et flamme, et nous a proposé fort sérieusement de faire donner la bastonnade à nos moucres qui n'exécutaient pas les conventions stipulées. Je suis très bien, a-t-il ajouté, avec le mutselim, et n'ai qu'un mot à dire pour vous faire rendre justice. Je crois qu'il se vantait un peu, et que son crédit n'allait pas jusqu'à faire mettre sous le bâton de vrais croyans qui n'avaient d'autre tort que de manquer de parole à des infidèles. Quoi qu'il en soit, comme nous ne voulions pas en venir ainsi aux extrémités, surtout à l'égard d'Abdallah

qui était plus bête que méchant et aussi poltron qu'opiniâtre, nous déclarâmes que nous préférions des moyens moins barbares; il approuva notre modération, et après avoir pris le chapeau orné de la cocarde britannique, il vint interroger nos moucres turcs. La caravane qui se rassemble n'est pas encore assez nombreuse, ont-ils répondu; il serait téméraire de traverser l'Anti-Liban avec si peu de monde, quand les bédouins amassés, embusqués sur les routes, à une journée de Damas, arrêtent toutes les caravanes. Ces raisons étaient spécieuses; mais ils étaient chez eux, et quoiqu'ils se gardassent bien de le dire, nous devinions que c'était là la cause réelle du retard. Après les avoir entendus, l'agent approuva cette prudence qui nous semblait excessive, et nous engagea à ne partir qu'avec la caravane. Nous nous résignâmes à rester une journée encore.

Pour le moment je ne chercherai point à prouver que Safad est Béthulie, quoique la tâche soit d'autant plus facile que j'ai retrouvé la fontaine de Judith dans le ravin qui touche Safad au midi. Je ne veux que vous dire quelques mots de la forteresse, et passant de l'antiquité au moyen-âge, vous ramener à nos iliades d'outremer. La forteresse sarrasine me semble un des plus curieux ouvrages de l'Orient. Des murailles épaisses construites en belles pierres de taille, et ayant plus de cent pieds d'élévation; un fossé large et pro-

fond creusé dans le roc vif; la beauté des créneaux qui dominent toute la contrée, la porte qui forme une ogive élégante, le pont étroit qui traverse le fossé et donne ainsi dans la place du côté du midi, et tout cela d'une conservation rare, d'un fini d'exécution admirable, voilà la forteresse de Safad. Elle a la forme ovale et semble une immense tour comme celle de Galata. Le style en est moresque, et elle me paraît être l'ouvrage des califes de Damas; je serais assez porté à croire que la forteresse a été réparée par l'émir Fakardin, qui avait amené d'Italie d'habiles ouvriers. Il est facile de voir que la difficulté de transporter jusque là des machines de guerre, rendait du temps des croisades cette place imprenable. Baudouin III s'y réfugia après la déroute de son armée près du pont des Filles de Jacob, et le comte de Tripoli, après le désastre de Tibériade, y trouva un asile. Mais le fait le plus intéressant dont l'histoire des croisades ait gardé le souvenir, est le martyre de la garnison chrétienne. Voici en abrégé ce que rapporte Sanuti. Bibars ayant soumis par capitulation la forteresse de Safad en 1266, immola la garnison contre la foi jurée, car il avait promis de la faire conduire saine et sauve à Ptolémaïs. L'apostasie ou la mort, telle fut l'alternative à laquelle il réduisit les chrétiens. La nuit qui précéda l'exécution, le prieur des templiers et deux frères mineurs exhortèrent les soldats au martyre; le sultan les fit d'abord écorcher

vifs, puis décapiter. Six cents chrétiens tombèrent ensuite sous le glaive, et leur sang, dit la chronique, coulait comme un ruisseau sur le penchant de la montagne. Le féroce vainqueur n'épargna que le châtelain. Ce penchant de la montagne arrosé du sang des martyrs est aujourd'hui le champ de foire de Safad. J'aimais à venir rêver seul sur ce sol sacré où les cadavres laissés sans sépulture jetaient des clartés miraculeuses. J'ai recueilli là un peu de cette terre sacrée, et si j'avais la facilité de me charger de reliques, je voudrais l'emporter en Occident.

La même année, Hugues de Lusignan ayant fait à la tête de trois garnisons chrétiennes une excursion vers Tibériade, la garnison turque de Safad lui dressa une embuscade. Comme il revenait sans précaution à travers la Galilée, son avant-garde ayant devancé de trois lieues le gros de l'armée, il fut surpris dans un défilé du pays de Safad et mis en déroute. Les montagnes qui entourent la forteresse sont si favorables à un coup de main, que les croisés doivent en avoir été souvent victimes, d'autant mieux que cette manière d'attaquer l'ennemi à l'improviste est tout-à-fait dans le génie turc. Pendant le siége d'Acre, Murat vint s'emparer de la forteresse de Safad; il a suffi de treize cavaliers français, me disaient hier les juifs indigènes, pour épouvanter et faire fuir la garnison de Djezar et tous les Turcs de la ville. Aujourd'hui la forteresse sert de sérail aux mutselims; les cavaliers qu'il entretient

y logent aussi et forment la garnison. Mais il est temps d'interrompre ces lignes, mon ami, l'heure du départ avait été fixée hier à trois heures; grace à l'intervention de l'agent des juifs, on ne nous manque point de parole, on amène les chevaux, et nous allons partir pour Damas.

GILLOT DE KERHARDÈNE.

LETTRE CLXXXIV.

LA FORTERESSE DU PONT DE JACOB. — LE CAMPEMENT DE LA CARAVANE A MÉLÉA. — LE LAC DE HOULÉ. — LE RUISSEAU DE DON. — LA PRESQU'ILE NOMMÉE EL NADI. — LE VILLAGE DE BANIAS ET LA SOURCE DU JOURDAIN. — LE SIÉGE DE PANÉAS EN 1138. — LE COL DE SOUEIBA. — LE PAYS DE HASBEYA.

A M. P........

Damas, 18 juin 1831.

Le 14 juin, après avoir, d'un dernier regard, salué le lac de Tibériade éblouissant de lumière, nous quittâmes Safad en nous dirigeant vers le nord. C'est l'usage, le jour du départ, de ne faire qu'une

petite journée, aussi ne se met-on en route qu'à l'asr, c'est-à-dire à trois heures du soir, quand le muezzin annonce du haut du minaret l'heure de la quatrième prière. Nous tournâmes bientôt à l'est, et nous descendîmes vers le Jourdain par une vallée escarpée dont le fond est en hiver le lit orageux d'un torrent. Sur la droite on voit, à une heure de la ville, le lieu où campa Murat. Toute cette partie au nord de l'antique plaine de Dothaïm est un désert, mais sur la gauche on compte six villages. Le lieu du rendez-vous de la caravane était Méléa, situé à trois heures de Safad, dans le Ghor ou pays-bas. On n'y voit plus que quelques ruines et un moulin mu par un ruisseau qui va se jeter dans le Jourdain. Ce nom de Méléa ou Méhéla est vague; il s'étend à toute la rive du lac de Houlé au sud-ouest. La caravane était campée dès la matinée, formant un cercle sur le lieu marqué par la trace des feux où avait campé la caravane précédente. Turcs, maronites, Grecs, Arméniens, juifs, marchands ou voyageurs, chacun s'était choisi une place pour passer la nuit. Dans la crainte des bédouins el Ghor (c'est le nom qu'on donne aux Arabes de la contrée), habitués à se glisser à plat ventre jusqu'au centre d'un campement afin d'y voler, chacun s'était fait un rempart avec les caisses et les ballots. On avait même préparé les armes en cas d'alerte. Les chameaux, les mulets, les chevaux et les ânes, avaient été placés

circulairement un peu en avant de chaque bivouac. Au reste, dès que nous parûmes au rendez-vous, la caravane, toute faible qu'elle était, se crut assez forte en se voyant accompagnée de trois Francs. Cette confiance s'accorde bien avec le dicton asiatique que les Syriens répètent aux voyageurs européens : Un Arabe contre trois Turcs, et un Franc contre dix Arabes. Cet adage, que nous avaient mérité les guerres des croisades, était un peu tombé en désuétude ; il a repris sa force depuis la campagne de Napoléon en Syrie et surtout depuis la conquête d'Alger.

En suivant le ruisseau de Méléa qui alimentait une foule de plantes dont mon compagnon de voyage enrichit sa belle collection destinée à l'académie des sciences de Pétersbourg, je descendis peu-à-peu jusqu'aux rives du Jourdain, qui occupe exactement le milieu de la vallée. C'est là, au-dessus du pont de Jacob, ou plutôt des filles de Jacob, comme s'expriment les Arabes el Ghor, que campait Baudouin III, quand il fut surpris par Nouredin, et obligé de se réfugier dans la forteresse de Safad. Les historiens arabes donnent à ce combat le nom de Méhéla. C'est là que Murat, maître du pont de Jacob, extermina les restes de l'armée turque, qui, fuyant en tumulte le champ de bataille du Thabor, vinrent se heurter contre les baïonnettes françaises, ou se précipiter dans le Jourdain.

Un cheik qui avait échappé au glaive de Murat,

en traversant le Jourdain avec sa jument, racontait ainsi aux pères de la Terre-Sainte sa fuite jusqu'à Damas : « Croyant toujours que l'armée française me poursuivait, je galopai sans m'arrêter un instant, sans oser une seule fois regarder en arrière. La frayeur m'avait troublé la tête, et je ne me crus point en sûreté au milieu du bazar; j'aurais continué de fuir jusqu'au Nadjd, mais ma jument tomba de fatigue. Damas était aussi épouvantée que moi, et si Bonaparte eût paru, la ville sainte n'eût fait aucune résistance. »

Profitant de la dernière heure du jour, j'allai visiter la rive gauche du fleuve, jusqu'au kan où commence le pachalik de Damas. Le pont a pris son nom de ce que Jacob y rencontra Ésaü, à son retour de la Mésopotamie dans le pays de Chanaan. C'était alors un gué impraticable en hiver, et qui a gardé chez les Arabes le nom de digue, ou gué de Jacob tel qu'il est aujourd'hui. Ce pont révèle une œuvre sarrasine, et aucun ne mérite mieux par le style d'architecture l'épithète de gothique. Il est formé de trois belles arches en ogives, et il est bombé au milieu comme le pont de Nahr-Kasmieh, au nord de Sour, suivant le mode de construction ordinaire en Syrie. Au pont est joint un corps-de-garde du pacha de Saint-Jean d'Acre. Plus loin, à quelque distance, à l'est, un poste de soldats du pacha de Damas occupe les ruines de la forteresse bâtie en 1178, par Beaudoin IV. Elle formait un édifice carré, dont les

murailles avaient neuf coudées d'épaisseur. Le roi craignant d'être inquiété par Saladin, pressa tellement l'ouvrage qu'il fut achevé en six mois. Bâtie sur un mamelon, et confiée aux templiers ainsi que la forteresse de Banias, cette place les rendait maîtres du cours du Jourdain et des deux routes de Damas. C'est après Banias le point militaire le plus important de la haute vallée; aussi Saladin offrit-il à Baudouin cent mille écus d'or pour qu'elle fût rasée immédiatement après sa construction.

Ce lieu fut tour-à-tour entre les mains des chrétiens ou entre les mains des Sarrasins, selon les vicissitudes de la guerre. Voici en abrégé ce que raconte Guillaume de Tyr. « Pendant la construction de la forteresse, le roi, malgré l'hiver, resta avec toutes ses forces, campé sur les bords du Jourdain. Ayant achevé les ouvrages, il fit une expédition dans la forêt de Banias, où il se laissa surprendre. C'est de là que Homfroi, connétable du royaume latin, blessé en défendant le roi, fut transporté dans la nouvelle place qui venait d'être remise aux templiers et y mourut aussitôt. A peine Baudouin avait-il repris le chemin de Jérusalem, que Saladin vint assiéger la forteresse, au printemps de 1179. Elle fut sauvée par un singulier hasard. Un habile archer, nommé Regnier de Muron, ayant du haut des murs visé un des principaux émirs, le tua. Les Sarrasins, frappés d'une terreur superstitieuse, le-

vèrent le siége pour venir camper au haut de la vallée. Saladin revint devant la place, à la fin de l'été, et les templiers se défendirent long-temps, dans l'espoir d'être secourus. Mais le roi de Jérusalem n'avait pas encore fait avancer ses forces rassemblées à Tibériade, que la place assiégée était prise d'assaut et rasée. » L'histoire de cette forteresse, qui ne subsista que six mois, et dont j'ai eu assez de peine à retrouver les restes, m'a paru digne de vous être rapportée. Après la chute du royaume latin, elle devint un kan pour les caravanes qui, de Jérusalem ou d'Acre, se rendaient à Damas. Le kan lui-même est aujourd'hui une ruine, et le récit du chroniqueur syrien m'a servi à retrouver les traces de la forteresse. En faisant le tour de ce kan, occupé par les soldats damasquins, je reconnus à des constructions massives, qu'il était bâti sur les vieux débris de la forteresse franque. Le site est magnifique; des plantations séculaires ombragent la rive gauche, et on y campait encore au commencement du siècle, au lieu de s'avancer jusqu'à la rive du lac de Houlé. Depuis la mort de Djézar les Arabes sont devenus plus audacieux de jour en jour; il a fallu abandonner sans retour cette belle route, à cause des pillages sans cesse renouvelés des bédouins du Nadjd ou grand désert de l'Arabie. La nouvelle route plus sûre, mais plus difficile, est très fréquentée. Toutes les semaines, il part de Safad pour Damas une petite caravane. Le fisc n'a

rien perdu à cette nouveauté; le gaffar qu'on exigeait au pont, est payé à la station de Méléa. Il paraît que les deux postes turcs qui marquent les limites des pachaliks ne vivent guère en bonne intelligence, surtout depuis qu'Abdallah, par son crédit auprès de la Porte, a enlevé le pays de Naplouse et Jérusalem au pacha de Damas. Les soldats turcs partagent l'animosité des maîtres, et malheur au voyageur qui oserait prendre l'ancienne route! avant d'être pillé par les bédouins, il lui faudrait subir un double gaffar, l'un pour sortir du territoire d'Acre, l'autre pour entrer dans le territoire de Damas. La route actuelle, en partant de la Galilée, traverse successivement le pays de Safad, le pays de Houlé et le pays de Hasbeia, avant de rejoindre au midi de Damas l'ancienne route des caravanes. Comme le soleil se couchait, je revins lentement sur mes pas, arrêtant mon regard sur les derniers rayons du jour qui éclairaient à gauche, au milieu de la plaine de Dothaïm, le petit dôme de la citerne de Joseph, semblable à un point blanc placé à l'horizon. Le lac de Tibériade était caché, mais quelques rayons brillaient encore au sud-ouest sur la rive où fut Capharnaum, cette ville qu'adopta le Christ à la place de l'ingrate Nazareth. Je repassai le pont sans que les soldats d'Abdallah, occupés gravement à fumer le chibouc, m'eussent adressé une seule parole; ils avaient sans doute compris que je faisais partie de la caravane campée

à Méléa. M. A. E. était déjà revenu de ses courses scientifiques, et Joseph, notre interprète, avait allumé du feu pour la nuit.

A peine étions-nous établis sur un tapis de Smyrne qui nous servait à la fois de siége et de lit, que le collecteur des droits, qui avait fait sa ronde dans la caravane, vint nous prier poliment d'acquitter le gaffar. C'était un Syrien de moyen âge au ton leste et dégagé, qui, tout en nous parlant, faisait résonner sur sa robe flottante un djerid qu'il tenait à la main. Il nous semblait le type jusqu'alors inconnu du *dandy* turc. Mais peu satisfaits de ses manières suffisantes, Les Francs, répondîmes-nous, sont exempts de toute extorsion. Il ne se retira que pour revenir accompagné d'un marabout qui lui servait de gendarme. Je lui montrai le bouiourdi du pacha, dont il ne fit guère plus de cas que du firman du sultan, et il devint de plus en plus insolent. Nous répliquâmes que n'étant point des rayas, nous n'avions rien à démêler avec lui. D'autant plus furieux que cette scène amusait la caravane rassemblée autour de nous, il nous menaça de nous empêcher de partir le lendemain. Si vous ne cédez pas, nous disait-il, votre vie n'est point en sûreté; d'ailleurs on ne sait ce que c'est qu'un Franc dans ce pays où on n'en voit jamais; vous êtes habillés à la turque, obéissez aux usages de la Turquie.

Pendant cette lutte, nous étions restés tranquillement assis; le collecteur gesticulait toujours avec

le djérid; et le sale marabout, haut de six pieds, la barbe et les cheveux hérissés, les yeux farouches, l'écume à la bouche, se tenait à gauche, le corps penché en avant, les deux mains appuyées sur une massue, allongeant comme un chameau la tête et le cou par-dessus l'épaule du collecteur; il n'avait pour se draper qu'une toile en lambeaux, et cette figure de démoniaque se dessinait dans l'ombre au pâle éclat de notre feu de bivouac. Las de cette obsession, nous déclarâmes enfin que nous n'accorderions pas même le bacchi d'usage, et le collecteur partit, la rage dans le cœur, en ajoutant qu'il reviendrait avec du renfort.

Une heure après cette scène, une émeute éclata dans la caravane, à cause d'un juif à qui nous sauvâmes la vie; comme nous nous étions mêlés témérairement à la bagarre, par un élan d'humanité dont on n'est pas toujours maître, M. A. E., pour éviter tout prétexte, céda à l'avis des moucres et fit donner sous main au collecteur le bacchi refusé d'abord. Ces Francs, dirent nos moucres, sont des démons qui ne cèdent jamais, et c'est nous qui vous payons en cachette le bacchi. Le collecteur fut satisfait, le marabout, héros de l'émeute, reçut sa part, et nous pûmes dormir sans craindre d'être assassinés.

Au lever de l'aurore, quand les flots de lumière, inondant l'Anti-Liban tout entier, descendirent des montagnes ardentes sur les bleuâtres vapeurs de la

vallée, nous levâmes le camp à la hâte, et la caravane se mit en mouvement vers le nord, en tenant le milieu entre les hauteurs et le Jourdain. Le pays de Safad finit à Méléa ; alors commence le pays de Houlé qui s'étend jusqu'à Banias. Nous laissâmes à gauche l'antique Cadès, placée comme un point de communication entre Safad et Banias. Cadès, ville de refuge, appartenait aux lévites, et c'est à ses pieds, au lieu même que nous foulons maintenant, que Jonathas, frère de Judas Machabée, après avoir été défait par surprise dans une première rencontre, tailla en pièces, avec une poignée de braves, l'immense armée de Démétrius Nicator. Les hauteurs sont couronnées de quatre villages qui se suivent, et un second ruisseau en descend vers le lac de Houlé. On voit de là, au-dessus du lac et sur la rive gauche du petit Jourdain, le village d'Açour qui marque la position de la ville d'Asor, capitale du petit état de *Jabin*, qui s'était ligué contre Josué avec quatre rois cananéens de la vallée et des montagnes. Açour est à une lieue et demie de Cadès, à l'orient, et les alentours sont bien cultivés. Le petit lac de Houlé ou de Hélou, d'une lieue de longueur en été, est bordé de joncs et de papyrus. Il a la forme d'un long trapèze, dont la base s'appuie sur le Jourdain. Après avoir longé le côté occidental du petit lac, on arrive au bord du petit Jourdain qui s'y perd à l'angle du nord-ouest, et l'on suit en montant toujours le cours de ce char-

mant ruisseau, qui est presque perpendiculaire. Pour atteindre la belle presqu'île que tracent le petit Jourdain, le lac de Houlé ou les eaux de Méron, et le ruisseau de Jor qui, s'étant grossi d'un petit ruisseau au-dessous de Banias, porte le nom de grand Jourdain, on traverse un beau pont de pierre nommé le pont El-Merdj. Cet ouvrage antique, composé d'une seule arche à plein ceintre, est construit avec un art ingénieux. Il facilite le passage du cours d'eau que les commentateurs de la Bible ont nommé le ruisseau de Dan ou le petit Jourdain; Rapide comme un torrent des Alpes, encaissé entre deux rives verdoyantes, paré de lauriers roses dont les fleurs et les feullages se reflètent dans le cristal limpide, il m'a rappelé les poétiques ruisseaux de la Grèce. La pente est si brusque que le courant, arrêté de distance en distance par des roches ou des cailloux arrondis sous l'effet des eaux, forme de bruyantes cascades dont l'écume blanchit la surface de l'onde.

A neuf heures nous avions passé le pont à la file, ce qui avait obligé la caravane à s'étendre; jusqu'alors elle s'était tenue serrée à cause d'une nuée de bédouins qui épiaient tous ses mouvemens. Audelà du petit Jourdain on se trouve, comme par enchantement, dans un site magnifique; et pour la première fois, en Syrie, je retrouvais avec délice la riante verdure de la France. Il me semblait voir un frais paysage de la Bretagne, tant le gazon était

émaillé de fleurs. Le doux chant des oiseaux cachés dans les feuillages qui bordent le ruisseau, ajoutait encore aux charmes d'un paysage varié. C'est dans cette presqu'île, au haut de la vallée, qu'Abraham surprit de nuit dans leur camp les quatre rois; c'est là auprès du pont que campa, pendant l'été de 1113, l'armée persanne de Monduc, soudan de Mosul. Baudouin d'Édesse, second roi de Jérusalem, ayant rassemblé ses troupes, vint pour arrêter cette multitude, et se campa devant elle, de l'autre côté du ruisseau de Dan. Les chrétiens ayant attaqué et mis en fuite cinq cents cavaliers envoyés en avant pour les attirer dans une embuscade, tombèrent dans le piége. Assailli de tous côtés, le roi n'échappa qu'en abandonnant l'enseigne qu'il tenait à la main. Le camp fut pillé, et peu s'en fallut que le patriarche Arnoul et les princes ne fussent faits prisonniers. Au bruit de cette surprise, Roger, prince d'Antioche, et le comte de Tripoli arrivèrent. On campa sur les hauteurs de Safad, d'où on voyait les Persans ravager la vallée depuis Banias jusqu'à Tibériade.

Il arriva alors d'Occident un grand nombre de pélerins, impatiens de combattre, et Monduc n'ayant plus l'espoir de désoler impunément le pays, se retira à Damas, où il fut assassiné. Plus tard, Saladin campé au même lieu, et menacé par Baudouin IV, qui, en passant par Safad et Thoron, était venu se placer au-dessus du camp sarrasin, sortit de ses tentes

au lieu d'y attendre les chrétiens. Ceux-ci qui avaient eu d'abord l'avantage, plièrent, et le soudan remporta une victoire complète. En racontant les campemens de Monduc et de Saladin, à soixante-six ans d'intervalle, les chroniqueurs ont confondu le pont d'El-Merdj avec le pont de Jacob. Toutefois l'archevêque de Tyr décrit avec exactitude le champ de bataille où luttèrent Baudouin IV et Saladin. Dans son récit il reste fidèle aux localités, et j'en ai retrouvé sur les lieux toutes les circonstances. Il nomme fort bien le lieu de la scène Mergium, c'est-à-dire El-Merdj, la prairie, nom qui, aujourd'hui comme alors, convient en tous points à la presqu'île. Cette victoire de Saladin en 1179 se place entre les deux siéges de la forteresse bâtie par Baudouin IV.

Quelques autres traits achèveront de mettre sous vos yeux cette nomenclature de faits héroïques. A main droite, au milieu de la forêt de Banias, au-delà du Jourdain, Gervais, prince de Tibériade, est fait prisonnier en combattant presque seul contre une armée; conduit à Damas, il y souffre un long martyre. Un peu plus tard, Hugues de Tibériade, blessé au même lieu dans un combat, est rapporté par ses soldats dans la capitale de sa principauté où il expire en invoquant le Christ. J'aime à trouver ainsi à chaque pas les champs de bataille de la Bible et du moyen-âge, et à les faire revivre devant vous. Sans parler des

guerres entre les druses et les Turcs, entre les arabes et les pachas, vous voyez que la vallée du Jourdain a été pendant quatre mille ans arrosée du sang humain. Dix champs de bataille s'y retrouvent dans un espace qu'on mesure en huit heures. J'aurais pu expliquer la topographie de tous ces lieux de gloire, avec autant de soin que j'ai expliqué la position des deux armées sur le terrain de Tibériade, mais les batailles livrées dans la haute vallée ont moins d'importance historique.

Plus on remonte vers la source du Jourdain et plus la vallée se resserre. Elle se prolonge à trois lieues de distance jusqu'aux fleuves couverts de neiges du Gibel-el-Cheik, et renferme, entre Banias et le point où elle commence, deux villages druses. A une demi-lieue du ruisseau de Dan, nous atteignîmes la belle forêt dont parlent les chroniqueurs des croisades; elle s'étend des deux côtés du Jourdain au midi de Banias, sur une longueur de quatre lieues, et se compose presque tout entière d'azédaracs et de chênes verts qui donnent la noix de galle. Sur la lisière de la forêt, entre les deux ruisseaux de Jor et de Dan, dont la réunion forme le Jourdain, un campement de bédouins occupait le sol où tant d'armées ont campé tour-à-tour. De misérables cages de jonc, couvertes, du côté du soleil, d'une étoffe de camelot noir, formaient là une enceinte régulière, et les demeures nomades ressemblaient de loin à

des ruches d'abeilles. Quelques enfans chétifs qui se jouaient sans bruit dans la poussière, de vieilles femmes flétries qui trayaient des chèvres, de gracieuses jeunes filles qui venaient sans voile puiser de l'eau au ruisseau de Dan, et laissaient voir leur front tatoué; deux ou trois bédouins groupés sous un arbre près de leurs chevaux entravés, voilà ce qui remplaçait le cliquetis des armes, le mouvement des coursiers et le tumulte confus des camps de Monduc et de Saladin.

Après avoir joui çà et là de l'ombre rare des bosquets, nous atteignîmes les rives du ruisseau de Jor ou le Jourdain proprement dit. Nous suivîmes le cours du fleuve qui coule à droite sous l'ombrage, et nous atteignîmes, en montant toujours au nord-est, le petit pont de Banias. Ce pont, placé au-dessous du village, est beaucoup plus grossier que le pont d'El-Merdj construit sur le ruisseau de Dan; il est de même bâti de pierres noircies par le temps, et les deux ponts semblent avoir une origine commune avec les murailles et le château de Banias. Nous avions laissé sur la gauche, à une lieue de distance au nord, les débris oubliés de Dan, le point le plus septentrional de la Terre-Sainte. On aperçoit à une demi-lieue de Banias le village de Souciba ou Soubeïta, placé sur le sommet du mont Panion. C'est la forteresse ou citadelle de Banias; elle appartenait aux templiers, et Joinville la nomme Sou-

bèbe dans ses mémoires. Cette forteresse ressemble, par sa belle position et ses ruines, à l'antique Sébaste qui domine le pays de Naplouse. Ayant passé le pont, placé à un demi-mille de la source visible du Jourdain, on fit halte un moment, et nous entrâmes en phalange dans l'antique Panias ou Panéade, que l'archevêque de Tyr nomme aussi Belinas. On compte depuis Méléa six heures de marche; cent maisons à terrasse, bâties avec les restes des édifices antiques sur la pente occidentale de l'Anti-Liban; des ruines informes, un tracé de murs d'enceinte, les tours et les fossés d'un château féodal, voilà tout ce qui reste de Panias ou Césarée de Philippe. La cité fut appelée Césarée de Philippe, parce que le tétrarque, ayant obtenu de Tibère la Trachonite, reconstruisit la ville en lui donnant son nom et celui de l'empereur à qui il la dédia. Stérile effort de la vanité, Césarée reprit bien vite son nom de Panias, dont les Arabes ont fait Banias. Peuplé à cette heure de Syriens mahométans et de Grecs séparés, le village n'a gardé du passé que ses eaux et ses ombrages. Il est placé au pied d'un contrefort du Gibel-el-Cheik, et le sol où passe la route indique la limite où commence au midi la chaîne de l'Anti-Liban.

La caravane, après avoir traversé le village dans sa longueur, vint s'établir sur l'esplanade, au-dessus des fossés à sec du château franc. Un

bosquet de vieux oliviers y prêtait son ombre à la station du milieu du jour. Après avoir examiné les tours tronquées et l'enceinte des murs dépouillés de créneaux, nous avions rejoint le campement pour nous disposer à nous remettre en course, quand le cheik de Banias vint nous y trouver; bravant comme nous le soleil, il s'assit à nos côtés, et ne se fit pas prier pour partager notre modeste repas. Nous avions cru d'abord qu'il avait saisi l'occasion de faire une avanie à des giaours; aussi quelle fut notre surprise de l'entendre nous offrir ses bons offices! Ce cheik avait une de ces figures nobles qu'on rencontre parfois dans le pays des patriarches. Ses yeux pleins de flamme n'avaient rien de rude, son sourire n'était pas faux, et ses paroles polies ne sentaient nullement l'astuce arabe. Charmés de son obligeance, nous lui demandâmes un musulman du village pour nous guider dans nos recherches aux environs. Je vous offre mon fils, nous dit-il, mais d'abord veuillez me suivre, je vais vous conduire moi-même à la source du Nahr-Ardine.— C'est ainsi que les Arabes el Ghor nomment le Jourdain au-dessus du lac de Tibériade; entre le lac et la mer morte ils l'appellent El-Charria. Nous descendîmes dans les fossés du château, puis, sortant par une large brèche et longeant la rive gauche du Jourdain, nous atteignîmes en trois minutes la grotte mystérieuse d'où jaillit le fleuve sacré. Cette grotte naturelle, consacrée au dieu Pan sous la do-

mination romaine, a donné son nom à la cité antique. La voûte régulière qui ouvre le bassin, ressemble à celles des cryptes phéniciennes creusées par le ciseau dans les hauteurs qui dominent Saïde, et destinées à servir de sépulcres aux familles sidoniennes. Cette grotte est haute de vingt-cinq pieds, et large de trente. En hiver, l'eau du bassin déborde et remplit l'espace rocailleux placé entre le village, la forteresse et le rocher perpendiculaire qui écrase sous sa hauteur le village humblement assis à ses pieds. Alors l'onde souterraine, s'agitant à plein bord dans le bassin intérieur, sort en bouillonnant des profonds abîmes du Panion, et va former un cours limpide et écumeux qui se joue à la sortie au milieu des roches tombées de la montagne et des pierres du château éparses dans son lit impétueux. Le bloc calcaire du mont Panion, taillé à pic et régulier comme le pourtour extérieur du Colisée, a cent pieds d'élévation verticale; à la base, il offre trois grottes naturelles, et au-dessus des niches sculptées avec art et des inscriptions grecques à demi effacées. D'après ce que j'ai pu en déchiffrer, ces inscriptions seraient de l'époque des empereurs romains.

Après avoir puisé à la source sacrée et bu cette eau célèbre par tant de miracles, nous revînmes sur nos pas en longeant le rocher, et le cheik nous fit entrer dans la grotte la plus éloignée de la source. C'est la plus petite des trois grottes, celle du milieu

étant aussi vaste que la première où jaillit le Jourdain. Les Arabes la nomment la grotte de Cavadja-Ibrahim, et ce nom lui vient sans doute par tradition de ce que le patriarche Abraham s'y reposa au retour de l'expédition contre les quatre rois, après les avoir atteints à l'occident de Damas. Quelques plantes ornaient les parois de la grotte de Cavadja-Ibrahim, et M. A. E. en cueillit une fort curieuse dans ce sanctuaire biblique.

Nous étant assis avec le cheik sous l'ombrage séculaire de quatre beaux platanes dont le Jourdain baignait les racines, on fit cercle autour de nous, sans toutefois nous importuner, comme le faisaient stupidement les Turcs de Safad. Le bédouin sous la tente hospitalière, est bien plus près de la politesse raffinée de l'Occident, que l'ignorant citadin d'une petite ville turque qui croupit dans son orgueil fanatique. Ce café en plein air où étaient réunis les principaux du village, est le lieu public de Banias. Il est situé à l'est entre le village et les ruines du château; c'est là que se tient le divan et qu'on délibère, le chibouc à la main. La récolte d'insectes et de plantes de mon compagnon de voyage occupait gravement l'assemblée. Des enfans vinrent nous apporter des insectes, croyant qu'en les mêlant aux achis ou plantes médicinales, nous en composions des remèdes. Après avoir pris le café à l'arabe et *bacchisé* le vénérable cheik, nous rejoignîmes le campement de la caravane.

C'est ici le lieu de vous dire quelque chose du siége de Panias. Selon Guillaume de Tyr, cette ville était passée des mains des Sarrasins dans les mains des croisés, par la cession que leur en fit l'émir du pays. Panias fut érigée en évêché et Foulques d'Anjou, troisième roi de Jérusalem, donna cette ville importante par sa population et ses richesses, à un chevalier nommé Regnier de Brus. Elle lui fut enlevée par Doldequin, prince de Damas, mais le gouverneur qui y fut établi, la livra à Zengui, prince d'Alep. Comme Zengui menaçait à la fois Damas et Jérusalem, une alliance défensive se forma entre les Damasquins et les croisés, et ils allèrent ensemble faire le siége de Panias. Selon Ibn-Alatyr, le gouverneur de Panias, étant sorti pour aller ravager le territoire de Tyr, avait été tué dans un combat, de sorte que les habitans étaient livrés à eux-mêmes. Ainar, prince de Damas, prit son quartier à l'est de la ville, sur la pente de l'Anti-Liban; le roi de Jérusalem campa à l'ouest au bas de la ville qui s'étendait beaucoup de ce côté. Au nord, elle était resserrée par le mont Panion, et la forêt qui touchait ses murs au midi était gardée par les assiégeans. L'attaque se fit à l'orient. Comme de cette position on domine la ville, les machines qui lançaient des pierres incommodaient beaucoup les assiégés, qui ne pouvaient s'abriter nulle part. Cependant le siége traînait en longueur; il fallut construire une tour en bois, et comme la forêt ne

fournissait que des arbres médiocres, on fit venir de Damas d'énormes poutres. On dressa la machine, on nivela le terrain, et quand on l'eut poussée jusqu'au pied des murs, la ville tout entière se trouva exposée à une grêle de traits et de pierres. L'étude du sol actuel fait comprendre que l'esplanade, qui reste aujourd'hui près des fossés au-dessus de la ville, est l'œuvre de ce siége, puisque la pente de la colline qui fut aplanie, arrivait jusqu'aux murs à l'orient. On voit aussi par les détails que les Orientaux de cette époque étaient plus habiles que les Francs dans l'art des siéges. Le légat du pape étant arrivé au camp, l'ardeur des assiégeans s'en accrut, et les assiégés n'espérant plus d'être secourus par Zengui, écoutèrent les propositions d'Ainar. La place fut restituée aux chrétiens par capitulation, les habitans eurent la vie sauve, et le traité assigna à l'émir de la ville un revenu sur le produit des bains et des vergers. Plus tard Panias passa entre les mains des templiers.

On pouvait posséder la cité sans être maître de la forteresse placée sur le mont Panion. Il n'en est pas question dans ce siége; elle devait cependant exister, puisqu'en 1132, selon Abuféda, les Damasquins ayant repris Panias, s'emparèrent ensuite par capitulation de la citadelle. La ville n'avait que de simples murailles; les fossés, les tours et le château qui subsistent encore en grande partie sont l'ouvrage des templiers auxquels Nouradin en-

leva Panias en 1164. Les Francs l'avaient possédée depuis 1138 sans interruption. Il est facile de reconnaître sur le sol quelle était pendant le siége la position des deux armées. On retrouve la trace des deux portes de l'est et de l'ouest. Quant à l'emplacement que le chroniqueur nomme Cohagar, il touche à l'esplanade actuelle, plantée d'oliviers, et que traverse la route des caravanes.

Déjà le camp avait été levé; M. A. E. et moi nous étions restés en arrière. Ayant bien étudié tous les deux, sous l'aspect scientifique et historique, ce site aussi neuf que pittoresque, nous quittâmes Banias sur les trois heures. Nous voyions la caravane gravir les flancs de l'Anti-Liban, se montrer ou disparaître selon les inégalités du sol. Elle continua lentement à monter, jusqu'à ce que vers la tombée du jour elle s'établit, à trois heures de Banias, au point culminant du col de Soueiba. C'était un désert aride, où on ne put même trouver quelques broussailles pour faire du feu; il fallut envoyer fort loin un pauvre Arménien qui faisait les commissions de la caravane.

Quoique dans la vallée le thermomètre eût atteint quarante degrés au milieu du jour, cette nuit passée sur le sommet de l'Anti-Liban fut presque glaciale. Hommes et chevaux frissonnaient d'autant plus que le vent impétueux qui s'éleva tout-à-coup après la disparition du soleil, apportait sur ses ailes la froidure des neiges voisines,

dont le ciel faisait refléter les couleurs argentées. Nos moucres passèrent la nuit auprès du feu; pour nous, nous dormîmes comme à l'ordinaire. Quand on bivouaque dans des régions aussi élevées, il faut se résigner aux inconvéniens du climat, l'excessive chaleur pendant le jour, le froid le plus vif pendant la nuit.

A l'aurore, la caravane leva le camp, et du point culminant du col, nos yeux se portaient à droite sur le Djolan, l'ancienne Gaulanite. Le Djolan commence à huit heures de Damas, au midi, et s'étend à trois journées de distance sur une largeur de dix lieues environ. Cette contrée n'a pas d'émir comme le pays de Hasbeia, mais le pacha de Damas y fait recueillir le miri des fellahs et le tribut des Arabes par un officier nommé Hakem-el-Djolan. Quatre tribus qui ont des demeures fixes, habitent cette contrée qui a plus d'étendue que l'ancienne Gaulanite et comprend une partie de la Trachonite et de l'Iturie. Le Djolan est le pays de Suète des chroniqueurs. Il semble quelquefois assez difficile de faire concorder les noms du moyen-âge avec les noms antiques; cependant on y parvient avec quelque recherche. C'est ainsi qu'ayant souvent montré la carte de la Syrie aux indigènes, à force de les interroger sur les noms des lieux qui environnent les villes principales et dont ils connaissent les positions précises, je suis arrivé à retrouver plusieurs lieux dont il est question dans

l'*Histoire des Croisades* : Suète est de ce nombre. Il existe encore aujourd'hui à trois journées au midi de Damas, près de la route des caravanes de la Mecque, un village nommé Sueda ou Sueta. Sans doute qu'au moyen-âge l'émir de cette contrée résidait dans ce lieu, placé dans les montagnes qui séparent le Djolan du Hauran actuel. De là le nom vulgaire de pays de Suète qui a embarrassé les érudits, et dont, comme vous le voyez, l'étymologie était facile, puisqu'il est d'usage de donner au pays le nom du chef-lieu. Je ne me lassais point de contempler cette région célèbre par tant d'expéditions chevaleresques et où les rois latins de Jérusalem ont laissé tant de glorieux souvenirs. Elle s'étend de la Trachonite à la Décapole sur une longueur de vingt à vingt-cinq lieues, et des montagnes orientales qui longent le Jourdain et le lac de Tibériade jusqu'à la ligne qui la sépare du Hauran, sur une largeur près de de vingt lieues. Le sol est montagneux et offre à chaque pas des traces de volcan. Il est rempli de cavernes, et une de ces excavations naturelles transformée en forteresse, fut prise par les Francs, après un siége fort curieux. Cette forteresse les rendit long-temps maîtres de la route de Damas à la Mecque, puis elle retomba au pouvoir des Sarrasins. Quand les caravanes qui allaient d'Acre ou de Jérusalem à Damas passaient par le pont de Jacob, elles traversaient le pays de Suète pendant deux journées. Maintenant cette contrée est livrée aux bé-

douins d'Anefé et de Hardié, les deux tribus les plus puissantes du Nedjd.

De la croupe méridionale du Gibel-el-Cheik toujours couvert de neiges, mille ruisseaux s'écoulent en tous sens à travers le pays de Hasebya, dont Banias fait partie. Le revers oriental de l'Anti-Liban, qui forme la principale partie du pays de Hasbeya est moins nu et moins dépouillé de végétation que le côté opposé, dont les escarpemens au-dessus de la forêt de Banias sont nus comme le désert. Au-delà du col de Soueiba, on franchit les collines qui sont le commencement du Gibel-Heich, chaîne de montagnes qui se prolongent au midi jusqu'au nahr Jarmouc ou Jourdain de Moïse. Du pied oriental de Gibel-el-Cheik on descend sans s'en apercevoir, et on arrive par une pente douce et semée de plantes sauvages au milieu d'une région bien cultivée et coupée de canaux d'irrigation, jusqu'à ce qu'on ait touché la plaine de Damas. Excepté un riant village qu'on aperçoit sur la gauche au pied de l'Anti-Liban, toute cette contrée semble un désert; nous n'y rencontrâmes que quelques bédouins errans. De la sommité où nous avions campé, jusqu'au village d'Artous au sud-ouest de Damas, pendant douze heures de marche, on n'a pas à traverser un seul village. Cependant la culture ne cesse pas un moment depuis le revers oriental du Gibel-el-Cheik, et je ne puis mieux comparer l'aspect du pays qu'à celui de l'Agro Ro-

mano, où l'on traverse pendant plusieurs lieues des moissons admirables, sans avoir vu même une trace de chaumière. Cette belle contrée de Hasbeia est soumise à un émir qui dépend du pacha de Damas. Il en paie la ferme et a soin de se maintenir en paix avec les Arabes, afin de pouvoir tirer parti des cultures. Ainsi la féodalité turque se retrouve partout en Syrie, et la dépopulation est partout le signe de sa présence.

Au-delà des dernières collines qui touchent aux plaines du Hauran, nous passâmes la nuit près du village d'Artous, dont la population est druse. De là on distingue une masse blanchâtre au milieu de la verdure, c'est Damas qui se montre avec ses mosquées et ses terrasses à quatre heures de distance vers l'orient. Assis sur un épais gazon, près d'une petite rivière, partagée en canaux et que des digues retenaient dans son lit en quelques endroits, nous nous laissions bercer au bruit monotone de mille cascatelles. Nous pûmes jouir de l'éclat des cieux, du murmure des eaux et de la fraîcheur de la nuit, car chacun veilla à son tour, de crainte de surprise. On resta ainsi sur le qui vive, parce qu'on avait aperçu dans la plaine des coureurs arabes qui venaient rôder sur les flancs de la caravane, se montraient et disparaissaient à chaque instant. Le même motif avait empêché la caravane de faire halte pendant toute cette journée. A deux heures du matin on leva le camp en silence, laissant sur la droite, à une demi-

lieue, le village de Daréia, nommé Darie par les chroniqueurs. Ce village est placé au sud-ouest de Damas, près de l'enceinte des jardins. Nous atteignîmes bientôt cet immense éden dont les limites restent voilées aux yeux charmés du voyageur. Des maisons de campagne semblables aux villas romaines, se montrent de temps en temps à travers les feuillages, et je vis là pour la première fois de beaux noyers, ces arbres étant aujourd'hui inconnus dans la Terre-Sainte. A travers des nuages de poussière, nous entrâmes dans le faubourg méridional de Damas, dont les bizarres maisons, vues à l'éclat des étoiles, ont la forme des meulons de sel, revêtus de terre glaise, qu'on voit dans les marais salans de la Bretagne. Aucune lumière, aucun bruit, aucun être animé, rien n'annonçait l'entrée d'une grande capitale. Le cri aigu de quelque chacal errant, venait parfois jusqu'à nous, puis tout se taisait, et le pas monotone des chevaux interrompait à peine ce vaste silence; tout était immobilité dans l'espace et sur la terre. L'aube allait naître, tout continua de se taire autour de nous. Nous hâtâmes un peu le pas, impatiens de voir la vie quelque part, et j'entendis rouler sur ses gonds la porte appelée porte de Dieu; le jour avait paru. J'avançais vers la ville fanatique livrée à l'anarchie, à la peste et aux émeutes, sans écouter les moucres qui couraient après moi. Tout-à-coup sur le seuil les gardes saisissent violemment la bride de mon

cheval, et avec un geste furieux me crient : *Enzel*, descends. Je subis avec résignation l'humiliation imposée aux chrétiens.

Je m'arrête ici, sans prétendre vous décrire une ville que vous connaissez si bien. J'ai connu plusieurs de vos hôtes de Syrie, qui s'inquiètent de vous savoir en course, seul avec un interprète, au milieu des régions du Liban et de la Cilicie ; j'espère toutefois que vous n'aurez pas le triste sort du colonel Boutin ou de l'intrépide Schoulz ; j'espère qu'un jour, sur les bords de la Seine, nous causerons ensemble de Damas et de nos aventures de voyageur.

G. de Ker.

LETTRE CLXXXV.

DESCRIPTION DES DEUX PORTS D'ALEXANDRIE. — PLANTES MARINES PÊCHÉES AU FOND DE LA MER. — L'ARSENAL. — VISITE AU BATEAU LE LUXOR. — ARRIVÉE DE LA PESTE ET DU CHOLÉRA.

Alexandrie, mai 1831.

Je vous ai décrit assez longuement l'emplacement de l'ancienne Alexandrie; il me reste à vous parler des deux ports qui ont fait autrefois la prospérité de la ville, et qui dans les temps modernes l'ont empêchée d'être changé en désert; je voulais savoir d'abord ce que ces deux ports avaient été dans les temps passés, et ce qu'ils sont encore aujourd'hui; j'avais d'ailleurs à remplir une sorte de mission pour le progrès des sciences naturelles, car M. Bory

de Saint-Vincent m'avait prié de lui envoyer quelques plantes de la mer d'Alexandrie ; comme mes connaissances en botanique sont très bornées, je me suis fait accompagner par un savant naturaliste suédois, et si nous avons pu dérober à la profonde mer quelques-uns de ses trésors, quelques-unes de ses merveilles les plus cachées, c'est à mon honorable compagnon que la gloire en sera due.

Nous avons commencé par le port neuf ou le port d'Eunoste, situé à l'est de la presqu'île de Pharos. Nous avions dans notre bateau des plongeurs ; les plongeurs d'Alexandrie sont en grande réputation, et ceux qui nous accompagnaient avaient été choisis parmi les plus habiles ; ils se sont plusieurs fois jetés à la mer, et chaque fois ils sont revenus avec toutes sortes d'herbes et de plantes que le soleil n'a peut-être jamais vues ; notre barque en était remplie, et tandis que M. Hédenborg[1] épluchait notre savante cargaison, je portais les

[1] M. Hédenborg, médecin suédois, était en Orient depuis plusieurs années ; il y avait amassé un très belle collection d'objets curieux, d'animaux et de plantes rares. De retour en Europe, il m'avait écrit de Vienne, en Autriche, pour m'annoncer l'envoi d'une caisse renfermant des coquilles de Rhodes, qu'il me chargeait d'offrir à M. Cuvier, ou bien à quelqu'un des amis ou des élèves du savant naturaliste ; cette caisse est arrivée à l'époque où les sciences venaient de perdre M. Cuvier ; j'ai envoyé la caisse à M. Bory de Saint-Vincent. Je n'ai pu répondre à la lettre amicale de M. Hédenborg, parce que cette lettre s'est égarée, et que je n'ai point son adresse. Je désire qu'il trouve dans cette note ma réponse et l'expression de mes sentimens.

yeux autour de moi pour voir ce que le port d'Eunoste et ses rives ont de plus curieux; au sud et à l'ouest, on ne voit que des maisons et des masures; à l'est, on découvre au loin le cap Lochias et la rive maintenant solitaire où s'élevaient jadis les palais des rois; de ce côté, le port reste à découvert; la mer n'a pas ici une grande profondeur, et nous avons pu voir près du rivage des colonnes et des débris d'antiquité; en plusieurs endroits, se trouvent des écueils cachés sous l'eau; un de ces écueils porte le nom de *Girofle*, un autre, celui de *Poivre*, tristes restes des temps où les épiceries de l'Inde passaient par Alexandrie; les marins donnaient aux lieux les plus dangereux les noms des marchandises et des trésors pour lesquels ils bravaient les périls de la mer; c'est ainsi qu'un gros rocher qui est à l'entrée du port, est appelé le *Diamant*. Le port d'Eunoste a été tour-à-tour associé à la gloire et à la décadence d'Alexandrie; au temps des Grecs, des Romains et même des Arabes, il recevait les flottes et les plus grands vaisseaux. Comme la mer et ses rivages ont aussi leurs révolutions, il arriva que le port du Bon-Retour perdit une partie de ses avantages, et qu'il fut à la fin moins fréquenté que le grand port situé à l'ouest de la ville; chose digne de remarque, c'est qu'à mesure que le port d'Eunoste devenait moins sûr et moins commode, on obligea les vaisseaux européens à y jeter l'ancre; on ne recevait dans le

grand port d'Alexandrie que les navires qui arboraient l'étendard du croissant, et tous les vaisseaux chrétiens se trouvaient relégués dans l'ancien port du Bon-Retour où ils étaient exposés à mille périls. Ainsi la barbarie des Turcs se trouvait revenir sans s'en douter, aux préjugés et aux répugnances des temps primitifs, de ces temps où l'Égypte repoussait les étrangers et tout ce qui arrivait par la mer. Cet état de choses subsistait encore lorsque Bonaparte arriva en Égypte avec son armée; aujourd'hui le grand port est ouvert à tous les vaisseaux, et celui d'Eunoste, qu'on appelle encore le port Neuf, est tout-à-fait désert; il n'est fréquenté que par des pêcheurs et par quelques voyageurs qui, comme nous, viennent y chercher des plantes marines ou des souvenirs de l'antiquité.

En côtoyant l'isthme de Pharos, nous avons pu voir le plus beau quartier d'Alexandrie; c'est là qu'habitent les visirs favoris et la famille du pacha, les seuls pour qui l'Égypte soit un pays de grande prospérité. Ce quartier a de fort belles maisons et un beau bazar; à l'extrémité de la ville, sur la côte orientale de la presqu'île, on trouve une espèce de village qui renferme une population assez nombreuse. Les maisons, ou plutôt les cabanes dont ce village est composé, ne s'élèvent pas à plus de cinq à six pieds au-dessus de la superficie du sol; dans ces cabanes, vivent entassées les familles des pêcheurs et des ouvriers de l'arsenal; la marine du pacha qui ruine

tout le monde, n'enrichit pas ceux qui y travaillent, et les Arabes qui construisent les flottes ne sont pas mieux logés que ceux qui cultivent la terre. Notre bateau s'est avancé vers la pointe de la presqu'île ; nous avons débarqué près d'un lieu élevé que domine un fort ; des sentinelles nous ont invités à nous éloigner ; une grande partie de cette île de Pharos est plantée de figuiers comme dans l'antiquité ; c'est là que s'élevait la fameuse tour du phare, dont l'emplacement ne peut être indiqué aujourd'hui avec précision ; les Turcs ont placé çà et là des fortifications et des batteries, que les gens de l'art jugent inutiles à la défense de la côte ; on y allume aussi un fanal qui sert pour les navigateurs, et qu'on nomme le *grand pharillon*.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire de ma promenade au port d'Eunoste ; nous allons passer maintenant au grand port ; je me suis embarqué sur un bateau que nous avons trouvé près de la douane ; j'étais toujours accompagné de M. Hédenborg et de nos plongeurs ; en nous éloignant du quai, nous nous sommes trouvés au milieu d'une forêt de mâts ; il y avait là des pavillons de toutes les nations ; j'ai compté jusqu'à vingt-un pavillons français ; la marine sarde se fait remarquer dans le port d'Alexandrie comme dans tous les autres ports de la Méditerranée ; nous avons vu beaucoup de navires grecs, des navires de Livourne, de Trieste, de Venise, de Malte, les bâtimens du pacha ; le commerce

égyptien n'a dans le port que des djermes qui ne vont jamais plus loin que le boghaz de Rosette. La plupart des navires européens viennent charger du coton, des fèves et d'autres productions de l'Égypte; ils apportent du fer, du cuivre, des draps, des bois de construction pour les vaisseaux, des armes et des habillemens pour les soldats, toutes sortes de machines et d'ustensiles dont l'industrie manufacturière du pacha peut avoir besoin. M. Bottu, consul français d'Alexandrie, qui a vu les registres de la douane, m'a dit plusieurs fois que la somme des exportations égalait à peine celle des importations. Ce qui prouve que le pays ne jouit pas de tous les avantages que la nature lui a donnés, c'est que dans les cargaisons des navires qui entrent dans le port d'Alexandrie, il se trouve souvent des objets que l'industrie égyptienne pourrait produire; il s'y trouve même quelquefois du blé.

Notre bateau s'est approché de l'arsenal, qui est à l'est du grand port; l'Égypte, dans le temps qu'elle produisait les merveilles que nous admirons, ne vit jamais des prodiges comme ceux qui s'opèrent sous la direction de M. de Cérisy. On vient de lancer à la mer un vaisseau de cent trente-sept canons; jamais la Méditerranée ni l'Océan n'ont porté un si lourd fardeau; bien des gens croient que ce bâtiment gigantesque ne pourra jamais sortir du port et qu'il restera devant l'arsenal comme la pyra-

mide de Chéops dans la plaine de Giseh. Méhémet-Aly a maintenant dans le port six beaux vaisseaux de ligne, sept ou huit frégates ; en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire quelques promenades à l'île de Candie ; j'ai demandé si on avait établi une école de marine ; à la réponse qu'on m'a faite, j'ai jugé qu'on n'était pas plus avancé qu'à mon premier passage ; chaque vaisseau du pacha, comme ceux que le roi Alcinoüs donna au prudent Ulysse, a son bon génie qui doit le diriger à travers les écueils de la mer, et ce bon génie c'est ordinairement un officier européen ; à côté de cet officier européen est un commandant auquel on peut faire couper la tête en cas d'accident, et qui est véritablement le gérant responsable du bâtiment ; celui-là est Turc ou Arabe. Des ordres viennent d'être donnés pour armer plusieurs vaisseaux de ligne et plusieurs frégates ; de grands événemens se préparent, et personne ne peut en prévoir les résultats et la portée, ni pour le pacha d'Égypte, ni pour la Porte ottomane, ni même pour l'Europe qui ne paraît plus s'occuper de ce qui se passe en Orient et qui l'apprendra peut-être trop tard.

Notre petite embarcation a dépassé l'arsenal et suivi la côte ; nous nous sommes arrêtés à quelque distance d'un kiosque, bâti sur la mer, qu'on appelle les bains du pacha ; nous avions en face de nous le palais de Méhémet-Aly. En ce lieu, nos plongeurs se sont plusieurs fois jetés à la mer ; ils se précipi-

taient la tête la première, fendaient les vagues avec l'agilité d'un poisson, restaient au fond trois, quatre et jusqu'à cinq minutes, et reparaissaient ensuite, tenant dans la main droite des plantes avec leurs tiges ou leurs feuilles, quelquefois des pierres revêtues de lichen et de mousses verdoyantes. Pour obtenir un bakchis, les plus habiles ne manquaient pas de nous dire qu'ils avaient vu des requins au fond de l'onde, et que leur métier était fort périlleux; au reste, tous ces plongeurs arabes, quoiqu'ils se prêtassent volontiers à tout ce qu'on exigeait d'eux, ne comprenaient guère notre zèle pour la science, et cette manière d'herboriser au fond de la mer ne leur donnait pas une haute idée de notre raison.

Depuis quelques jours, il est arrivé un brick français, qui doit transporter en France un des obélisques de Carnak; j'ai voulu faire une visite à ce bâtiment; sa mission est annoncée par le nom même qu'il porte, car il s'appelle le *Luxor;* il est commandé par M. de Verninac; le commandant en second est M. de Joannis; M. Lebas, ingénieur de la marine, est chargé de tous les travaux qu'exigera le déplacement du monument et son transport sur le navire qui doit lui faire passer les mers; j'ai été reçu à bord du Luxor avec beaucoup de cordialité; j'ai demandé d'abord aux officiers des nouvelles de la France, et sans me répondre, ils m'ont demandé des nouvelles de Thèbes; leurs questions

ont renouvelé mon chagrin de n'avoir pas remonté le Nil jusqu'à Carnak, et j'aurais pris volontiers le parti de les accompagner, si les circonstances me l'avaient permis. Tous les officiers du *Luxor* sont pleins d'ardeur, de bravoure et de zèle; les périls de la mer, la chaleur dévorante du climat, la fatigue et les privations, les difficultés sans nombre d'un long voyage, les maladies du pays, la barbarie des habitans, ils sont décidés à tout braver, pour rapporter dans leur patrie un obélisque des Pharaons; leur plan de campagne est arrêté; tous leurs moyens sont prêts; lorsque le Nil sera débordé, M. de Verninac remontera le fleuve par le boghas de Rosette, avec un bâtiment construit tout exprès pour recevoir la masse de granit; je ne doute pas que l'entreprise n'ait un plein succès, et lorsque je serai de retour en France, la vue du monolithe gigantesque sur une de nos places publiques de Paris me consolera de n'avoir pas vu les monumens de la Thébaïde[1].

J'oubliais de vous dire que cette expédition du *Luxor* avait été préparée par le gouvernement que les foudres de juillet ont renversé; elle avait été préparée en même temps que celle d'Alger. Depuis mon départ de Toulon, l'expédition d'Alger s'est

[1] Au moment où ces lettres s'impriment, nous voyons à Paris l'obélisque de Luxor, destiné à orner la place Louis XV; l'expédition du *Luxor* a été racontée d'une manière complète par MM. de Verninac et de Joannis.

terminée avec gloire, et voilà le brick le *Luxor* arrive en Égypte; mais où est maintenant le roi qui avait fait la guerre pour venger l'honneur de la France, et qui envoyait chercher si loin les merveilles de l'antiquité? Sur quelle terre étrangère ma fidélité reconnaissante suivra-t-elle ce généreux prince qui daigna aussi s'intéresser à mes courses lointaines? Tandis que j'achève tristement mon voyage, que sont devenus tous ceux qui m'ont encouragé à mon départ et m'ont donné les moyens de visiter l'Orient?

En quittant le *Luxor*, notre barque s'est dirigée vers la côte du sud-ouest; nous sommes entrés dans les bains de Cléopâtre; on y entre, comme je vous l'ai dit, par un canal sinueux creusé dans le roc; le bassin est un carré long, de cinquante à soixante pieds de longueur, de trente ou quarante pieds de large; il a peu de profondeur, et nous pouvions distinguer à travers l'eau limpide toutes les plantes qui en tapissaient le fond; nous avons quitté notre bateau, et nous sommes allés nous asseoir dans les grottes de pierre où les morts était déposés avant d'entrer dans les régions ténébreuses de l'Amenti. Pendant ce temps, nos plongeurs ont fait une moisson abondante de plantes et d'herbes marines; parmi les productions végétales recueillies dans un lieu si renommé, il en est quelques-unes sans doute qui n'ont jamais figuré dans l'herbier d'un botaniste; s'il en est qui

n'aient point encore reçu de nom, je conseille à notre ami Bory de Saint-Vincent de leur donner le nom de Cléopâtre.

Lorsque nous sommes revenus vers le quai d'où nous étions partis, on nous a montré deux bâtimens grecs qu'on soupçonne d'avoir la peste à leur bord; l'équipage et les passagers ont reçu l'ordre de faire la quarantaine et de ne point communiquer avec la ville; cet ordre est sage; mais personne ne répond de son exécution; point de surveillance, point de gardes; on est ici pour les mesures sanitaires comme pour tout ce qu'on imite de l'Occident; on fait les choses avec la persuasion qu'elles sont inutiles, et on ne les fait qu'à demi. Si la peste est sur les deux navires grecs, il est bien certain qu'elle peut débarquer quand elle voudra et s'établir dans la cité; elle peut aller ensuite d'Alexandrie au Caire et remonter jusque dans la Haute-Égypte, sans qu'on entreprenne sérieusement de l'arrêter sur son passage, et sans qu'on s'oppose en quoi que ce soit à la volonté du destin, devant laquelle doivent s'incliner toutes les volontés et les prévoyances humaines. Vous devez bien penser que chez des peuples où tout s'explique par la fatalité, on ne s'occupe guère de connaître la nature et l'origine du terrible fléau; les vrais croyans laisseront bien long-temps encore nos savans d'Europe raisonner sur cette matière, sans se mêler à la discussion; quelques

écrivains du siècle dernier ont pensé que l'Égypte était le *berceau de la peste*, que les habitans de ce pays étaient les *auteurs de cette épidémie*, et qu'ils la laissaient *naître en quelque sorte sous leurs pieds*. On est tenté de partager cette opinion, lorsqu'on voit la malpropreté des villes et des villages, lorsqu'on voit le peu de soins qu'on met à couvrir de terre les sépultures des morts, et surtout l'éloignement que le peuple a pour toute mesure préventive, pour les moindres précautions. Toutefois on nous assure que le climat de l'Égypte est très sain, et que beaucoup de maladies qui naissent ordinairement de la malpropreté et de l'imprévoyance, sont inconnues sur les bords du Nil ou ne s'y montrent que très rarement; nous voyons en outre que la peste qui se trouve maintenant dans le port d'Alexandrie, y est apportée de l'Asie-Mineure, car les bâtimens grecs dont je viens de vous parler, sont partis de Satalie.

Lorsque j'ai quitté Paris, une question s'agitait avec une grande chaleur, celle de savoir si la peste est contagieuse. Les uns soutenaient que la contagion était le caractère principal du fléau exterminateur; ils voulaient qu'on redoublât de précaution, et qu'on plaçât partout des barrières; les autres prétendaient que la contagion n'existait point, et demandaient qu'on ouvrît toutes les portes de l'Europe aux marchandises et aux voyageurs qui viennent d'Orient; il ne m'appartient pas d'examiner toutes

ces questions qui exigent de profondes études et des connaissances positives que je n'ai pas; pour avoir une opinion sur tous les points en litige, j'aurais besoin des lumières de mon savant ami le docteur Pariset, qui a souffert toutes sortes de maux et vingt fois exposé sa vie pour combattre corps à corps le fléau et lui arracher ses horribles secrets. Tout ce que je puis savoir, c'est que la peste fait plus de ravages en Égypte que partout ailleurs, et qu'elle a contribué dans les temps modernes à dépeupler ce beau pays, autant que les sultans, les mameluks et les pachas. La peste ne se borne pas à répandre le deuil dans les familles; elle interrompt le cours de toutes choses; les lumières apportées d'Europe, la réforme avec ses beaux projets, la marine de Méhémet-Aly et son armée disciplinée, tout cela peut disparaître au milieu des ravages de la peste; au moment où je vous écris, de tristes pressentimens, de vives inquiétudes se répandent parmi le peuple et surtout parmi les Européens; tandis que la peste arrive de Satalie, le bruit s'accrédite que le *choléra-morbus* est sorti de l'Inde et qu'il s'avance par l'Arabie; les deux plus grands fléaux du globe se seraient-ils donné rendez-vous dans les cités égyptiennes? Dieu veuille qu'ils ne passent pas les mers et qu'ils n'aillent pas ravager aussi notre Occident, qui a déjà tant d'autres misères, et tant d'autres calamités à souffrir!

LETTRE CLXXXVI.

DERNIER MOT SUR ALEXANDRIE, SUR LES TURCS ET LES ARABES, SUR IBRAHIM-PACHA ET LA GUERRE DE SYRIE.

Alexandrie, mai 1831.

Je vous ai montré toutes les ruines de l'antique cité; il ne me reste plus maintenant qu'à vous faire connaître la ville nouvelle dont je vous ai à peine parlé dans mes lettres; en parcourant l'enceinte des murs dans laquelle cette reine de la Méditerranée se trouve maintenant renfermée, ne pourrait-on pas dire qu'Alexandrie a fini comme elle avait commencé, car tout me porte à croire que la bourgade de Racotis n'était guère mieux bâtie ni plus peuplée que la ville actuelle; malgré son peu d'étendue, les

étrangers ont quelque peine à s'y retrouver, car les maisons et les rues s'y ressemblent toutes ; on m'a dit que les ouvriers européens qui travaillent à l'arsenal, et qui sont arrivés depuis peu, font des marques sur les murailles afin de pouvoir regagner leur logement, lorsqu'ils ont fini leur journée. Un Arabe, employé dans l'administration du pacha, me disait ces jours derniers que le divan suprême s'occupait beaucoup d'organiser la police des cités, et d'y établir l'ordre; on était à la veille, ajoutait-il, de mettre à exécution un projet long-temps médité; comme je le pressais de s'expliquer, il m'a dit qu'il était question de placer des numéros à la porte des maisons et de donner à chaque rue un nom qui serait écrit en grosses lettres. On commencera par le Caire; puis viendra le tour d'Alexandrie. Vous voyez où en sont ici les imitations de notre Occident; si le grand projet dont on m'a parlé reçoit son exécution, on sera plus avancé en Égypte qu'on ne l'est à Stamboul, car, à notre départ de Constantinople, le conseil de Mahmoud hésitait de donner un nom aux rues de la capitale ; il reculait devant la pensée de numéroter les habitations, dans la crainte d'un soulèvement populaire. Cependant la police d'Alexandrie ne manque point d'activité; chaque jour on renouvelle l'ordre aux habitans de balayer devant leurs maisons, et nous rencontrons souvent des soldats conduisant devant l'ouali des gens qui ont négligé d'obéir.

L'ordre règne dans les bazars ; malheur à ceux qui s'y servent de faux poids ou de fausses mesures ; on n'entend presque jamais parler de vol, ni de tout autre accident, ce qui doit être regardé comme un phénomène dans une ville où affluent toute espèce d'étrangers. La ville d'Alexandrie avait autrefois plus de cent mosquées, toujours ouvertes aux fidèles ; il n'en reste pas quinze qui soient fréquentées ; ce qu'elles ont de plus curieux, c'est que la plupart sont construites avec les ruines de l'ancienne cité ; si jamais elles sont démolies, que de précieux débris seront mis au grand jour ! Quoique le peuple ait moins de fanatisme qu'autrefois, on remarque une grande exaltation dans une certaine classe, surtout parmi les Turcs ; les cheiks d'Alexandrie passent en général pour être fort intolérans, ils sont mécontens de tout ce qui se fait, et maudissent en silence le gouvernement réformateur. Les Turcs forment ici, comme dans toutes les villes d'Égypte, une classe à part ; on peut les distinguer aussi facilement que les juifs, les Grecs et les cophtes ; ils ont mieux conservé leurs qualités primitives ; mais, d'un autre côté, ils n'ont rien perdu de leur barbarie ; on remarque plus de souplesse dans le caractère des Arabes ; ceux-ci ont plus de finesse, plus d'esprit, plus de disposition surtout à imiter ce qui vient de l'Occident ; on peut faire avec les Arabes tous les changemens qu'on voudra ; ils cultiveront avec succès nos arts et nos

sciences; mais les Turcs renonceront difficilement à leurs préjugés, à leurs habitudes et même à leur ignorance grossière.

Les femmes musulmanes vivent plus retirées ici qu'au Caire et dans les autres villes d'Égypte; nous en rencontrons rarement dans les rues; on n'en voit jamais dans la rue qu'habitent les Francs; j'ai remarqué dans ce pays que la tolérance des mauvaises mœurs y était souvent portée à l'excès et que dans certaines circonstances la sévérité va jusqu'à la barbarie. Au temps de l'expédition des Français, le général en chef se plaignit des femmes de mauvaise vie qui compromettaient la santé de ses soldats; les autorités musulmanes du Caire firent aussitôt noyer dans le Nil quatre cents de ces malheureuses. La fille de Méhémet-Aly dont nous avons vu le tombeau dans l'enceinte arabe, se montrait, dit-on, très sévère pour la dépravation des mœurs; on assure qu'elle a souvent fait jeter à la mer des femmes dont la conduite avait paru suspecte.

Tandis que nos usages et nos lumières traversent les mers pour civiliser l'Égypte, vous devez penser que les vices de nos grandes cités ne manquent pas de visiter aussi les bords du Nil. Les corruptions d'Occident et celles de l'Orient se sont quelquefois donné la main dans Alexandrie; telle est notre législation pour les consulats du Levant, qu'un consul est obligé de protéger tous ceux qui

arrivent, et Dieu sait quels excès, quels scandales se trouvent ainsi autorisés et se mêlent aux progrès de la réforme dans ce pays.

J'ai voulu visiter les prisons d'Alexandrie, comme j'avais visité celles de Stamboul et du Caire; je n'ai pu en obtenir la permission; on m'a dit que le régime des prisons était le même que dans la capitale de l'Égypte; la justice se rend ici comme au Caire par un cadi; mais ce cadi ne vient point de Constantinople; la plupart des affaires soumises aux tribunaux sont des affaires commerciales; la législation du commerce est un mélange des institutions anciennes et des institutions nouvelles; on nomme de temps à autre des commissions qui font perdre de vue les tribunaux; on promulgue aussi des ordonnances du pacha qui suspendent les vieilles lois et les font oublier, de telle sorte qu'il me serait bien difficile de vous dire quelque chose de précis et de positif sur l'état de la jurisprudence et sur l'administration de la justice dans ce pays.

Le nombre des Européens s'accroît chaque jour dans Alexandrie; il y arrive surtout beaucoup d'Anglais; la plupart vont dans l'Inde ou en reviennent; la route de l'Inde, par le cap de Bonne-Espérance, paraît presque abandonnée, au moins par les voyageurs et les passagers; tous les employés de la compagnie anglaise, tous les officiers qui vont à Calcuta, à Bombay, ou qui re-

tournent en Angleterre, passent maintenant par l'Égypte; les dépêches du gouvernement et du commerce britannique prennent aussi la même voie; beaucoup de gens, des Français surtout, viennent ici avec des projets pour joindre la mer Rouge et la Méditerranée; on parle plus que jamais du canal de Suez, on parle même d'un chemin de fer; si tous ces projets prennent quelques réalités, si on met la main à l'œuvre, il est probable que des Français en seront chargés et que les Anglais en profiteront.

Ibrahîm est arrivé depuis quelques jours à Alexandrie; il se promène souvent en tilbury, ce qui est pour le pays une espèce de curiosité; comme la cité n'a guère que la rue Franque où puisse circuler librement un cabriolet, j'ai la satisfaction de voir passer presque tous les jours son excellence devant la maison que j'habite; son char va comme le vent, et je crains toujours que quelqu'un ne soit écrasé sous les roues. Comme le nom d'Ibrahim a beaucoup occupé la renommée, et qu'on a beaucoup parlé de lui en Europe, je l'ai examiné avec beaucoup d'attention. Il n'a rien de noble dans les traits, rien qui réponde à l'idée que je m'en étais fait; en voyant Méhémet-Aly, je me suis quelquefois rappelé le grand Saladin; mais le héros de l'Edjah ne me rappelle que cet émir de la Judée que nos croisés appelaient le *gros rustique*. Tout le monde s'accorde à dire qu'Ibrahim est très brave,

et que personne ne sait mieux exciter l'enthousiasme des soldats; on l'accuse de ne pas tenir compte assez de la vie des hommes à la guerre et même dans la paix. Il met beaucoup de prix, dit-on, à l'estime des Européens, mais les conditions que nous mettons chez nous à la gloire l'importunent. Ibrahim-pacha, lorsqu'il parle, a plus d'esprit qu'il n'en montre dans sa physionomie, mais cet esprit ne s'élève point et s'attache plus aux petites choses qu'aux grandes; lorsque je lui ai été présenté avec d'autres voyageurs, on lui a dit que j'étais de l'Académie française et que j'avais été chargé par Méhémet-Aly d'examiner le cours de langue francaise établi à l'école d'Abouzabel. « Combien êtes-vous dans votre académie? m'a-t-il dit. — Quarante. — Pourquoi êtres-vous quarante et n'êtes-vous que quarante? — » Il n'est pas sorti de là, et j'avoue que j'ai été fort embarrassé dans ma réponse, ou plutôt que je ne lui ai pas répondu. Ibrahim est jugé ici fort diversement; on craint généralement de l'avoir pour maître; j'ai cependant rencontré des gens qui en font l'éloge; il est aussi bon époux qu'on peut l'être quand on a plusieurs femmes; il est plein de respect pour son père, de tendresse pour ses enfans; ses vues en administration ne manquent point de sagesse; il voudrait qu'on préférât l'industrie nationale à l'industrie étrangère; il est persuadé, ajoute-t-on, que la véritable richesse de l'Égypte est dans la terre; aussi

lorsqu'il revient triomphant d'une expédition, la culture de ses domaines occupe-t-elle tous ses loisirs ; si ses courtisans savaient l'histoire romaine, ils le compareraient volontiers à Cincinnatus. J'aime à croire que tout ce qu'on dit des goûts et des vertus agricoles d'Ibrahim-Pacha est vrai ; j'en suis charmé pour l'Égypte, et je désire sincèrement que ces heureuses dispositions fassent un jour oublier les violences et les excès reprochés à sa jeunesse.

Il arrive tous les jours de nouveaux régimens qui campent dans les environs d'Alexandrie ; on ne parle ici depuis quelque temps que de la guerre qu'on va faire au pacha d'Acre ; Méhémet-Aly, toujours poursuivi par la crainte de la Porte, croit que la guerre peut seule le sauver ; ne sera-t-il pas en cela comme ces personnages de la fable qui cherchaient à éviter quelque grand malheur annoncé par les destins, et qui s'y précipitaient par les précautions mêmes qu'ils prenaient. Je ne doute pas que la victoire n'accompagne ses troupes, et qu'il ne soit maître de la Syrie avant même que le divan de Stamboul n'ait songé à l'arrêter. Mais que deviendront ses conquêtes, s'il porte dans les pays conquis son odieux monopole, et tous les abus, toutes les violences de son administration ? Il aura ruiné ses sujets du Nil, il aura détruit ses forces véritables, pour aller chercher au loin des peuples difficiles à gouverner, des peuples que le désespoir fera soulever tôt ou tard, qui deviendront

les plus ardens auxiliaires du sultan, et peut-être le jour viendra-t-il où Méhémet-Aly et son fils diront aux montagnes de la Phénicie et de la Judée : *Montagnes, tombez sur nous.*

LETTRE CLXXXVII.

ITINÉRAIRE D'ALEXANDRIE A MALTE. – DIVERS ACCIDENS. – L'ILE DE CANDIE. – ARRIVÉE AU LAZARET DE MALTE. – RÉFLEXIONS ET SOUVENIRS.

A bord du *Stranger*, mai 1831[1].

Après un séjour de plusieurs semaines à Alexandrie, nous nous sommes embarqués sur le *Stran-*

[1] Cette lettre avait été adressée à mon frère, éditeur et l'un des principaux rédacteurs de la *Biographie universelle ;* depuis que je suis de retour, plusieurs volumes du supplément de cette biographie ont été publiés. Un grand nombre d'articles, tels que celui de l'empereur de Russie *Alexandre*, celui de *Billaud de Varennes*, renferment des faits très curieux, et sont très bien écrits ; mon voyage ne sera pas perdu, si je puis fournir à ce recueil historique quelques personnages orientaux des derniers temps.

ger qui porte du coton et des fèves à Malte. Sortis du port, nous avons trouvé des vents contraires qui nous ont portés tantôt vers l'île de Chypre, tantôt vers les côtes d'Afrique; le quatrième jour de notre départ, un point marqué sur la carte nous a donné des craintes; c'était l'indication d'une *seiche* placée entre Chypre et Alexandrie; une *seiche* est une roche à fleur d'eau ou cachée sous l'eau à peu de profondeur; j'ai demandé au capitaine depuis quand cette seiche a été découverte. — Depuis qu'un navire y a échoué. — Il arrive sur les mers orageuses ce qui arrive quelquefois dans nos royaumes et dans nos républiques d'Europe; un abus, une mauvaise loi peut faire chavirer le vaisseau de l'état; mais le plus souvent on ne le sait qu'après le naufrage; alors l'écueil est signalé dans l'histoire; de même une seiche est marquée sur les cartes marines après qu'un navire y a péri. Pour ne pas tomber dans l'abîme caché, nous avons essayé de faire des détours; nos lunettes braquées de tous côtés cherchaient à découvrir dans les ondulations de la mer ou l'écume des flots, la présence ou le voisinage de quelques bancs de rochers; nous n'avons rien vu; à la fin notre bâtiment s'est éloigné du parage dangereux. Les vents contraires soufflaient toujours; quelques oiseaux sont venus se poser sur les cordages; ils étaient le pronostic d'une tempête qui n'a pas tardé à se déclarer, et qui nous a tourmentés pendant deux jours. Il m'est

arrivé là un accident que je ne puis oublier ; pendant que j'étais sur le pont, les vents ont emporté un bonnet de soie noir qui avait été bénit à Sainte-Généviève, et qu'une bonne femme [1] m'avait donné à mon départ de Paris, comme préservatif et sauvegarde contre les maux et les périls de mon pélerinage lointain ; j'ai vu avec douleur ce pieux talisman, ce signe de salut flotter sur les vagues en courroux ; j'aurais été plus affligé, plus effrayé de cette perte, si notre voyage n'avait fait que commencer ; mais nous étions près de toucher au port ; la mer et ses orages n'avaient presque plus pour nous de grands périls. Après quelques heures de tourmente, un vent favorable nous a portés sur la côte méridionale de l'île de Candie. Il était cinq heures du matin quand nous sommes arrivés en face de l'île ; les premiers feux du jour doraient les cimes poétiques de l'Ida. L'histoire de cette île se mêle à tous les souvenirs des temps fabuleux ; voisine de l'Égypte, la Crète profita d'abord des lumières des vieux Égyptiens ; elle fut célèbre dans l'antiquité par ses lois et par le nombre de ses villes ; Candie n'a conservé de ces époques merveilleuses que des restes de son labyrinthe et quelques ruines éparses. Il n'y est plus question maintenant

[1] Jeannette, notre cuisinière, avait fait pour moi à Sainte-Geneviève une neuvaine, elle avait fait bénir en même temps deux bonnets noirs, un pour M. Poujoulat et un pour moi.

ni du dyctame miraculeux qui guérissait les dieux et les déesses, ni du berceau de Jupiter, encore moins de la législation de Minos.

Je préfère du reste à ces temps mithologiques un peu usés pour nous, ceux du moyen-âge qui sont moins connus. L'île de Crète fut conquise dans l'année 823 par des Arabes qui avaient pillé Alexandrie; ces hordes brûlèrent leur flotte et campèrent près de la Sude; elles portèrent ensuite leurs tentes dans une plaine qu'on appelait *Candax*, et c'est de là qu'est venu le nom de Candie; les étendards de l'islamisme flottèrent plus de cent ans sur l'île de Crète; elle fut reprise par les Grecs vers le milieu du dixième siècle.

Après la conquête de Bysance par les Latins, Candie tomba en partage au duc de Montferrat, et fut érigée en royaume; mais le duc de Montferrat, qui n'avait pas une barque pour se rendre dans son nouvel état, et qui ne savait que faire d'une île de la Méditerranée, la céda aux Vénitiens, et reçut en échange le royaume de Thessalonique; cette possession resta à Venise jusqu'à la fin du dix-septième siècle; alors on prêcha en Europe une croisade pour la défendre contre les Turcs. Nos annales de l'Occident ont parlé longuement de cette guerre de Candie qui fixa pendant plusieurs années l'attention du monde chrétien, et dans laquelle périrent un grand nombre de chevaliers français. De toutes les îles de la Méditerranée conquises par les Turcs, Candie était

peut-être celle qui avait le moins souffert de leur domination; elle avait conservé les avantages de son sol, une population industrieuse, robuste et brave; la liberté n'avait pas péri tout-à-fait, et les habitans des montagnes de la Sphakia se vantaient de n'avoir jamais connu la servitude; il y a maintenant de grands troubles dans cette île, de grandes douleurs parmi les Grecs qui l'habitent. Ils avaient jusqu'ici fait cause commune avec les Grecs du Peloponèse, et voilà que tout-à-coup l'île a été donnée au pacha d'Égypte; la population chrétienne a résisté autant qu'elle a pu, mais les puissances alliées l'ont forcée de se soumettre et de recevoir les troupes égyptiennes. Avec les troupes du pacha sont arrivés dans l'île tous les genres de monopole et toutes les barbaries du fisc qui pèse sur les fellahs d'Égypte. C'est ici qu'on peut voir tout ce qu'il y a de contradictions dans la politique des cabinets qui président maintenant aux destinées de la Grèce et de l'Archipel; tantôt sacrifiant aux idées nouvelles, ils favorisent toutes les populations qui se soulèvent, et tantôt ils les abandonnent à la tyrannie du premier venu. Si le sage Minos jugeait encore aux enfers les pâles humains, croyez-vous qu'il ne condamnât pas sévèrement ceux qui ont ainsi livré son royaume au pacha du Nil?

En nous éloignant de Candie, nous étions dans la mer où Mentor et Télémaque furent surpris par les vents; leur vaisseau alla se briser contre les ro-

chers de la petite île de Goze où régnait Calypso; en traversant cette mer, nous n'avons point eu d'orage à essuyer; mais les vents nous ont tout-à-coup abandonnés; nous sommes restés à la même place pendant soixante-douze heures; nous n'avions presque plus d'eau, et les vivres commençaient à nous manquer; cependant la brise s'est réveillée et le rocher de Malte nous est apparu. Nous avons vu devant nous la capitale de l'île, bâtie sur une côte rocheuse entre deux grands ports; le *Stranger* a jeté l'ancre dans le port septentrional qu'on appelle *Musciet*, et nous voilà enfermés pour vingt jours au lazaret.

Le lazaret de Malte est spacieux, aéré; nous y habitons de grandes salles qui n'ont que les quatre murs; le matelas sur lequel je couche me rappelle la natte du désert; on nous apporte chaque jour notre dîner, préparé à l'européenne; ce sont des volailles et des légumes du pays, des cerises et d'autres fruits printaniers de la Sicile; je regrette quelquefois la banane et les dattes d'Égypte, le lait caillé du zamous, le pilau des Turcs et des Arabes. Quoique le lazaret soit très habité, chaque chambre est une vraie solitude; nous avons des compagnons qu'on retient en détention comme nous, et qu'on soupçonne aussi d'être pestiférés; mais chaque détenu est en quelque sorte au secret, et ne peut communiquer qu'avec ceux qui sont arrivés en même temps que

lui. Nous recevons de temps à autre quelques visites; mais nous sommes séparés des visiteurs par une balustrade; des surveillans ne nous quittent point, car on est persuadé qu'un geste, un souffle, une main qu'on tendrait à l'amitié, pourrait répandre le redoutable fléau; je n'ai pas besoin de vous dire jusqu'à quel point nos journées sont tranquilles et uniformes; nous n'entendons d'autre bruit que celui du canon qui salue de temps à autre l'arrivée de quelques vaisseaux de guerre dans le grand port, et le bruit des cloches de la ville qui retentissent la nuit et le jour; nous n'avons d'autres spectacles que les rives de la mer hérissées de rochers et quelques navires qui viennent de Tripôli de Barbarie, avec des cargaisons de bestiaux pour les boucheries de Malte; j'ai donc tout le temps de revenir sur ce que j'ai vu dans mon voyage lointain; j'ai tout le loisir de rassembler mes notes, de les comparer, et de rappeler dans mon esprit toute cette année si mémorable pour moi que je viens de passer sur les mers et au-delà des mers.

J'avais pour objet, comme vous le savez, de suivre les traces des croisés en Orient; en les suivant à travers des pays barbares, j'ai souvent éprouvé leurs misères, et j'ai pu quelquefois m'écrier comme Alexandre : *O Athéniens, combien il en coûte!* je m'étais dit quand j'ai commencé l'*Histoire des Croisades,* qu'un historien était

l'homme d'affaires du public qui veut savoir une époque, connaître un grand événement sans se donner beaucoup de peine. Travaillez pendant dix ans, dit-il à celui qui a pris la plume, travaillez jour et nuit pendant le quart ou la moitié de votre vie, pour que nous apprenions en quelques minutes tout ce que vous aurez appris. J'ai accepté pour l'histoire des guerres saintes cette condition, et je croyais l'avoir remplie au moins pour ce qui regarde les chroniques; il me restait à la remplir pour ce qui concernait la géographie, et je suis parti pour l'Orient; car il me semblait que ceux qui m'avaient dit, Faites des recherches, étudiez, travaillez pour que nous n'ayons rien à faire, il me semblait qu'ils me disaient aussi: Voyagez pour nous, allez en Asie, allez à Jérusalem, allez à Antioche, allez en Égypte. Nous voilà revenus de tous ces pays, et j'espère que les amateurs de la vérité historique seront contens.

Un autre motif me poussait dans les contrées lointaines, et celui-là était plus personnel; nous sommes dans un temps où tous ceux qui commencent à ressentir les atteintes de l'âge passent pour n'être plus bons à rien; j'ai voulu prouver que l'âge n'empêche pas toujours d'agir, et que les cheveux blancs peuvent faire quelquefois le tour du monde. J'ai fait trois mille lieues sur le globe pour réhabiliter l'honneur des hommes de mon âge; parmi les écueils de la mer, dans les déserts brûlans,

parmi les barbares, j'ai toujours été soutenu par la pensée que j'étais le représentant d'une génération entière qu'on accuse de rester inactive, et qu'on ne juge plus propre qu'à choisir une place au champ des morts.

Tout en voyageant pour les croisades, je n'ai pu m'empêcher, comme je vous l'ai dit souvent, de regarder autour de moi, et de voir ce qui se passe dans cet Orient si curieux à observer dans l'époque présente. Il me manquait sans doute beaucoup d'études et de connaissances pour profiter de toutes mes courses, pour apprécier, pour juger tout ce que j'ai vu ; on peut voir dans ma correspondance comment se fait l'éducation d'un voyageur; mon ignorance dans mes premières lettres devait se montrer quelquefois à mes surprises, à l'importance que je mettais à de petits détails ; l'expérience est venue plus tard ; peu-à-peu, mon esprit s'est dégagé des préjugés que j'avais apportés avec moi, et les objets ont repris à mes yeux leur mesure et leur couleur véritable ; j'ai gagné un peu de science, et je ne m'étonne presque plus de rien.

J'ai aperçu trop tard que j'avais beaucoup perdu de temps sur la route, faute de savoir les chemins et de connaître d'avance ce qu'il y avait à voir dans chaque pays ; la plus grande vérité que j'aie recueillie est peut-être celle-ci : Pour faire un bon voyage, un voyage utile en Orient, il faut en faire deux. Je me dis pour mon pélerinage lointain,

ce que je me dis quelquefois en repassant ma vie; si j'avais su, j'aurais fait bien autrement: si c'était à recommencer, je ne ferais pas de même. Ces progrès de l'éducation d'un voyageur, vous avez dû les reconnaître aussi dans les lettres de mon jeune compagnon. Sans avoir rien perdu de l'imagination qui est le privilége des jeunes ans, il a pris une maturité d'esprit qui appartient au nombre des années; j'ai remarqué que l'Orient, quand on se plaît comme nous à l'étudier, rendait en quelque sorte la vivacité et les forces de la jeunesse aux hommes d'un âge mûr, et qu'il pouvait hâter l'expérience de ceux qui commencent la vie; je vous envoie avec mes lettres écrites d'Alexandrie et de Malte, celles de M. Poujoulat écrites d'Antioche, des côtes de Syrie et du Liban; en relisant cette dernière correspondance si remplie de faits et d'idées, où partout l'élégance du style se mêle à la plus saine érudition, j'aime à me dire que je suis venu en Orient avec un disciple plein de zèle, et que je retourne en Europe avec un homme fait, un bon observateur, un écrivain distingué.

Voyons maintenant en quel état j'ai laissé toutes les révolutions de l'Orient. Nous commencerons par la Grèce que je n'ai jamais perdue de vue dans mes courses lointaines, et dont j'ai reçu des nouvelles récentes; l'année dernière à mon passage, j'avais trouvé les Osmanlis au Parthénon; ils y sont encore; on demande à grands cris leur éloigne-

ment, sans qu'ils se pressent d'en sortir; mais aujourd'hui la Grèce a des ennemis plus redoutables que les Turcs, ce sont les partis violens qui se disputent l'autorité; les désordres de tout genre ont éclaté en Morée à la nouvelle de la révolution de juillet; le président Capo d'Istria qui avait perdu toute popularité, n'a plus aucune force pour maintenir l'ordre, et pour se défendre de ses nombreux ennemis qui en veulent à son pouvoir et même à sa vie. Les alliés ne sont plus d'accord pour maintenir l'exécution des traités; la discorde est partout, et tous ceux qui parlent de l'union et de la paix sont suspects ; les citoyens ne se rapprochent que pour former des complots; la défiance s'est emparée de tous les esprits; on en est venu jusqu'à brûler la flotte grecque, de peur qu'elle ne tombât au pouvoir d'une faction rivale; la maturité du génie suffirait à peine pour remédier à tant de maux, et la renommée nous dit que l'Europe a choisi un enfant pour régner sur cette Grèce désolée.

Cependant on assure que la ville d'Athènes se relève du sein de ses ruines, que le bourg de Navarin est devenu une cité, qu'on bâtit des maisons et des palais à Nauplie; il faut reconnaître ici cette puissance invisible qui depuis un demi-siècle défend sans cesse et défend toute seule les sociétés humaines de leurs propres fureurs; espérons que cette puissance ne permettra pas que la Grèce sor-

tie avec éclat de son tombeau, périsse une seconde fois[1].

Je ne reviendrai pas sur l'état de l'Égypte dont je vous ai parlé déjà trop longuement; je me suis montré, dans mes lettres, très sévère pour l'administration du pacha; tous les abus de cette administration, toutes les charges sous lesquelles gémit le peuple égyptien, proviennent de l'état violent et de la fausse position où s'est trouvé Méhémet-Aly. Si la souveraineté du pacha d'Égypte était reconnue par l'Europe et par la Porte, je suis persuadé que les peuples du Nil seraient moins malheureux qu'ils ne le sont; nous savons dans notre Occident combien il en coûte pour qu'une nation soit libre et indépendante; mais il en coûte bien plus encore pour assurer l'indépendance d'un pacha ou d'un visir, et malheureusement c'est le pays soumis à leurs lois qui en fait les frais. Trois fois heureux les peuples qui sont gouvernés par des chefs dont on ne conteste pas les droits, par des chefs qui, pour conserver l'empire, n'ont pas besoin de désoler leurs sujets et de troubler leurs voisins!

J'ai conservé à Constantinople des correspondans qui m'ont écrit régulièrement sur les progrès plus

[1] M. Victor de La Boulaye, qui a visité la Grèce en 1834, a bien voulu nous adresser une lettre sur l'état présent du nouveau royaume hellénique; on trouvera à la fin de ce volume la lettre de M. de La Boulaye, pleine de faits importans.

ou moins lents et sur le véritable caractère de la réforme entreprise par le sultan Mahmoud; on peut reconnaître aux incendies qui se renouvellent chaque mois dans la ville de Stamboul, que le peuple des Osmanlis est toujours mécontent; le sultan s'avance vers une civilisation nouvelle qu'il ne fait que pressentir et dont il attend des merveilles; les Osmanlis, qui ne partagent pas ses espérances, se révoltent de temps à autre en faveur des vieilles idées, semblables en cela aux équipages de Christophe Colomb, qui, entraînés sur des mers inconnues, ne pouvaient croire à un nouveau monde, et voulaient sans cesse retourner la proue des navires vers l'ancien. Il me paraît facile d'expliquer cette résistance, cette opposition des Turcs. Tandis que nos révolutions d'Europe se composent de mille élémens divers, une seule idée, une seule passion préoccupe la nation ottomane; on ne voit point chez les Turcs tous ces partis et toutes ces fractions de partis qu'il est si difficile de rallier sous une même bannière; on n'y trouve point toutes ces jalousies qui naissent des distinctions, toutes ces vanités qu'on ne peut ni dompter ni satisfaire, tous ces systèmes qui veulent que le gouvernement du monde leur soit confié, toutes ces rêveries politiques qui ont la prétention de devenir des lois. En Turquie, la religion, la religion seule peut émouvoir les esprits et mettre les peuples en mouvement, car elle est la règle, elle est l'ame et la vie de la société; tant

que la réforme a mis en avant la religion, elle a trouvé des sympathies dans le peuple, mais l'indifférence a succédé à l'enthousiasme, aussitôt que le langage de la réforme a cessé d'être religieux; la révolution de Mahmoud n'a eu qu'une belle journée, celle dans laquelle on parla au nom du Coran; l'étendard du Prophète fut montré aux fidèles, et la foudre qui extermina les janissaires partit d'une mosquée. Le lendemain le drapeau révéré fut reporté au sérail, et la justice du sultan cessa d'être proclamée dans une enceinte sacrée; dès-lors, il n'y eut plus dans les esprits que des craintes et des défiances; sans doute que Mahmoud ne veut pas détruire le Coran, comme on l'en accuse; mais il veut réformer sans la religion une société où la religion est tout; voilà d'où viennent les malédictions populaires! voilà pourquoi l'incendie a dévoré Péra et plusieurs quartiers de la ville impériale.

La grande cause des répugnances du peuple ottoman pour la réforme, c'est qu'on a pu croire qu'elle était une imitation des usages de la chrétienté; il pourrait se faire en ceci que le peuple eût montré plus de bon sens que ceux qui le gouvernent; car si la Turquie ne se réforme qu'en imitant l'Europe, il est évident que par cela même elle se placera à la suite de toutes les puissances chrétiennes, et ne remontera plus au premier rang; quoi qu'on fasse, et quoi qu'il arrive, on ne verra d'un côté que des maîtres et de l'autre des dis-

ciples; or, les disciples dépendent toujours par quelque endroit de ceux qu'ils ont reconnus pour leurs maîtres; on reçoit facilement des lois de ceux dont on a reçu des leçons; l'Europe elle-même l'entend bien de la sorte, car elle n'applaudirait pas comme elle le fait à une révolution qui rendrait à l'empire des Osmanlis la puissance si redoutable de Mahomet II et de Soliman.

Au reste, ce ne sont pas les bonnes lois qui manquent à l'Orient; le Coran ou la Charte de la Mecque, pour parler le langage de notre temps, est peut-être plus libéral qu'aucune des chartes qu'a vues naître notre siècle des lumières; mais comme toutes les chartes du monde, celle de Mahomet a beaucoup de lacunes et de points obscurs, et c'est par là que s'est glissé le despotisme avec ses abus et ses excès. Le point essentiel serait donc d'éclaircir et de compléter les codes déjà faits, de remettre en vigueur les vieilles lois, et de les adapter à l'état présent de la société; un pareil plan de conduite trouverait peu de contradictions, et le peuple y donnerait les mains, si on lui persuadait qu'on ne veut faire que cela.

On se demande si l'empire des sultans résistera à l'épreuve de toutes ces révolutions; beaucoup de publicistes ne le croient pas; il ne s'agit plus pour eux que de savoir quel jour cet empire tombera; pour moi, je me garderai bien, si la Turquie doit périr, de donner une date précise à la catastrophe;

je vous dirai encore moins comment la chose arrivera; depuis long-temps il me semble que la fortune prenne un malin plaisir à contredire tous ceux qui font le métier de prophètes; les révolutions n'arrivent jamais par les chemins où elles sont attendues, et c'est pour cela qu'elles arrivent; je ne crois pas d'ailleurs que notre génération voie la fin de l'empire ottoman; il y a près d'un siècle que Montesquieu disait que cet empire n'en pouvait plus, et qu'il n'irait pas loin. Il ne faut pas oublier que le Bas-Empire est resté mille ans à mourir; on peut prédire au moins que le colosse ne périra pas sous les coups d'un conquérant venu de notre Europe; tant que l'Europe restera comme elle est, les puissances chrétiennes pourront le menacer, le tenir asservi, lui faire certaines violences, mais elles ne le détruiront point; la puissance ottomane continuera d'exister par les mêmes motifs et les mêmes causes qui l'avaient rendue autrefois si formidable; la division de la chrétienté permit jadis à Mahomet II d'entrer dans Bysance; la même division empêchera Mahmoud d'en sortir.

SUITE

DE LA LETTRE CLXXXVII.

DES RELATIONS DIPLOMATIQUES DE L'EUROPE AVEC L'ORIENT.

Du lazaret de Malte, 1831.

Je veux profiter des loisirs de ma captivité au lazaret, pour vous exposer quelques idées sur la Turquie et pour examiner la situation actuelle de cet empire dans ses rapports avec l'Europe; aujourd'hui notre diplomatie se compose d'idées anciennes et d'idées nouvelles qui se mêlent, se confondent, et forment un véritable chaos où il est bien difficile de voir clair; pour ne pas m'égarer, je m'en tiendrai aux probabilités et aux choses générales. Il y a dans tout ce qu'on dit sur l'Orient une vérité généralement reconnue, c'est que l'em-

pire ottoman est dans une très grande décadence; il est tombé ainsi dans la triste situation des états faibles, qui ont besoin d'être protégés et qui dépendent jusqu'à un certain point de ceux qui les protégent.

Il est bien certain que le sultan Mahmoud n'est pas toujours le maître d'agir comme il voudrait; soit qu'il fasse la paix ou la guerre, soit qu'il fasse des traités ou qu'il veuille apaiser une révolte de ses sujets, il lui faut passer par le contrôle des ambassadeurs de Péra; on peut en dire autant de Méhémet-Aly, qui dans toutes ses entreprises, et dans toutes les circonstances graves, se trouve de même sous la tutelle des consuls européens; l'Égypte et la Turquie sont en quelque sorte comme ces propriétés ou ces objets en litige sur lesquels on a mis le séquestre ou le scellé; on pourrait croire à chaque instant que la succession est ouverte et qu'il n'y a plus qu'à commencer les chicanes d'un procès; voilà du moins en quoi consiste la diplomatie actuelle des cabinets par rapport à l'Orient.

La plus grande faute des cabinets, à mon avis, c'est de n'avoir point de but arrêté, de ne pas marcher toujours dans une même voie, et d'employer quelquefois des moyens qui paraissent en contradiction avec les intentions qu'ils proclament dans leurs actes les plus solennels. Tous, si nous les en croyons, désirent la conservation de la Porte

ottomane, et cependant ils ont, en beaucoup d'occasions importantes, favorisé les ennemis de la Turquie ; tout en formant des vœux pour la puissance de Mahmoud, on détruisait sa flotte, on battait ses armées, on entretenait la discorde dans ses provinces, on encourageait la rébellion de ses sujets ; singulière politique qui voulait tout à la fois sauver, affaiblir, conquérir, défendre, troubler et pacifier un empire ! Cette politique a eu les résultats qu'elle devait avoir.

Si l'avenir ressemble au passé, on doit s'attendre à des crises violentes ; qu'arrivera-t-il au jour des plus grands dangers? la Russie est l'état le plus voisin de la Turquie, et paraît à portée plus que tout autre de lui donner des secours utiles et à propos ; si elle remplit la tâche que le bon voisinage, des circonstances impérieuses et son propre intérêt, semblent d'avance lui imposer, deux choses peuvent arriver ; d'abord, elle s'attirera la haine des Ottomans, dont l'orgueil jaloux ne souffre pas volontiers des libérateurs, surtout lorsqu'ils viennent de la chrétienté ; en second lieu, il se trouvera dans l'Europe chrétienne une foule de gens qui accuseront d'ambition et de félonie la puissance libératrice, car dans la diplomatie européenne, il ne s'agit pas au fond du salut de l'empire ottoman, mais de savoir qui profitera de son abaissement ou de sa chute.

La politique de la Russie n'est pas sans doute

plus désintéressée que celle de beaucoup d'autres cabinets. Certes on ne reprochera pas aux Moscovites ce qu'on a roproché aux Turcs, de *posséder inutilement de grands empires*. Le développement rapide de cette puissance l'entraîne sans cesse à étendre au-dehors la sphère de son activité, à porter au loin l'essor de son commerce et de son industrie ; chacune de ses conquêtes dans ce genre, doit la conduire à une autre ; elle est entrée dans une carrière immense où elle doit toujours s'avancer ; en prenant possession de la Crimée, la Russie a pris possession de la mer Noire, et qu'est-ce que la possession de la mer Noire sans le passage de l'Hellespont ! Sans doute que le cabinet de Pétersbourg n'a nulle envie de voir ressusciter la puissance formidable des Osmanlis ; mais je pense qu'il a un grand intérêt à ce que le colosse ottoman reste à peu près debout ; ce qui lui importe le plus, c'est de régner à Péra par la diplomatie et d'avoir à Stamboul un gouvernement qui ne puisse pas lui refuser la clé des Dardanelles.

On connaît les efforts qu'a faits la Russie depuis plus d'un siècle, pour avoir un point d'appui dans l'Archipel, un port dans la Méditerranée ; pour cela elle a favorisé deux fois l'insurrection des Grecs ; mais sa politique active et patiente n'a pas obtenu l'avantage qu'elle cherchait, et jusqu'ici elle n'a pas, en deçà de l'Hellespont, une petite île, un rocher où ses vaisseaux puissent jéter l'ancre, tandis

que les Anglais possèdent les îles Ioniennes, l'île de Malte, et qu'ils règnent en quelque sorte jusque dans les mers de la Grèce, de l'Italie et de la France.

J'ajouterai, puisque je suis sur ce chapitre, que les succès des Anglais dans la Méditerranée avaient donné une grande jalousie aux Russes. Dans les derniers temps, et j'ai pu le voir par mes yeux, cette jalousie avait beaucoup rapproché les Moscovites des Français; en 1830, dans tous les pays du Levant où je me suis arrêté, j'ai vu le consul anglais agissant presque toujours isolément, le consul français et le consul russe presque toujours d'accord; à bord du vaisseau-amiral de la flotte française à Nauplie, j'ai entendu le vieil amiral russe s'adresser à M. de Rigny, et s'écrier avec une énergie fort expressive : *Quand tomberons-nous sur ces b...... là!* il voulait parler des Anglais. Lors de l'expédition d'Alger, il y avait parmi les marins anglais une grande effervescence, une grande disposition à faire échouer l'entreprise française; peut-être même la France doit-elle la conquête facile d'Alger à l'union qui existait alors entre les Français et les Russes, union qui a paralysé l'opposition des Anglais et les a empêchés de mettre trop à découvert leurs intentions peu favorables.

Dix ou douze mois sont à peine écoulés; et je vois que tout est changé dans les instructions données aux agens de la diplomatie. Je vois partout les

Anglais marcher d'accord avec les Français ; on se sépare partout des Russes contre lesquels on sème la défiance et la haine. Que résultera-t-il de ce changement de politique? J'ai cru remarquer d'abord que la France n'y avait rien gagné en considération, et qu'elle pourrait bien y perdre l'ascendant que lui avait donné la conquête d'Alger, car ce ne seront pas les Anglais qui feront valoir une victoire qui ne leur a rien donné, et qui en détruisant la puissance des pirates, ôtera peut-être à la possession de Malte quelque chose de son importance. Tout en reconnaissant les vues intéressées des Moscovites, il faut dire toutefois qu'elles ne menacent point les véritables intérêts de la France; la France a vu sans trop d'alarmes les Anglais s'établir dans la Méditerranée; je ne vois pas pourquoi elle s'alarmerait d'y voir des Russes; il me semble que l'extension et les progrès du commerce et de l'industrie russe ne peuvent nuire en aucune façon ni à la marine ni à l'industrie française; je ne veux nullement condamner ici la politique ombrageuse du gouvernement britannique; je trouve même assez fondées certaines craintes que l'Angleterre montre pour l'avenir, mais je ne crois pas que la France doive les partager ; la Méditerranée, quoi qu'on fasse, sera toujours une mer française et italienne, comme la mer Noire est maintenant une mer moscovite et turque ; la France, quand elle voudra, pourra toujours profiter de ses avantages, et pour

cela, elle n'a pas besoin de s'allier si étroitement aux Anglais et de faire la guerre aux Moscovites.

L'état incertain et violent où s'est trouvée l'Europe depuis près d'un demi-siècle, a jeté sur nos intérêts d'Orient une espèce de voile qu'il est difficile de soulever; tout ce que le public européen a vu par-delà la Méditerranée depuis quelques années, c'est la révolution de la Grèce et la tentative de Mahmoud pour réformer la Turquie; encore n'a-t-on vu là qu'un spectacle, qu'une imitation plus ou moins fidèle de nos révoluions; mais lorsque le spectacle a cessé d'être nouveau, lorsque surtout nous n'y avons plus vu des choses qui se rapportaient à ce qui se passait chez nous, et que l'esprit de parti n'y a plus trouvé d'alimens, on n'a plus regardé de ce côté, et tout le monde est revenu à ses préoccupations habituelles.

Pour bien connaître la véritable situation de l'Orient et surtout pour se mettre en état d'en profiter, il faudrait avoir l'esprit de suite; et l'esprit de suite a dû manquer à nos sociétés européennes, toujours si mobiles, toujours si agitées. Dans des pays où tout est sacrifié à l'intérêt du moment, où toutes les idées restent enfermées dans le cercle étroit des partis, comment porter son attention au-delà des mers, et suivre avec quelque constance des négociations qui embrassent à la fois le passé et l'avenir? comment concilier notre démocratie si passionnée, si retentissante et quelquefois si in-

discrète avec la froide prévoyance, avec les lenteurs et la reserve prudente d'une sage diplomatie? Au milieu de nos agitations et de nos distractions perpétuelles, ceux qui dirigent notre politique extérieure et lointaine, éviteront-ils toujours les plus grossières méprises? ne peut-il pas arriver, par exemple, qu'un ministre, pressé par l'opposition, repousse avec humeur une alliance utile, et que le même ministre, pour répondre à quelques objections, outrage du haut de la tribune une puissance dont on devrait rechercher l'amitié [1]? Ne peut-il pas arriver qu'un gouvernement, pour obéir à une coterie, pour sortir d'un embarras momentané, ou seulement pour faire quelque chose de nouveau, rappelle tout-à-coup un ambassadeur [2] que son expérience et sa considération personnelle mettent dans le cas de servir puissamment son pays?

Pendant que j'étais à Constantinople, j'ai été té-

[1] Depuis que cette lettre a été écrite, on a pu entendre M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères, dire à la tribune que l'empire ottoman n'était plus qu'un cadavre.

[2] C'est ainsi qu'on a rappelé de Constantinople le général Guilleminot, qui jouissait chez les Turcs de la plus haute considération, et qui pouvait rendre à la France les plus grands services. On a rappelé en même temps M. Desages, premier secrétaire d'ambassade, dont tout le monde reconnait la haute capacité, et M. Desgranges, premier drogman, que sa facilité à parler la langue du pays, ses manières polies et conciliantes, son long séjour à Constantinople, avaient si bien accrédité auprès des membres du divan.

moin d'un spectacle qui aurait pu me divertir dans tout autre temps, et dont j'ai du moins profité pour mon instruction ; je vous ai déjà dit que la Porte, tandis que toute l'Europe avait reconnu le gouvernement de juillet, s'obstinait à ne pas le reconnaître ; le reis-effendi refusait même de lire les notes qui lui étaient présentées au sujet de la révolution nouvelle de Paris. — Voilà un gouvernement nouveau qui nous arrive, disait le ministre ottoman; nous pouvons croire qu'il nous en arrivera un autre dans quelques jours ; *bacaloum, bacaloum, attendons, attendons.* — On ne rencontrait pas un membre du divan qui ne répétât la même chose. — La France, disaient le sultan et ses conseils, la France se reclame sans cesse auprès de nous des souvenirs du passé, et voilà que le passé n'est plus rien pour elle; elle se dit notre ancienne amie, et voilà qu'elle ne reconnait plus rien d'ancien ; *bacaloum, bacaloum, attendons, attendons.* — Je n'entrerai pas dans de plus grands détails ; j'en ai dit assez, je crois, pour vous montrer que l'esprit de suite et de continuité, que la stabilité dans les institutions et dans les gouvernemens, sont une condition nécessaire pour conserver d'utiles rapports avec l'Orient.

Voyez dans l'histoire ancienne toutes ces républiques de la Grèce, toujours incapables de se faire redouter hors de leur territoire. Athènes et Sparte avaient des colonies, elles avaient des villes, des

provinces tributaires dans l'Archipel, dans l'Asie-Mineure, sur l'Hellespont; leur politique irrésolue, capricieuse, changeante, poussait souvent au désespoir leurs sujets et leurs alliés, elles ne purent jamais suivre et protéger au dehors leurs intérêts commerciaux, ni conserver leur prépondérance et leur domination à cause de l'instabilité de leur législation populaire. La république romaine était venue à bout de conquérir l'Orient; mais quand il fut question de conserver ce qu'on avait conquis, Rome perdit ses formes républicaines et ne fut que la capitale d'un grand empire; encore arriva-t-il que cet empire, troublé au dedans par des ambitions rivales et livré à toutes les agitations d'un gouvernement électif, ne put maintenir son pouvoir sur les provinces éloignées, et l'Orient aurait dès-lors échappé aux maîtres de Rome, si les Césars ne s'étaient transportés sur les lieux, s'ils n'étaient pas venus régner à Bysance.

Les républiques d'Italie au moyen-âge, furent comme celles de l'ancienne Grèce, et si Venise régna long-temps sur les mers et même sur l'Oriént, c'est qu'une forte aristocrátie, toujours avec les mêmes pensées, dominait dans ses conseils. Au reste, il n'est pas besoin de remonter à des temps éloignés de nous; n'avons-nous pas vu les peuples du Nouveau-Monde, nos vastes colonies d'Amérique et même de l'Asie, échapper à leurs puissantes métropoles de l'Europe, à mesure que celles-ci se

trouvaient plus ou moins en révolution, à mesure que la démocratie entrait plus ou moins dans leurs gouvernemens ! Voyez ce qu'ont perdu de leurs possessions lointaines, la France, l'Espagne, le Portugal, livrés à l'esprit révolutionnaire qui ne sait rien conserver, et qui n'a de volonté et de persistance que pour le triomphe de certaines nouveautés. L'Angleterre a été jusqu'à présent plus heureuse ou plus habile que les autres puissances maritimes et coloniales ; mais qui sait si les temps ne sont pas venus pour elle ! qui sait ce que deviendront ses possessions dans les Antilles, ses immenses domaines de l'Inde, son empire sur toutes les grandes mers, si elle fait encore un pas vers la démocratie et le radicalisme !

Quant à la Russie, le mal qui nous tourmente depuis quarante ans, ne la menace point, et les passions qui troublent une partie de l'Europe, la secondent merveilleusement. Rien ne la détourne de ses projets, et elle profite de toutes les fautes qu'on a faites. Elle est si bien servie par les circonstances et par sa position, qu'il y aurait du miracle si elle n'arrivait point à son but ; elle n'a besoin que de savoir attendre et d'agir à propos. Notre politique, pleine de passion et de bruit, aura été pour les intérêts d'Orient comme ces orages d'automne qui abattent les fruits des grands arbres et les livrent à ceux qui passent sur les chemins. Il suffit de venir après nous.

LETTRE CLXXXVIII.

DESCRIPTION DE MALTE. — DÉFENSE DE MALTE CONTRE LES TURCS. — PRISE DE MALTE PAR BONAPARTE. — SOULÈVEMENT DE MALTE CONTRE LES FRANÇAIS. MALTE AU POUVOIR DES ANGLAIS.

Malte, 1831.

Je suis sorti depuis plusieurs jours du lazaret; j'ai déjà parcouru plusieurs fois la cité Valette et les environs; quand on arrive d'Orient et qu'on vient de voir des villes comme Damiette, Méhallet-Kébir et même le Caire et Alexandrie, avec quelle surprise ne voit-on pas ces maisons bâties en belles pierres blanches, ces rues si bien alignées, si bien pavées, garnies de boutiques, avec des trottoirs et des réverbères! Ce qui me

frappe le plus dans cette ville, ce sont les fortifications, ce sont les bastions, les fossés, presque tous taillés dans le roc. Figurez-vous une montagne dont on a fait une cité, une roche immense qu'on a sculptée en remparts menaçans, en superbes palais, en habitations presque royales. La capitale de Malte a trois portes principales, plusieurs grandes places, deux promenades, un marché commode et spacieux, quantité de riches églises et de beaux édifices publics. Les faubourgs, au nombre de cinq, sont bâtis avec la même magnificence que la cité; ajoutez à cela cinq ou six forts construits avec un art admirable, dont les uns couronnent le mont *Sceberos*, les autres gardent l'entrée et couvrent le rivage des deux ports.

L'histoire de Malte se trouve liée à celle de plusieurs peuples de l'antiquité et des temps modernes. Dans la nomenclature des peuples qui ont passé par cette île ou qui s'y sont successivement établis, il est curieux de voir en tête les habitans de Tyr, les premiers maîtres de la navigation, et tout à la fin de la liste, les Anglais. Les Tyriens s'étaient emparés de cette position pour pénétrer en Europe; les Anglais ont voulu s'assurer des routes de l'Orient; dans les temps anciens, les Carthaginois, les Grecs, les Romains ont possédé l'île de Malte; au moyen-âge, on y a vu passer les Vandales, les Goths, les Sarrasins, plus tard, les Normands, les Espagnols, les Siciliens; ces dominations de courte

durée sont oubliées depuis long-temps; la seule qui ait laissé des traces ineffaçables, et dont on conserve la mémoire, est celle des chevaliers de Saint-Jean.

Je rends grace à ma destinée de voyageur, de m'avoir amené dans ce lieu qui fut le théâtre des derniers exploits de la chevalerie chrétienne. Après avoir suivi en Orient les héros de la croix, rien ne pouvait me toucher davantage que les souvenirs de cette colonie militaire, fondée par l'esprit des croisades. J'aime à suivre cette milice héroïque, obligée de fuir la Syrie, s'arrêtant d'abord à Chypre, puis à Rhodes, enfin à Malte, toujours poursuivie par les infidèles, et leur résistant toujours avec une opiniâtreté invincible. Ici comme à Rhodes, j'ai voulu relire l'histoire de Vertot, et j'ai trouvé une nouvelle occasion de reconnaître et de proclamer la véracité de l'historien et son exactitude si injustement contestée[1]; j'ai relu le fameux siége de Malte,

[1] Je crois devoir citer ici ce que j'ai dit sur l'abbé de Vertot, dans une note du cinquième volume de l'*Histoire des Croisades*.

Le mot de l'abbé de Vertot n'était qu'un mot de politesse adressé à quelqu'un qui lui offrait des documens, non dans l'intérêt de la vérité, mais dans l'intérêt de quelques familles qui voulaient que leurs noms fussent mentionnés. En effet, si les documens qu'on lui présentait, intéressaient la vérité, on n'avait eu qu'à les publier; or, nous ne voyons pas qu'on ait rien publié sur le siége de Rhodes, qui puisse prouver que l'abbé de Vertot se soit trompé ou qu'il ait oublié quelque chose d'important. On n'a pas même essayé d'attaquer l'authenticité des faits qu'il rapporte, par une critique qui soit parvenue jusqu'à nous. Il ne nous est resté que le mot fameux, *mon siége est fait*, sans qu'on ait cherché à expliquer dans quel sens et à quel sujet ce mot a été dit.

Ce qui m'a fait apprécier le véritable sens du mot : *Mon siége est fait*, c'est que

qui est comme le resumé de toutes les merveilles des guerres saintes; les lieux où je suis n'ont pas un rocher, pas une muraille, un coin terre où des flots de sang n'aient coulé, où des milliers de braves n'aient péri pour la cause et le salut de la chrétienté. Le siége dura près de trois mois; pendant ces trois mois, il n'y eut pas un seul jour sans combat; chaque jour, une effroyable artillerie tonnait du haut des remparts, du haut des collines; tous les stratagèmes de la guerre, tous les instrumens de la destruction étaient employés; on se battait au pied des murailles, dans des souterrains creusés par la mine; on s'attaquait, on se poursuivait sur les flots; on combattait toute la journée, le soir on enterrait les morts; la nuit même n'avait point d'heures tranquilles; l'ardeur de combattre était si grande parmi les chevaliers, qu'il y avait de la honte à rester un moment loin du péril, à garder un poste où les balles meurtrières n'arrivaient pas; les femmes et les enfans accouraient dans la mêlée, et faisaient quelquefois reculer l'ennemi; les malades demandaient à être portés sur la brèche; lorsque les Turcs, après mille assauts, pénétrèrent dans le fort Saint-Elme, ils n'y trouvèrent personne de

je me suis quelquefois trouvé dans la même position que l'abbé de Vertot; j'ai quelquefois aussi refusé comme lui de mentionner les noms de familles; j'ai refusé de publier des notes généalogiques qui m'étaient recommandées. On aurait pu de même s'armer de mon refus pour faire suspecter mon exactitude.

vivant. Quelle était l'ame de cette résistance incroyable ? Qui enflammait ainsi tous les cœurs et les défendait de la crainte et du désespoir? C'est un vieillard de soixante-dix ans, le vénérable La Valette, le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean. Partout où l'appelle le péril, on le voit arriver, appuyé sur un bâton, et portant un glaive nu dans sa main droite; sa voix et son regard enfantent partout des prodiges de bravoure; blessé, il refuse de quitter le champ de bataille, et toutes les fois qu'on l'invite à prendre quelque repos, il répond qu'il ne se reposera que lorsque Dieu lui aura donné la victoire; les Turcs cherchaient à le prendre vivant pour le présenter à leur sultan comme un glorieux trophée: Le sultan, s'écria-t-il, n'aura pas la satisfaction de me voir, et je saurai bien mourir ici avec mes frères.

Lavalette et ses compagnons forcèrent enfin les musulmans à lever le siége, et sur cette montagne de *Sceberos* qu'il avait si bien défendue, le héros chrétien fit bâtir la ville que nous voyons; le pape, les rois, toute la noblesse d'Europe envoyèrent leurs trésors pour construire ce boulevard de la chrétienté; la nouvelle capitale de l'île s'éleva au milieu des hymnes de la religion et des hymnes de la gloire; son pieux fondateur l'appela d'abord la *ville des humbles*, *civitas humilissima;* mais on substitua bientôt à ce nom celui de cité *Valette* qu'elle a conservé.

Lorsqu'on a vu dans l'histoire cette défense si mémorable des chevaliers et des habitans de Malte et qu'on se rappelle comment l'île a été prise, comment l'ordre illustre de Saint-Jean a succombé vers la fin du siècle dernier, on est frappé d'étonnement, on reste comme accablé du contraste; une flotte de la république française passe devant l'île de Malte, et le chef de l'expédition demande à faire de l'eau; faire de l'eau, voilà le premier mot de la négociation; pendant qu'on négocie là-dessus, des troupes embarquées sur la flotte, font une descente; le territoire de l'île est envahi et tombe au pouvoir d'un conquérant; l'ordre de Saint-Jean a disparu comme une ombre; voilà en gros l'événement; tout le monde en connaît les détails.

On a rejeté toute la honte de cet événement sur le baron d'Hompesch, le dernier grand-maître de l'ordre; lorsqu'une puissance s'éteint ou tombe, on en accuse toujours ceux à qui son salut a été confié, comme lorsqu'un malade expire, on s'en prend très souvent au médecin qui l'a traité dans sa dernière maladie. En se représentant toutes les circonstances qui ont accompagné la chute de l'ordre de Malte, on ne peut s'empêcher de déplorer l'irrésolution, la faiblesse, l'imprévoyance du triste successeur des l'Ile-Adam, des La Valette et de tant d'illustres grands-maîtres; mais l'histoire, dans les reproches qu'elle adresse à ceux que leur position a rendus

responsables des événemens, ne doit-elle pas faire la part du temps où ces événemens sont arrivés?

La Valette combattait en présence de la chrétienté qui l'encourageait, il combattait au milieu d'une chevalerie pleine de valeur, disciplinée, dévouée, au milieu d'un peuple uni à son chef par les liens du patriotisme et de la religion; au temps d'Hompesch, il n'y a plus rien de tout cela; les fortifications étaient, il est vrai, beaucoup plus nombreuses, beaucoup plus formidables; mais derrière tous ces remparts, point d'union, point de dévouement, point d'enthousiasme; on ne retrouvait plus surtout cet esprit des croisades, qui avait fondé l'ordre de Saint-Jean et qui l'avait soutenu jusque là par des prodiges. Quand une société se décompose et qu'elle est près de tomber, est-il bien facile à son chef de n'être pas ébranlé! Comment tenir son équilibre et rester debout sur une terre qui tremble! Quel que soit le caractère d'un chef en certain cas, il a besoin de s'appuyer sur la société qu'il représente ou qu'il gouverne, et si la société lui manque, il peut bien mourir mais rien de plus.

On a fait à tous les princes, à tous les chefs qui ont succombé dans les derniers temps, les mêmes reproches qu'au baron d'Hompesch; leur faiblesse, leur politique imprévoyante et irrésolue, si on en croit les accusations vulgaires, ont été la cause de tous les maux, ont fait triompher toutes les révo-

lutions ; ces reproches peuvent bien n'être pas tout-à-fait sans fondement ; mais les princes qu'on accuse ainsi, ont-ils été secondés aux jours du péril par l'esprit de concorde, par le respect des lois, par tout ce qui fait la force morale des états et de ceux qui les gouvernent ! tout s'ébranlait autour d'eux, tout leur manquait à la fois ; ils n'avaient plus pour guide l'expérience du passé, et n'étaient plus soutenus par l'opinion des peuples ; on n'était plus d'accord sur ce qui fait le patriotisme, sur ce qui fait la vertu, sur ce qui fait la gloire ; on n'était pas même d'accord sur ce qu'il fallait sauver, sur ce qu'il fallait défendre. Si j'entre dans ces considérations générales, ce n'est pas sûrement pour faire une satire contre le temps où nous vivons, mais je pense que les hommes chargés de gouverner et de protéger les sociétés, quelles qu'elles soient, doivent être, dans les temps difficiles, jugés avec modération et indulgence.

Au reste, la puissance qui avait renversé l'ordre de Saint-Jean, ne garda pas long-temps l'île de Malte, car il n'est pas donné aux révolutions de rien conserver ; on voulut faire dans l'île conquise tout ce qu'on avait fait en France ; on y proclama les droits de l'homme, on proscrivit la noblesse, on pilla les églises, on dépouilla le clergé, on réduisit toute la population à la misère et au désespoir ; bientôt les habitans se soulevèrent contre leurs nouveaux maîtres ; l'opposition de quelques villages poussés à

bout, suffit pour délivrer Malte, et la puissante domination de la république française tomba en quelques jours comme celle de la vieille chevalerie; c'est depuis ce temps que les Anglais sont les possesseurs de l'île.

SUITE

DE LA LETTRE CLXXXVIII.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR MALTE, SUR SON TERRITOIRE, SUR SES HABITANS.

Malte, 1831.

Ce qui m'a d'abord surpris, en arrivant à Malte, c'est de voir une ville bâtie à l'européenne, avec nos mœurs et nos costumes d'Europe, et d'y retrouver la langue que parlent les peuples de la Syrie et de l'Égypte; le peuple maltais a conservé la langue des Arabes qui ont été les maîtres de l'île. On parle aussi à la cité Valette la langue italienne; l'italien est employé dans les tribunaux et dans l'administration; on parle français dans la classe élevée et parmi les gens instruits; j'ai cru m'aper-

cevoir que la langue anglaise avait fait peu de progrès.

On évalue la population de la cité Valette à trente-cinq ou quarante mille ames, en y comprenant les faubourgs; les principales familles habitent la capitale; plusieurs sont fort anciennes; le clergé est très nombreux; une partie des terres lui appartient; la cité Valette a plusieurs couvens d'hommes et de femmes. Les pêcheurs, bateliers, matelots ou gens employés à la marine, forment la plus grande partie de la population maltaise. La ville a beaucoup de boutiques, sans qu'il y ait cependant beaucoup d'acheteurs; dans le haut commerce, on compte peu de grandes fortunes; l'industrie manufacturière de Malte paraît sans activité, et la classe ouvrière a de la peine à vivre. En parcourant les plus belles rues de la cité, on s'étonne d'y rencontrer la misère; il m'arrive souvent de m'arrêter pour admirer la magnificence d'un palais, et je ne vois autour de moi que des gens qui tendent la main. Une quantité de familles maltaises quittent journellement leur patrie; les unes vont chercher du pain dans la nouvelle colonie française d'Alger; d'autres vont s'établir dans quelques villes maritimes de l'Europe ou de l'Orient.

J'ai voulu visiter la seconde cité de Malte, qu'on appelle la cité vieille ou la cité notable; on en fait remonter l'origine aux Carthaginois; elle est aussi bien bâtie que la Valette, mais ses rues sont déser-

tes ; on nous a montré hors de la ville la grotte miraculeuse de Saint-Paul, et les souterrains qu'on appelle les Catacombes; la grotte est taillée dans une pierre molle qui se reproduit, dit-on, à mesure qu'on en détache des fragmens; à côté de cette merveille de la nature est une belle statue en marbre de saint Paul. Tout le monde sait que saint Paul fut jeté dans l'île par un naufrage, et qu'il y apporta la parole de l'Évangile. C'est à un miracle du saint apôtre que les Maltais attribuent la faveur de n'avoir point dans leur pays des reptiles venimeux.

Les catacombes dans lesquelles nous sommes descendus, offrent un spectacle moins imposant et rappellent moins de grands souvenirs que celles d'Alexandrie et de Saccarah; mais leur accès est beaucoup plus facile et moins dangereux; elles ne sont point encombrées par les sables et par les éboulemens de terre; ce sont des corridors assez étroits, des passages creusés dans la roche vive; il est probable que dans les temps primitifs, les habitans de l'île souvent exposés à des attaques, et n'ayant pour abri ni montagnes ni forêts, cherchèrent un asile sous ces voûtes souterraines, et vinrent y habiter avec leurs morts; à chaque pas on y reconnaît des sépulcres avec des habitations qui semblent avoir été faites pour les vivans; nous nous sommes avancés assez loin; nous étions éclairés dans notre marche par des soupiraux qui

renouvellent l'air; on dit que ces catacombes s'étendent à une distance de plusieurs lieues, et pour étonner les voyageurs, on ne manque pas de leur répéter que beaucoup de gens s'y sont perdus sans qu'on ait pu les retrouver.

Dans une de nos courses, nous avons vu à Saint-Antoine la maison de plaisance des grands-maîtres, habitée aujourd'hui par le gouverneur; nous avons vu là un très beau jardin à la française; ce jardin a peu d'ombrages, mais beaucoup de fleurs, de beaux bassins et de belles allées pavées de pierres polies; nous avons poussé notre promenade jusqu'au lieu qu'on appelle *El-Bosqueto;* c'était aussi une maison de campagne des chefs de l'ordre; El-Bosqueto n'a plus rien de remarquable qu'une belle fontaine qui sort d'une grotte tapissée de mousse, et qui arrose un vallon couvert d'arbres fruitiers; ce qui m'étonne au milieu de ces plaines brûlantes et parmi ces roches arides, c'est d'y trouver d'abondantes sources; il est probable que ces sources viennent de la Sicile, et que la nymphe du Bosqueto a quelque parenté avec l'Aréthuse, laquelle, au dire des poètes, va porter le tribut de ses eaux jusque dans les campagnes de la Grèce.

L'île de Malte a vingt-deux casaux où villages; nous en avons parcouru plusieurs; ils sont très bien bâtis, et les paysans paraissent beaucoup mieux logés que les fellahs que nous venons de voir

en Égypte; ils n'en sont pas pour cela beaucoup plus riches ; la terre qu'ils arrosent de leurs sueurs ne leur appartient point; mais le régime auquel ils sont soumis est beaucoup plus supportable que celui qu'imposent les pachas. Le peuple des casaux est doux et patient, sobre et laborieux; les habitans des campagnes sont très attachés à la religion ; ils ont un grand respect pour leurs prêtres, ce qui ne les empêche pas de consulter les sorciers et de croire aux revenans ; leur éducation est en général fort négligée; il est rare de trouver un paysan qui sache lire; la langue qu'ils parlent est moins corrompue que celle que parle le peuple des villes ; ils ont conservé certains usages antiques; ils aiment beaucoup les fêtes, les solennités religieuses; le jour de la Saint-Jean, nous avons vu arriver à la cité Valette presque toute la population des casaux; les femmes exigent, dit-on, dans leurs contrats de mariage, que leurs maris les mènent tous les ans à certaines fêtes qu'on célèbre dans l'île.

L'île est fort bien cultivée dans tous les lieux où la terre est susceptible de culture; on y recueille du coton qui l'emporte sur le coton de la Syrie et celui de Mansourah ; le blé y est d'une fort bonne qualité ; le mûrier y vient fort bien, les fleurs ont ici plus d'éclat et de parfums que dans aucun autre lieu du globe, les fruits plus de saveur; les abeilles y font un excellent miel : je n'ai pas besoin de vous parler des oranges de Malte, si estimées en Europe.

Dans ce pays, ce ne sont pas les bras, comme nous l'avons vu dans plusieurs contrées d'Orient, qui manquent à la terre; c'est la terre qui manque à ceux qui la cultivent; on fait quelquefois beaucoup de chemin, surtout près de la capitale, sans voir autour de soi autre chose que des pierres; on ne rencontre partout que des terrasses, des murailles bâties tout exprès pour que la terre reste en place et que l'eau des pluies ne l'emporte pas; j'ai vu des gens occupés à fabriquer de la terre végétale; on pile des quartiers de roc, on les réduit en poussière, et cette poussière est mêlée avec de la chaux et du fumier; ce qui n'est pas moins curieux, on fait venir de la terre des régions étrangères, et par une compensation toute naturelle, les pierres de Malte, fort estimées pour les constructions, sont journellement expédiées pour d'autres pays; on en envoie jusqu'à Smyrne, jusqu'en Égypte. L'île de Malte, dans les années les plus heureuses, ne peut suffire à nourrir ses habitans que pendant six mois; les six autres mois, le peuple se nourrit des fèves d'Égypte, ou des grains qu'on tire de la Sicile ou de la Sardaigne. Malte n'a presque point de bois, la campagne est partout découverte; on n'y remarque point de beaux paysages. Toutefois les gens du pays ne voient rien de plus beau que leur île, et l'appellent très sérieusement *Fiore del mundo*.

LETTRE CLXXXIX.

ÉDIFICES ET MONUMENS DE MALTE. – CONSIDÉRATIONS SUR LA DOMINATION ANGLAISE. – LETTRES DE TUNIS ET DE PALERME. – DE LA RÉVOLUTION D'ITALIE. QUELQUES MOTS SUR LA RÉVOLUTION DE FRANCE.

Malte, 1831.

Le consul de France, M. Miége, a bien voulu être quelquefois mon guide, et me faire voir ce que la capitale de Malte a de plus curieux. Il m'a présenté au gouverneur anglais, lord Possomby, à qui j'ai demandé la permission de visiter les principaux établissemens de l'île et qui me l'a

très gracieusement accordée. J'en ai d'abord profité pour voir le palais des anciens grands-maîtres, habité maintenant par le gouverneur de Malte; ce palais n'a rien de remarquable dans sa construction, que son escalier qui tourne sur un plan doucement incliné, et qui semble fait tout exprès pour cet âge de la vie où l'homme a de la peine à marcher et surtout à monter; ce n'était guère qu'à cet âge qu'on parvenait à la grande-maîtrise de Malte.

On nous a conduits dans une grande salle remplie de tableaux; ce sont les portraits de plusieurs grands-maîtres de l'ordre, de plusieurs princes de la chrétienté. J'ai remarqué dans cette galerie les portraits de Louis XV, de Louis XVI, de Catherine II. La czarine s'est fait peindre en amazone; son costume, son maintien, sa physionomie a quelque chose tout à la fois de martial et de galant. On croirait qu'elle a voulu séduire le grand-maître, et qu'elle avait appelé à son aide jusqu'à la coquetterie. L'histoire nous apprend que Bonaparte, lorsqu'il s'empara violemment de l'île de Malte, fit de très grands reproches au baron d'Hompesch, sur les relations trop intimes de l'ordre avec le cabinet de Pétersbourg; j'ai eu quelque peine d'abord à comprendre de pareils reproches; je n'y voyais qu'une précaution oratoire, tout-à-fait semblable à celle du loup de la fable qui se plaint de ce qu'on a troublé son eau, et qui cher-

che un prétexte pour dévorer son innocente proie. Toutefois des informations prises sur les lieux, m'ont fait connaître ce qu'il y avait de vrai dans les manifestes du conquérant ; le cabinet de Versailles avait eu autrefois des inquiétudes sur les projets de Catherine par rapport à l'île de Malte ; la Sémiramis du Nord, en envoyant son image au grand-maître de Saint-Jean, avait alarmé la politique de M. de Vergennes ; celui-ci avait fait à ce sujet les plus vives représentations à la noble chevalerie de Malte ; on voulut que le grand-maître rompît avec l'illustre impératrice, et qu'il rendît *lettres et portraits* ; les pièces de cette négociation étaient sans doute restées dans les archives de France, et la république qui n'y regardait pas ordinairement de si près, crut devoir en cette occasion faire revivre les scrupules et les griefs de l'ancienne monarchie. Voilà comment on peut expliquer les plaintes que Bonaparte crut devoir adresser au baron d'Hompesch, pour faire les choses en règle ; le pauvre baron d'Hompesch aurait pu répondre comme l'agneau de la fable : *Je n'étais pas encore né ;* mais il est probable qu'il ne répondit rien. Quoi qu'il en soit, on est bien persuadé ici que la Russie eut jadis des projets sur l'île de Malte, et beaucoup d'Anglais croient qu'elle n'y a jamais renoncé, ce qui fait qu'on se défie beaucoup des Russes.

En traversant la place qui est devant le palais,

j'ai lu au-dessus d'un portique une inscription latine, que j'ai retenue et que je veux mettre sous vos yeux :

MAGNÆ ET INVICTÆ BRITANNIÆ
MELITENSIUM AMOR ET EUROPÆ VOX, HAS
INSULAS CONFIRMAT.

La nation anglaise n'a pas coutume de mettre tant de poésie et tant d'emphase dans son langage. *Europæ vox!* on ne pouvait donner un nom plus imposant et plus magnifique au traité de 1814, qui est maintenant oublié et dont il ne reste plus peut-être que le seul article qui a donné Malte à la Grande-Bretagne; on pourrait aussi chicaner l'auteur de l'inscription sur l'*amour des Maltais, Melitensium amor*. Pendant mon séjour à Malte, j'ai cru m'apercevoir que la domination britannique est loin d'avoir fait oublier l'ordre de Saint-Jean ; on entend sans cesse et partout ces mots, toujours prononcés d'un air triste : *tempo religione, du temps de l'ordre ;* le peuple exprime ainsi le regret du temps passé ; je ne m'étonne pas de cette disposition des esprits, et je n'ai pas besoin de vous expliquer comment le rocher de Malte était fécondé par la présence des chevaliers. Il faut dire néanmoins que la domination anglaise avait apporté de

véritables avantages à l'île de Malte; tout le temps des guerres de Bonaparte, l'industrie et le commerce des Maltais, protégés par le lion britannique, firent de tels progrès et furent dans un état si florissant que la population s'était beaucoup accrue; mais depuis que la paix règne sur les mers, et que les routes de la Méditerranée sont ouvertes à tous les pavillons, Malte a cessé d'être un entrepôt, d'être un asile privilégié; le peuple maltais n'a plus les mêmes ressources; l'accroissement même de la population qui avait suivi les progrès d'une prospérité momentanée, est maintenant une véritable cause de misère. En vain, le gouvernement de l'île a été confié jusqu'ici à des hommes équitables et modérés; les plaintes n'ont fait que s'accroître, et des murmures se font entendre à peu près dans toutes les classes, parce que toutes les classes souffrent plus ou moins. Il est juste de reconnaître aussi dans ce mécontentement des Maltais, quelque chose de cette impatience et de ce malaise qu'on retrouve chez tous les peuples condamnés à vivre sous une domination étrangère; pour eux rien n'est plus insupportable que le joug présent, et rien ne leur est plus doux que de changer de maîtres; ils ne voient de bien que ce qui n'est plus ou ce qui n'est pas encore.

Nous avons visité la bibliothèque de la cité Valette; le principal bibliothécaire est l'abbé Balanti,

homme fort distingué par ses connaissances et d'une rare politesse. Les salles où sont enfermés les livres, sont très vastes, et répondent à la magnificence qu'on trouve ici dans tous les édifices publics. Le nombre des volumes est considérable; mais cette bibliothèque ne renferme pas un seul des ouvrages qui ont paru depuis quarante ans. Son établissement est dû au grand-maître Lascaris; à la mort de chaque chevalier, tous les livres du défunt devaient appartenir à la bibliothèque; on m'a montré plusieurs manuscrits, parmi lesquels j'ai distingué un registre de l'ordre; ce registre, relié en plusieurs volumes, contient des procès-verbaux, des délibérations, des ordonnances et décisions du conseil suprême. Ce recueil avait été commencé à Rhodes, et il a été continué à Malte; la rédaction est en langue latine, et l'écriture en est très difficile à lire; un pareil recueil peut répandre de grandes lumières sur l'administration intérieure, sur les affaires et les intérêts domestiques des chevaliers. Je regrette de n'avoir pas eu assez de temps pour le parcourir avec l'attention qu'il mérite; à peine ai-je pu, en deux ou trois heures, en déchiffrer quelques pages.

En sortant de la bibliothèque, j'ai visité une grande salle où sont réunies toutes sortes d'armures; on a rassemblé là les armes diverses dont on s'est servi en Orient et en Occident depuis l'éta-

blissement de l'ordre jusqu'à sa chute ; ce sont des arcs, des flèches, des épées, des lances, des casques, des boucliers, des cottes de maille, de vieux canons, de vieux fusils, etc. Cette collection serait très intéressante, si on y avait conservé avec leurs noms les armures des principaux personnages de la chevalerie chrétienne ; avec quelle attention, avec quel respect ne nous arrêtrions-nous pas devant une de ces armures de fer, si on nous apprenait quel fut le héros qu'elle couvrit dans les combats ! qui verrait sans être ému l'épée et la lance que portèrent au milieu des guerres saintes des chevaliers tels que La Valette, l'Isle-Adam et tant d'autres que leur bravoure a rendus célèbres ? Cette salle d'armes, telle qu'elle est, ne présente qu'un tableau confus ; la collection d'ailleurs est loin d'être complète, et les objets les plus curieux ont été, dit-on, envoyés à Londres.

Ce que j'ai le plus remarqué à Malte ce sont les églises. Je n'avais vu dans tout l'Orient que d'humbles édifices, où les chrétiens se rassemblent pour prier Dieu : dans le pays des infidèles, toutes les cérémonies de la religion chrétienne se célèbrent sans bruit, sans éclat et comme à la dérobée. Ici j'ai retrouvé toute la magnificence du culte catholique ; les églises que j'ai visitées sont surchargées d'ornemens. J'ai eu la joie d'assister le jour de la Saint-Jean à une procession magnifique, spectacle qui n'avait point

frappé mes regards depuis plus d'un an : il n'est pas jusqu'au carillon étourdissant des cloches qui ne m'ait ravi, car je n'avais pas entendu l'airain sacré depuis que j'avais quitté le voisinage du couvent des capucins à Péra. J'ai vu au faubourg de Borgo l'église de Notre-Dame-des-Victoires, où reposent les cendres de La Valette ; comme l'église de Saint-Jean est dans mon voisinage, j'y vais presque tous les jours ; on y voit de très belles peintures de Mathias Pretti, représentant la *vie de saint Jean*. On y admire partout des tableaux, des statues, des mausolées, chefs-d'œuvre de l'art ; le pavé est formé de pierres sépulcrales de toutes sortes de couleurs, parmi lesquelles brillent des jaspes et des agates. Cette cathédrale avait autrefois un riche trésor où se trouvaient rassemblées de précieuses reliques, et les riches offrandes des monarques chrétiens ; on y trouve encore quelques reliques ; mais les croix de diamans, les lampes d'or, les douze apôtres d'argent, tout a disparu depuis la conquête. On m'a montré dans cette église de Saint-Jean le lieu où sont ensevelis les restes du comte de Beaujolais, un des fils du duc d'Orléans. N'admirez-vous pas ici les terribles jeux de la fortune dans les temps où nous avons vécu ? Un prince de la famille royale de France vient terminer une vie de misère et d'exil dans une île de la Méditerranée, et le dernier grand-maître de Malte, vaincu et dépouillé, long-temps fu-

gitif, est allé ensuite mourir misérablement à Montpellier.

Après avoir visité les églises de Malte, j'ai voulu voir les hôpitaux : vous savez que l'illustre chevalerie de Saint-Jean a commencé par un hôpital ; dès le neuvième siècle, l'hospice de Saint-Jean à Jérusalem recevait les pélerins ; ils y trouvaient toutes sortes de soins et de consolations dans leurs misères ; quand la ville sainte fut retombée au pouvoir des infidèles, les chevaliers élevèrent à Ptolémaïs un hôpital qui fut célèbre dans tout l'Orient. Nous avons vu l'emplacement et les restes du grand hôpital de Rhôdes. Le premier soin de la chevalerie chrétienne, en arrivant à Malte, fut d'y bâtir des hospices. Plusieurs voyageurs du dernier siècle ont parlé du grand hôpital bâti par La Valette, près du fort Saint-Elme. Il aurait pu servir de modèle à nos plus grands hôpitaux de la chrétienté. Après la gloire de combattre les mécréans, il n'y avait point de tâche plus glorieuse pour la chevalerie de Malte que de soulager l'humanité souffrante : dans les derniers temps de l'ordre, on disait encore, *Nos seigneurs les pauvres*, et les chevaliers continuaient de se livrer au service des infirmes et des malades. Le grand hospice de la cité Valette est aujourd'hui un hôpital militaire. La ville a plusieurs autres hospices qui sont très bien tenus, et l'étranger qui les visite reconnaît avec joie que les leçons et les

exemples de charité, donnés par l'ordre des hospitaliers, n'ont point été perdus pour le peuple maltais.

J'avais encore beaucoup de choses à voir, mais me voilà retenu dans ma chambre : j'ai voulu prendre des bains de mer, et la fièvre quarte que j'avais eue à Constantinople, m'est revenue. Je suis réduit à ne voir que mon médecin et quelques ames charitables qui viennent de temps à autre causer avec un pauvre malade. J'ai quelquefois la visite de l'excellent M. Miége, consul de France à Malte; M. Miége, depuis plusieurs années, a employé tous les loisirs que lui laissent ses fonctions, à étudier ce pays; et s'il donne au public le travail dont il s'occupe, nous aurons enfin la statistique la plus exacte, la plus complète qu'on puisse avoir des îles de Malte et du Goze. Il m'a lu plusieurs chapitres de son livre qui m'ont paru du plus grand intérêt.

Je vois quelques Anglais dont l'esprit est très cultivé, et qui ont vu les pays lointains; j'achève avec eux mes études de voyageur, et j'apprends toujours quelque chose de nouveau sur l'Orient; ils m'ont appris aussi les nouvelles d'Europe; j'ai remarqué dans leur conversation des craintes sérieuses pour la vieille constitution britannique; ils tremblent que la révolution sortie des pavés de Paris, ne traverse la Manche, et n'amène en Angleterre de grands bouleversemens.

Je vous ait dit dans mes lettres que j'avais appris en Chypre et en Égypte, la révolution qui vient de troubler les états du pape; j'ai maintenant sous les yeux un des tristes résultats de cette révolution; c'est une multitude de fugitifs qui ont quitté la patrie qu'ils voulaient délivrer, et qui vont chercher ailleurs un asile; plusieurs sont descendus à l'hôtel de Clarence où je suis logé; ces pauvres gens se sont jetés dans le gouffre, sans rien prévoir de ce qui devait arriver; ils semblent avoir dit à la révolution comme ce philosophe ancien à l'Euripe lorsqu'il se précipita: *Si non comprehendo, comprehende me.* On peut reconnaître ici les œuvres de la propagande, qui va tendre des piéges, qui va porter ses séductions sur tous les points du globe. Les derniers événemens de Paris ont jeté au loin un enthousiasme et des espérances qui peuvent faire bien des victimes et causer bien des malheurs; lorsqu'on est loin des révolutions, on n'en voit que le côté brillant, mais les larmes des malheureux, on ne les voit pas; les cris de ceux qui succombent misérablement, on ne les entend pas; les maux que tout un peuple souffre, les abîmes qui s'ouvrent sous les pas mêmes des vainqueurs, de tout cela on ne sait rien; les étrangers qui prêtent l'oreille à des bruits lointains, entendent quelquefois les mots de *liberté* et de *gloire*, et ces mots suffisent pour enflammer leur imagination; la révolution ne montre au-dehors que ce qu'elle

a de dramatique, que ce qui étonne, ce qui éblouit, ce qui enivre. J'ai eu ces jours derniers la visite d'un jeune avocat sicilien, qui voulait se jeter, m'a-t-il dit, dans le premier bâtiment qui partirait pour la France; il serait heureux s'il mettait seulement le pied sur une terre si féconde en merveilles; je lui ai demandé s'il avait quelque ressource pour vivre dans un pays étranger; j'ai compris à sa réponse, qu'il n'avait d'autre bien qu'un grand fond d'attachement à la révolution; j'ai vainement essayé de lui faire entendre que la liberté ne tenait pas toujours tout ce qu'elle promettait, et qu'il pourrait fort bien mourir de faim dans le pays des prodiges. Je n'ai plus revu mon jeune avocat.

Je me proposais, avant de rentrer en France, de visiter Tunis où mourut Saint-Louis et d'aller en Sicile pour voir dans l'église de Montréal le monument sépulcral où repose le cœur du roi croisé; la fièvre qui est venue me saisir m'empêche d'exécuter ce projet; j'ai pris le parti d'écrire à l'honorable M. Lesseps, notre consul à Tunis, et à un savant de Palerme qu'on m'a désigné; je viens de recevoir les deux réponses, et je vous les transcris.

LETTRE DE M. LESSEPS [1].

MONSIEUR,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Malte. Je suis flatté de la confiance que vous voulez bien avoir en moi, et je regarde comme un des plus précieux avantages de ma position de pouvoir entrer en correspondance avec l'auteur de l'*Histoire des Croisades*. Si vous aviez eu assez de temps et de forces pour venir à Tunis, combien il m'eût été doux de vous accompagner dans vos courses! j'ai fait différentes promenades pour arriver à l'éclaircissement des questions que vous m'avez adressées, et j'ai le regret de vous annoncer que mes promenades n'ont eu aucun résultat intéressant. J'habite pendant tout l'été une maison de campagne située sur l'emplacement de Carthage; j'ai regardé autour de moi, j'ai recommencé mes courses et mes explorations; il me semblait toujours que l'ombre de saint Louis allait m'apparaître et m'indiquer elle même la place où

[1] Depuis notre retour en France [illegible] eu le chagrin d'apprendre la nouvelle de la mort de M. Lesseps ; il a été universellement regretté.

le roi de France mourut. Je n'ai trouvé ni monument, ni débris, aucun vestige qui pût m'apprendre où avait débarqué le saint roi, en quel lieu il avait campé, en quel lieu enfin il avait rendu l'ame à Dieu. Si je vous avais eu à mes côtés, vous, l'historien de saint Louis, j'aurais pu vous faire part de mes conjectures, je vous aurais montré les sites sur lesquels se portent les calculs de mon esprit, et peut-être à l'aide de vos lumières historiques et de ma connaissance des lieux, nous serions parvenus à résoudre d'importantes questions; mais réduit à mes seules ressources, je n'ai rapporté de mes promenades que d'inutiles regrets.

» Mon honorable collègue et ami M. le chevalier Falbe, consul-général et chargé d'affaires de Danemark, astronome et géomètre distingué, auteur du plus beau plan d'Alexandrie, s'occupe en ce moment d'un travail complet sur l'emplacement de Carthage[1]. Je lui ai fait part de votre let-

[1] Le travail de M. Falbe a paru en 1833; il a pour titre : *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, suivies de renseignemens sur plusieurs inscriptions puniques inédites, avec le plan topographique du terrain et des ruines de la ville dans leur état actuel et cinq autres planches. L'ouvrage de M. Falbe est complet sous le rapport de l'antiquité, mais le nom de Saint-Louis n'y est pas prononcé, et nous n'avons rien trouvé de ce que nous cherchions sur la côte de Tunis. Heureusement que pour remplir cette lacune il nous reste la belle description de M. de Chateaubriand.

tre; il m'a dit que probablement avant un an son travail sera publié; je pense que les recherches de M. Falbe vous aideront à déterminer les endroits du débarquement et de la mort de saint Louis.

» Agréez, monsieur, etc. »

LETTRE DE PALERME.

Monsieur,

« Je m'empresse de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser; il ne me sera pas difficile de satisfaire à votre curiosité; quelques détails suffiront pour répondre à vos questions. Je ne vous raconterai point comment, après la mort de saint Louis à Tunis, ses restes furent d'abord transportés en Sicile; comment les dépouilles mortelles du saint roi furent ensuite portées en France pour être déposées dans l'église de Saint-Denis, à l'exception de son cœur qui fut légué aux Siciliens; c'est la cathédrale de Montréal qui possède ce trésor sacré; un monument sépulcral situé dans une des chapelles du chœur de l'église renferme cette précieuse relique. La cathédrale de Montréal peut passer pour la plus belle église de

la Sicile; ses mosaïques offrent tout ce qu'il y a de plus magnifique et de plus merveilleux en ce genre. En 1811, cette église fut sur le point d'être dévorée tout entière par un incendie; il n'y eut de consumé que la toiture; la flamme épargna le monument où repose le cœur de saint Louis. On travaille depuis long-temps à la réparation de la cathédrale, et bientôt tout sera achevé; dans ce travail de réparation, on s'est attaché à reproduire avec une fidélité religieuse tout ce qui existait auparavant. Je n'ai pas besoin de vous dire que Montréal est dans les environs de Palerme; la population de Montréal est de douze à quatorze mille habitans, y compris les habitans de Rocca et de San-Martino; cette ville a un archevêque et un collége royal.

» Voilà, monsieur, des renseignemens qui vous suffiront peut-être; si vous vouliez avoir des détails plus étendus, vous pourriez consulter l'ouvrage de Lello accompagné de planches.

» Agréez, monsieur, etc. »

Je viens de recevoir les journaux français, et plusieurs lettres de nos amis; tous vos baromètres sont à la grande tempête, et, dans tout ce qu'on m'écrit, je trouve ces mots répétés presque à chaque page : *Que deviendra la France!* Si on ne le sait pas à Paris, comment voulez-vous qu'on le

sache à Malte? Ce que je vois de plus clair dans tout ceci, c'est que la révolution de juillet a voulu se faire gouvernement, ce qui ne convient guère à une révolution, et qu'elle veut même trancher de la monarchie, ce qui répugne tant soit peu à sa nature, et ce qui la met en contradiction avec elle-même! aussi n'entend-on que des plaintes, des menaces, des vociférations furieuses! Aussi ne voit-on que des séditions, des émeutes, des complots; tout me fait croire qu'à mon retour en France, je trouverai beaucoup plus de mécontens qu'il n'y en avait lorsque je suis parti, ce qui prouve au moins que les choses ne vont pas mieux, et qu'on n'a pas encore le véritable remède aux maux dont on se plaignait.

A voir les choses de loin comme je les vois, on croirait que votre gouvernement nouveau est près de tomber, et je crois qu'il serait déjà tombé en effet, s'il n'était pas soutenu par les fautes de ceux qui l'attaquent. Les partis renferment dans leur sein beaucoup de gens éclairés, beaucoup de gens habiles; mais, pris en masse, ils ont rarement le sens commun; tandis que les plus sages s'éloignent du champ de bataille et se tiennent à l'écart, souvent les plus passionnés se mettent en avant et provoquent imprudemment le péril; s'il y avait dans le monde un parti qui eût seulement l'esprit de conduite d'une fourmi, le monde lui appartiendrait; mais la Providence n'a pas voulu

que les partis, et j'en suis bien fâché pour le nôtre, devinssent les maîtres du monde; elle les a tous aveuglés plus ou moins. J'ai toujours remarqué que si les partis ne réussissaient pas, c'est surtout parce qu'ils étaient impatiens; par leur précipitation et leur étourderie, ils consolident souvent ce qu'ils veulent abattre; ils font durer ce qu'ils veulent détruire; ils reculent presque aussi souvent qu'ils avancent, et ressemblent à certains pélerins du moyen-âge, qui allaient à Jérusalem, en faisant toujours deux pas en arrière et trois pas en avant. Le sage nous dit qu'il ne faut pas renvoyer au lendemain ce qu'on peut faire la veille. La maxime est bonne; mais ce n'est pas une raison pour faire la veille ce qui ne peut réussir que le lendemain. N'oublions jamais que le bien n'arrive que lentement, et qu'il s'en va toujours plus vite qu'il n'est venu : il n'y a ici-bas que le mal qui ne se fasse pas attendre, et qui ne soit jamais pressé de partir. Pour que la révolution périsse, il faut qu'on ait eu le temps de brûler ce qu'on avait adoré; il faut qu'on fasse comme dans l'ancienne Athènes lorsqu'on jugeait un homicide : on faisait le procès à tous les instrumens qui avaient servi à commettre le crime; il faudra ainsi que l'iniquité s'accuse et se condamne elle-même; alors l'expérience parlera aux petits enfans.....

J'aurais bien d'autres choses à vous dire; mais comment faire entendre ma faible voix au milieu

d'un pareil tumulte ? il serait plus raisonnable, je crois, de haranguer la tempête lorsqu'elle éclate, ou d'adresser des discours et de donner des avertissemens à la mer orageuse.

SUITE

DE LA LETTRE CLXXXIX.

DÉPART DE MALTE. – VUE DU GOZE. – ILE PRODUITE PAR UN VOLCAN. – COTE DE LA SARDAIGNE. – RETOUR EN FRANCE.

Juillet et août 1831.

J'EN ai été quitte pour quelques accès de fièvre ; le sulfate de quinine a suffi pour me guérir, et me voilà debout, me voilà prêt à partir; je viens de m'arranger avec un navire maltais qui doit se rendre à Marseille.

A mesure que j'approche de la France, je ne sais pourquoi je plus suis triste; et cependant mes plus douces affections, mes plus chers intérêts m'y rappellent; je suis parti pour suivre les croisés en Orient, et je retourne dans mes foyers, accablé de

fatigues et des infirmités de l'âge, pauvre, dépouillé et ruiné comme nos vieux pélerins, auxquels il ne restait souvent à leur retour que la croix de Jésus-Christ et la palme du pélerinage. Il me restera toutefois pour me consoler une épouse pleine de courage et de raison, aimable et douce compagne de ma vie, des amis véritables, les lettres qui m'ont fait supporter tant de mauvais jours; il me restera, pour me distraire dans quelque solitude ignorée, les tableaux de l'Orient dont ma mémoire est si remplie, les souvenirs de Jérusalem et du Calvaire devant lesquels il n'y a point de malheur qu'on ne puisse oublier. La France et l'Europe ne manquent pas maintenant d'illustres infortunes, qui m'offriront des modèles de résignation; le temps présent n'a-t-il pas des rois, des princes dont les misères sont encore plus grandes que les miennes et qui m'apprendront à souffrir!

Nous avons quitté le grand port de Malte, hier à trois heures après midi; j'ai fait mes adieux au consul de France M. Miége, qui a eu toutes sortes de bontés pour moi, à plusieurs officiers anglais dont la conversation, la politesse et les procédés généreux resteront long-temps dans mon esprit comme un des bons souvenirs de mon voyage.

Le bâtiment sur lequel nous sommes embarqués, porte un grand nombre de passagers; des Anglais, des Français, beaucoup d'Italiens; je me suis retrouvé là avec le jeune M. de Verninac que j'ai

vu à Malte, où il était chancelier du consulat; il est envoyé maintenant dans l'Amérique du sud; telle est la destinée de nos agens consulaires, qui sont jetés tour-à-tour sur toutes les régions du globe; il est tel de nos consuls qui n'est jamais resté plus d'une année dans le même pays et qui a passé la moitié de sa vie sur les mers. M. de Verninac est un jeune homme d'esprit, auquel les voyages profiteront.

Les Italiens que nous avons avec nous, sont presque tous des hommes modérés, pacifiques, tolérans, et cependant ils ont été bannis de leurs foyers comme des têtes ardentes, comme des boute-feu, comme des perturbateurs; telle est la fièvre des révolutions qu'elle peut quelquefois faire oublier aux meilleurs des hommes leur propre caractère. Tous ces pauvres gens regardent maintenant la France comme une véritable terre promise, et ce qui les charme dans ce pays, qu'ils appellent la terre classique de la liberté, est précisément ce qui me désole et me fait trembler. Toutefois, nous nous sommes peu-à-peu rapprochés; de chaque côté on a fait quelques concessions; peu d'heures après notre embarquement, nous étions tout étonnés, mes compagnons de voir dans ce qu'ils appellent un carliste, des idées raisonnables de liberté, et moi de trouver tant d'urbanité et de douceur dans des gens qui venaient de lever l'étendard de l'insurrection, et de pratiquer, comme

on dit à Paris, *le plus saint des devoirs*. Je suis persuadé que la plupart des hommes qui se font maintenant la guerre pour des opinions, finiraient par s'entendre et par s'embrasser, si le hasard venait à les réunir, et si, comme nous, ils voyageaient ensemble une seule journée.

Comme le vent n'est pas favorable, notre bâtiment a fait peu de chemin ; nous sommes encore devant l'île du Goze ; à l'aide de nos lunettes, nous avons pu distinguer la tour des Géans, qu'on regarde comme un monument phénicien ; l'île du Goze renferme plusieurs grottes, parmi lesquelles on a cru retrouver celle de Calypso ; si cette grotte si poétique n'a pu s'offrir à nos regards, nous avons vu du moins le rivage où le sage Ulysse venait s'asseoir, regardant tristement la mer et déplorant son exil. Ce rivage, quoiqu'il ne soit pas dépouillé de toute verdure, ne paraît point boisé ; on n'y voit plus la forêt où le roi d'Itaque coupa des arbres pour faire un radeau.

Le héros de l'Odyssée, comme on sait, partit du Goze pour se diriger vers les mers d'Ionie ; un naufrage le fit aborder dans l'île des Phéaciens ; un de nos réfugiés italiens m'a donné de bons renseignemens sur le petit royaume d'Alcinoüs, qu'il a visité en venant d'Ancône à Malte ; l'île de Corfou est maintenant la métropole des îles Ioniennes ; c'est là qu'habite le gouverneur anglais ; on y montre encore le lieu où furent la ville et le jardin du bon

Alcinoüs, la rivière où la princesse Nausicaa lavait son linge, lorsque Ulysse aborda sur la côte. Le pays est fertile, mais le peuple est misérable, parce qu'il est paresseux; l'exemple des Anglais a répandu le goût du luxe, ce qui a complété la ruine du pays; le gouvernement britannique encourage en vain le commerce et l'industrie; cependant les peuples sont soumis, et voient sans jalousie l'indépendance de la Grèce. La population de Corfou et des autres îles Ioniennes, ne s'élève pas au-dessus de cent-quarante mille ames; les îles de Malte et du Goze comptent presque autant d'habitans.

Du 15 *au* 20 *juillet.* Nous sommes retenus depuis plusieurs jours devant les côtes méridionales de la Sicile. Nous avons vu de loin la ville d'Alicate, puis la vieille cité d'Agrigente bâtie sur une montagne; toute cette côte est montueuse et ne présente qu'un aspect stérile; vers la pointe à l'ouest, est Trépani où aborda la flotte des croisés, lorsqu'elle ramenait l'armée française et les restes de saint Louis mort devant Tunis.

Nous étions en travers de la Sicile à dix ou quinze milles d'Agrigente, lorsque nous avons remarqué dans la direction du sud-ouest un nuage enflammé qui paraissait s'élever de la mer; nous avons cru d'abord qu'un vaisseau avait pris feu; après avoir considéré le phénomène avec plus d'at-

tention, nous y avons reconnu l'éruption d'un volcan ; ce spectacle a duré plusieurs jours ; le second et le troisième jour, nous étions à quatre lieues des côtes de Marsala, et le nuage de fumée était en face de nous du côté de la Barbarie. Pendant le jour, nous ne voyons qu'une nuée blanche qui s'élève en colonne ; la nuit, le nuage devient noir ; il est sillonné par des lueurs qui ressemblent à des éclairs ; nous avons entendu plusieurs détonnations semblables à celles de la foudre ou d'une batterie de canon ; nous l'avons jugé à une distance de trente ou trente-cinq milles ; cette distance s'accorde avec la position de Pantellerie. Un bâtiment qui avait passé près du phénomène, et qui se rendait à Malte, nous a dit qu'il avait vu une île sortie tout-à-coup des flots [1].

La côte de Marsala se perdait dans l'horizon, et Maritimo s'élevait à notre droite ; j'ai ouvert ici plusieurs fois le troisième livre de l'*Énéide* ; c'est de ce côté que les Troyens abordèrent en Sicile. Le vent nous a poussés près des îles Égates, où Statius Catullus battit la flotte des Carthaginois. Tous les parages que nous parcourons sont remplis des souvenirs de la poésie et de l'histoire.

Du 22 au 25 juillet. Nous avons longé les terres

[1] Des renseignemens ultérieurs nous ont appris qu'un volcan avait formé une petite île près de Pantellerie ; cette île a disparu peu de temps après ; tous les journaux du temps en ont parlé.

de la Sardaigne, laissant derrière nous à droite le golfe et la ville de Cagliari; de vieilles tours ruinées s'élèvent de toutes parts sur les côtes, de hautes montagnes bordent le rivage méridional de l'île; pour attendre les vents favorables, notre bâtiment est entré dans la rade de Saint-Pierre; l'île de Saint-Pierre est une petite île, couverte de vignes; tous les habitans au nombre de 2800 sont enfermés dans une enceinte fortifiée; il y a trente-deux ans que les corsaires de Tunis enlevèrent dans cette île presque toute la population; c'est depuis ce temps que la ville est entourée de tours et de remparts; on pêche dans la rade de Saint-Pierre une grande quantité de thons, dont on fait de la boutargue : il y a quelques mois que la Sardaigne et les îles voisines célébraient l'avénement du roi Charles-Albert; les Sardes qui ont toujours aimé leurs rois, placent les plus grandes espérances dans le règne nouveau. Dès les premiers jours de son gouvernement, Charles-Albert a déjà montré toutes les vertus de l'illustre maison de Savoie; les peuples soumis à ses lois paternelles recueilleront le prix de leur fidélité, et feront envie aux autres peuples de l'Italie et de la Méditerranée.

27 *juillet*. Dans la journée d'hier, nous avons vu à notre droite les montagnes de la Corse; pendant toute la nuit des éclairs ont sillonné l'hori-

zon; la foudre a retenti long-temps; ce matin le soleil est rouge, le ciel sombre, la mer orageuse; nous voyons devant nous les îles d'Hières et les côtes de France...

LETTRE CXC.

CHANSONS ARABES.

Hadet (Liban), juillet 1831 [1].

La dernière lettre que j'ai reçue de M. Michaud est datée du lazaret de Malte; il devait s'embarquer prochainement pour Marseille, et je présume qu'en ce moment il a revu les terres de France. J'aime à espérer que le Dieu des pélerins qui jadis ramenait sains et saufs dans leur patrie les chevaliers et les princes de la croix, vous aura ramené

[1] Cette lettre est adressée à madame Michaud.

le nouveau croisé satisfait et joyeux. Quant à moi, il me reste encore bien des jours et des flots à traverser avant de toucher aux régions natales. L'Orient me semble triste depuis que mon noble ami n'y est plus. Quoique M. Michaud fût en Égypte et moi en Syrie, je me disais pourtant que je n'étais pas seul ici; un bateau de Beirout ou de Jaffa pouvait en deux jours me conduire à Alexandrie; maintenant une mer immense nous sépare. J'ai besoin de m'arrêter à votre gracieux souvenir pour ne pas me laisser aller aux mélancoliques pensées, pour reprendre un peu de courage. Souvent dans les longues et brûlantes journées du désert, votre charmante image est venue me servir de compagne, comme un de ces frais génies éclos de l'imagination arabe; c'est donc à l'abri de votre nom que je placerai quelques chants poétiques que j'ai recueillis dans mes courses à travers les pays de Jérusalem, de Gaza, de Damas et du Liban.

Vous n'avez probablement pas lu les chansons qui se trouvent à la suite de la grammaire arabe de Savary, celles que M. Villoteau a rapportées dans ses mémoires sur la musique des Orientaux; probablement aussi vous n'avez pas lu à la Bibliothèque du roi le grand recueil de chansons arabes, intitulé *Ketab-Alagani* (livre de chansons), un des trophées de l'expédition scientifique d'Égypte; les chansons que je vais vous donner ici seront sans doute les premières que vous aurez connues. Elles

appartiennent à différentes régions de la Syrie; chaque pays où j'ai passé m'a fait entendre une de ses harmonies, et je l'ai pieusement emportée; vous pourriez me comparer à ces naturalistes voyageurs qui ramassent des plantes et des fleurs nouvelles partout où ils en trouvent. Je ne me suis presque jamais arrêté dans un lieu sans demander quelques chants aux Arabes qui m'entouraient; j'écrivais à l'aide d'un interprète le sens poétique des chansons; j'ajouterai qu'on chante beaucoup dans les réunions arabes et que j'avais toujours soin de demander l'explication de ce que j'entendais.

Presque toutes les chansons arabes sont des chansons d'amour; quelques-unes déplorent la mort d'un brave ou célèbrent un combat glorieux. On y parle souvent de la nuit et de la douce lune, car pour les Arabes brûlés du soleil, les heures de la nuit sont les heures fortunées, et la lune se montre à eux comme un astre ami. C'est surtout le soir qu'ils rêvent et chantent, couchés sur le seuil de leur cabane ou à l'entrée de leur tente. C'est à la blanche reine des ombres qu'ils confient leurs plaintes, leurs maux ou leurs joies secrètes. La lune qui fut toujours en Orient le symbole de la beauté, figure dans les chansons arabes pour exprimer l'éclat et les charmes de l'objet aimé; ils disent *ô ma lune!* comme nous disons *ô ma belle!* Une remarque à faire, c'est que

les Arabes, en s'adressant aux femmes, n'emploient jamais le genre féminin. Quand le poète écrit *ô mon soleil, ô mon ami!* il faut traduire par ces mots, *ô ma lune, ô mon amie!* Cette pudeur de langage est curieuse à observer; malheureusement il n'est que trop vrai que la sévérité des apparences ne cache pas toujours une morale pure.

Je ne m'arrêterai point à juger ici le genre et le ton des chansonniers arabes. Vous y reconnaîtrez les qualités et les défauts de la littérature orientale: de la simplicité, de l'éclat à côté de la bizarrerie et de l'exagération; vous y trouverez quelquefois plus de sentiment que de poésie. Rien n'est plus facile d'ailleurs que d'apprécier cette littérature du désert inspirée par la simple nature, littérature nomade comme les peuples qui l'ont faite, monotone comme la vie arabe, vivant toujours des mêmes idées, des mêmes impressions, roulant sans cesse autour des mêmes images.

L'air d'une chanson arabe forme la moitié de sa poésie, la moitié de son intérêt; la voix de l'Arabe est naturellement mélancolique; toutes les fois qu'il chante, vous diriez qu'il se plaint ou qu'il soupire. Je n'ai jamais saisi dans des voix arabes une note, un son, quelque chose qui pût exprimer la gaîté. L'Arabe en chantant gémit comme le vent qui souffle sur sa tente, comme la brise qui semble rouler d'harmonieuses larmes à travers les branches des cyprès et des sapins, comme le der-

nier flot d'une mer paisible qui vient battre le sable du rivage ; l'Arabe n'a jamais connu que la nature, et voilà pourquoi il chante comme elle. Chaque chanson est entrecoupée de refrains qui reviennent après chaque couplet. Le grand art du chanteur est de pouvoir se soutenir sur un ton très élevé, et de parcourir rapidement et sans reprendre haleine, ce que nous appelons la gamme musicale. Quand un Arabe chante dans une réunion, on l'accompagne d'ordinaire au retour de chaque refrain avec des battemens de mains cadencés. Quelquefois le chanteur marie sa voix au son d'une lyre grossière.

Je commencerai par mettre sous vos yeux les trois premières chansons que j'ai entendues ; elles sont nées à Jérusalem. Un jour que j'étais plus triste que de coutume dans ma cellule du couvent latin, je demandai, pour me distraire, quelques chansons au jeune Antonio, fils du drogman Joseph attaché au monastère ; le jeune Antonio est le même qui m'a suivi en qualité d'interprète à Jéricho, au Jourdain, à la mer Morte. Le jeune catholique arabe se mit à rire de la demande que je lui adressais, et n'y vit d'abord qu'une plaisanterie ; les pieuses et graves préoccupations d'un pélerin du Saint-Sépulcre, s'accordaient mal dans sa pensée avec le désir d'entendre de profanes chansons ; il se contenta de me dire que les chansons qu'il savait étaient des niaiseries indignes d'une oreille européenne ; mais

quand le jeune Antonio se fut assuré qu'aucun religieux du couvent ne pouvait nous entendre, quand je lui promis de n'en rien dire à personne dans le monastère, il me débita doucement les trois chansons suivantes, composées à Jérusalem :

PREMIÈRE CHANSON.

« Un collier de perles pare le sein de mon amie : » sa gracieuse taille se balance comme un jeune » palmier sous le vent.

» Moi je vous aime, laissez parler le monde.

» J'ai rencontré mon amie dans la rue du Sérail; » son visage resplendissait comme un miroir.

» Moi je vous aime, etc.

» J'ai rencontré mon amie dans un frais jardin ; » elle portait sur sa tête une couronne de fleurs.

» Moi je vous aime, etc.

» J'ai rencontré mon amie dans le verger de » Lusbakir [1] ; elle était aimable et jolie, et ses » lèvres étaient tendres.

» Moi je vous aime, etc.

» J'ai rencontré mon amie à la porte de Bé- » thléem ; elle était parée d'une robe éclatante et » d'un beau turban ; les roses brillaient sur son » front. »

» Moi je vous aime, etc. »

[1] Lusbakir est le nom d'une habitation au nord de Jérusalem, du côté des sépulcres des rois, à une demi-heure de la ville sainte.

DEUXIÈME CHANSON.

« Je me promenais lentement et à l'aventure,
» lorsque tout-à-coup je vis flotter la robe d'une
» femme; soudain l'amour entra dans mon cœur.

» Le soleil levant frappait de ses rayons d'or le
» visage de la jeune fille;

» Je m'avançai vers elle, et l'amour que je res-
» sentis fut si violent que je tombai mourant à ses
» pieds;

» La pauvrette me souleva dans ses bras et me
» donna un doux baiser; alors je revins à la vie;

» Nous allâmes prendre ensemble un peu de nour-
» riture; sa jolie main me versait à boire; à mon
» tour, je lui offrais à manger : quel repas! quel
» beau jour!

» Ma pleine lune, si vous voulez m'aimer tou-
» jours, vous serez riche et heureuse;

» Si vous m'abandonnez, vous n'aurez plus de
» beaux jours, et d'amers regrets vous resteront. »

RÉPONSE DE LA JEUNE FILLE :

» Mon ami, vous êtes ma rose, comment vou-
» lez-vous que je vous abandonne?

» Quand je respire votre parfum, je sens mon
» cœur se rafraîchir et revivre. »

TROISIÈME CHANSON.

Un jeune Arabe déplore l'absence de son amie :

« O ma lune, le jour que vous m'avez quitté,
» j'ai tant pleuré, tant pleuré, qu'à la fin j'en étais
» comme mort.

» Quand je pense à mon amour pour vous, je
» sens une flamme qui me dévore.

» Je suis pâle et desséché comme le bois en au-
» tomne ; vous m'avez laissé seul avec les étoiles
» du ciel ; vous êtes là-bas bien tranquille, et peut-
» être en aimez-vous un autre !

» Peut-être avez-vous oublié vos sermens ! Peut-
» être avez-vous oublié que vous jurâtes de n'ai-
» mer jamais que moi !

» J'irai m'étendre sur le chemin pour me mon-
» trer aux regards des passans, et je dirai : Je suis
» un pauvre jeune homme près de mourir.

» C'est vous, infidèle, qui serez cause de mon
» trépas ; je prie Dieu qu'il vous envoie tout le mal
» que vous m'avez fait. »

Ces chants d'amour, ces femmes qu'on aime, ces peintures du bonheur, ces tendres inquiétudes des amans, passaient dans mon esprit comme d'étranges visions au milieu du sombre et silencieux monastère de Saint-Sauveur, au milieu de Jérusalem la déso-

lée; il me semblait qu'on ne devait pas parler d'amour dans la cité du Calvaire, dans la métropole du deuil; ces chants d'amour nés aux bords du Cédron, à côté des ruines et des tombeaux, en face de tant d'austères images, me frappaient d'une véritable surprise; c'est comme si j'avais vu des fleurs avec le suave parfum et le frais éclat du printemps sur les flancs de rochers arides, au front de montagnes calcinées où la vie semble pour jamais éteinte.

Il est difficile d'entendre des chansons d'amour de Jérusalem sans se rappeler aussitôt la poésie amoureuse du *Cantique des cantiques*; ai-je besoin de remarquer ici combien Salomon l'emporte sur les poètes arabes d'aujourd'hui? sous le même ciel, aux mêmes lieux, quelle différence entre les inspirations des deux âges! Il y a du charme dans les trois chansons que vous venez de lire, mais qu'il y a loin de là à cette ineffable suavité des peintures de Salomon, à ces fraîches et ravissantes images de l'amoureux cantique! C'est comme si vous vouliez comparer la pauvre et triste Jérusalem du temps présent à l'ancienne Jérusalem qui faisait la joie de toute la terre, selon l'expression du prophète; ou comme si vous vouliez comparer la pâle nature de la Judée actuelle à la Judée biblique où coulaient le lait et le miel.

Les deux chansons qui suivent sont égyptiennes; je les ai entendues à Gaza. Depuis quelques mois,

de pauvres fellahs d'Égypte, fuyant devant la tyrannie de Méhémet-Aly, émigrent en Syrie ; ils viennent par le désert, et c'est à Gaza que d'abord ils s'arrêtent. J'ai vu beaucoup de ces pâles émigrés qui viennent chercher en Palestine un peu de vie et de liberté ; les uns vont de ville en ville, de village en village, montrant pour quelques paras des serpens à la manière des psylles des bords du Nil ; les autres font entendre une sorte de cornemuse aux sons monotones et plaintifs ; d'autres répètent à la porte des cafés ou sur les places publiques des chansons de leur pays ; c'est à ces derniers que j'ai entendu chanter les deux chansons suivantes :

« O fille de mes yeux, ma douce amie, soutenez-
» moi, car je suis un pauvre malade.

» Quand je passe auprès de votre demeure, je
» soupire et sens couler mes pleurs ; mes pleurs
» tombent sur mes genoux.

» O fille de mes yeux, etc.

» Mes larmes m'ont rendu presque aveugle ; re-
» gardez-moi, maintenant que personne n'ignore
» mon triste destin.

» O fille de mes yeux, etc.

» Je suis allé pendant la nuit sous votre fenêtre ;
» l'heure de minuit avait passé, et j'étais encore là.

» O fille de mes yeux, etc.

» Interrogez l'étoile du soir, elle vous répondra

» qu'elle m'a vu pleurer; l'étoile du matin vous
» parlerait aussi de ma peine.

» O fille de mes yeux, etc.

» C'est auprès de la fontaine Blanche [1] que je
» vous vis pour la première fois.

» O fille de mes yeux, etc. »

« O ma Fatmé! mon cœur soupire après vous;
» je souhaite à celui qui ne me plaindra pas une
» passion qui brûle et consume son ame.

» L'éclat de votre beauté a fait pâlir la lune;
» vos regards répandent la lumière comme le grand
» astre pendant la nuit.

» O mes pauvres yeux, allez vers le Nil, et
» noyez-vous dans les eaux du grand fleuve;

» Vous avez trop de maux à pleurer; il vous
» faudrait répandre beacoup trop de larmes.

» Mettons notre espérance en celui qui créa le
» ciel, la terre, les mers; les destins sont chan-
» geans. »

Plusieurs chansons arabes ne sont autre chose qu'un quatrain plus ou moins ingénieux, dont le grand mérite est de ramener quatre fois la même rime en lui donnant un sens différent. Ce genre de chanson est connu sous le nom de *Moual*; pour être convenablement apprécié, il exigerait l'intelligence du texte; les traductions ne peuvent

[1] La fontaine Blanche est le nom d'une fontaine du Caire

pas reproduire un mérite littéraire qui tient aux formes mêmes du langage original. Parmi les nombreux mouals que je retrouve dans mes notes, j'en ai choisi quelques-uns qui peut-être ne vous déplairont pas trop; je les tiens de la femme de M. Beaudin, notre agent consulaire à Damas; madame Beaudin, native d'Alep, est douée d'une si prodigieuse mémoire que les musulmans de la Mecque pourraient croire qu'elle a bu de l'eau du puits de Zemzem; lorsque je la félicitais sur la quantité de choses qu'elle avait retenues par cœur, au lieu de baisser la tête et de rougir de modestie, elle aurait pu me répondre ce que répondait un Arabe dans une occasion semblable: Je suis, disait-il, je suis semblable au sable du désert qui boit toutes les gouttes de pluie qui tombent sans en perdre une seule. Après chaque promenade que je faisais dans la ville de Damas ou aux alentours, lorsque je rentrais dans la maison de notre agent consulaire, madame Beaudin avait l'extrême obligeance de répondre aux mille questions que je lui adressais, et souvent aussi je lui demandais des chansons arabes. J'ai cherché à ne pas rendre tout-à-fait méconnaissables dans notre langue les quatres mouals que vous allez lire.

MOUAL I.

« J'ai envahi le chemin par où vous passez, ô

» lune que j'adore ! ô douceur, repondez-moi, » pourrez-vous m'échaper ?

» Mon cœur, consumé dans une trop longue » attente, s'est desséché comme un rameau séparé » du tronc.

» O mon amie, que je vous revoie, et puis, si » l'on veut, qu'on me réduise en poudre ! »

MOUAL II.

« Vos noirs sourcils sont semblables au crois- » sant, et vous exhalez des parfums plus doux que » le musc et l'ambre.

» Quand je demande à m'approcher de vous, un » signe de vos yeux m'ordonne de m'éloigner.

» Mais vos défenses seront vaines ; dussiez- » vous, par le pouvoir de Dieu, prendre votre es- » sor vers le ciel, je saurais vous y atteindre » encore. »

MOUAL III.

» Pars ! ô mon chameau fidèle, et lorsque tu » seras arrivé à sa porte, fais-lui entendre toi-même » des plaintes.

» Quand le sourire est sur mes lèvres, la tris- » tesse n'en est pas moins dans mon cœur.

» J'avais commencé à recueillir dans la ruche » la fleur du miel, hélas ! et maintenant adieu le » bonheur. »

MOUAL IV.

UN JEUNE HOMME A SON AMI :

« Qu'as-tu donc, mon ami? pourquoi penches-tu
» ta tête sur ta main ?
» As-tu un navire qui ait fait naufrage, ou bien
» es-tu abandonné de ton amante?
» Si tu as perdu ton navire, celui qui te l'avait
» donné saura bien te le remplacer;
» Si tu as perdu ton amante, console-toi, tu en
» trouveras une autre. »

La dernière chanson que je vous citerai, est célèbre parmi les tribus du désert et les montagnards du Liban, à cause de la haute renommée du bédouin qui fait le sujet de ce chant. Ce bédouin était un chef de tribu, nommé *Kangg-Mohamet*, qui vivait dans le dernier siècle. Kangg-Mohamet dépouillait les caravanes, enlevait les moissons, et sa tribu était souveraine dans ces contrées. Le pacha d'Alep qui, depuis long-temps, cherchait à se defaire de ce cheik, la terreur de la Syrie, l'invita un jour à se rendre dans son palais sous prétexte de *faire amitié* avec lui. Mohamet se laissa prendre au piége et fut assassiné à Alep. La sœur du cheik bédouin, appelée *Taoullé*, composa la chanson suivante, pour déplorer le triste sort de son frère, et pour mau-

dire les bourreaux de Kangg-Mohamet. L'air rude et sauvage de cette chanson, le plus beau que j'aie entendu chez les Arabes, est un mélange harmonieux de rage, de douleur et d'amour. J'ai entendu la chanson de Taoullé, au bord de la rivière Quadicha, dans un site charmant du voisinage de Tripoli; M. Charles Guys, le vice-consul, M. Rotier, le drogman-chancelier, M. Mazolier, le drogman-auxiliaire, et moi, nous avions été invités à un grand banquet sur les bords du *fleuve saint*; à la fin du dîner, quand le moment des toasts fut venu, un montagnard maronite qui passe pour avoir la plus belle voix du pays, nous fit entendre la chanson de Taoullé.

« Kangg, chef de la tribu des moualis, avait
» vaincu les tribus de Fédahn et d'Ahdidi; il avait
» enlevé l'enseigne [1] de Kablan [2].

» Vous ne porterez plus le sabre derrière moi;
» oh! qui viendra me venger? filles du désert,
» pleurez le sort de Kangg-Mohamet, qui n'est plus
» sorti d'Alep.

» Kangg, chef de la tribu des moualis, etc.

» Voilà que la mort est venue me saisir. L'amour

[1] Les bédouins, dans leurs combats, n'ont pas de bannière; au lieu de drapeau, ils placent sur un chameau, richement paré, la plus jolie fille de la tribu; autour d'elle se place la fleur des combattans; quand l'ennemi parvient à enlever la jeune fille, la tribu est vaincue.

[2] Nom d'une tribu.

» que j'avais pour une femme aux bras blancs » comme la neige, m'a fait oublier le danger, et j'ai » péri : cette femme, au moment du péril, n'a » point pensé à moi.

» Kangg, chef de la tribu des moualis, etc.

» Mon coursier avait franchi le seuil du sérail » (palais du pacha), malgré de fortes barrières ; » nous étions déjà arrivés en fuyant jusqu'à *Bel-* » *Amidd* [1], et nous hommes du désert, nous étions » mêlés aux hommes de la ville.

» Mais il fallut céder au nombre ; si j'avais pu » me préparer au combat, j'aurais fait un carnage » qui aurait retenti jusqu'aux oreilles du sultan.

» Oh! filles du désert, pleurez le sort de-Kangg- » Mohamet qui n'est plus sorti d'Alep. »

LARMES DE TAOULLÉ.

« Le jour de l'éternelle séparation est venu ; je » pleurerai toujours la triste fin de Kangg-Moha- » met, qui avait vaincu les tribus de Fédahn et » d'Ahdidi, et qui avait enlevé l'enseigne de Ka- » blan. »

Il me reste encore beaucoup de chansons que je pourrais vous envoyer, mais je m'arrête ici ; je vous en donne assez pour que vous puissiez con-

[1] Lieu près d'Alep.

naître les productions poétiques[1] nées sous les tentes ou les cabanes de la Syrie, au milieu des chameaux et des chèvres, près des torrens, au pied des palmiers. Lorsque ces chants du désert arriveront à Paris, semblables à des Arabes mes amis qui s'en iraient vers vous de ma part, recevez-les bien, accordez-leur cette même hospitalité qu'on m'a si magnifiquement accordée dans les pays de la Judée et du Liban; faites que mes chansons du désert, pauvres exilées, trouvent auprès de vous un doux refuge.

Après avoir lu ceci, vous désirerez peut-être que je vous donne une idée générale de la littérature actuelle de la Syrie; mais je vous répondrai qu'il n'y a point de littérature en Syrie; on y entend çà et là des chansons d'amour ou de guerre, et c'est à peu près tout. On m'a cité les principaux poètes arabes du temps présent, que ma mauvaise fortune ne m'a point permis de rencontrer. Nasralla-Traboulsi, Grec catholique d'Alep, qui parcourt la carrière du drogmanat et se trouve

[1] M. Caussin de Parseval, connu par ses travaux de littérature orientale, a bien voulu nous communiquer la traduction d'une chanson arabe d'Alep, la plus remarquable de celle qu'on chantait dans cette ville à l'époque où il y résidait; la chanson a sept couplets, dont chacun est suivi d'un refrain ainsi conçu: « Chanteur, fais-moi entendre ta voix pour adoucir ma souffrance, » pour guérir mon cœur malade. » Cette chanson d'Alep, élégamment traduite par M. Caussin, présente de charmantes images, et nous regrettons que sa longueur ne nous permette pas de la donner ici.

maintenant au Caire auprès de Méhémet-Aly, est le plus célèbre des poètes arabes contemporains. Il adressa à l'empereur Napoléon, au sujet de la naissance du roi de Rome, une pièce de vers qui eut une grande vogue dans les consulats et les ambassades d'Orient. Nasralla-Traboulsi est le premier Arabe qui, dans des chansons d'amour, ait osé s'adresser directement aux femmes, au lieu d'employer le genre masculin selon la vieille coutume des chansonniers orientaux; ce n'est qu'à force de talent que le poète d'Alep est parvenu à se faire pardonner cette innovation.

Si la peste n'était point à Deir-el-Kamar, je m'y serais déjà rendu pour faire connaissance avec le poète maronite Boutros-Kramé, attaché à l'émir Béchir; Boutros-Kramé passe pour doué d'un vrai talent poétique. Je vous nommerai encore Cheik-Emin-el-Homsi, musulman arabe résidant à Hama, Mohammed-effendi, El-Djabri d'Alep, Nicola Nahass, Grec schismatique de Tripoli, comme cultivant avec succès la poésie légère. Il y a plus de poètes que d'historiens dans les pays d'Orient; le despotisme n'a rien à dire à la poésie qui soupire une hymne d'amour ou qui chante les merveilles de la nature, mais il ne permettrait pas toujours à l'histoire de raconter la vérité. Aussi on ne m'a point cité en Syrie beaucoup de gens qui s'occupent d'histoire. J'ai parlé, dans une précédente lettre, d'une histoire impartiale de l'émir Béchir,

écrite par un prêtre maronite ; il fallait à ce prêtre maronite tout le courage d'un soldat qui présente la bataille à un ennemi plus fort que lui. On m'avait promis la communication d'une relation manuscrite de la campagne de Bonaparte en Égypte et en Syrie, dont l'auteur est Nicola El-Tourq, maronite, mort depuis douze ou quatorze ans ; je ne l'ai point encore reçue. J'aurais aimé à voir comment un maronite avait jugé cette grande expédition française qui frappa l'Orient d'une de ces secousses dont les peuples ne perdent point le souvenir.

P.....

LETTRE CXCI.

LES FRANCS DE BEYROUT. LE CHOLÉRA-MORBUS A LA MECQUE. EXPÉDITION CONTRE BAGDAD. – INONDATIONS DE L'EUPHRATE. – PROCHAINE INVASION D'IBRAHIM-PACHA.

A M. M......

Beirout, juillet 1831

La peste a cessé à Beirout, et je suis revenu dans la maison de notre consul, maison toujours hospitalière, toujours amie pour moi. Quelques frégates anglaises sont mouillées dans la rade de Beirout ; l'une d'elle avait à bord M. Farren, nommé consul à Damas, et descendu à terre depuis deux jours ; le nouveau consul anglais est arrivé ici avec un équipage complet ; il a des chevaux et une voiture, tout comme si son lieu de rési-

dence était une ville d'Italie ou d'Allemagne. L'Angleterre a été mal informée si on lui a dit que son consul pourrait se promener en voiture dans les rues de Damas et sur les rives du Barrady. Il paraîtrait que les gouvernemens d'Europe prennent au sérieux les contes qu'on débite depuis quelque temps sur la civilisation de l'Orient. Peut-être n'est-il pas impossible que les consuls francs se promènent bientôt en carrosse à Constantinople et à Alexandrie, les deux cités les moins musulmanes de l'empire ; mais je défie un consul européen d'aller en voiture dans les rues de Damas, à moins qu'il n'ait une armée pour escorte. On dit que le nouveau consul anglais vient d'être éclairé sur la véritable situation de Damas, sur le péril de sa mission, et qu'il attendra des temps meilleurs pour aller arborer le pavillon britannique au milieu de la sainte ville musulmane. Je crois que M. Farren attendra non pas quelques jours, non pas quelques mois, mais plusieurs années avant de pouvoir prendre avec sûreté le chemin de Damas. M. Farren est ce même consul dont la prochaine arrivée préoccupait beaucoup les Damasquins à l'époque où j'arrivai dans leur ville ; ils avaient vu en moi l'envoyé du gouvernement anglais, et voulaient me brûler, comme je vous l'ai dit ailleurs. J'étais pourtant sans suite, sans armes, à pied, vêtu comme un simple cavalier arabe. Que serais-je donc devenu si je fusse entré dans la ville en calèche ?

J'ai pour société habituelle, sans compter M. Guys, madame Guys et M. Jorelle, d'autres Francs avec qui je puis causer utilement et qui me témoignent un intérêt affectueux; je vois M. Laurella, le vice-consul d'Autriche, homme doux, probe, honorable, qui a épousé une femme du pays, bonne et douce comme lui; son fils nommé Georgê, est un charmant jeune homme élevé à la manière européenne; brillant cavalier, il dompte avec grace l'étalon arabe sorti depuis peu de la libre solitude, et plusieurs fois tous deux, sous le galop de nos chevaux, nous avons soulevé des tourbillons de sable rouge dans la forêt de pins voisine de Beiroud. La fille de M. Laurella, appelée Marie, âgée de seize ans, porte le costume arabe et ne parle que la langue arabe; mademoiselle Laurella est une des plus jolies personnes que j'aie vues en Syrie. Le jeune négociant français M. Human, actif, complaisant, d'humeur enjouée, chante avec beaucoup de goût des airs de France qui nous charment; il sait par cœur les trois quarts des chansons de Béranger, et les refrains populaires qu'on répète chez nous jusque sous le chaume, m'ont paru plus entraînans, plus harmonieux, chantés au pied du Liban. M. Crèus vient souvent pour me visiter; le jeune et bon Espagnol me dit qu'il a de la peine à vivre dans le village de Hadet depuis que je l'ai quitté.

Hier, des pélerins musulmans ont apporté d'é-

pouvantables nouvelles; cent quatorze hadji de Beirout étaient partis pour la Mecque; il en est revenu quatorze; tous les autres ont péri du choléra-morbus, appelé en arabe *aoua lasphar* (vent jaune); les parens des morts se sont rendus aux cimetières; ils ont prié pour eux pendant plusieurs heures. Les hadji racontent que la pieuse caravane a été frappée par le choléra aux portes de la Mecque, et que la moitié des pélerins a succombé comme si la foudre du ciel ou les bombes de la guerre fussent tombées dans leurs rangs; ils ajoutent qu'on a renvoyé à Damas le reste de la caravane sans lui permettre d'entrer dans la Mecque pour accomplir les dévotions accoutumées. J'ose à peine m'arrêter par la pensée au spectacle de dix ou douze mille hommes qui, la veille marchaient pleins de vie et d'espoir, et qui le lendemain sont des cadavres noirs ou bleus étendus immobiles sur le sol; que de familles en Syrie et en Asie - Mineure vont être dans le deuil! combien de foyers auront des places vides! Il y a neuf ans, m'a-t-on dit, que le choléra-morbus fit quelques ravages à Alep; il s'approcha des côtes de Syrie et ne vint point au-delà de Tortose. Puisse le choléra, cet horrible frère de la peste d'Orient, ne point franchir les mers et s'en aller visiter les régions d'Europe! puisse-t-il ne jamais ouvrir ses immenses, ses homicides ailes sur nos royaumes, au-dessus desquels plane un fléau assez terrible, le fléau des révolutions!

Je ne sais pas si je vous ai parlé de l'expédition du pacha d'Alep contre le pacha de Bagdad, coupable de rébellion envers la sublime Porte. Ali, pacha d'Alep, chargé par le gouvernement impérial de remplir cette mission, n'a trouvé sur son chemin que des villages abandonnés, des terres sans fruits et sans moissons; la peste et les inondations de l'Euphrate ont couvert de misère ou de ruines toutes ces contrées; l'armée d'Ali-pacha a rencontré la faim pour première calamité. Les dernières nouvelles nous ont annoncé qu'Ali-pacha est campé en ce moment a huit heures de Bagdad; il n'ose s'avancer davantage, parce que la peste exerce a Bagdad des ravages inouis dans l'histoire; on parle de cent cinquante mille habitans déjà morts, de douze mille maisons fermées, du lit de l'Euphrate encombré par les cadavres que les flots roulent à la mer. A deux pas de ces sombres funérailles, la guerre est assise sous la tente verte de l'islamisme, attendant pour frapper Bagdad, que la peste se soit éloignée.

Sans aller chercher loin d'ici des malheurs et de lugubres scènes, j'aurais pu me borner à vous retracer ce qui se passe maintenant autour de moi; depuis deux semaines, l'insurrection trouble de nouveau les pays de la Galilée; les fellahs de Naplouse ont repris les armes, et le brigandage a recommencé, car en Galilée la guerre c'est le brigandage. Il n'est plus permis de douter de l'expédition égyptienne; les vaisseaux du vice-roi, armés dans

les eaux d'Alexandrie, n'attendent qu'un signal pour partir ; Ibrahim-pacha, suivi de troupes nombreuses, doit venir par le désert, et Gaza sera sa première conquête. Abdallah-pacha se prépare à se défendre; il envoie recruter des hommes et chercher partout de l'argent dans son pachalik; beaucoup de chrétiens de Beirout se sont réfugiés dans le Liban pour échaper aux vexations du visir de Saint-Jean d'Acre; les rayas qu'on soupçonne d'avoir des sacs d'argent ou d'or sont mis à la torture, et la terreur a gagné toutes les villes de la côte. Pour compléter le tableau de l'état présent de ce pays, ajoutons que la peste n'est point encore sortie des murs de Saint-Jean d'Acre, et que chaque jour elle y creuse des centaines de tombes.

Jusqu'à présent, on croit ici que l'expédition égyptienne se fait dans le simple but de châtier Abdallah-pacha, à qui le sultan reproche les trois griefs suivans : 1° d'avoir entièrement démoli le château de Sanour, sans en avoir, auparavant, demandé l'autorisation au chef de l'empire; 2° d'affecter depuis quelque temps une certaine indépendance; 3° d'avoir rétabli dans son pachalik la musique des janissaires, proscrite par Mahmoud; cette musique consistait en fifres, tambours et grosses caisses. Déjà plusieurs mulets, chargés d'or, sont partis d'Acre pour Constantinople; ils portaient des offrandes qui ont dû satisfaire le grand-seigneur. Il paraît du reste que l'invasion de la

Syrie est un projet bien arrêté dans la tête de Méhémet-Aly, et que désormais ce n'est plus de Stamboul que le vice-roi attendra des ordres. Lui aussi a des griefs contre Abdallah-pacha; en 1822, celui-ci s'était attiré la colère de Mahmoud pour avoir envoyé des troupes contre la sainte ville de Damas, à la suite de l'émir Béchir; ce fut Méhémet-Aly qui obtint la grace d'Abdallah-pacha, moyennant une amende de soixante mille bourses; mais Abdallah, après avoir tourmenté son pachalick pour trouver cette somme, avait tout gardé pour lui. De plus, le vice-roi reproche au pacha d'Acre de donner asile aux fellahs égyptiens. Saint-Jean d'Acre a d'imposantes fortifications; Abdallach est décidé à résister jusqu'à la mort, et probablement les forces d'Égypte auront plusieurs mois bien rudes à passer sous les murs de la ville avant de pouvoir l'emporter. On ne sait pas encore l'attitude que doivent prendre l'émir Béchir et les populations belliqueuses du Liban; mais supposez que la Syrie tombe au pouvoir des Égyptiens, croyez-vous, d'après tout ce qui a été dit dans de précédentes lettres, croyez-vous, dis-je, que le pacha d'Égypte vienne à bout de garder les terres conquises [1]?

[1] On a vu dans les gazettes d'Europe tous les détails de l'expédition des Égyptiens en Syrie; on sait qu'Ibrahim-Pacha est entré sur le territoire syrien, le 1er novembre 1831; il n'a pas eu beaucoup de peine à prendre Gaza, Jaffa, Caiffa, Jérusalem et Naplouse; c'est à Saint-Jean d'Acre que l'atten-

Ainsi donc, le moment où je quitte la Syrie, est un moment terrible et solennel; d'un côté, ce sont des fléaux qui précipitent dans le sépulcre des milliers d'hommes, qui laissent des villages vides et changent les terres fertiles en déserts; de l'autre, c'est la guerre menaçante, la guerre, ce long tonnerre qui passe sur les peuples et les décime. Le nuage noir qui monte à l'horizon de l'Égypte et d'où bientôt s'échappera une tempête contre le pays auquel je vais dire adieu, ne porte point dans ses flancs la suprême destinée de la Syrie.

P....

daient les grandes difficultés; arrivé le 27 novembre sous les murs de cette ville, ce n'est qu'après un siége de six mois qu'il s'en est rendu maître; nous sommes les derniers voyageurs francs qui ayons vu la cité d'Acre debout avec ses fortes murailles, ses khans et ses mosquées; les voyageurs qui ont visité cette ville depuis la guerre n'y ont trouvé qu'un monceau de ruines. Abdallah-pacha que nous avions vu dans sa capitale syrienne, après avoir résisté à Ibrahim plus courageusement que nous ne l'aurions cru, a été traité avec générosité par le vainqueur; conduit en Égypte auprès de Méhémet-Aly, il a été comblé d'honneurs comme si on avait voulu le consoler de sa défaite; Abdallah-pacha est maintenant à Constantinople, et le sultan Mahmoud paraît avoir oublié ses anciens torts. On connaît le résultat de l'expédition égyptienne en Syrie; les nouveaux maîtres de ce pays ont chaque jour des rebellions à combattre. La Syrie, comme nous l'avions prévu, se refuse à supporter le monstrueux système qui pèse sur l'Égypte; les habitans regrettent le gouvernement turc. Il y a quatre ans que nous écrivions que Méhémet-Aly pourrait difficilement se maintenir en Syrie; nos prophéties, fondées sur la connaissance des lieux, ne tarderont peut-être pas à s'accomplir.

LETTRE CXCII.

ADIEUX A LA SYRIE. — CHYPRE AU MOIS DE JUILLET. DIFFÉRENTES LOCALITÉS DE L'ILE. — MARIAGE DES VILLAGEOIS CHYPRIOTES. ÉMIGRATIONS DES GRECS DE L'ILE. MORT DU SEIGNEUR D'ANGLURE. RETOUR EN FRANCE.

A M. M

Larnaca (Chypre), 7 août 1831.

J'avais ouï dire à Beirout que des bâtimens de Marseille, prêts à partir pour France, étaient mouillés dans la rade de Larnaca; il ne me restait plus rien à faire dans la Syrie et je lui ai dit adieu; mon dernier regard sur les sommets neigeux du Liban s'est trouvé humide de larmes, car on ne quitte point sans tristesse les grandes régions qui ont frappé vivement le cœur et l'imagination. Or, parmi les régions que Dieu a livrées à la curiosité de l'homme,

il n'en est aucune qui, plus que la Syrie, saisisse l'ame du voyageur; désormais, pas un de mes jours ne se passera sans que je songe aux pays de Jérusalem et d'Hébron, d'Ascalon et de Gaza, de Damas et d'Antioche; les réminiscences, les images, les couleurs de la Palestine et du Liban se mêleront à toutes mes pensées; la Syrie est devenue pour moi une terre de prédilection, une sorte de contrée natale d'où me viendront mes plus heureux rêves, mes plus douces impressions.

Un petit bateau sans pont, sans tente, sans aucune espèce d'abri contre le soleil brûlant, m'a porté de Syrie en Chypre. Dans ce trajet de quarante lieues, le moindre coup de vent aurait suffi pour engloutir sous les flots cette frêle embarcation, conduite par deux pauvres mariniers arabes; je me suis confié à la grande mer sans réfléchir un seul instant au danger; Dieu a voulu que la mer me fût propice et belle, et je suis arrivé en deux jours de Beirout à Larnaca. Toutefois, je dois vous dire que, dévoré par le soleil dans ce caïque si étroit, si incommode, j'ai beaucoup souffert à la traversée. Il y a sept mois, quand nous sommes venus en Chypre, il nous a fallu chercher l'hospitalité ailleurs que chez M. Pilavoine, notre consul, vu que son mobilier et ses effets n'avaient point encore passé les mers; maintenant, M. Pilavoine vient de recevoir du gouvernement français ses lettres de rappel et de retraite, et les embarras

d'un prochain départ ne lui ont pas permis de me donner asile, comme me le donnaient naguère les fellahs et les bédouins. J'ai loué une chambre dans la maison d'un Franc de Larnaca, appelé Antoine Béraut; je me suis mis en pension chez lui en attendant le départ d'un navire français.

Voilà plus de quinze jours écoulés depuis mon arrivée en Chypre; aucun navire n'est parti faute d'une suffisante cargaison. J'ai mis à profit ce retard, et les notes que j'ai prises serviront à compléter ce que vous avez dit sur l'île de Chypre au mois de janvier dernier. Sachez d'abord qu'il ne tombe point des torrens d'eau comme à notre premier passage, mais qu'un déluge de feu inonde cette terre; nulle part je n'ai eu si chaud qu'à Larnaca depuis quinze jours; les langues n'ont point de mots pour exprimer l'étouffante chaleur qu'on éprouve ici aux mois de juillet et d'août; le terrain sans ombre et sans eau qui sépare Larnaca de la Marine, n'est traversé par personne depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; le thym, la bruyère et l'herbe qui croissent sur cet espace, ont pris une teinte à la fois brune et rougeâtre sous les ardeurs du jour; des fentes, des ouvertures en sens divers sillonnent partout le sol; les rayons dévorans partis du soleil et se répandant avec violence de tous côtés, figurent à l'œil de longs serpens lumineux à la gueule toujours béante; j'ai fait une fois, à midi, le trajet de

Larnaca à la Marine, pour mieux connaître ce que c'est qu'une journée de juillet en Chypre, et j'avais pitié des pauvres passereaux que je rencontrais à travers ce lac de flamme.

C'est surtout quand souffle le vent du nord qu'il fait chaud à Larnaca; les vents qui nous arrivent de l'est ou de l'ouest ont passé sur la mer et nous apportent quelque fraîcheur; le vent du nord a passé sur les terres embrasées de l'île et n'apporte que le feu. Des vieillards chypriotes m'ont raconté qu'en 1804, le vent du nord amena sur Larnaca une chaleur telle, que les habitans furent contraints de s'enfermer chez eux pendant plusieurs jours, et que beaucoup de gens qui voulurent sortir tombèrent étouffés en chemin; les oiseaux cherchaient un asile dans les maisons, ceux qui restaient dans les champs mouraient; les lièvres périrent aussi, et des troupeaux tout entiers furent étouffés; les habitans avaient soin de tenir les mains et les pieds dans l'eau. La population de Larnaca et de la Marine s'échappe des maisons dès que le soir arrive, et se répand le long du rivage de la mer; la foule encombre le quai de la Marine; le côté septentrional de la rade est couvert de nageurs; il s'écoule là quelques heures de soirée où femmes et jeunes filles, hommes jeunes et vieux, musulmans, Grecs et Européens s'abandonnent, les uns à de molles extases, les autres à de tranquilles causeries; d'autres se promènent avec bonheur au bord

des flots qui semblent s'endormir à l'approche de la nuit. Que de fois j'ai délicieusement rêvé sur les points solitaires de la plage, lorsque la première étoile brillait à l'horizon du côté de Paphos, et que le couchant présentait comme de larges barrières de feu !

Quatre navires de Marseille attendent dans la rade de Larnaca que leur cargaison soit complète ; le premier navire, nommé l'*Alceste*, est commandé par le capitaine Blanc de la Ciotat ; le second, la *Bonne Sophie*, est commandé par le capitaine Coulonne ; le troisième, le *Saint-Tropez*, par le capitaine Lieutaut ; le quatrième, la *Confiance*, par le capitaine Couture. Plusieurs fois je me suis rendu à bord de l'*Alceste* ou de la *Bonne Sophie* pour échapper aux brûlantes journés ; une tente dressée sur le pont nous couvrait d'ombre, et la douce brise des eaux venait aussi nous rafraîchir ; je ne perdrai point le souvenir des capitaines Blanc et Coulonne, de leurs procédés bienveillans, de leurs affectueuses attentions pour moi ; j'ai passé de charmantes heures à leur bord, devenu pour moi une petite patrie.

J'ai cherché à mettre à profit, comme il a été dit déjà, le retard que j'ai éprouvé dans mes projets de départ, et vous trouverez ici le résultat de mes courses et de mes observations nouvelles. Je donnerai mes notes sur les localités avant de m'attacher à la peinture générale des mœurs et de la si-

tuation présente des Chypriotes. Cythère dont Fénélon a fait une description dans son *Télémaque*, est un bourg d'environ deux mille habitans, situé à deux heures au nord-ouest de Nicosie, à huit heures de Larnaca; sa position au milieu de jardins d'oliviers, de mûriers, de citronniers et d'orangers, arrosés par un grand ruisseau, répond parfaitement aux riantes idées que son nom seul rappelle; les habitans de Cythère sont presque tous Grecs et paraissent n'avoir point perdu les anciennes traditions; plus qu'en d'autres cantons de l'île, les habitans s'abandonnent à la mollesse et aux voluptés; ils négligent la culture du sol riche qu'ils foulent; les jeunes gens et les jeunes filles de Cythère passent encore aujourd'hui pour les plus fervens adorateurs de Cypris. Il y a quelques années qu'on a coupé un grand nombre de mûriers dans le vallon de Cythère pour faire place aux semences de coton; c'est, m'a-t-on dit, parce que le prix de la soie a baissé et qu'il est maintenant beaucoup plus avantageux de cultiver le coton; ceci explique la disparition des mûriers dans plusieurs cantons de l'île. Le ruisseau qui passe par Cythère fait tourner grand nombre de moulins; ils sont placés au-dessus du bourg. Les habitans du village d'Idalie, à quatre heures à l'est de Nicosie, ont une meilleure réputation que ceux de Cythère; les douceurs de leur féconde vallée les invitent au repos et aux plaisirs, mais ils ne connaissent que le travail. Le

village d'Idalie ne renferme que cinq à six cents habitans.

Vous avez parlé de Limassol où débarqua le roi Richard ; voici quelques détails sur cette vieille cité, appelée aujourd'hui *Limisso*. C'est un bourg d'environ trois mille et cinq cents habitans, situé au fond d'un golfe à vingt lieues au sud de Larnaca : la moitié de la population est musulmane, l'autre moitié grecque ; les Turcs ont deux mosquées, les Grecs trois chapelles. De hautes montagnes dominent Limisso. Le bourg a peu de ressources, peu de commerce, et la rade est presque toujours solitaire ; les Grecs de Limisso, soumis à un joug tyrannique, n'ont pas le courage de cultiver la terre. Quand l'espérance manque, peut-on travailler ? Autrefois le territoire de Limisso produisait des cannes à sucre ; maintenant on n'en voit plus de traces. Parmi les seize cantons qui forment la division actuelle de l'île de Chypre, le coton n'est cultivé avec succès que dans les cantons de Messagorée, de Carpasi, de Larnaca, de Limassol, de Morphou et de Paphos. Le coton vaut cinq piastres l'ocque. Après le commerce du coton, vient celui du caroube, du sel, du lin : on recueille le caroube au mois d'août ; il se vend huit piastres le quintal ; on l'expédie ordinairement à Odessa. Il y a des salines à Larnaca et à Limisso : celles de Larnaca sont les meilleures ; le sel vaut un para l'ocque : on l'expédie à Constanti-

nople. Le lin, dont la récolte a lieu au mois de mars, est envoyé à Livourne. Les bâtimens de Marseille chargent du coton et des éponges. Tout le monde sait que le vin de la commanderie est une des principales richesses de l'île de Chypre.

Des vestiges de la domination latine sont restés dans la langue grecque de Chypre et dans plusieurs noms de localités : un des plus charmans cantons de l'île, du côté de Paphos, porte le nom franc de *Belpaïs* (beau pays).

Dans une précédente lettre, j'ai retracé les curieuses cérémonies qui accompagnent les mariages des chrétiens de Damas. Voici quelques détails que j'ai recueillis sur la manière dont les Grecs villageois de Chypre célèbrent le mariage. Les cérémonies des fiançailles n'offrent rien de particulier : c'est comme à Damas et comme chez les Grecs de tous les pays de l'Orient ; seulement ici les deux fiancés peuvent se voir dans les familles, et s'ils avaient de la répugnance l'un pour l'autre, le mariage n'aurait pas lieu. A partir du jour des fiançailles jusqu'à l'époque de la célébration du mariage, les deux futurs époux peuvent se voir sous les yeux des parens, mais ils ne se disent rien. Trois ou quatre jours avant la célébration solennelle ; les parens invitent tous les amis, et donnent à chacun un cierge de cire jaune. Chaque invité offre un présent aux fiancés : un pâtre apporte un agneau, un cultivateur apporte de l'huile ou du vin, etc. Le

jour du mariage, les papas ou prêtres grecs du village et les parens des fiancés se réunissent pour fixer la dot, et dresser le contrat. Après le contrat, on revêt la fiancée de ses habits de noces au bruit de la musique; on chante une chanson à chaque vêtement dont on la pare : on habille le fiancé avec la même solennité. Quand tout est prêt, on se rend à l'église pour la bénédiction nuptiale : la nouvelle mariée porte dans le trajet un grand voile rouge sur la tête, et s'avance les yeux baissés à côté de son futur époux. La messe est célébrée, puis les époux sont bénis; au milieu de la cérémonie, on met sur la tête des époux une couronne d'olivier bordée de soie. Ceux-ci, accompagnés de deux témoins, font trois tours dans l'église; le marié tient la mariée par le petit doigt. Pendant ces trois tours, les parens jettent à travers la foule des assistans des poignées de blé, des semences de coton, des paras, vœux et symboles de fécondité et de bonheur.

L'époux reconduit l'épouse à la maison paternelle, en la tenant toujours par le petit doigt; arrivé sur le seuil de la porte, il frappe doucement l'épouse du pied droit; ce coup de pied apprend à la mariée qu'elle doit craindre et respecter son mari. Entré dans la maison, le marié jette par terre une grenade et la brise sous le pied! Alors commencent les danses, qui se prolongent jusqu'au dîner. On fait deux dîners, le premier pour les hommes, le se-

cond pour les femmes. L'épouse ne prend aucune part à la fête : tout ce qu'on lui permet, c'est de s'asseoir au banquet. Apres le dîner, les danses recommencent et durent jusqu'à trois heures après minuit. Le cortége des femmes accompagne avec beaucoup de pompe la nouvelle mariée à la chambre nuptiale ; puis les voiles mystérieux sont tirés sur la fête, et tout retombe dans le silence. Vous connaissez la cérémonie du lendemain, et je me dispense même de vous l'indiquer. Ce n'est qu'aux villages que le mariage est ainsi célébré ; à Nicosie, à Larnaca et dans les principales cités de l'île, on se marie à peu près comme en Europe.

Les Grecs peuvent se marier sans en demander la permission aux autorités turques, mais il leur faut la permission du cadi pour rendre à leurs proches les devoirs de la sépulture ; le cadi ne délivre son permis que moyennant une forte somme. Il y a peu d'années qu'un des principaux Grecs du pays étant mort, le cadi demanda trois mille piastres à sa famille pour le permis des funérailles. A force de prières et de recommandations, la famille du défunt parvint à le faire ensevelir pour sept cent-cinquante piastres : horrible cupidité qui spécule sur la pelletée de terre que réclame un cadavre !

Vous devez vous souvenir que l'île de Chypre a un archevêque et trois évêques : après l'archevêque de Nicosie vient l'évêque de Paphos, puis ceux de

Larnaca et de Cérines ou de Chérigna. Quand l'archevêque de Nicosie meurt, c'est l'évêque de Paphos qui lui succède de droit, et l'évêque de Larnaca est promu par droit de hiérarchie à l'évêché de Paphos. Le prélat de Paphos réside dans un gros village appelé *Ktyma*, situé à une demi-heure de l'ancienne Paphos; près de Ktyma se trouve *Iéros - Tipos* ou le jardin sacré, jadis sanctuaire de la déesse des amours. Les Grecs témoignent pour leurs premiers pasteurs la vénération la plus profonde; les dimanches et les fêtes, ils ne manquent jamais d'aller offrir quelques présens à leur évêque respectif. Les dons des fidèles sont à peu près les seuls revenus des évêques. Dans la saison des récoltes, l'évêque envoie demander à chaque maison chrétienne sa part des moissons et des fruits, et cette part ne lui est jamais refusée.

La superstition du mauvais œil est plus commune en Chypre qu'en d'autres pays de l'Orient. Les jeunes filles grecques redoutent surtout le funeste pouvoir de l'œil des vieilles femmes. Une vieille qui passe, dit à la vue d'une jolie enfant : *Oh! quelle charmante figure! oh! quelle belle chevelure!* Ces mots-là et d'autres semblables peuvent frapper de maléfice la pauvre fille. Chaque fois qu'une jeune fille revient du bain, après avoir baisé et porté sur son front la main de son père et de sa mère, s'empresse d'allumer des feuilles sèches détachées des rameaux d'olivier

bénits à l'église ; pendant que les feuilles brûlent, la jeune fille amène la fumée vers elle en faisant des signes de croix et en prononçant les mots *Kristos Panaïa ;* elle se fait ensuite promener trois fois le feu sacré autour de la tête. Cette cérémonie est jugée indispensable pour échapper au mauvais œil après le bain.

Une particularité curieuse qu'il faut noter, c'est qu'un juif ne peut pas habiter l'île de Chypre ; si quelque Israélite voulait s'établir dans l'île, il en serait chassé sur-le-champ par les Turcs et les Grecs qui sur ce point s'entendent parfaitement. Les gens du pays débitent beaucoup de contes à ce sujet, mais voici ce qu'il en est au rapport de Nicéphore et de Dion Cassius. Au temps de l'empereur Trajan, les Juifs s'étant révoltés contre la domination romaine, s'emparèrent de l'île de Chypre, et, suivant l'antique barbarie du peuple hébreu, massacrèrent deux cent quarante mille personnes ; la population chypriote, molle et sans courage, n'opposa aucune résistance. Mais les Juifs ne tardèrent pas à expier leurs horribles violences ; Trajan remporta une sanglante victoire en Syrie sur l'armée israélite, et envoya dans l'île de Chypre un de ses capitaines, nommé Lucius, avec la mission d'en chasser tous les Juifs ; de plus, Trajan défendit par un décret que personne de la race juive s'établît jamais dans l'île ; depuis Trajan jusqu'à nos jours, toutes les dominations qui ont

passé sur l'île de Chypre ont maintenu rigoureusement ce décret.

J'ai beaucoup vu à Larnaca les deux frères Varda, deux Grecs à qui j'ai trouvé de la bonté, de l'esprit, de l'instruction et un sentiment profond des misères de la nation grecque; l'un est attaché au consulat français en qualité de drogman auxiliaire; l'autre a entrepris de traduire en grec moderne le *Tableau de l'empire Ottoman* de Mouradgea d'Osson; les hommes de sa nation qui liront un jour son œuvre, verront que rien n'est beau comme la législation et la morale écrite des Turcs; ils se diront que la pensée de la révolte ne leur serait probablement jamais venue, si la politique ottomane s'était toujours bornée à mettre en pratique ce qui est écrit dans les livres. Je tiens des messieurs Varda des documens inconnus en Europe sur une révolution qui éclata à Nicosie en 1803.

Il y avait à cette époque auprès du pacha de Nicosie, un Grec nommé Hadji-Géorgagi qui remplissait les fonctions d'interprète du visir; ces fonctions n'étaient pas très importantes par elles-mêmes, mais Géorgagi était neveu de l'archevêque de Nicosie, et celui-ci l'avait chargé des affaires des Grecs. On sait que les archevêques et évêques reçoivent de la Porte le droit de protéger les rayas de leur nation, et qu'ils ont pour cela le titre de *procureur*. Géorgagi, par ce double caractère dont il était

revêtu et surtout par sa grande habilité, exerçait beaucoup d'influence dans les conseils du pacha; les Grecs trouvaient en lui un défenseur, et les Turcs un obstacle à leurs habitudes vexatoires; la multitude musulmane, fatiguée de l'ascendant et du crédit de Géorgagi, s'en plaignit hautement et chercha l'occasion de le renverser; une disette qui se fit sentir à Nicosie, parut aux mécontens un assez bon prétexte pour se soulever. La foule turque se porta avec fureur sur la maison du favori, et demanda qu'on le lui livrât; Géorgagi s'était caché d'abord dans un pauvre réduit de Nicosie, et puis, craignant d'être découvert par les révoltés, il avait quitté la ville, pour venir se refugier dans une chapelle consacrée au prophète Élie, à deux lieues de Larnaca; pendant ce temps, les Turcs avaient livré à l'incendie sa maison de Nicosie, et le pacha était sans autorité.

Géorgagi écrivit de la chapelle d'Élie à un de ses amis de Larnaca pour l'informer de sa situation et lui demander un bateau qui facilitât promptement sa fuite; aussitôt le billet reçu, l'ami de Géorgagi mit à ses ordres un caïque qui le porta à Séleſké en Caramanie; Géorgagi se rendit de là à Constantinople par terre. Il resta plusieurs mois dans la capitale ottomane, sans obtenir l'intervention qu'il sollicitait, et durant ce temps, l'île de Chypre était abandonnée au caprice des révoltés; enfin, le gouvernement impérial ordonna au pacha

de Tarsous de conduire trois mille soldats en Chypre, et d'y remettre le bon ordre ; un second pacha, celui de Misigna en Caramanie, fut chargé de se joindre au pacha de Tarsous. Un autre événement avait amené tout-à-coup le capitan-pacha dans les parages de Chypre ; Gzesar venait de mourir à Saint-Jean d'Acre, et le plus violent désordre avait suivi la mort du *boucher* qu'on maudissait; le sultant envoyait une flotte pour pacifier Saint-Jean d'Acre. La présence du capitan-pacha dans la rade de Larnaca, retint quelques jours les insurgés, mais la révolte ne fut point comprimée, et le pillage et la dévastation recommencèrent. Remarquons que les Turcs de Larnaca et de la Marine n'avaient point fait cause commune avec les Turcs de Nicosie, et qu'ils refusèrent constamment d'agir contre les Grecs.

Le pacha de Tarsous avec ses troupes, aborda au port de Cérines, mais il ne put y descendre parce que la forteresse de Cérines était au pouvoir des insurgés ; il alla débarquer en face du monastère de Malandrina ; Nicosie résista pendant plusieurs jours ; la ville se rendit ensuite par la médiation des consuls européens. Après la reddition de la cité, quelques bruits de complots étaient revenus à l'oreille du pacha de Tarsous ; celui-ci fit arrêter la plupart des chefs, et les condamna à perdre la tête; deux ou trois chefs vinrent se réfugier à la Marine chez le consul de France M. Ré-

gnaud ; fidèle aux saintes lois de l'hospitalité orientale, M. Régnaud consentit à les sauver, et les fit embarquer sous la garde du pavillon français. C'est ainsi que se termina cette révolution d'un an, qui fut une calamité pour les Grecs chypriotes. Le pacha de Nicosie fut remplacé par un pacha plus ferme. On m'a communiqué une lettre adressée à Géorgagi par un certain Démétrio-Distravino, dans laquelle se trouve retracé tout ce qui s'était passé en Chypre depuis la fuite de Géorgagi jusqu'à la pacification du pays ; Démétrio s'attache surtout à peindre les tourmens que les Grecs eurent à subir et les cruelles persécutions exercées contre l'archevèque de Nicosie. Il a été pendu dans la révolution grecque. Quant à Géorgagi, sa fin fut triste aussi ; cinq ans après la révolte de Nicosie, il eut des ennemis qui intriguèrent contre lui auprès de la Porte, et fut décapité à constantinople.

Les faits qui précèdent sont, avec les faits de la révolution grecque dont vous avez parlé, ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire des derniers temps de l'île de Chypre.

J'ai appris que Chypre est actuellement affermée par un banquier grec de Constantinople ; l'île paie tous les ans un impôt de trois millions de piastres (environ un million de francs) ; le pacha de Nicosie reçoit quatre cent mille piastres ; il est chargé de payer les autorités subalternes de l'île ; les deux

millions six cent mille piastres qui restent sont pour le fermier; je ne sais pas précisément la somme annuelle que le fermier remet au sultan. Quand les Turcs s'emparèrent de Chypre, on y trouva quatre-vingt mille hommes pouvant payer le karatch; aujourd'hui on compte à peine quatorze mille têtes payant le karatch, et tel est le système fiscal établi dans le pays, que l'autorité exige toujours la même somme qu'on retirait à l'époque où le nombre des imposés était de quatre-vingt mille. Vous avez suffisamment parlé de la tyrannie du fisc dans vos lettres sur Chypre; un fait seulement doit être ajouté, c'est que l'an dernier le grand-seigneur fit venir quatre primats de l'île pour leur exposer la situation des Grecs; il les chargea de veiller à ce que les rayas ne fussent point accablés, mais tout cela n'a pas amélioré le sort des Grecs de Chypre, et les impôts qu'on exige d'eux sont toujours énormes.

Vous vous souvenez que déjà, au mois de janvier dernier, les Grecs commençaient à déserter l'île; maintenant chaque jour voit de nombreuses émigrations; depuis le mois de janvier dernier, il est parti près de trois mille Grecs pour la Caramanie ou pour Scyra; ils fuient la tyrannie turque, et aussi la dureté des négocians européens qui s'enrichissent aux dépens des malheureux Chypriotes, et qui ont adopté pour leur propre compte les habitudes et le régime des pachas. Au mois dernier, les bras ont manqué pour les moissons et les récoltes; en ce

moment on ne trouve personne pour labourer les champs, pour semer et planter; le pauvre Grec, dans son désespoir, quitte sa chaumière, laisse là ses bœufs et prend passage à bord du premier bateau qui se présente. Plusieurs vont en Morée pour se faire naturaliser Grec, et obtenir la patente de citoyen qui doit les dispenser du karacth et les mettre en possession de tous les priviléges des Francs; mais cette patente ne s'obtient qu'avec de l'argent ou des protections, et combien de Chypriotes fugitifs n'ont pour plaider en leur faveur que leur triste destin et les haillons qui les couvrent!

Il m'est arrivé de passer des heures entières le long de la rade, pour assister aux douloureux spectacle de ces émigrations. De distance en distance sur le rivage, on rencontre des gardes turcs chargés d'arrêter les fugitifs; ceux qu'on surprend sont bâtonnés et envoyés aux travaux des champs; la rade de Larnaca, par son étendue, est propice aux Grecs qui méditent la fuite; ils profitent de l'instant où personne ne veille autour d'eux et sautent dans un caïque qui les porte au large; de gros bateaux grecs en mouillage reçoivent à prix d'argent les malheureux; j'ai vu plusieurs fois le soir de pauvres Grecs se mêler aux nageurs; leurs légers bagages bien attachés passaient de main en main dans la rade, et les fugitifs, avec tout leur bien sur l'épaule, s'élançaient à la nage vers un des bateaux. Vous dirai-je que l'iniquité a songé à spéculer sur ces misères;

plus d'un bateau, au lieu de transporter ses passagers en Caramanie, à Scyra ou en Morée, les a inhumainement laissés sur un point de l'île de Chypre ou de l'île de Rhodes, afin de revenir plus tôt à Larnaca prendre, à prix d'argent, de nouveaux fugitifs qu'on devait tromper encore; et ce sont des mariniers grecs qui chaque jour traitent ainsi leurs frères! Vous parlerai-je de ces consuls européens [1] qui favorisent pour de fortes sommes l'émigration des pauvres chypriotes? Ce ne sont point les consuls de France et de Sardaigne qui vendent de la sorte la protection de leur drapeau, ce sont des agens qui ont acheté le poste qu'ils occupent, pour avoir des priviléges et pour faire une affaire d'un consulat; les consuls de France et de Sardaigne sont les seuls payés par leur gouvernement.

L'émigration des Grecs chypriotes, le prochain abandon qui menace la plus vaste et la plus féconde des îles de la Méditerranée, devraient éveiller les sollicitudes du gouvernement de Stamboul; mais probablement la Porte ignore tout cela, et quand même elle le saurait, ce n'est point d'une île qu'il s'agit en ce moment, mais d'un empire; ce n'est point la destinée d'une terre au milieu des mers qui occupera le sultan et ses visirs, tandis que la révolte se dresse en souveraine dans l'Albanie,

[1] En 1832, quelques-uns de ces agens consulaires de Chypre qui faisaient un commerce de la protection de leur drapeau, ont payé de leur tête ce déplorable abus de leur autorité.

en Égypte et à Bagdad, tandis que mille pensées nouvelles comme autant de flots orageux battent le vieux trône des Osmanlis. La désertion de l'île de Chypre fait peine à voir, surtout lorsqu'on songe aux immenses produits qui suivraient l'exploitation bien entendue de ce pays; l'île de Chypre, soumise à une puissance européenne, pourrait devenir en peu de temps une riche et magnifique colonie. Sans porter nos regards vers l'Europe, bornons-nous à observer que dix mille maronites établis dans le pays de Chypre suffiraient pour en faire rapidement le pays de l'abondance. Dans le douzième siècle, l'île de Chypre avait des maronites au nombre de ses habitans; la population maronite y occupait trente-trois bourgs, d'après Nicéphore; en ce temps-là, les plaines de l'île n'étaient point comme aujourd'hui d'incultes déserts.

Vous avez sans doute gardé le souvenir du pacha qui nous fit si bon accueil dans son palais de Nicosie; si vous reveniez en Chypre, vous ne retrouveriez plus ce palais; nous avons appris qu'il avait été la proie de l'incendie le 25 juillet; on a soupçonné les Grecs d'avoir mis le feu au Séraïa pour tirer vengeance de la tyrannie du pacha; de tels soupçons ne pourront guère servir qu'à irriter les autorités musulmanes.

Ces jours derniers, M. Gillot de Kerhardène est arrivé à Larnaca; il se dispose comme moi à reprendre le chemin de France. J'ai du bonheur à

causer avec lui du pays que nous venons de quitter, des événemens qui vont s'accomplir en Syrie, de cette belle et antique terre qui peut-être est destinée à devenir le champ de bataille où se décideront les destinées de l'Orient. Il m'a été doux de pouvoir remercier M. Gillot des intéressantes lettres qu'il m'a écrites récemment sur la haute Galilée et l'Anti-Liban, et que je vous ai envoyées avec mes dernières lettres. Notre cher voyageur breton a l'ame poétique et l'esprit observateur; je l'ai beaucoup engagé à donner un jour au public le résultat de ses longs voyages en Orient. M. Gillot est arrivé ici avec M. Ache Éloi, ce même botaniste français dont il nous parle dans ses lettres; M. Ache Éloi vous a vu au Caire et m'a donné de vos nouvelles. Le savant botaniste se propose de continuer ses explorations dans des contrées asiatiques peu visitées jusqu'à ce jour. Il reste à l'histoire naturelle beaucoup de conquêtes à faire en Orient; la part de M. Ache Éloi ne pourra être que glorieuse.

Je finirai cette lettre, qui sera ma dernière écrite d'Orient, par un souvenir qui vous intéressera sans doute. Simon de Sarebruche, baron d'Anglure au diocèse de Troyes, dont le pélerinage vous est bien connu, en revenant des pays d'Égypte et de Syrie, mourut en Chypre dans la ville de Nicosie le 18 janvier 1396; le pélerin de la suite du baron d'Anglure qui a rédigé la relation du voyage, imprimée pour la première fois à Troyes en 1621, a raconté

avec détails la maladie et la mort de son seigneur. Le baron d'Anglure avait débarqué à Limisso, et sitôt que Jacques, roi de Chypre, eut été informé de son arrivée, il lui envoya un de ses écuyers et mille chevaux et *sommiers* pour l'aider à porter ses bagages jusqu'à Nicosie; arrivée à la capitale de l'île où résidait le roi, la caravane champénoise avait reçu le plus parfait acceuil; le 5 janvier, jour des Rois, le roi Jacques avait envoyé *à tous les pélerins ensemble de présens, cent pièces de poulailles, vingt moutons, deux bœufs, quatre ordriz pleines de très bon vin vermeil, et quatres cheures pleines de très bon vin de Marboa, et très grand planté de très bon pain blanc;* une autre fois le prince avait envoyé *cent perdrix, quarante lièvres et cinq moutons sauvages qui estoit moult belle chose à veoir.*

« Il advint, poursuit la relation, il advint que mon
» sieur Simon de Sarebruche qui par tous les lieux
» et voyages dessus dicts avoist été sain et haitié
» fort et viste, et encore estoit depuis qu'il fut re-
» tourné de devans le roy de Chypre, comme dit
» est, une petite fievre le preint après ce qu'il eut
» disné en la compagnie et à la table de tous les sei-
» gneurs pélerins le samedi quinzième jour de jan-
» vier qui lui durèrent trois accès tierces, et au
» quart lui changèrent, et cuidoit estre tout
» guéry, nonobstant il estoit gouverné par le conseil
» des phisiciens de la cité qui disoient à tous les
» seigneurs pélerins qui bien le visitoient en celle

» maladie que mondit seigneur n'avoit nul mal
» dont mort se dust ensuivre, et mesmement disoit
» mondit seigneur aux dessusdits et à ses gens
» qu'il ne sentoit de mal si petit non fois tant qu'il
» ne pouvoit dormir à son aise, et le dimanche en-
» suivant seizième jour de janvier il fut en trop
» meilleur point par semblant que encore n'avoit-
» il esté de celle maladie et ordonna emprunter
» une litière pour venir à Limisso avec les autres
» pelerins qui se devoient partir bientôt, et reposa
» assez bien icelle nuit, et quand ce vint le lundi
» matin ensuivant, le roy de Chyppre luy envoya
» son ordre par ses chevaliers, et il reçeut l'ordre
» et ses chevaliers moult gracieusement et sage-
» ment, et pria aux chevaliers qu'ils le recomman-
» dassent au roy et le merciassent pour luy de son
» ordre qu'il luy avait envoyé, après mercia les
» chevaliers de ce qu'ilz étaient illec venuz. Ne de-
» moura pas gramment apres ce que les chevaliers
» se furent partiz d'avec mondit seigneur que il
» luy faillit soudainement une douleur en la teste,
» et une chaleur si grande, que le mardy environ
» midy mon dit seigneur rendit l'ame a nostre Sei-
» gneur Jesus - Christ mout debonnairement et
» doucement par semblant; si prie a nostre sei-
» gneur qu'il luy face pardon de ses pechez, et
» qu'il reçoive son ame en paradis. Il est mis en
» terre en l'église de Saint-François aux cordeliers
» de Nicosie bien honnestement, et il y a une

» tombe bien faicte et bien escrite dessus luy, et » ainsi ses armes et luy sont peintes au mur dessus » luy, et sa bâniere en une lance avec sa cotte » d'armes. A son service furent plus de cinquante » chevaliers et escuyers tât des seigneurs pelerins » comme des gens du roy qui tous l'avaient visité » en sa maladie et mesmement monseigneur l'ar- » chevesque de Terso, qui mout et debonnairemêt » l'avait visité et conforté en toute sa maladie; « celuy chanta là grand messe au service de mondit » seigneur, duquel nostre seigneur Jesus-Christ » reçoive l'ame et mette en la compagnie des » saincts anges en laquelle côpagnie nous puissions » tous parvenir, amen. »

La longueur de ce récit ne m'a point empêché de le transcrire en entier, parce qu'il est d'une simplicité charmante, et qu'il a du prix comme récit d'histoire et comme récit de mœurs. Il y a sept mois, quand nous visitâmes à Nicosie l'ancienne église des cordeliers aujourd'hui église arménienne, nous pûmes reconnaître sous le tapis du pavé la tombe du baron champénois, parmi d'autres pierres tumulaires latines, couvertes de l'image et des armes des personnages ensevelis. Ainsi, dans presque tous les pays de l'Orient, le voyageur de ma nation rencontre des sépulcres qui parlent à son patriotisme; et moi qui me suis attaché à remuer la poudre de notre moyen-âge glorieux en Palestine et en Syrie, ce n'est point sans plaisir qu'à

la fin de ma tâche je prononce le nom d'un de nos derniers seigneurs pélerins.

En achevant ce paragraphe, j'apprends que M. Lieutaut, capitaine du brick le *Saint-Tropez*, est prêt à mettre à la voile pour Marseille; je suis décidé à m'embarquer à son bord; demain 7 août je serai parti. Dans les parages de Chypre, de Syrie et d'Égypte et dans presque toute la Méditerranée, les vents d'est soufflent rarement, et les traversées pour retourner en Occident deviennent ainsi fort longues. Je me confie à là mer sous la garde de Dieu; le premier rivage que je toucherai en quittant Chypre sera le rivage de ma patrie.

P.....

LETTRE CXCIII.

ITINÉRAIRE D'UN VOYAGE A TRAVERS L'ASIE-MINEURE.

(Nous étions partis pour l'Orient avec MM. Callier[1] et Stamaty, ingénieurs-géographes qui devaient nous aider à suivre les traces des croisés dans l'Asie-Mineure et la Syrie; M. Stamaty est mort malheureusement à Alep, comme déjà nous avons eu occasion de le dire; M. Callier a continué le voyage; arrivé récemment en France, il nous adresse une lettre que nous donnons ici, et qui ren-

[1] M. Callier a passé quelques mois en Chypre; il a fait une carte de l'île et l'a envoyée au bureau topographique du ministère de la guerre. Il serait à désirer que M. Callier publiât une relation complète et détaillée de son voyage. Cet ouvrage doit nous fournir des détails curieux, des découvertes très importantes pour la géographie et pour l'histoire de ces contrées.

ferme de précieux documens géographiques sur l'Asie-Mineure. Je regrette que l'énormité de ce volume ne nous permette pas de donner quelques fragmens un peu étendus de l'itinéraire très intéressant de M. Callier, à travers le Taurus, sur les bords de l'Euphrate et dans les parties les moins connues des régions arabiques.)

C'est avec un véritable bonheur que je me rends au désir que vous avez d'insérer quelques notes de mes voyages en Orient dans le dernier volume de votre correspondance. Partis de France en même temps que vous avec mon malheureux ami M. Stamaty, nous devions, comme géographes, et tout en remplissant la mission difficile dont nous étions chargés, rechercher sur notre passage les traces des armées d'Occident à travers l'Asie-Mineure et la Syrie. Vos savantes conversations sur les événemens les plus obscurs des guerres saintes et l'étude des chroniques qui s'y rapportent, nous avaient préparé à ce genre de recherches. Nous aurions sans doute pris quelque part au travail que vous avez si heureusement accompli avec M. Poujoulat sur les diverses marches des croisés au milieu de l'Asie-Mineure, si la mort de mon infortuné camarade, qui laissa retomber sur moi tout le fardeau de notre pénible mission, n'avait pas si longtemps prolongé mon absence. J'éprouve le plus vif regret de n'avoir pu vous apporter assez tôt le résultat de nos observations, je vous aurais peut-être évité la peine de consulter d'autres voyageurs; mais

je dois m'empresser de dire que je n'aurais peut-être rien ajouté aux aperçus que vous avez présentés sur les itinéraires suivis par les différentes croisades, car ils me paraissent tous conformes à ce que j'ai pu observer moi-même. Ce que je ne puis cependant m'empêcher de regretter à jamais, c'est que le malheureux événement qui m'a privé du précieux avantage de me présenter au public sous les auspices de l'historien des croisades, soit en même temps celui qui m'ait privé pour toujours de mon meilleur ami.

Comme je n'oserais placer aucun tableau de l'Orient à côté des séduisantes descriptions de votre charmante correspondance, je me bornerai, monsieur, à vous tracer une légère esquisse des diverses routes que j'ai parcourues.

Après votre départ de Smyrne pour aller visiter les côtes de la Troade, nous avons fait nos prépatifs pour nous rendre par terre à Constantinople. Notre but n'était point de suivre une route nouvelle, nous désirions prendre une première idée des usages du pays que nous devions bientôt explorer en géographes. Le chemin qui allait nous conduire de Smyrne à Constantinople ne pouvait guère nous offrir le sujet d'observations nouvelles; presque tous les voyageurs qui ont visité l'Orient ont suivi cette route. Quoique nous eussions été précédés par un grand nombre de voyageurs, nous avons encore pu glaner après eux, de sorte que

cette première excursion n'a pas été tout-à-fait inutile à la géographie. Nous avions, du reste, l'intérêt que devait nous offrir un pays si nouveau pour nous, et au milieu duquel notre imagination nous avait si souvent transportés lorsque l'histoire nous apprenait tous les grands événemens dont elle a été le théâtre. Nous avons eu à visiter près de Magnésie, la plaine où P. Scipion gagna sur Antiochus-le-Grand cette célèbre victoire qui fit passer toutes les villes de l'Asie-Mineure sous la domination du peuple romain. Plus loin, près de Thyatire, nous avons traversé le champ de bataille où Valens et Procope se disputèrent l'empire. Au pied du mont Olympe, notre intérêt s'est partagé entre le délicieux et pittoresque tableau de Brousse et le souvenir du grand Carthaginois qui vint y chercher un refuge contre l'ingratitude de sa patrie et contre la haine de Rome. C'est au milieu de ces vives impressions et de ces attachans souvenirs, que nous sommes arrivés à la brillante et magique cité de Stamboul.

Après un assez long séjour à Constantinople, où je dus payer au climat mon tribut d'étranger, nous traversâmes comme les croisés le canal de Saint-Georges pour suivre comme eux la route de Nicomédie et de Nicée. Nous avions pris le costume oriental pour ne point attirer les regards soupçonneux des habitans de l'Anatolie, et pour éprouver moins de difficultés, nous avions nos chevaux et

nos gens. Une petite tente devait servir à nous abriter lorsque nous serions obligés de coucher dehors. Cette manière de voyager a beaucoup moins d'inconvéniens que celle qui consiste à prendre des chevaux de poste ou de louage. On est plus libre, et avec un guide on peut diriger ses explorations comme on l'entend, au lieu d'être chaque jour à la discrétion d'un surudji ou d'un aga.

Au-delà de Scutari nous avons traversé l'ancienne Libyssa où furent déposés les restes d'Annibal. La haine de Rome l'avait poursuivi jusqu'à la cour de Prusias où il fut obligé de se donner la mort. Ce triste souvenir s'alliait assez à ceux que nous inspirait la route suivie par ces nombreuses armées d'Occident qui allèrent se fondre sous le fer des Sarrasins. Bientôt nous aperçûmes Nicomédie assise sur une colline qui s'avance comme un cap jusqu'au bord du lac. Ses sombres coupoles et ses blancs minarets nous apparaissaient, au milieu de nombreux cyprès, comme des monumens funèbres répandus dans un vaste cimetière. Ce lugubre tableau nous rappela le misérable sort de ces premiers croisés conduits par Pierre-l'Ermite et Gauthier-sans-avoir, qui campèrent dans la plaine au pied de cette colline peu de jours avant l'horrible désastre où ils périrent presque tous. Nicomédie renferme peu de restes de son ancienne splendeur; elle a cependant encore l'aspect d'une grande ville; a plaine se prolonge au pied de montagnes boisées

qui la séparent de la vallée du Sangarius; des sentiers sinueux et difficiles traversent cette chaîne de montagnes et conduisent sur le cours de ce fleuve; arrivés à *Pons-Sangarii*, dont la construction paraît appartenir aux Romains, nous sommes revenus vers l'ouest pour nous rendre à Nicée. Vous concevez, monsieur, tout l'intérêt qu'a dû nous inspirer ce théâtre des premiers succès de nos armes dans le pays des infidèles. Nos yeux ne pouvaient se détacher de ces murs en ruines qui furent témoins de la valeur de nos guerriers, et qui tombèrent sous les coups de leurs bras victorieux. Les diverses opérations du siége de Nicée s'expliquent clairement en présence des lieux. L'enceinte de la ville est parfaitement conservée, et l'on reconnaît sans difficulté les portes vis-à-vis desquelles les chroniqueurs placent les différens corps de l'armée assiégeante. Un petit village au milieu des antiques murailles remplace aujourd'hui la ville qui donna son nom au fameux concile où l'arianisme fut condamné. On y remarque seulement une charmante mosquée de l'époque des califes.

En quittant Nicée, nous sommes rentrés dans la vallée du Sangarius pour y rechercher d'anciennes positions, et pour observer le cours du fleuve. Nous avons eu à franchir des montagnes dont la stérilité nous a rappelé le récit des chroniqueurs, et qui nous a suffisamment expliqué pourquoi l'armée chrétienne avait été obligée de se séparer en deux

corps, afin d'éviter la disette. Ce sont sans doute les mêmes que les croisés durent traverser en se rendant dans la plaine de Dorylée; un petit pont jeté sur un torrent qui coule au pied de ces montagnes incultes nous a semblé correspondre à celui qu'indique Robert-le-Moine, et au-delà duquel l'armée se divisa en deux corps. De même que les guerriers d'Occident, nous avons franchi ces montagnes pour entrer dans la plaine de Dorylée. Nous avons cherché à expliquer la fameuse bataille qu'ils y livrèrent, et où la victoire long-temps disputée leur demeura enfin après mille prodiges de valeur. La description de Robert-le-Moine nous a paru assez conforme à la nature des lieux; nous avons pu y suivre les différens épisodes de ce célèbre événement. Nos pieds ont foulé sans doute cette terre sacrée où les glorieuses victimes de cette grande journée dorment depuis des siècles loin de leur pays qu'ils ne devaient plus revoir. Cette triste pensée nous remplissait d'une profonde émotion, nous déplorions le sort de ces nombreux soldats qui avaient trouvé la mort sur cette terre étrangère, sans prévoir que l'un de nous ne devait plus toucher le sol de sa patrie, et qu'il aurait bientôt aussi son tombeau dans ce même pays des Sarrasins.

C'est à Dorylée que nous avons quitté les traces de l'armée chrétienne. Au lieu de suivre leur route au milieu du pays dévasté par l'ennemi, où la faim, la misère et la soif leur faisaient chaque jour de nouvelles

victimes, nous avons remonté le cours du Thymbris pour gagner Koutaya, l'ancienne Cotyœium. C'est à partir de cette ville que nous avons commencé à trouver de nombreux obstacles dans nos explorations. Notre but était de visiter les hautes chaînes de montagnes où les eaux se divisent pour s'écouler d'un côté dans la Propontide, et de l'autre dans la mer Égée. Ce pays était tout-à-fait inconnu, les voyageurs européens n'y avaient point encore pénétré. Les guides refusaient de nous accompagner, les agas ne nous accordaient plus de protection, nous avions grand'peine à nous faire respecter. Si la vue de nos firmans forçait un chef de village à nous donner un guide, il nous accompagnait de mauvaise grace, et à la première occasion il fuyait, et nous abandonnait à nous-mêmes au milieu de montagnes couvertes de bois et sans chemin. Plusieurs fois notre Tartare fut obligé d'user de son autorité et de son fouet pour obtenir ce qui nous était indispensable. Notre présence au milieu d'un pays où l'on ne voit jamais de voyageurs éveillait les soupçons des habitans, qui cherchaient, par tous les moyens, à nous éloigner de leurs montagnes. Notre persévérance a cependant triomphé de tous les obstacles qn'on nous suscitait, et nous sommes parvenus à gagner la plaine d'Ak-Hissar, l'ancienne Thyatire. Cette excursion nous a valu la découverte de plusieurs lieux anciens entièrement perdus pour la géographie moderne. La vallée de l'Hermus nous

a ensuite conduits au pied du mont Sipyle, dont nous avons franchi les cols élevés pour arriver à Smyrne par la superbe et riche plaine du Mêlès.

Nous avions formé le projet d'employer l'hiver à étudier les anciennes provinces, qui occupaient autrefois l'espace compris entre les montagnes du Taurus et le rivage, mais des pluies continuelles nous ont forcés à demeurer à Smyrne pendant toute cette saison. Aussitôt que le temps l'a permis, nous nous sommes mis en route; mais la peste qui régnait sur plusieurs points de la Caramanie, nous obligea à modifier l'ordre de notre itinéraire, et nous partîmes pour l'intérieur de l'Asie-Mineure au lieu de nous diriger vers le littoral; nous regrettions surtout de remettre notre voyage du Méandre et de Laodicée, comme si nous eussions déjà prévu à cette époque que plus tard il ne nous serait plus possible de visiter ce théâtre de la malheureuse croisade de Louis VII.

Nous avons d'abord gagné la belle vallée du Caystre, qui rappelle aussi un souvenir de cette triste expédition. L'armée la traversa pour se rendre à Éphèse. Nous campions tous les soirs sous notre tente; les agas des villages voisins nous envoyaient des gardes qui veillaient toute la nuit de peur qu'il ne nous arrivât quelque malheur. Depuis quelques mois la vallée était infestée par des brigands, et les agas que nos firmans rendaient en quelque sorte responsables de ce qui pourrait nous arriver dans leurs districts, tenaient à nous préserver de toute atta-

que. Parvenus aux sources du Caystre, des sentiers difficiles nous ont conduits à l'ancienne Philadelphie par les cols élevés du *Tmolus*. Cette ville est une des stations de la croisade de Frédéric-Barberousse, plus malheureux encore que Louis VII, puisqu'il périt lui-même dans son expédition. A notre arrivée, la population était consternée. La peste qui avait fait périr presque tous les habitans d'un village voisin, avait causé un effroi général, et toutes les portes nous étaient fermées par la crainte que notre passage dans le foyer de la contagion n'eût rendu notre contact dangereux.

Philadelphie porte aujourd'hui le nom d'*Allah-Chéir*; quelques débris sculptés et des fragmens d'inscription attestent encore l'existence de l'ancienne ville. Une large plaine s'étend au pied des hautes montagnes du Tmolus, le cours du Cogamus la sillonne dans sa longueur, et va se joindre à celui de l'Hermus au-dessus de Sardes, l'ancienne capitale du royaume de Lydie. Nous avons traversé la plaine de Philadelphie, et nous nous sommes rendus à *Kola* situé sur un terrain qui présente partout les traces d'anciens volcans dont l'existence nous était connue par les historiens. La vallée de l'Hermus a bientôt appelé notre attention, nous l'avons suivie long-temps et nous ne nous en sommes éloignés que pour gagner d'abord les sources du Méandre, et ensuite l'immense plaine à l'extrémité de laquelle est assise *Afioum-Kara-Hissar*,

dont la position paraît correspondre à l'ancienne Prymnésia. Nous avions le projet de traverser le plateau central de l'Asie-Mineure, pour nous rendre à Angora. On nous effraya beaucoup des dangers que nous aurions à courir, si nous nous engagions au milieu des tribus curdes et turkmènes qui sont en possession de ce plateau. Mais le désir d'explorer cette partie inconnue de l'Asie-Mineure, l'emporta sur la crainte de nous exposer à l'inhospitalité de ces hordes errantes. Nous comptions toujours sur notre heureuse étoile. Du reste, notre excursion a plutôt ressemblé à une petite expédition militaire, qu'à un voyage d'exploration. Chaque soir nous cherchions un campement qui pût être à l'abri d'une surprise, nos chevaux et nos bagages étaient placés au centre; chacun avait son poste, et l'on veillait pendant la nuit. Les armes étaient toujours chargées, et nous avions sous la main une provision de cartouches; une bonne contenance suffit souvent pour imposer à ces troupes de nomades, qui d'ailleurs n'attaquent jamais que lorsqu'ils ont la certitude du succès. Nous rencontrions quelquefois sur les limites de leur territoire des villages abandonnés et des malheureux qui nous contaient leurs infortunes. On nous disait de fuir, si nous voulions éviter un pareil sort. Malgré ces obstacles nous avons pu gagner Angora, sans autre malheur que celui d'avoir perdu un de nos saïs, qui avait eu l'imprudence de s'écarter de notre petite troupe.

Angora ou *Enguri* comme l'appellent les Turcs, occupe l'emplacement de l'ancienne Ancyre. Elle a été autrefois la capitale d'une colonie gauloise dite des Tectosages. Des souvenirs plus récens, et qui se rattachent à la croisade des Lombards, lui donnaient aussi pour nous un très grand intérêt. Son château à double enceinte porte encore les traces des diverses attaques qu'il a dû soutenir ; on y trouve des salles remplies de flèches et de débris d'armures ; ce sont peut-être les dépouilles de ces malheureux croisés, conduits par Raymond de Saint-Gilles, et qui éprouvèrent une si affreuse défaite sur les bords de l'Halys. On remarque dans le château et aux environs de la ville, de nombreux débris de l'ancienne Ancyre. Le monument le plus imposant, est, sans contredit, le temple que les Ancyriens consacrèrent à la mémoire d'Auguste. La porte qui existe encore presque intacte, est ce qu'on peut voir de plus admirable dans ce genre. C'est sur les murs du pronaos, qu'on avait gravé la vie de cet empereur rédigée par lui-même et remise avant sa mort entre les mains des vestales. De nombreuses lacunes existent aujourd'hui dans cette importante inscription. A quelque distance de là, on trouve une colonne debout sur un piédestal, et isolée de toute autre construction ; j'ignore à quel édifice elle a pu appartenir.

Angora est situé à l'extrémité orientale du bassin du Sangarius, et au pied d'une chaîne de montagnes qui le sépare de la vallée de l'Halys. Nous dé-

sirions franchir cette chaîne pour remonter le cours de l'Halys jusqu'à sa source dans les monts Paryadres. Lorsque ce projet fut connu des familles arméniennes auxquelles nous étions recommandés, on employa auprès de nous tous les moyens de persuasion pour nous convaincre des dangers inévitables que nous aurions à courir. Comme nous annoncions seulement le projet d'aller à Césarée, on s'étonnait de nous voir préférer une route si périlleuse à celle que suivent toutes les caravanes et sur laquelle il n'y aurait rien à redouter. Nous eûmes beaucoup de peine à triompher de la bienveillance obstinée avec laquelle on s'opposait à notre départ. Nous partîmes enfin, au grand regret de ces bonnes gens qui nous accompagnaient de tous leurs vœux, et malgré leurs sinistres prédictions, nous eûmes le bonheur d'arriver sans accidens jusqu'à Césarée, l'ancienne Mazaca-ad-Argæum.

Une maladie, qui eut tous les caractères de la peste, me retint au lit près de vingt jours, et nous força de passer ce temps à Césarée. Nous repartîmes ensuite pour continuer l'étude de l'Halys jusqu'à *Sivas*, anciennement Sébaste, capitale de la petite Arménie. C'est à partir de ce point que les obstacles et les dangers commencèrent à nous opposer une barrière qui nous parut d'abord infranchissable. Les Kurdes étaient en hostilité ouverte avec les agens de la Porte : la guerre était en pleine activité. Le pacha de Sivas, à qui nous de-

mandâmes une escorte et des guides, se refusa pendant plusieurs jours à seconder notre voyage, dans la seule crainte qu'il ne nous arrivât quelque malheur. Notre persévérance le décida enfin à nous donner un de ses officiers et une petite escorte.

Nous avions à franchir les hautes montagnes qui séparent la vallée de l'Halys de celle de l'Euphrate. De nombreux campemens kurdes se partagent les pâturages de ces montagnes et y exercent une domination exclusive. Il était difficile de traverser ce pays sans s'exposer à quelques mauvaises rencontres. Nous fûmes cependant assez heureux pour échapper à ces dangers, et nous parvînmes ainsi jusqu'à *Kébân-Madèn* sur l'Euphrate, à peu de distance de l'endroit où le fleuve réunit ses deux grands bras de Bayazid et d'Erzeroum. Ici nous étions pour ainsi dire prisonniers; le pacha de Kébân-Madèn commandait en personne l'expédition dirigée contre les Kurdes, ce qui rendait cette position des plus dangereuses. La peste faisait d'horribles ravages dans tout le pays qui nous séparait de la vallée du Tigre, et ajoutait encore à la difficulté de pénétrer dans le Taurus. Nous avions encore foi dans notre heureuse étoile, et nous nous mîmes en route, accompagnés seulement d'un Kurde attaché au parti du pacha : car ici une escorte eût été plus dangereuse qu'utile. Nous rencontrions de temps à autre divers corps de l'armée turque; les habitans craignaient presque autant le passage de ces soldats

que le ravage des Kurdes. Tous les villages des environs de Kharprout et d'Argana étaient envahis par la peste : de sorte que chaque jour nous nous trouvions exposés à tomber entre les mains des Kurdes, ou à être victimes de la contagion. Malgré tant de difficultés, nous avons pu traverser tout ce pays et gagner *Diarbékir*, après avoir échappé aux tribus de la plaine du Tigre, dont la cruauté est passée en proverbe. Les Turcs disent qu'on ne couche jamais deux fois chez les Kurdes de cette plaine. Un massacre récent venait à l'appui de cette opinion. Une quarantaine de Turcs, que des affaires appelaient à Constantinople, s'étaient réunis pour se protéger mutuellement durant le voyage ; et, comptant trop sur leur nombre, ils avaient eu l'imprudence de coucher la première nuit chez les Kurdes, où ils furent tous cruellement assassinés. Nous dûmes nous estimer fort heureux, lorsque nous apprîmes ce malheureux événement, d'en avoir été quittes pour quelques centaines de piastres dont on nous rançonna à titre de péage.

Diarbékir est une grande ville située sur le Tigre. De hautes murailles défendues par des tours en font une place importante ; mais entourée de tous côtés par des nomades puissans et belliqueux, elle est sans cesse à leur discrétion : les Kurdes paraissent y être les maîtres. Très éloignée de Constantinople et du littoral, elle n'a rien perdu de ce fanatisme ignorant, qui disparaît peu-à-peu des con-

trées où la Porte exerce plus d'influence. Notre arrivée y causa une sorte de mouvement, dont nous manquâmes être victimes. On nous prit pour des officiers du sultan, qui venaient recruter et former des troupes régulières. Nous ne pouvions nous montrer dans la rue sans être assaillis de pierres et de djérids. Il eût été imprudent de sortir sans nos armes. Le jour de notre départ, nous fûmes obligés de faire une véritable charge sur un groupe nombreux qui nous fermait le passage, et nous évitâmes de traverser les bazars où nous aurions infailliblement été attaqués. Le pacha ne nous montra pas plus de bienveillance que les habitans : il nous refusa une escorte, parce que la route que nous voulions suivre aurait exposé ses gens à trop de dangers. Nous invoquâmes en vain l'appui de nos firmans, nous ne pûmes obtenir qu'un simple cavas. Notre but était d'abord de rentrer dans la vallée de l'Euphrate, pour déterminer l'endroit de son passage à travers le Taurus, et ensuite de descendre le cours du fleuve jusqu'à Bir. Cette excursion était remplie d'obstacles et de périls ; le cavas du pacha de Diarbékir, qui devait être notre protecteur, fut le premier à nous trahir. Il souleva contre nous toute la population de *Tchèrmuk*, nous ne dûmes peut-être la vie qu'à l'heureux effet de nos menaces sur l'esprit du gouverneur. Au moment où nous passions à cheval pour sortir de la ville, tous les habitans étaient montés sur leurs terrasses, et nous

lançaient des pierres. Quelques coups de carabines tirés en l'air nous délivrèrent heureusement de ce guet-apens. Cinquante cavaliers résolurent alors de venir nous surprendre dans le village où nous allions coucher. Des indices certains vinrent par hasard nous découvrir ce complot et nous engagèrent à poursuivre notre marche durant toute la nuit pour échapper à ce nouveau danger. Lorsque nous eûmes dépassé le village convenu, notre guide refusa de nous suivre; comme il nous paraissait jouer un rôle dans le complot, il eut été dangereux de le laisser partir, nous menaçâmes de le tuer s'il restait en arrière. Il dut alors marcher malgré lui jusqu'à Soverak, à douze heures de distance. Peu de temps après notre arrivée, nous vîmes paraître le cavas, qui nous avait abandonné à Tchèrmuk, et qui s'était mis à la tête de l'expédition dirigée contre nous. Il voulait reprendre ses armes que nous lui avions enlevées dans un combat, et réparer l'outrage de sa défaite. Dans la crainte de nouveaux piéges, notre interprète alla chez le gouvernêur, lui expliqua l'infâme trahison du cavas, et lui demanda une satisfaction qui nous avait été refusée par le mutselim de Tchèrmuk. Après bien des obstacles, la réparation nous fut enfin accordée, et nous rendîmes les armes du cavas. Comme on s'informait avec maladresse du jour de notre départ, et de la route que nous devions suivre, nous conçûmes quelques soupçons, et pour tromper nos ennemis, nous nous pro-

curâmes secrètement des guides, et nous partîmes au milieu de la nuit, sans que personne pût le savoir.

Nous n'échappions à tous ces dangers que pour en rencontrer d'autres dont les suites devaient être bien plus funestes. Nos guides, qui nous supposaient des trésors, et qui voulaient peut-être aussi venger leur compatriote, nous conduisaient au milieu des tentes kurdes, et nous exposaient à la rapacité de ces nomades en vantant notre grandeur et nos richesses. Nous nous étions plaints plusieurs fois de cette imprudence, et il était convenu que nous n'entrerions plus dans aucune tente. Malgré cette convention, faite sous la foi du serment, le deuxième jour un saïs qui était entré à notre service à Diarbékir, vint nous découvrir un projet d'assassinat que nos guides et des chefs kurdes avaient formé contre nous. A peine étions-nous informés de cet horrible dessein, qu'au débouché d'une petite gorge nous tombons au milieu d'une tribu; nos guides se précipitent dans les tentes et ameutent les Kurdes contre nous. Dans un instant nous sommes assaillis de toutes parts : la fuite était le seul moyen d'éviter la mort. Quatre de nous parviennent à se faire jour, et quatre autres tombent sous les coups des assaillans. N'ayant plus de guides, nous marchons au hasard, et par bonheur nous nous égarons; je dois dire par bonheur, car j'appris ensuite que cet incident nous avait seul sauvé la vie. Après notre fuite, des kurdes étaient montés à che-

val pour courir sur nos traces; en partant, ils avaient juré de nous trancher la tête, et de nous ramener jusqu'à la tribu les pieds attachés à la queue de leurs chevaux, mais la Providence, qui semblait veiller sur nous, nous sauva en nous faisant perdre la véritable route sur laquelle les cavaliers nous poursuivirent vainement. C'est au milieu de pareils dangers que nous traversâmes tout le pays, depuis Diarbékir jusqu'à *Roum-Kala*.

Nous ne commençâmes à trouver quelque sécurité que lorsque nous eûmes mis l'Euphrate entre nous et ces nomades dont la barbarie est si redoutable; nous nous rendîmes ensuite à Alep, par *Ayntab*, sans avoir aucune fâcheuse rencontre.

Après avoir échappé à tant de périls, nous devions presque nous croire à l'abri de la mort : nous avions déjà oublié nos misères et nous ne pensions plus qu'au bonheur d'être arrivés sains et saufs à Alep, pour y prendre un repos si nécessaire à la suite de tant de fatigues et de privations, lorsque mon malheureux ami, épuisé par nos pénibles travaux, fut tout-à-coup atteint d'une fièvre violente qu'il n'eut pas la force de supporter et à laquelle il succomba en peu de jours. Jamais je n'éprouvai une si profonde douleur : je perdais en même temps le meilleur de mes amis et le seul compagnon fidèle de tous les dangers auxquels nous avions si miraculeusement échappé. Nos existences s'étaient tellement identifiées, que nulle perte au monde ne pouvait me cau-

ser dans cet instant une plus douloureuse impression. J'eus néanmoins assez de force pour supporter l'horrible isolement où me plongeait la mort de mon unique et malheureux compagnon. Il me sembla qu'il y aurait peut-être de la faiblesse à abandonner la tâche que nous avions entreprise ensemble ; et, malgré la triste et pénible expérience de nos premiers voyages, je voulus essayer de continuer seul une mission hérissée de tant de difficultés.

Je me proposai d'abord de remplir une importante lacune à travers les parties inconnues de la Syrie supérieure, de la Cilicie-Campestris, et de la Cappadoce. Les voyageurs européens suivent presque toujours la route de *Konia*. Je voulais éviter cette route et parcourir à l'est toute la partie de la Cappadoce, où le *Sarus* et le *Pyrame* rassemblent leurs affluens.

Mon but était de me rendre d'Alep à Kaysar en passant par Marach et El-Bistân. Ce projet semblait rempli de tant d'obstacles, que sur quatre-vingts cavas du pacha, je n'en trouvai pas un qui voulût m'accompagner par ce chemin ; il n'y avait, d'après eux, que la route d'Adana qui fût praticable. Pour ne pas me priver de l'appui presque indispensable d'un officier du pacha, j'eus l'air d'abandonner mon dessein, et je consentis à suivre d'abord la route d'Adana, me réservant de revenir ensuite comme je le pourrais par celle d'El-Bistân et de Marach.

En sortant d'Alep, je me dirigeai d'abord sur An-

tioche. Après avoir traversé la petite rivière du *Koék*, on s'engage au milieu d'ondulations calcaires sans eau et sans verdure; on voit de temps à autre apparaître quelques villages disséminés, qui présentent l'aspect de châteaux en ruines; de hautes tours délabrées servent de forteresses; les habitans s'y renferment pour se défendre contre les attaques de leurs ennemis ou pour repousser les incursions des tribus nomades; une grande partie de ces villages est occupée par des Ansariés, dont les habitudes de pillage sont un sujet de craintes continuelles pour les voyageurs. Au-delà des premières collines, on arrive dans une petite plaine cultivée par des Arabes qui, au produit de leurs champs, ajoutent aussi quelquefois celui de leurs rapines. On y remarque le village de Dana, situé sur un petit monticule où l'on trouve quelques débris qui indiquent l'emplacement d'un lieu ancien.

En quittant ce village, on va gagner une gorge étroite et sinueuse dans les montagnes qui séparent la plaine de Dana de celle d'Antioche. Ce passage est rempli de constructions en ruines; on y distingue surtout des restes de murailles, des portes et des voûtes bien conservées qui paraissent avoir appartenu au Bas-Empire; cette espèce de défilé conduit dans la plaine d'Antioche, à l'extrémité de laquelle on aperçoit la chaîne boisée du mont Rhosus. A la sortie de la gorge, les montagnes s'ouvrent des deux côtés en forme d'amphithéâtre, et alimentent de

petites rivières qui se rendent dans le lac dont les eaux s'écoulent ensuite dans l'Oronte; le chemin traverse quelques-uns de ces cours d'eau et passe ensuite sur de légers mouvemens calcaires, où l'on remarque des emplacemens taillés qui indiquent les lieux où les fondateurs des cités voisines sont venus prendre des matériaux.

A gauche, au pied de montagnes aux flancs arides et déchirés, on aperçoit sur le sommet d'un rocher les ruines d'un château qui semble appartenir à l'ancienne Imma. A peu de distance, on traverse l'Oronte et l'on arrive bientôt à Antioche.

En quittant cette ancienne capitale des rois de Syrie, je passai de nouveau le fleuve et je remontai son cours jusqu'au bord du lac. La plaine qui le sépare du mont Rhosus est traversée par de nombreux ruisseaux qui forment plusieurs marécages, elle sert aussi de campement à des tribus nomades. Après avoir franchi les sommets élevés du Bèylân, j'ai suivi le rivage du golfe d'Issus où je crois avoir retrouvé le lieu de cette célèbre victoire qu'Alexandre remporta sur Darius. De là je suis bientôt arrivé dans les plaines de la Cilicie où j'ai visité Missis et Adana.

Les territoires d'Adana et de Tarsous ont presque toujours été gouvernées par des chefs particuliers ; la population des divers districts qui en dépendent est en grande partie composée de Turkmènes, les uns sédentaires, les autres errans, et d'Ansariés, dont les émigrations se sont étendues depuis

les montagnes de Lattaquié jusqu'à celles du Taurus. Les Turkmènes se divisent en un certain nombre de tribus soumises chacune à un chef dont l'autorité est respectée; la paix est quelquefois troublée parmi ces hordes, et les intérêts particuliers font souvent naître des querelles qui se terminent presque toujours par la voie des armes.

Les Ansariés sont confondus dans les populations agricoles, ils mettent un grand soin à se rapprocher des usages musulmans, comme pour ajouter encore aux mystères qui entourent leurs dogmes religieux. On raconte, dans le pays, les moyens que les pachas de Lattaquié ont quelquefois employés pour leur arracher des aveux sur leurs croyances mystérieuses; si l'on ajoute foi à ces récits, on aurait essayé tous les raffinemens de la cruauté sans jamais pouvoir rien obtenir. Les montagnes qu'ils habitent dans la Syrie sont inabordables, ils paraissent craindre que le libre accès de leur pays ne mène un jour à la découverte de leurs dogmes religieux, et leurs retraites inaccessibles en protégent le secret autant que leur silence.

On conçoit que l'autorité de la Porte s'exerce difficilement sur des populations mélangées, qui forment comme de petits états indépendans au sein de l'empire; c'est pourquoi le grand-seigneur a presque toujours consenti à laisser le pouvoir à des chefs sortis de ces peuples.

En quittant Adana, je me dirigeai vers le Taurus, pour aller reconnaître le fameux passage qui conduit de la Cappadoce dans la Cilicie ; je traversai d'abord une plaine fertile terminée vers le nord par des collines légèrement boisées, et après avoir dépassé ces mouvemens secondaires, j'arrivai dans un vallon inhabité au pied des grands rameaux de la chaîne taurique ; c'est là que commencent les hauts enchaînemens et les grandes forêts. On s'élève par un chemin rapide où l'on trouve de temps à autre les restes d'une chaussée pavée qui conduit jusqu'à un gîte de caravane nommé *Kourloudjou-Khân.* Le chemin suit les divers contours d'un vallon sillonné par le lit d'un torrent, et dominé des deux côtés par des mouvemens arrondis, couronnés de chênes verts ; on arrive ainsi jusqu'à un col, au-dessous duquel se creuse un profond ravin encaissé par des escarpemens à pic qui le rendent inabordable ; au-delà de ces effrayans abîmes, on voit s'élever les plus hauts sommets du Taurus ; ses cimes mamelonnées sont presque toujours couvertes de neiges, dont la blancheur éclatante constraste admirablement avec la végétation obscure des belles forêts qui croissent sur ses flancs rocailleux ; arrivé au bord des précipices, on tourne brusquement à droite et l'on remonte le ravin jusqu'à l'endroit où sa largeur permet de le traverser sur un pont jeté près de son origine ; le chemin suit alors le fond d'une gorge étroite qui n'est qu'un prolongement

du vallon ; à droite et à gauche, des masses énormes de rochers s'élèvent à pic comme de hautes murailles, et terminent ce défilé par une issue tellement resserrée, que deux chameaux chargés ne peuvent y passer de front.

Au-dessus des hauts escarpemens de gauche, on aperçoit les ruines d'un château qui défendait probablement ce passage; il serait difficile, je pense, de n'y pas reconnaître ces fameux défilés connus des anciens sous le nom de *Pyles ciliciennes;* c'est par là que les grandes expéditions de l'antiquité entraient de Cappadoce en Cilicie. Une inscription grecque se remarque encore sur les rochers de gauche, et quoiqu'elle soit devenue illisible, son existence seule confirme l'importance de ce défilé; au reste, la description que nous en donne Xénophon est parfaitement d'accord avec les lieux dont je viens de tracer l'esquisse. Il rapporte que Cyrus, après avoir séjourné trois jours à Dana, se prépara à entrer en Cilicie par de hautes montagnes fort escarpées, où il n'y avait que le passage d'un chariot, de sorte, ajoute-t-il, qu'il eût été facile d'arrêter son armée avec peu de troupes; mais le roi Syennésis ayant abandonné les hauteurs, l'armée de Cyrus passa sans obstacle; Alexandre fut aussi heureux que le jeune Cyrus. Arien dit qu'après la conquête d'une grande partie de la Cappadoce, le prince macédonien s'approcha du passage de la Cilicie, et que lorsqu'il fut arrivé

à l'ancien camp de Cyrus, voyant le passage bien défendu, il laissa Parménion avec les troupes pesamment armées et partit vers le soir pour surprendre ceux qui le gardaient; les ennemis s'enfuirent à son approche, et le lendemain, à la pointe du jour, il passa avec toute son armée. Quinte-Curce parle d'un château surpris par Alexandre. Ne serait-ce pas celui dont j'ai indiqué les ruines? D'après le même auteur, Alexandre avoua qu'il aurait été fort aisé de l'écraser en faisant rouler sur lui des blocs de pierre; il dit aussi que le défilé était dominé par de hautes montagnes et que quatre hommes pouvaient à peine y passer de front.

A la mort de Pertinax, Caïus-Pescennius-Niger qui commandait les armées d'Orient, proclamé empereur par ses soldats et obligé de disputer à Septime-Sévère ce titre dangereux, chargea Émilien de garder les défilés du Taurus; il ordonna de les fortifier en construisant des murs dans le vallon, mais les eaux du torrent les emportèrent et ouvrirent un passage aux troupes de son compétiteur. Les armées de Niger furent d'abord battues près de Cyzicus, à peu de distance de la rivière du Granique, et ensuite auprès d'Issus, à l'endroit même où Darius avait été vaincu par Alexandre; comme s'il était dans la destinée de ces lieux qu'une première défaite éprouvée sur les rives du Granique dût être suivie d'une seconde dans les plaines d'Issus.

Les difficultés que présente l'accès de ces étroits

défilés ont accrédité dans ce pays un conte qui rappelle la réflexion d'Alexandre citée par Quinte-Curce. On dit qu'un visir qui allait prendre possession d'un pachalik de Syrie, s'étant présenté à ce passage, un fou qui se trouvait sur la hauteur le pria d'ordonner à sa musique de jouer quelques airs pour le faire danser. Le visir se refusa d'abord à cette singulière demande; mais le fou l'ayant menacé de défendre l'entrée du passage en faisant rouler des pierres sur lui et sur sa suite, il fut obligé de donner satisfaction à ce burlesque et redoutable ennemi. On ajoute que depuis ce temps tous les pachas qui traversent ce passage font jouer leurs musiciens en mémoire de ce bizarre événement.

Au-delà des Pyles de Cilicie, le vallon se prolonge encore jusqu'à l'origine du torrent qui le traverse. D'Anville a supposé que le passage du *Sarus* à travers la chaîne taurique, formait les Pyles ciliciennes; mais cette opinion ne me paraît nullement fondée; c'est un simple ruisseau qui traverse le défilé; le fleuve coule en dehors, du côté de l'orient. Après avoir franchi un col, on descend avec un cours d'eau dans une petite vallée comprise entre de hautes montagnes; sur la rive gauche du torrent se trouve un gîte appelé *Méléméndji-Khan*. On traverse quelques mouvemens secondaires placés entre deux chaînes élevées, et l'on arrive dans un nouveau vallon dont les eaux appartiennent encore au bassin du Sarus, cet affluent s'incline à

droite pour suivre une gorge étroite et profonde où se terminent les belles forêts du Taurus. Le chemin remonte ce vallon, et après l'avoir traversé sur un pont de pierre, il tourne à gauche avec un petit ruisseau, sur les bords duquel on rencontre le village de *Bêrikètli-Madèn*, où se trouvent des usines appartenant au grand-seigneur; on y exploite des mines de plomb argentifère.

Je laissai Bêrikètli-Madèn pour reprendre le vallon principal qui se prolonge au-dessus de cette position. Les montagnes qui s'élèvent à droite du chemin conservent encore pendant quelque temps leurs formes grandioses et abruptes, tandis que sur la gauche elles s'abaissent graduellement et finissent par ne plus être que de simples collines. A l'origine du vallon, on passe un nouveau col, et l'on descend avec un faible cours d'eau qui paraît aller se perdre sur l'immense plateau qui se déploie devant lui. On aperçoit dans un lointain horizon de légères collines qui ne paraissent pas avoir de liaison commune et dont les formes se distinguaient à peine à travers une atmosphère brumeuse. Au moment où les montagnes cessent, le terrain change brusquement de nature et de forme; on remarque d'énormes blocs de rochers volcaniques et une suite de plateaux terminés par des escarpemens. Quelques villages bâtis au pied de ces rochers renferment des débris d'anciennes constructions, et présentent l'aspect de forteresses en rui-

nes. Le pays prend alors l'aspect du désert, la végétation cesse entièrement et le sol se recouvre d'une teinte uniforme. Bientôt on arrive dans une plaine fermée d'un côté par un enchaînement de plateaux escarpés, et de l'autre par la partie occidentale de l'*Argée*.

Cette célèbre montagne est couronnée de neiges éternelles. Sa nature volcanique et ses formes mamelonnées semblent annoncer qu'elle a été formée à une époque où la matière dont elle se compose n'était pas encore refroidie. La surface aride et brûlée de ses rochers accuse la haute antiquité de la révolution qui les a formés. Strabon rapporte que le petit nombre de personnes qui gravissaient la montagne, prétendaient découvrir par un temps clair, le Pont-Euxin et la mer d'Issus. Dans mon précédent voyage à Kaysar j'avais tenté une ascension pour vérifier ce fait, mais je ne pus parvenir à m'élever jusqu'à la cime; les neiges glacées et les rochers à pic des sommets m'ont présenté des obstacles insurmontables.

Strabon ajoute que la montagne est couverte d'une forêt qui peut fournir du bois aux pays environnans, et que le sol recèle des feux en plusieurs endroits. Aujourd'hui la montagne ne conserve aucun vestige de cette forêt. La nature du sol indique bien l'existence de feux souterrains, mais ils semblent avoir complètement cessé leurs éruptions. Le même géographe parle aussi de marais

dont il sort des flammes pendant la nuit; ces marais existent encore au pied du mont Argée; mais je n'ai point entendu dire qu'il en sortît des flammes. En longeant la suite des plateaux escarpés, on arrive à un petit bourg nommé *Kara-Hissar*, situé au bas d'une colline terminée par deux sommets arrondis. L'un d'eux est recouvert par les ruines d'un ancien château. Quand on quitte Kara-Hissar, on traverse un cours d'eau qui va se perdre dans la plaine après avoir arrosé les jardins du village; le chemin continue toujours entre les escarpemens et la montagne. On remarque quelque culture, mais on n'aperçoit pas un arbre; à mesure qu'on s'avance, la plaine se resserre entre les derniers rameaux de l'Argée, et de légères collines au milieu desquelles se trouve la petite ville d'*Indjé-Sou*. Elle est située dans un profond ravin resserré par de hauts escarpemens sur lesquels se trouvent une partie des maisons. Un ruisseau traverse la ville et va ensuite se perdre dans des marais. Indjé-Sou est fermée à l'entrée du ravin par une muraille flanquée de tours. Son enceinte est entourée de vergers et de terres cultivées.

Au-delà d'Indjé-Sou on se rapproche de la partie septentrionale du mont Argée, que les Turcs nomment *Erdjiz-Dagh*. Quelques contreforts volcaniques se détachent de la montagne, et renferment entre leurs bases de petites plaines marécageuses, ce sont peut-être celles dont parle Strabon. Ces

marais sont traversés par des chaussées et des ponts en mauvais état que la négligence naturelle des habitans laisse encore dégrader tous les jours.

Après avoir franchi un dernier col, on descend dans la grande plaine où est située la ville de *Kaysar*, l'ancienne Mazaca. D'après Strabon, Mazaca était située sur un sol peu convenable pour l'emplacement d'une ville. Elle manquait d'eau et n'était point fortifiée par des murs. Aujourd'hui il y a des fontaines et des bains. L'eau, sans être abondante, suffit à tous les besoins, et un grand nombre de maisons sont pourvues de puits. On voit dans la ville une petite citadelle entourée de fossés qui n'existait pas du temps de Strabon, et qui semble devoir être l'ouvrage des Sarrasins. Du côté de la plaine, on remarque les restes de très belles murailles percées d'ouvertures dans la partie supérieure; peut-être ont-elles appartenu à quelque édifice élevé du temps de la domination romaine.

Strabon dit aussi que le terrain autour de Mazaca est stérile et impropre à la culture, que le fond est pierreux, couvert de sable, et que plus loin le sol est plein de gouffres brûlans dans l'espace de plusieurs stades, ce qui oblige les habitans à tirer leurs vivres de pays éloignés. Aujourd'hui cependant, quoique le sol ne soit pas de la plus grande fertilité, il fournit suffisamment à la subsistance de la ville; il paraît donc que depuis Stra-

bon, il s'est formé une couche de terre végétale. Il y a même dans les environs de Kaysar un assez grand nombre de villages dont le sol est très fertile; et quelques-uns des vallons au sud de la ville offrent l'aspect d'une riche végétation; mais les parties les plus élevées de la plaine sont encore aujourd'hui recouvertes de produits volcaniques, et, par conséquent, sont demeurées stériles. Quant aux gouffres brûlans dont parle le géographe ancien, ils pourraient avoir existé dans des ravins escarpés que j'ai traversés à peu de distance de la ville sur la route d'El-Bistane. Ces ravins en effet sont de nature volcanique, et doivent être attribués à quelque secousse intérieure ou au refroidissement de la matière. L'action des volcans semblerait donc s'être encore manifestée au temps de Strabon.

J'arrivai à Kaysar par un beau jour du mois de décembre. Tout le sol était couvert de neige, et l'on apercevait le disque du soleil à travers un voile de brumes épaisses qui se coloraient de pourpre et d'or. Les tours, les coupoles et les minarets de Kaysar brillaient d'une lumière douce et sans éclat; tous les objets étaient plongés dans une atmosphère de vapeurs qui donnaient à leurs contours une incertitude gracieuse. C'était pour moi un spectacle nouveau de voir un pays d'Orient tout couvert des frimas du nord, mais caractérisé par l'effet d'une lumière qui lui est propre. J'avais

déjà vu le mont Argée et la plaine de Kaysar au milieu de l'été, mais ce tableau m'avait paru sans couleurs. Toutes les collines étaient brûlées, et les yeux fatigués par la chaleur et la lumière ne pouvaient s'arrêter nulle part : le même tableau, éclairé par un soleil d'hiver, se présentait sous un nouvel aspect qui me semblait avoir bien plus de charmes.

Kaysar se nommait d'abord Mazaca-ad-Argæum ; elle était la capitale des Cappadociens, et se trouvait dans un canton appelé Cilicie ; les rois y faisaient leur résidence. Tigrane, roi d'Arménie, dans une invasion en Cappadoce, s'empara du pays de Mazaca et en transporta tous les habitans en Mésopotamie, où ils peuplèrent en grande partie la ville de Tigranocerte. L'histoire des anciennes guerres d'Orient nous offre plusieurs exemples de peuples vaincus et emmenés ainsi en esclavage dans des pays éloignés. Cependant Mazaca ne périt point, elle se repeupla, et dans la suite Tibère lui donna le nom de Césarée, mais Julien l'en déshérita, et lui fit reprendre celui de Mazaca, pour la punir du sacrilége que les chrétiens y avaient commis en détruisant les temples de Jupiter et d'Apollon. On ne voit plus aujourd'hui aucun débris de ces monumens. Les plus anciennes constructions sont quelques murs d'édifices qui remontent sans doute à l'époque de la domination romaine.

Strabon prétend que le Mélas coule dans la plaine

à quarante stades environ de la ville. Les sources de ce fleuve étant encore aujourd'hui inconnues, je les ai recherchées avec le plus grand soin, mais je n'ai pas trouvé un seul cours d'eau qui lui appartînt. Strabon, D'Anville et tous les géographes ont placé les sources du Mélas au mont Argée; mais j'ai dû reconnaître que cette opinion était erronée en étudiant avec attention tout le pays qui avoisine cette montagne.

Je n'ai pas non plus rencontré les affluens de l'Halys que d'Anville et d'autres géographes placent entre le Taurus et l'Argée. Lorsqu'on quitte les hauts mouvemens de la chaîne taurique pour déboucher sur le plateau de l'Asie-Mineure, on trouve seulement quelques cours d'eau peu considérables qui vont se perdre dans des marécages situés au pied du mont Argée. Il est à remarquer que cette haute montagne placée au centre de l'Asie-Mineure et que l'on a cru devoir être le point de partage des fleuves qui se rendent dans les différentes mers, ne leur fournit aucun affluent. Ce fait si contraire aux règles générales ne pouvait être constaté que par de scrupuleuses études topographiques. Les parties basses qui avoisinent la montagne sont comme des réservoirs où se réunissent les eaux fournies par la fonte des neiges et par les collines de Kara-Hissar et d'Indjé-Sou. Je crois cependant qu'un des affluens de l'Halys prend naissance dans les marais situés à la base septentrionale du mont Argée.

Je ne passai que quelques jours à Kaysar de peur d'y être retenu ensuite par les neiges.

. . . .

Ces notes, monsieur, vous sembleront bien arides, et je crains qu'elles ne le soient encore plus pour vos nombreux lecteurs, habitués à trouver dans vos lettres tant de richesses de style et de descriptions; ce sera pour eux comme le passage d'un pays pittoresque et varié à un triste désert. Je n'ai point eu la pensée de dessiner ici le pays que j'ai visité, encore moins celle de le peindre; ce sont de simples notes que j'ai transcrites. J'espère néanmoins, monsieur, que vous les accueillerez avec indulgence, et que vous ne chercherez à y voir qu'un itinéraire tracé par un géographe qui a jalonné sa route de quelques noms et de quelques souvenirs, pour l'indiquer plus clairement.

Camille Callier.

LETTRE CXCIV.

ÉTAT DE LA GRÈCE EN 1834.

A M. M......

Nauplie, 1834.

Dans un avis placé en tête du sixième volume de notre *Correspondance*, nous annoncions pour la fin de cet ouvrage un *tableau* de ce qui s'est passé en Orient depuis l'époque où nous l'avons quitté jusqu'à nos jours; le septième et dernier volume a été beaucoup plus considérable que nous ne le pensions, et sa dimension énorme ne nous permet plus de songer à un tableau; notre récit finit avec le voyage. Pour

remplacer le tableau annoncé, nous avons répandu dans ce dernier volume des notes qui ont pu jusqu'à un certain point mettre sous les yeux de nos lecteurs les choses du temps présent. La lettre qu'on va lire, écrite par M. Victor de Laboulaye à la date de 1834, retrace l'état du nouveau royaume de la Grèce; elle devait être une des pièces les plus précieuses de notre tableau. Nous n'avons pas voulu priver le lecteur de ce curieux document, destiné à compléter ce que nous avons dit sur les affaires de la Grèce. Nous allons laisser parler M. de Laboulaye.

J'ai assisté hier au départ du roi de Grèce pour Épidaure et Athènes : il était à cheval, la route entre Nauplie et Épidaure n'étant qu'un sentier impraticable aux voitures. Le jeune Othon est svelte et élancé; sa tournure est élégante : il monte à cheval avec beaucoup de grace; sa bouche est un peu difforme, mais l'ensemble de sa figure est bien. Sa suite était composée d'un détachement de lanciers, commandés par un sous-officier; il n'était accompagné que de trois ou quatre personnes de sa cour; les bagages, les provisions et les gens de service venaient sur des chevaux de louage, harnachés comme ils sont d'ordinaire de la manière la plus misérable. Il n'y a aucun luxe dans cette petite cour; le roi serait mal venu à avoir du superflu, quand les sujets manquent du nécessaire. Il se contente de deux ou trois voitures, et d'une douzaine de chevaux de selle; il n'y a que deux aides de

camp : son palais n'a point d'apparence et ressemble à une vilaine maison bourgeoise : il ne se mêle en rien des affaires publiques, quoique son nom figure à la tête des actes : l'état est gouverné par trois régens, MM. d'Armansberg, Maurer et Heideck, auquels on adjoint un membre suppléant, M. Abel; tous sont bavarois. M. d'Armansberg est président du conseil de régence, et a dans ses attributions particulières les relations extérieures. Le conseil de régence exerce le pouvoir royal : le conseil des ministres est composé de cinq membres, qui ont chacun leur portefeuille; M. Mavrocordato en est président ; la régence doit gouverner jusqu'au 1er juin 1835, époque à laquelle le roi aura vingt ans, et sera majeur. On entend souvent dire à Nauplie : tel individu est du parti russe, ou du parti français ; je me suis fait expliquer cette phrase qui n'est pas claire pour un étranger. Avant la nomination d'Othon, chacune des grandes puissances avait en Grèce son parti bien tranché; et par le crédit de ses ministres ou consuls, y soutenait ses créatures ; de manière que la plupart des personnages influens, ou qui l'ont été, ainsi que leurs partisans, sont connus pour être dans les intérêts d'une des grandes puissances. Sous le gouvernement de Capo-d'Istria, l'influence russe était la dominante ; on ne plaçait que des créatures de la Russie ; ou plutôt, elle les plaçait elle-même ; la France et l'Angleterre, qui avaient souffert la

nomination du président, ne pouvaient contrebalancer l'ascendant russe, quoiqu'elles l'essayassent de temps en temps. Les événemens de juillet vinrent changer la face de la Grèce, comme du reste du monde; ils détruisirent les bons rapports qui existaient entre la France et la Russie, et resserrèrent l'alliance entre la France et l'Angleterre; Capo-d'Istria se vit de plus en plus contrarié par leurs agens, et ne cacha point ses sentimens de mauvais vouloir pour les gouvernemens constitutionnels; la France prit surtout parti dans cette querelle, en favorisant les mécontens; et une animosité personnelle entre le président et M. le baron de Rouen, ministre de France, rendit la guerre déclarée entre les représentans des deux états. Cependant Capo-d'Istria semblait prendre à tâche de donner gain de cause à ses adversaires; son administration faisait tous les jours des mécontens; ils s'occupait peu des affaires intérieures, et s'en reposait sur des conseillers totalement ignorans de l'esprit public; le ministre de la justice, M. Jonatha, songeait sérieusement à imposer au peuple le code vénitien; la Russie, par le bras de son délégué, déniait aux Hellènes les libertés promises, et leur ravissait en détail celles déjà concédées; le comte Viaro de Capo-d'Istria, frère du président, éloignait par ses hauteurs une population jeune et susceptible; un soldat mutilé au service du pays étant venu lui demander du pain, il lui répondit : qu'un bras lui suffisait pour

jouer du violon au coin des rues, et gagner ainsi de quoi vivre; cette réponse d'une incroyable légèreté pensa le faire égorger par le peuple. Bientôt les journaux se rangèrent tous du parti de l'opposition; le président les supprima: ils s'imprimèrent malgré lui à Hydra, les résistances s'organisèrent de tous côtés, et devinrent menaçantes; le Magne s'insurgea tout entier; les Hydriotes, accoutumés à la liberté des pirates, se révoltèrent ouvertement, et s'emparèrent de la frégate du gouvernement l'*Hellas*; enfin Capo-d'Istria, reconnaissant la tendance de l'esprit publio, déclara qu'il allait convoquer l'assemblée nationale: mais il était trop tard; la haine du peuple s'était concentrée en deux hommes, et se résolut en un assassinat. Mavromicheli d'une des premières familles de Grèce, et de celles qui avaient le plus souffert pour l'indépendance, avait été à la tête de l'insurrection maniote; le président le fit saisir, et enfermer dans la Palamède; son frère et son fils impliqués dans la même affaire, étaient sous la surveillance de la police; ils résolurent d'assassiner le président; et allèrent se poster à la pointe du jour, armés de pistolets et de poignards, à la porte de l'église de Saint-Spiridion, où le président devait entendre la messe; Capo-d'Istria les aperçut de loin, et pressentit, dit-on, le sort qui l'attendait; il s'arrêta un instant, et songea à retourner sur ses pas; comme il était devant la porte du ministre de la guerre, il

fit mine d'y entrer, puis, comme honteux de ses craintes, et pensant qu'on pourrait l'accuser de lâcheté, il continua son chemin, et marcha vers l'église; les deux assassins, placés l'un à côté de l'autre, le saluèrent à son passage; il porta la main à son chapeau, et à l'instant, il reçut du jeune homme un coup de pistolet dans la tête, et de l'oncle, un coup de poignard qui lui traversa le cœur; il tomba mort. L'oncle eut à l'instant le bras cassé d'un coup de pistolet que lui tira un Candiote, ordonnance du président; il fut renversé; les soldats le saisirent, le traînèrent dans les rues, et le tuèrent à coups de baïonnettes. Le jeune homme se sauva dans une maison attenante à celle du résident de France; il s'y barricada, et eut le temps de pénétrer dans celle de M. Rouen, auquel il demanda asile et protection, convaincu qu'il était d'avoir fait quelque chose d'agréable à la France. Il faut dire en l'honneur du peuple, que, malgré la haine qu'il portait au président, l'indignation et la colère contre les meurtriers, furent ses premiers mouvemens; et les créatures de la Russie le poussèrent encore plus dans cette direction. Les membres du sénat envoyèrent demander l'assassin au résident de France; il se refusa d'abord à le livrer; mais, sur un second message, qui lui déclarait qu'il serait responsable des suites, et que le gouvernement ne se chargeait pas de le défendre, si le peuple et les soldats attaquaient sa

maison, il remit le coupable entre les mains de la justice. Mavromicheli fut enfermé dans la Palamède; une commission lui fit son procès; il fut condamné à être fusillé; l'exécution eut lieu au pied de la forteresse, et sous les yeux de son père qui y était enfermé. Au moment de mourir il protesta devant le peuple de l'innocence de ses intentions et appela les Grecs à reconquérir leur liberté; il n'avait que vingt-huit ans, et c'était, dit-on, le plus bel homme de toutes les Hellades. Le peuple trouva sa mort juste; et quand, suivant l'usage, il demanda à haute voix pardon à tous ceux qu'il avait offensés, on lui cria de tous côtés anathème. Ce malheureux jeune homme crut mourir martyr de l'indépendance; mais déjà les Grecs entraient dans une autre ère de morale : ils commençaient à comprendre que le sang humain ne fait jamais fleurir la liberté. Aussitôt après la mort de Capo-d'Istria, le sénat et les ministres s'assemblèrent; ils nommèrent une commission administrative, composée de trois membres, MM. Augustin de Capo-d'Istria, Colocotroni et Coletti; le premier avait le titre de président, qu'il devait plutôt à la mémoire de son frere, qu'à ses talens personnels. M. Colocotroni était du parti russe; M. Coletti seul était du parti français; ainsi, l'influence russe resta dominante, et le système resta fondé sur les mêmes bases qu'auparavant. Cependant les élections générales déjà commen-

cées, se continuèrent dans toute la Grèce : voici quel en était le système. Les démogérontes, ou maires, et cinq conseillers municipaux, pour chaque démogérontie, étaient nommés par le peuple, et approuvés par le gouvernement ; ils formaient les listes électorales, composées de tous les citoyens domiciliés, âgés de vingt-cinq ans. Ceux-ci se réunissaient plusieurs jours de suite et choisissaient dans leur sein vingt-quatre citoyens, qui étaient électeurs au second degré. Le dépouillement du scrutin était fait par l'autorité civile, conjointement avec la démogérontie. Les vingt-quatre députés élus en choisissaient deux parmi eux ; ceux-ci étaient représentans de la nation. Quarante provinces, et autant de colléges électoraux envoyaient quatre-vingts députés ; quelques autres étaient nommés pour Samos, Chio, et les Cyclades, par leurs concitoyens résidans en Grèce. L'armée élisait aussi quelques membres, qui portaient la représentation nationale à cent vingt députés. Le comte Augustin influença violemment les élections ; il fit nommer ses partisans par menaces, et envoya même des troupes pour obtenir des choix qui lui fussent favorables. Les insurrections se multiplièrent, et prirent un caractère plus grave ; l'incapacité et la faiblesse du président éclatèrent au grand jour ; il ne put rien prévoir, ni rien réprimer ; le pouvoir allait en dissolution, et une révolution devenait imminente. Coletti, l'un des trois

ministres, en donna le premier signal; il quitta sécrètement Nauplie, traversa l'isthme, et passa aux insurgés. Aussitôt qu'il eût atteint Mégare, il eut 1500 Palicares autour de lui, et se prépara à marcher sur Nauplie, pour renverser le comte Augustin; celui-ci envoya des troupes régulières et de la cavalerie, pour lui couper le chemin de Corinthe; elles furent battues et dispersées. Coletti s'avança dans la Morée, et vint jusqu'à Argos, à trois lieues de Nauplie; là il organisa un nouveau gouvernement, appela à lui les députés de son parti, envoya des proclamations, rassembla des troupes. Augustin entra en pourparlers avec lui; mais alors les destinées de la Grèce étaient entre les mains des étrangers, qui lui cherchaient un roi. La conférence de Londres consultée par les résidens en Grèce, répondit : Que le gouvernement provisoire devait être composé de gens choisis parmi tous les partis. Cette décision prise un peu à la légère, fut, dit-on inspirée par M. Statford Canning, qui avait fait une apparition à Nauplie, en allant prendre possession de l'ambassade de Constantinople. Ce mot lâché sans connaissance des choses, fit un revirement dans les affaires. Le comte Augustin se retira; Coletti organisa une commission, composée de sept membres, dont chacun était président pendant un mois; c'étaient MM. Coletti, Conduriotti, Ypsylanti, Costa-Botzaris, Coliopoulo, Metaxa, Zaïmis. L'influence française se

trouva dominante; les quatre premiers étaient *Français*, comme on le dit en Grèce; les deux autres Russes; le dernier était d'une couleur indécise. Cela se passa au mois d'avril 1832. Cette nouvelle combinaison fut loin d'apaiser les troubles, auxquels les troupes françaises ne prirent aucune part, se contentant de regarder l'arme au bras les réunions de Palicares, qui se formaient de tous côtés. Plusieurs députés refusèrent de siéger; tout le monde sentait que l'état de la Grèce était provisoire; tout cela empêcha l'assemblée nationale, qui résidait à Pronia, faubourg de Nauplie, de terminer la constitution, qu'on comptait présenter à l'acceptation d'Othon, récemment nommé roi. Fort heureusement pour lui cette charte ne fut pas rédigée; s'il l'avait acceptée, il aurait vu son gouvernement entravé à chaque pas, et son refus aurait causé de fâcheuses résistances.

Quelque temps avant son arrivée, la commission fut réduite à trois membres : MM. Coletti, Zaïmis, et Metaxa. C'est pendant leur administration qu'arriva l'échauffourée d'Argos, dont on a tant parlé en Europe. Comme la ville était sur le point de tomber entre les mains des révoltés, les Français se départirent de leur neutralité ordinaire, et un bataillon de ligne fut commandé pour s'en emparer. Les Palicares firent feu sur lui sans provocations; et les Français furieux, massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Trois cents personnes, dit-

on, périrent de part et d'autre : il n'est que trop vrai que plusieurs femmes et enfans furent égorgés. Les Français occupaient alors Coron, Modon, et Nauplie. Un mois avant l'arrivée d'Othon, ils quittèrent cette dernière ville, et bientôt après les autres. Le jeune roi fut reçu avec un grand enthousiasme par tous les partis, qui déposèrent leurs armes devant lui : la Grèce l'accueillit comme une faveur, et se sentit avec orgueil admise dans la société européenne. Jamais prince ne débuta dans des circonstances plus favorables : toutes les factions convergeaient à l'ordre, comme les vaisseaux au port ; la lassitude lui livrait le passé, l'espérance, l'avenir. C'était comme une trève de Dieu, qu'il fallait convertir en paix durable ; la régence prit à l'instant les rênes de l'état, et laissa en place tous les ministres qu'elle y trouva. Le roi de Bavière s'était obligé envers la conférence à envoyer en Grèce trois mille hommes de son armée, qui devaient retourner dans leur patrie à mesure qu'ils seraient remplacés par un égal nombre de volontaires bavarois, et que l'armée grecque serait organisée. C'est sur cette force étrangère, la seule qui existât, que la régence s'est appuyée dans ses premières opérations. Les bandes ont été immédiatement dissoutes, et ont rendu leurs armes avec plus de facilité qu'on ne pouvait l'espérer ; le port d'armes a été soumis à la permission des naumarques et à un droit de trois dragmes, sous la cau-

tion d'un propriétaire foncier : le royaume de Grèce a été divisé en dix naumarchies ou préfectures : Acarnanie, Phocide et Locride, Béotie, Attique et Eubée, Elide et Achaïs, Argolide, Arcadie et Messénie, Laconie, Cyclades. Chaque naumarquie a été divisée en quatre ou cinq éparquies ou sous-préfectures : il y a quarante-cinq éparquies qui renferment chacune un nombre plus ou moins grand de démarchies ou paroisses. Les naumarques, éparques, et démarques (ces derniers représentant les anciens demogérontes), sont nommés par la régence : ce sont les hommes du pouvoir ; tout émane d'eux ; ils peuvent disposer de la force armée. La seule nomination laissée au peuple, est celle de cinq conseillers municipaux, ou de démarques ; mais les électeurs ne sont pris que parmi les grands propriétaires locaux. Outre cette concentration de pouvoirs, le gouvernement a entre les mains de puissans moyens de répression. Trois tribunaux criminels sont établis à Missolongi, Thèbes et Nauplie : les membres, au nombre de cinq, sont nommés par le pouvoir : dans chaque naumarquie, on forme, au besoin, des cours martiales ; le naumarque les préside ; leur jugement est sans appel, et exécuté dans les vingt-quatre heures. Aucun jonrnal politique ne peut paraître, s'il ne dépose un cautionnement de 1,000 colonati (5,500 fr.), dont on lui paie l'intérêt à cinq pour cent ; les journaux littéraires sont

exempts du dépôt; les libraires doivent donner la liste des livres qu'ils vendent; aucun citoyen ne peut aller d'un lieu à un autre sans passeport accordé par la police. L'assemblée nationale s'est trouvée dissoute de droit, et n'a plus été convoquée. Le sénat, qu'elle avait nommé, s'est aussi séparé sans contestations.

On voit que la régence s'est emparée de toutes les libertés publiques; mais, en compensation, elle a donné à la Grèce l'ordre et la sécurité, besoins plus pressans et plus réels. Le régime absolu qu'elle a établi est le seul qui convienne au pays, *quant à présent*. Avant de labourer une terre, et de la semer, il faut extirper les ronces et les buissons qui s'y trouvent: ces ronces sont les factions, et cette malheureuse tendance des guerres civiles, qui porte chacun à défendre à coups de fusil son opinion ou ses intérêts. Il faut que les passions soient calmées, que les idées d'ordre soient entrées dans les esprits, que les yatagans soient rouillés, et les socs luisans, avant qu'on rende aux Grecs leur liberté dont ils abuseraient. Eux-mêmes le sentent, avec cette rectitude de jugement qui fait l'avenir des nations : ils savent que c'est à eux à mériter leurs institutions politiques, et qu'une liberté sans mœurs est une maison sans fondations. Le besoin qui se fait le plus généralement sentir en Grèce, est celui des tribunaux, qu'on songe à organiser, mais qui ne le sont pas encore. Un juge

de paix, nommé par le pouvoir, réside dans chaque naumarquie, et décide sans appel pour les contestations dont la valeur n'excède pas cent dragmes. Pour les autres procès, les autorités civiles jugent suivant leur bon plaisir. Un tel état de choses, tout provisoire qu'il est, est intolérable, et compromet gravement les intérêts du commerce, qui seul peut faire prospérer la Grèce. L'armée doit monter à neuf mille hommes, dont mille de gendarmerie à pied, et mille de cavalerie. On vient de décider que mille autres gendarmes seraient portés sur les frontières des possessions turques. Le tiers de cette petite armée doit être composé de volontaires bavarois, qui peuvent être commandés par des officiers grecs. Tout officier bavarois qui vient en Grèce, a droit au grade supérieur; la plupart en ont gagné deux : le reste de l'armée se recrute par la conscription. Chaque démarquie fournit un certain nombre d'hommes tirés au sort : les paysans ont beaucoup de répugnance pour l'habit militaire; mais la crainte les fait marcher. La monnaie du pays est la dragme, qui a la même valeur que celle des Athéniens; un peu plus de dix-huit sous de France. Les impôts sont perçus par des receveurs généraux et receveurs particuliers; ils sont assis sur les droits de douane et les propriétés foncières. Le gouvernement concède temporairement les terrains qui appartenaient aux Turcs, et qui forment la plus grande partie de la Grèce; ces

terrains paient 25 p. 100 de leurs produits : les propriétés particulières paient 10 p. 100. Chaque tête de bétail est aussi imposée, les moutons ou chèvres dont le sol est couvert, sont taxés à vingt lepta, une demi-dragme. Les revenus de l'état peuvent s'élever à neuf millions de dragmes; mais ils augmentent tous les jours par l'essor rapide que prennent l'agriculture et le commerce. La marine militaire est presque nulle; elle se compose d'une corvette, d'une gabarre, et de quelques cutters à peine armés. La marine marchande est très considérable; elle couvre la Méditerranée, et attire à elle tous les chargemens par la modicité du frêt. Tout capitaine paie un diplôme; il doit donner une caution ou une garantie en argent; et, sous peine de perdre son navire, il doit jurer qu'aucun étranger n'y est intéressé. Les navires grecs peuvent seuls transporter les marchandises d'un point du royaume à un autre. Tout navire étranger paie, pour les importations ou exportations, un droit plus fort que les nationaux. Le clergé grec s'est séparé du patriarche de Constantinople : l'opportunité de cette mesure a beaucoup divisé les esprits; elle me semble fondée en religion et en politique. Un homme qui reçoit l'investiture du sultan, et qui est lui-même un pouvoir temporel, ne peut garder assez d'indépendance de cœur et d'esprit pour les choses de sa religion : ses coreligionaires l'ont sollicité long-temps de se rendre, au

milieu d'eux, dans un pays libre : il s'y est refusé. Ils ont fait scission, mais non schisme, car ils n'ont mis personne à sa place. Un synode, résidant à Nauplie, administre les choses religieuses ; il est composé de cinq évêques, et surveillé par un procureur du roi, chargé de défendre les intérêts du gouvernement. Jusqu'à présent, il y a eu peu de collisions entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux : ce dernier a toujours fléchi. Les membres du haut clergé doivent plus tard être payés par l'état. A présent ils vivent de dîmes qu'ils prélèvent sur les paysans : les papas et vicaires subsistent du casuel qui est considérable; ils peuvent entrer dans les ordres, quoique mariés : la plupart ont femme et enfans ; ils ne peuvent se marier une fois qu'ils sont prêtres, ni convoler en secondes noces. Les moines sont astreints au célibat ; et, pour la plupart, habitent les couvens. Tout le clergé grec est plongé dans une ignorance honteuse, qui le discrédite de plus en plus, et finirait par perdre la religion, si elle pouvait se perdre. Elle a grand besoin d'être régénérée : la superstition la plus grossière, le jeûne et les signes de croix, sans œuvres, sans foi véritable, sans morale et sans pensée, composent le bagage religieux du paysan grec. A Nauplie comme à Athènes, les classes élevées s'éloignent de plus en plus de cette superstition populaire; mais d'un autre côté, elles croient faire preuve de bon ton et d'*occidentalisme*, en s'abstenant de toute

pratique religieuse. Tandis que le paysan ou le matelot mange des olives, et boit de l'eau deux cents jours dans l'année, l'officier ou l'employé se moque d'eux, et s'enivre dans les cafés comme les petits-maîtres du temps de Louis XV qui disaient que la religion était bonne pour le peuple : notre réaction religieuse n'est pas encore arrivée jusqu'à eux ; autrement leur désir d'imiter les Français les engagerait au respect, sinon à la pratique. Le clergé ne fait rien pour combattre cette tendance ; il est embourbé dans les besoins matériels. Le gouvernement a établi presque partout des écoles primaires ; mais la nation demande à grands cris des écoles centrales, difficiles à organiser. Les hommes en état d'enseigner sont rares partout, mais en Grèce presque introuvables.

Les appointemens des officiers, et la solde de l'armée, sont considérables pour le pays. Un général de brigade a par mois 1,000 dragmes; colonel, 700; lieutenant-colonel, 500 ; major, 400 ; capitaine, 240; lieutenant, 180; sous-lieutenant, 122. Les ministres ont par mois 1,000 dragmes ; naumarques; 500; directeurs (hommes placés près du naumarque pour l'éclairer, du reste sans autorité), 300 ; éparques, 250 ; secrétaire des naumarquis, 150 ; receveur de naumarquis, 300. Les ambassadeurs reçoivent beaucoup plus : celui de Londres a par an 60,000 dragmes ; de Paris, 45,000 ; de Constantinople, 40 ; de Pétersbourg, 30. Consuls de première classe,

6,000 dragmes. Ces appointemens, tout faibles qu'ils sont comparativement aux nôtres, épuisent le trésor : chacun croit avoir droit aux places. La petite cour de Nauplie ressemble, sous le rapport des intrigues, à celle des Tuileries en 1814; chacun veut avoir servi l'état, et mériter une part du budget. Tout ce qui a porté un sabre prétend au grade d'officier, et bien des gens sans en avoir porté. Le gouvernement fait, de toute nécessité, beaucoup de mécontens, ayant si peu de places à donner.

Il n'y a point d'esprit public en Grèce; le nom même n'en existe pas : l'intérêt général n'est qu'une abstraction; chacun agit dans son intérêt particulier. La morale publique, devant laquelle nos hommes d'état fléchissent le genou, si souvent malgré eux, est presque inconnue dans la patrie d'Aristide : elle ne pouvait exister sous le joug des Turcs; elle n'a pu se former dans l'anarchie qui lui a succédé; c'est une plante qui ne fleurit que sous un ciel pur.

Le Grec, pas plus que tout autre peuple, n'est naturellement sanguinaire, faux, avide; seulement, comme jusqu'à présent il a assisté au triomphe de la force; c'est-à-dire de l'injustice, l'injustice lui paraît permise au défaut de la force : ce qui est mal et ce qui est bien varie au gré des factions; on risque moins de se tromper en choisissant ce qui est utile; l'amour-propre national, la fierté du sang, a toujours existé parmi les Hellènes; ce sentiment

n'est pas encore du patriotisme, mais il y conduit : ce sera, je crois, le mobile de leur régénération; leur existence comme nation, comme royaume, comme puissance chrétienne, les flatte singulièrement; ils veulent atteindre à notre civilisation, et s'en approchent tous les jours, s'avançant ainsi pas à pas vers les idées d'ordre et de morale, sur lesquelles elle est basée; leur esprit vif et prompt les met au niveau de tous les peuples; ils n'aiment point les Francs; leur infériorité de lumières les rend jaloux d'eux, et la jalousie est voisine de la haine; pourtant ils les imitent en toutes choses, et sont malgré eux entraînés dans leur orbite : les anciens usages disparaissent avec une rapidité incroyable; le costume, si inhérent aux mœurs des peuples, s'en va tous les jours : ce costume pittoresque et brillant, mais incommode et efféminé, fait place au pantalon noir et au chapeau prosaïque : les corsets et les buscs sont venus par pacotilles de Marseille et de Trieste : les belles Grecques qui paraissent maintenant au bal, semblent sortir de la fontaine de Jouvence; et leurs tailles ont un air de jeunesse, qu'elles perdaient si vite dans ce climat. Le changement de leurs manières n'est pas moins rapide; la jalousie devient à Athènes presque aussi rare qu'à Paris : ils ont rejeté comme signe d'esclavage tout usage qui leur venait des Turcs; ils couchent dans des lits, s'asseient sur des chaises, mangent avec des fourchettes : ils singent en tout les Francs, et y

ont bonne grace comme à tout ce qu'ils font.

J'entends d'ici les dessinateurs et les artistes se récrier de désespoir; mais s'ils veulent du pittoresque et de l'imprévu, je leur conseille de partir bien vite pour courir le monde; ils n'en trouveront bientôt plus nulle part, si ce n'est à la Chine, et au Japon, pays modèle, fermé rigoureusement à la cravate et au gilet. En Grèce, tout ce qui a quelque prétention au bon ton écrit le français : l'italien est plus répandu, mais resté dans les classes moyennes; l'anglais et l'allemand sont moins cultivés, mais cette dernière langue gagne pied de jour en jour, par l'importation des Bavarois, et les fréquens rapports avec Trieste : du reste, il y a entre les Grecs et les Allemands la même incompatibilité, qu'entre ceux-ci et les Italiens; la conduite des Bavarois n'a pas contribué à détruire cette antipathie; leur parcimonie naturelle qui passe pour une vertu à Munich, est le défaut le plus méprisé en Orient : ils la poussent jusqu'à l'avarice; on en cite des exemples fameux, qu'il est inutile de rapporter ici : d'ailleurs, la préférence bien naturelle dont ils sont l'objet, révolte la nation grecque, qui les verrait s'éloigner avec plaisir. La ville de Nauplie, siége du gouvernement, est vivante et a un petit air de capitale; il n'y a point de décombres comme dans toutes les autres villes de Grèce; les rues sont nommées en grec et en allemand, les maisons régulières, et numérotées, les

places plantées d'arbres ; les faubourgs sont agrandis, des routes ont été commencées, des casernes construites, des escaliers taillés dans les rochers. Les logemens sont d'un prix excessif ; il faut que celui qui fait bâtir ait en quatre ans recouvré son capital. La ville de Nauplie si vivante à présent, est menacée d'une ruine prochaine par la translation du gouvernement à Athènes, où du reste il sera beaucoup mieux placé. J'ai trouvé à Nauplie un cabinet de lecture assez bien fourni en journaux français ; il est maintenant fondu en un cercle, ou casin de souscription ; un seul journal s'imprime en Grèce, c'est le *Sauveur*, en grec et en français ; les autres feuilles n'ont pu fournir le cautionement exigé pour les recueils politiques ; il est inutile de dire que le *Sauveur* est ministériel.

Victor de LA BOULAYE.

NOTE. Au moment où nous livrons au public cette lettre datée de 1834, nous apprenons que la paix de la Grèce vient d'être troublée, les nouvelles du mois de septembre parlent de plusieurs provinces en insurrection ; le Magne a pris les armes ; de grands événemens peuvent s'accomplir encore ; es destinés de la Grèce restent incertaines. (octobre 1835.)

FIN DU TOME SEPTIÈME ET DERNIER.

TABLE

DES MATIERES DU SEPTIÈME VOLUME.

LETTRE CLXIII. — Manuscrit arabe du mouphti de Mansourah. Explication de quelques passages de ce manuscrit. Récit de la croisade de saint Louis. Différentes pièces historiques. Conversation sur ce sujet. Conversation sur le pacha, sur l'état de l'Egypte, sur la décadence des institutions, sur l'esprit de la religion musulmane. Visite à une femme française qui a épousé un cheik, etc. 1

— CLXIV. — Suite de la conversation avec le mouphti de Mansourah. 15

— CLXV. — Départ de Mansourah. Arrivée à Semenoud. Description du Méhallet-Kébir. Itinéraire à travers le Delta. Arrivée au bourg d'Happeyr. 31

— CLXVI. — Un village du Delta. Ceux qui le gouvernent. Sa population. Mœurs des habitans. 48

— CLXVII. — De la propriété foncière en Égypte. . . . 62

— CLXVIII. — Une noce de fellahs. Cérémonies du mariage chez

les Arabes du Delta. Costumes, mœurs, caractère des femmes égyptiennes. 75
Lettre CLXIX. — Itinéraire de Laodicée à Antioche. 92
— CLXX. — Ruines d'Antioche. Enceinte de la ville. Antaki. . 104
— CLXXI. — Étude locale du siége et de la prise d'Antioche par les croisés. Fin de la domination chrétienne à Antioche. 121
— CLXXII. — Itinéraire des armées chrétiennes de la première croisade depuis leur sortie du Taurus jusqu'à Antioche. . 145
— CLXXIII. — Tarse. Alep. Ce qu'on voit de Lattaquié à Alep. Apamée, Hama, Émesse, Marra, Albaar, saint Siméon-Stylite. Cicéron, gouverneur de la Cilicie. 105
Suite de la lettre CLXXIII. 187
Lettre CLXXIV. — D'Antioche à Souédié. Le mont Piérius appelé par nos chroniqueurs *montagnes noires*. Saint Jean-Chrysostôme. Daphné. Description de Souédié. Ruines de Séleucie. Marine de Souédié. Embouchure de l'Oronte. Projet anglais de joindre l'Oronte à l'Euphrate. 198
— CLXXV. — La foire de Tantah. Descente par le Nil. Canal de Mahmoudié. Scènes et divers accidens du voyage. Arrivée à Alexandrie. 216
— CLXXVI. — Promenades sur l'emplacement d'Alexandrie. . 230
Suite de la lettre CLXXVI. 248
Lettre CLXXVII. — Les trois âges d'Alexandrie. 272
— CLXXVIII. — Retour à Beirout en repassant par Lattaquié. Byblos, Patroun. Couvent d'Antoura. Les lazaristes. Le délégué du saint-siége. Sur les anciennes missions de Syrie et les biblistes anglais. 281
— CLXXIX. — Description des principales localités du Liban. Jugement sur le voyage de Volney. Suite des localités du Liban. 295
— CLXXX. — Les maronites. 312
— CLXXXI. — Les druses. Les motualis. 329
— CLXXXII. — L'émir Béchir. Gouvernement du Liban. Régime judiciaire. Le Liban pays de réfuge. Dernier mot sur le Liban. 348
— CLXXXIII. — De Hittin à Safad. Le quartier juif. Etat pré-

OPTH ASIATIC

sent des juifs en Galilée. Industrie des Turcs et des juifs. Le bazar. La forteresse. Le champ des martyrs. 359

LETTRE CLXXXIV. — La forteresse du pont de Jacob. Le campement de la caravane à Méléa. Le lac de Houlé. Le ruisseau de Don. La presqu'île nommée El-Nadi. Le village de Banias et la source du Jourdain. Le siége de Panéas en 1138. Le col de Soueiba. Le pays de Hasbeya. 382

— CLXXXV. — Description des deux ports d'Alexandrie. Plantes marines pêchées au fond de la mer. L'arsenal. Visite au bateau le *Luxor*. Arrivée de la peste et du choléra. . . 410

— CLXXXVI. — Dernier mot sur Alexandrie, sur les Turcs et les Arabes, sur Ibrahim-pacha et la guerre de Syrie. . . 423

— CLXXXVII. — Itinéraire d'Alexandrie à Malte. Divers accidens. L'île de Candie. Arrivée au lazaret de Malte. Réflexions et souvenirs. 432

SUITE DE LA LETTRE CLXXXVII. 448

LETTRE CLXXXVIII. — Description de Malte. Défense de Malte contre les Turcs. Prise de Malte par Bonaparte. Soulèvement de Malte contre les Français. Malte au pouvoir des Anglais. . 459

SUITE DE LA LETTRE CLXXXVIII. — Nouveaux détails sur Malte, sur son territoire, sur ses habitans. 468

LETTRE CLXXXIX. — Édifices et monumens de Malte. Considérations sur la domination anglaise. Lettres de Tunis et de Palerme. De la révolution d'Italie. Quelques mots sur la révolution de France. 471

SUITE DE LA LETTRE CLXXXIX. — Départ de Malte. Vue du Goze. Ile produite par un volcan. Côte de la Sardaigne. Retour en France. 493

LETTRE CXC. — Chansons arabes.. 501

— CXCI. Les Francs de Beyrout. Le choléra-morbus à la Mecque. Expédition contre Bagdad. Inondation de l'Euphrate. Prochaine invasion d'Ibrahim-pacha. 520

— CXCII. — Adieux à la Syrie, Chypre au mois de juillet. Différentes localités de l'île. Mariage des villageois chypriotes.

Émigration des Grecs de l'île. Mort du seigneur d'Anglure. Retour en France. 528

Lettre CXCIII. — Itinéraire d'un voyage à travers l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Arabie-Pétrée. 553

— CXCIV. — État de la Grèce en 1834. 588

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

00099994

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018